Patricia Cornwell

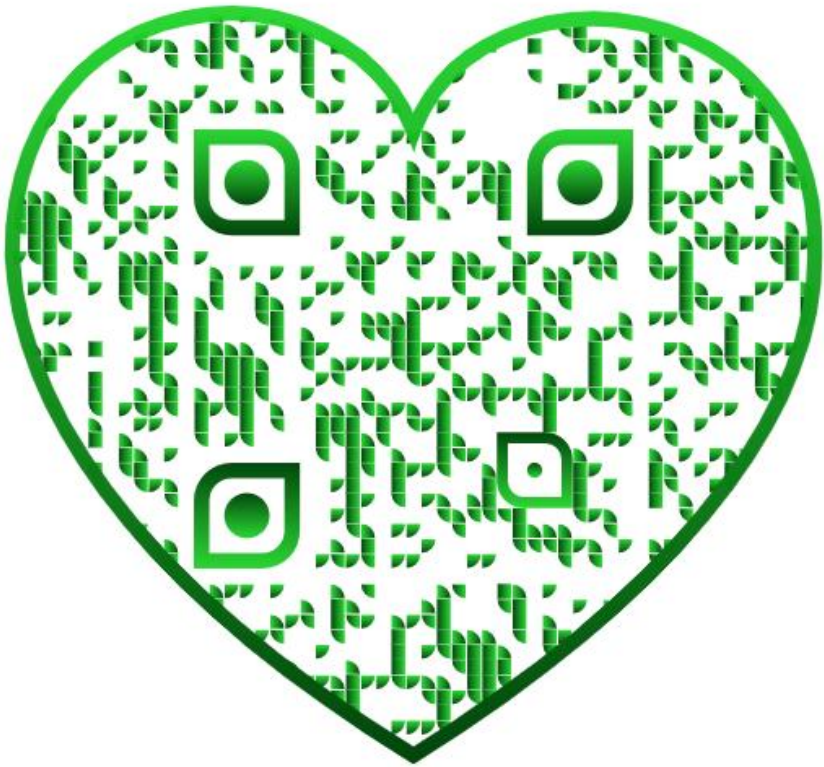
UNE ENQUÊTE DE KAY SCARPETTA



SCARPETTA
Série originale
prime

À double tranchant

JC Lattès




Patricia
Cornwell
UNE ENQUÊTE DE KAY SCARPETTA
SCARPETTA
Série originale
prime
À double tranchant
JC Lattès

Patricia Cornwell

À DOUBLE TRANCHANT

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Defert

JC Lattès

Du même auteur :

Les enquêtes du Dr Kay Scarpetta

Postmortem

Mémoires mortes

Et il ne restera que poussière

Une peine d'exception

La Séquence des corps

Une mort sans nom

Morts en eaux troubles

Mordoc

Combustion

Cadavre X

Dossier Benton

Bâton Rouge

Signe suspect

Sans raison

Registre des morts

Scarpetta

L'Instinct du mal

Havre des morts

Voile rouge

Vent de glace

Traînée de poudre

Monnaie de sang

Inhumaine

Chaos

Autopsie

Livide

Morts suspectes

Identité inconnue

Les enquêtes de Judy Hammer et Andy Brazil

La Ville des frelons

La Griffe du Sud

L'Île des chiens

Les enquêtes de l'inspecteur Win Garano

Tolérance zéro

Trompe-l'œil

Une enquête de la capitaine Chase

Quantum

Orbite

Autres enquêtes

Jack l'Éventreur : affaire classée

À Staci,
qui rend tout plus beau…
Et à la mémoire de Charles Cornwell,
1939-2024,
qui m'a aidée à commencer ma vie.

« Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé. »

William Faulkner

1.

Le vieux radiocassette, posé sur un chariot médical, diffuse « Le petit renne au nez rouge ». Juste avant, c'était Elvis, avec sa voix de crooner qui chantait « Blue Christmas » ; et encore avant les Beach Boys avec « Little Saint Nick », le tout entrecoupé d'infos locales et de poncifs sur les vacances d'hiver.

J'essuie mes mains gantées sur une serviette, et change la lame de mon scalpel. Je suis seule devant ma table d'autopsie, juste à côté de la grosse porte de la chambre froide. J'ai les bras plongés jusqu'aux coudes dans le corps d'un noyé et ces chants joyeux, ces grelots et ces « alertes info » à tout bout de champ commencent à m'agacer.

« …tous les radars suivent le père Noël qui fait le tour de la Terre ce soir, annonce l'animateur tout guilleret. *Et on croise les doigts ; il ne faudrait pas que la tempête qui arrive retarde ses livraisons ! Autre info : la police ne sait toujours pas ce qui est arrivé à Rowdy O'Leary, dont on a repêché le corps dans le Potomac cet après-midi. »*

Pour la énième fois, il parle de l'homme qui est ce soir sur ma table. Après un séjour d'une semaine dans l'eau, il est méconnaissable, ses chairs putréfiées sont molles et luisantes comme du savon. Et bien sûr, il ne dégageait pas une telle puanteur de son vivant. Imposer ça n'était pas dans ses projets, j'en suis persuadée, et encore moins causer un tel chagrin à son épouse et à ses deux jeunes fils.

« … *l'informaticien de trente-neuf ans a été vu pour la dernière fois le 17 décembre, en train de pêcher au sud de Mercy Island… »*, poursuit la radio. *« Le corps d'O'Leary a été retrouvé à quinze kilomètres en aval de l'endroit où il serait tombé à l'eau… »*

Les radiographies montrent d'anciennes fractures, les os apparaissent en blanc sur le patchwork sombre et flou des organes. Je remarque ses prothèses aux genoux, ses articulations abîmées. La douleur devait être constante. Rowdy O'Leary avait du mal à marcher.

« … Une disparition mystérieuse. Peut-être un accident. Toutefois, la police d'Alexandria n'écarte pas la piste criminelle… »

Ses affaires et effets personnels sont disposés sur trois tables d'examen recouvertes de papier absorbant – bottes, chaussettes, parka à capuche, jean, chemise de bûcheron.

« … Bose Flagler, le procureur de Virginie, considère la mort d'O'Leary comme particulièrement suspecte et demande l'ouverture d'une enquête… »

L'animateur passe un extrait de la déclaration de Flagler où il insiste, de sa voix mielleuse, sur le drame que vit la famille O'Leary. Quelle tragédie de perdre un mari et un père à cette époque de l'année !

« Je veux des réponses, c'est ma priorité absolue », insiste-t-il.

— Docteur Scarpetta ?

Shannon Park passe la tête à la porte de la salle.

Ma secrétaire ne risque pas d'entrer. Je vois le bout de sa botte Ugg qui tient le battant entrouvert. J'aperçois son manteau mauve, ses gants assortis, et sa sacoche matelassée grande comme un sac à dos. Son chapeau ressemble à ceux que portait la reine d'Angleterre. Celui-ci est rouge, décoré d'une guirlande clignotante, de petites cannes en sucre d'orge et de brins de gui.

— Oh mon Dieu, c'est horrible ! lance-t-elle avec son accent irlandais à couper au couteau, en se couvrant le nez et la bouche de son bras. Je sais pas pourquoi vous vous imposez ça maintenant. Ça ne pouvait pas attendre ?

— Il faut bien que quelqu'un s'occupe de lui. Et non, ça ne peut pas attendre.

Je dois élever la voix pour me faire entendre par-dessus Karen Carpenter qui chante « Merry Christmas, Darling ».

— Pauvre famille, chuchote Shannon.

Je vois ses yeux briller… mais peut-être est-ce à cause de l'odeur astringente.

— Vous feriez bien de partir avant qu'il ne se mette à neiger, lui dis-je en regardant l'horloge qui indique 16 h 35.

— Bose Flagler n'arrête pas d'appeler.

Elle parle derrière son sac pour ne pas voir le corps sur ma table, avec sa peau marbrée de vert et sa calotte crânienne sciée en deux.

— Les médias aussi. (Elle garde la tête obstinément baissée.) Et

Maggie Cutbush veut des infos, comme d'habitude.

— Pas de commentaires. Pas maintenant.

— C'est ce que je leur répète à tous.

— Joyeux Noël, Shannon.

— À vous et Benton aussi. Je vous souhaite un bon voyage, dit-elle avant de laisser la porte battante se refermer.

J'abaisse ma visière en plastique et reprends mon travail. Le cerveau est en sale état, désagrégé comme du sopalin mouillé. Si j'avais laissé le corps dans la chambre froide, il aurait continué à se détériorer. Cela aurait été indigne, pour tout le monde, mais surtout pour la femme et les enfants de Rowdy O'Leary.

Il y a quelques heures, la police m'a prévenue qu'on m'amenait un corps. Je ne pouvais pas partir en vacances comme si de rien n'était. Il n'y avait plus personne pour faire l'autopsie. Mes employés et les techniciens des labos ont déjà quitté l'IML. C'est le début des congés de Noël et la météo annonce du mauvais temps.

Je regarde le moniteur du système de vidéosurveillance, accroché au mur devant moi. Le temps est menaçant, les nuages obscurcissent l'horizon comme une immense bâche noire. Le parking est quasiment désert, les feuilles mortes tourbillonnent sur le macadam, les arbres s'agitent, secoués en tous sens. Les lampadaires sont nimbés de brume.

Je vois Shannon qui émerge du bâtiment, les bourrasques font voleter les pans de son manteau. Je perçois son anxiété. Elle trotte vers sa coccinelle rose, une main plaquée sur son chapeau qui clignote en rouge et vert. On croirait un avion miniature volant en rase-motte. Elle jette des coups d'œil autour d'elle, comme si un monstre pouvait être tapi dans l'ombre, prêt à lui bondir dessus.

Elle sort ses clés, se penche, cherche fébrilement le trou de la serrure, en ne cessant de regarder à droite et à gauche. Je l'entends quasiment jurer de panique et d'agacement ; enfin elle parvient à ouvrir sa portière, balance son sac sur le siège passager et s'enferme aussitôt dans l'habitacle. Elle scrute toujours les alentours. Cela ne lui ressemble pas.

Elle a un peu plus de soixante ans, c'est une ancienne greffière et elle n'est pas née de la dernière pluie. Elle a observé de près la sauvagerie humaine. Elle sait que la faux de la mort s'abat toujours au moment où l'on s'y attend le moins. Elle en a vu des horreurs et n'est pas du genre à se laisser impressionner. Mais un tueur en série rôde, surnommé le Boucher Fantôme. Et il terrorise tout le nord de la Virginie.

Shannon n'arrive plus à dormir. Elle vit seule, dans un appartement au rez-de-chaussée, et ne se sent pas en sécurité. Elle parle de déménager, trouver un logement en hauteur dans une tour, ou carrément de partir très loin. Elle a installé un système d'alarme, mis des verrous partout, dort avec un revolver à côté de son lit – un Ladysmith de Smith & Wesson.

Je regarde sa Volkswagen sur l'écran. Le moteur s'ébroue dans un panache de fumée, les phares s'allument. La voiture passe le portail de sécurité et ses feux arrière disparaissent de ma vue.

… *Better watch out, better not cry*[1]…, entonnent les Jackson 5, mais il est déjà trop tard.

Rowdy O'Leary n'a pas fait attention et il est mort finalement comme il a vécu, à manger et boire sans retenue, sans faire d'exercice, et en pleine dépression. Au dire de sa femme, il était « un véritable Apollon » six ans plus tôt, avant qu'il ne soit renversé par une voiture alors qu'il faisait son jogging le soir.

« Le conducteur ne s'est pas arrêté et on ne l'a jamais retrouvé », m'a expliqué Reba O'Leary au téléphone avant que je ne commence l'autopsie. Après, quelque chose s'est brisé en lui. Rowdy a baissé les bras.

*

Je jette les restes de son foie dans le seau en plastique à mes pieds quand le téléphone accroché au mur se met à sonner. C'est un vieux modèle à touches qui me rappelle mon enfance, avec un combiné sur le côté, suspendu à son crochet.

Le cordon est évidemment tout entortillé, et il y a un écriteau scotché au-dessus. « À manipuler avec des mains propres ! » Bien sûr, il n'y a pas d'écran pour indiquer qui appelle. Peu de gens ont ce numéro. Et parmi ceux-là, très peu oseraient me déranger pendant une autopsie.

Cela ne peut être que Pete Marino, un ancien inspecteur de la brigade criminelle avec qui j'ai collaboré quasiment toute ma carrière. Aujourd'hui, il est mon chef enquêteur à la médico-légale. Il est aussi marié à ma sœur, Dorothy, ce qui fait de lui un membre de ma famille, et lui octroie certains privilèges – du moins dans son esprit.

Il n'hésite pas à m'importuner, quelles que soient l'heure ou les circonstances. Je retire mes gants, les jette dans la poubelle. J'éteins la radio, relève ma visière, abaisse mon masque chirurgical. La puanteur est si forte qu'elle semble avoir chassé tout l'air de la pièce.

Je décroche, plaque l'écouteur contre mon oreille.

— Docteur Scarpetta, j'écoute.

— Désolé de t'embêter. Je sais que c'est pas le meilleur moment, annonce Marino.

J'entends qu'il est à l'intérieur de son gros pick-up, son scanner est allumé, branché sur la fréquence de la police, et il écoute un podcast de Megyn Kelly, la célèbre éditorialiste conservatrice. Elle parle de la CIA et des détecteurs de mensonges.

— Tu es censé être chez toi, Marino. (Je veille à respirer par la bouche – surtout pas par le nez !) Et oui, tu tombes mal.

— On a un problème, un problème délicat. Et je file donner un coup de main à Fruge.

— Allons bon. Pourquoi tu as rendez-vous avec une inspectrice de police le soir de Noël ? Tu es en vacances !

— J'ai mes instructions. Ma présence est requise sur zone. Demande expresse de la victime.

Il reprend son jargon d'ancien flic quand il sait que je ne vais pas apprécier ce qu'il va faire.

— En clair ?

— On a eu un appel de Dana Diletti et ça peut être important. (Cette journaliste est persona non grata dans mon monde.) C'est en rapport avec le Boucher Fantôme. Elle a une info. Apparemment elle a vu quelque chose et ça lui a causé un choc.

— Fais attention. Tu la connais.

Je ne devrais pas le mettre en garde. Il est censé le savoir.

— Ce qu'elle a vu paraît crédible.

— Crédible pour qui ?

— En tout cas, c'est pas un canular.

— C'est ce qu'ils prétendent tous.

Je suis de plus en plus méfiante.

— Ça tient la route. Le Boucher sait qui est Dana Diletti et il doit la regarder à la télévision quand elle parle de lui.

— Qui dit ça ? Toi ou elle ?

— À tous les coups, le Boucher suit ce qu'on raconte sur son compte. Il doit jubiler de faire la une des journaux tout en fichant les

jetons à la population avec son fantôme à la noix.

Marino fait allusion à l'hologramme que le tueur utilise pour suivre et terroriser ses victimes. Il neutralise le wifi avec un brouilleur et pénètre dans les maisons en mode furtif, sans laisser d'empreinte digitale ou d'ADN. Nous ne sommes pas près de lui mettre la main dessus.

— C'est quoi cette info ?

Il a intérêt à ce que ça vaille le coup ! Je pense à ma sœur abandonnée le soir de Noël alors que son mari est avec la police – là où il préfère être, en vérité. Même s'il ne le reconnaîtra jamais. Un dangereux psychopathe traîne dehors, une tempête arrive, et Dorothy est toute seule. Elle doit être furieuse et blessée. Ça se comprend.

— Je me dirige vers le domicile de Dana Diletti, explique Marino. Elle nous a réclamés, nommément – moi et Fruge.

Typique de Diletti.

— Et donc, il s'agit de quoi ?

— Elle nous le dira quand on sera sur place.

— Ben voyons. Je te parie qu'elle a aussi rameuté son équipe de tournage ! Et tu n'aurais pas dû lâcher Dorothy ce soir, ajouté-je en percevant une ombre passer devant mes surchaussures en Tyvek.

C'est une petite souris grise. Elle avance, s'arrête, zigzague. Ce doit être Pinky, comme l'appelle Marino. Quelques jours plus tôt, elle s'est aventurée dans mon bureau au premier étage alors que j'avais laissé une salade entamée sur ma table.

Elle a été vue ensuite dans la salle de repos, dans les réserves, ou tapie derrière les pots de fleurs dans le hall. Personne n'a réussi à l'attraper. Elle a déjoué tous les pièges. Et voilà qu'elle me toise avec ses petits yeux noirs, les moustaches frémissantes.

— Notre visiteuse est revenue, dis-je à Marino. Elle vient de me filer entre les jambes et maintenant elle me regarde.

— Pinky ?

— Je suppose. À moins qu'il y ait plusieurs souris.

— Fabian pourra peut-être l'attraper ce soir puisqu'il reste à l'IML. Mais qu'il ne la mette pas dehors. Pas avec ce froid.

— Il n'en est pas question, t'inquiète.

— En attendant, tu ferais bien de lever le camp avant que la tempête déboule.

— Je pars dès que j'ai terminé avec O'Leary. (Je jette un coup d'œil au cadavre sur ma table d'examen. Heureusement que ses proches ne le voient pas dans cet état.) Je m'arrêterai en chemin pour remettre ses affaires à la famille.

— Quoi ?

Je lui répète ce que je viens de dire.

— Pourquoi tu leur envoies pas ça par UPS, comme d'hab ?

— C'est pas un colis qu'on aime recevoir, en particulier à Noël. (La souris disparaît sous une armoire.) Les O'Leary habitent sur South Payne Street. Je passe quasiment devant.

— C'est bien gentil de ta part. Mais tu ne devrais pas y aller. Tu ne connais pas ces gens.

— Je pense à sa femme et à ses deux garçons. C'est Noël, Marino.

— Je sais. C'est moche. C'est toujours comme ça.

— C'est le jour ou jamais de montrer un peu de gentillesse. Et j'ai quelques questions à lui poser pour déterminer comment est mort son mari. Quand on se parle en face à face, c'est plus facile d'avoir des réponses…

— N'empêche que c'est une très mauvaise idée d'y aller seule.

— Je cherche à comprendre pourquoi il est mort. Sinon, je vais devoir déclarer que les causes du décès sont inconnues. Et ça, je ne veux pas parce que…

— Il faut que je te laisse, m'interrompt Marino. J'arrive chez Diletti. Oh putain, elle a décoré toute sa baraque ! On se croirait à Disneyland. Il y a des guirlandes et des personnages partout.

Il semble ravi, presque admiratif.

— Il y a le Grinch, Frosty le bonhomme de neige, Snoopy et sa niche, s'émerveille Marino. Tout ça va s'envoler au premier coup de vent. Et pour info, pas la moindre caméra en vue.

— Tant mieux. Et Fruge ?

— Elle est juste derrière moi.

— Tiens-moi au courant, dis-je avant de raccrocher.

2.

Je monte le volume de la radio. De nouvelles infos tombent, toutes plus inquiétantes les unes que les autres. Il y a des bouchons monstres avec les vacances et la tempête qui arrive, en droite ligne du Canada. Roxane Dare, la gouverneure, demande à la population de ne pas sortir.

Un ado en état d'ébriété a renversé un motard de la police. Meals on Wheels cherche des volontaires pour distribuer des repas, les gens dans le besoin ne cessant d'augmenter. Un laboratoire rapporte que trois singes se sont échappés.

« *Jane et Kong ont été vite capturés. Leur compagnon, Peanut, est encore en liberté. Le laboratoire assure qu'il n'est pas infecté par la variole du singe…* », poursuit le présentateur.

Puis Keith Urban se met à chanter de sa voix de velours « I'll be your Santa tonight » tandis que j'enfile une nouvelle paire de gants. Je reprends mon ouvrage : je pèse le cœur hypertrophié et le dépose sur ma planche de dissection. Je l'ai gardé pour la fin. Je suis certaine qu'il va m'apprendre beaucoup de choses.

J'attrape un grand couteau et commence à couper des tranches. Avec une éponge, j'humidifie les sections. Le myocarde montre d'anciennes cicatrices ventriculaires. L'artère coronaire droite est totalement bouchée par des plaques d'athérome qui crissent sous ma lame.

J'imagine Rowdy O'Leary, au bout du ponton, assis sur sa chaise pliante, dans le halo de sa lampe de camping, une glacière à côté de lui. Et soudain, une douleur lui traverse la poitrine, remonte dans ses bras, son dos, jusqu'à la mâchoire. Il a dû se sentir étourdi, nauséeux, avant de s'écrouler et de tomber tête la première dans le fleuve.

Quand la police est arrivée sur son spot de pêche après que sa

femme eut signalé sa disparition, ils ont retrouvé son iPhone et son Colt .38 sur les planches. Deux cartouches étaient percutées dans le barillet à cinq coups, signe que l'arme avait été utilisée – peut-être beaucoup plus tôt, peut-être sans rapport avec sa mort. En même temps, je n'y mettrais pas ma main au feu.

L'interphone se met à bourdonner, interrompant le fil de mes cogitations. Nous avons de la visite. Sur le moniteur, je vois un corbillard devant les portes de l'aire de livraison. Le moteur tourne. Les premiers flocons de neige virevoltent dans le halo des lampadaires.

— Peace Brothers, annonce le conducteur. Je viens chercher un corps.

Le rideau de fer se relève dans un tintement de métal. Le bruit résonne dans le vaste espace de ciment nu. Une fois le volet roulant remonté, le véhicule entre dans un nuage de gaz d'échappement. Derrière l'ouverture béante, je distingue le parking désert parsemé de flaques de lumière.

Wyatt Earle descend rapidement la rampe. Il dépasse d'un pas volontaire les palettes d'EPI et de bidons de formol. Il est impressionnant dans son uniforme bleu marine, avec son pistolet à la ceinture. Je ne suis pas encore habituée à voir mes employés ainsi équipés.

Je réclamais une meilleure sécurité depuis des années et aujourd'hui, la loi exige que certains fonctionnaires portent une arme à feu. C'est à la fois un bien et un mal, tout dépend du point de vue. Tout le monde ne doit pas être armé et je n'aime pas que des politiciens décident à ma place si je dois avoir ou non un pistolet sur moi.

Wyatt parle à l'employé des pompes funèbres. J'entends leur voix par les microphones du système de surveillance, mais l'acoustique est mauvaise. Cela résonne tellement que j'ai du mal à comprendre ce qu'ils se disent. À l'évidence le type est pressé. Il répète que c'est Noël et qu'il a des enfants. Il n'a aucune envie d'attendre.

Wyatt répond qu'il doit « voir avec la cheffe » si le corps de Rowdy O'Leary est prêt. L'employé soupire de dépit tandis que Wyatt s'éloigne. Soudain, mon vigile regarde l'écran de son téléphone. Je ne sais pas ce qui attire son attention. Il a l'air captivé et manque de se prendre les pieds dans le tuyau d'un Kärcher. Quelques minutes plus tard, il apparaît à la porte de la salle d'autopsie.

— À votre place, je n'entrerais pas, lui dis-je.

— Les pompes funèbres sont là, m'annonce-t-il en plaquant un masque chirurgical devant sa bouche et son nez.

Je le vois remettre dans sa poche un stick nasal Vicks. Au moins, je l'ai convaincu d'abandonner la version en pommade dont il s'emplissait les narines ! Ce bouchon visqueux attrapait toutes les molécules de putréfaction et les condensait. C'était totalement inefficace. Wyatt n'a jamais aimé la morgue. Cela lui donne des sueurs froides.

— J'ai presque terminé, indiqué-je en regardant le corbillard sur le moniteur.

— Dana Diletti annonce qu'elle a vu le fantôme du Boucher, m'apprend Wyatt. C'est partout sur internet.

Je me demande si Marino et Fruge sont encore avec elle. Je me méfie de cette journaliste. Depuis toujours. J'espère que tout ce tapage ne va pas avoir de conséquences sur l'IML. Ni parasiter l'enquête en cours – ce qui se produit chaque fois.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ?

Je me baisse pour sortir du seau le sac en plastique contenant tous les organes sectionnés et autres tissus.

— Elle dit que le fantôme a traversé sa fenêtre.

Wyatt détourne la tête quand j'enfonce le tout dans la cage thoracique vide.

— Elle ne perd pas de temps à le crier sur tous les toits.

Je tire une longueur de fil de coton sur la bobine du comptoir.

— Elle a filmé la scène avec son téléphone, m'explique Wyatt alors que je prends une grosse aiguille de suture. Et ça paraît vrai.

— Je sais pas à quoi ressemble un *vrai* fantôme.

— Vous le saurez en regardant les images. Je viens de vous les envoyer.

— Pour info, ce qu'elle et les autres ont vu n'est pas un fantôme. (Je commence à refermer mon incision en « Y ».) C'est un trucage. Une image générée par ordinateur. Un hologramme.

Wyatt a le front ruisselant, le regard douloureux. Je suis habituée à l'odeur. Pas lui. Le pauvre ne s'y fera jamais.

— Fabian est arrivé ? m'enquiers-je en poursuivant mes points.

— Il est avec Faye, répond mon vigile en désignant le plafond.

Faye Hanaday, notre experte en balistique, travaille toujours tard quand Fabian est d'astreinte la nuit. Ils passent la nuit dans la salle de veille – c'est petit, mais confortable. Il y a un canapé-lit, une télévision, une kitchenette.

— Dites-lui que j'ai revu la souris.

Je ramasse la calotte crânienne, la remets en place sur le haut de la tête que j'ai découpée à la scie Stryker.

— Entendu.

Wyatt a quasiment refermé la porte et m'observe par le fin interstice.

— Montez donc en salle de repos. Faites une pause, prenez un café, lui dis-je. Je n'ai pas besoin de vous en bas pour l'instant. Je vais me débrouiller avec les pompes funèbres.

— Merci, docteur. Joyeux Noël.

Il part sans demander son reste !

*

Une demi-heure plus tard, la dépouille de Rowdy O'Leary, à l'intérieur de deux housses mortuaires, est emportée par le corbillard de Peace Brothers. La porte roulante se referme en cliquetant et je retourne dans le hall, avec ses murs couverts de plaques en inox, et sa succession de chambres froides.

Je retire mes EPI, et les jette dans la poubelle stérile qui se trouve juste à côté de la balance. Le poste de garde derrière la vitre blindée est vide. J'imagine que Wyatt est quelque part à l'étage. Il travaille ici depuis plus de vingt ans. Et il déteste la morgue, viscéralement. Je me demande bien pourquoi il reste avec nous.

Avec mes baskets, j'avance sans bruit dans le couloir. Je remarque quelques taches de sang séché que personne n'a nettoyées. Les murs de parpaing peints en vert sont écaillés et éraflés. Le plafond au-dessus de moi est parsemé d'auréoles d'humidité. En passant devant les salles réservées au scanner et à la radiographie, j'appelle mon mari.

— Je suis sur le départ, l'informé-je quand il décroche. Et toi ?

— Je quitte Langley. Évidemment, ça bouchonne dans tous les sens. C'est un cauchemar sur la 495.

En arrière-plan, j'entends un concert de klaxons.

Profiler pour le Secret Service, il était en réunion quasiment toute la

journée au siège de la CIA. Leur QG de Langley se trouve à trente kilomètres de chez nous. Et dans cet endroit du monde, le trajet peut prendre une éternité.

— Ça a duré plus longtemps que prévu. On a regardé la vidéo postée par Dana Diletti.

— En quoi ça intéresse la CIA ?

— C'est l'hologramme du Boucher qui les intrigue. C'est un truc de pointe. Ils veulent savoir comment quelqu'un a eu accès à cette technologie pour espionner des gens.

— Tout le monde se pose cette question.

— Quelqu'un qui a de telles ressources est peut-être un ex du renseignement. Et ça, ça les inquiète au plus haut point.

— L'un des leurs qui serait parti en vrille ?

— Ou un ancien des forces spéciales. Ou un informaticien travaillant pour la Défense.

— Je n'ai pas encore vu la vidéo de Dana Diletti, dis-je en dépassant les vestiaires déserts. Ça peut être un canular ?

— Lucy analyse les images. D'après elle, c'est pas truqué.

Ma nièce travaille pour le FBI, au département cybernétique. Comme Benton et moi, elle fait partie de la cellule d'enquête « Boucher Fantôme » depuis que le tueur en série a frappé pour la première fois voilà dix mois, le jour de la Saint-Valentin. La victime était une infirmière en psychiatrie qui vivait seule à Annandale, pas très loin d'ici.

Une caméra de surveillance a filmé une silhouette éthérée, vêtue de noir, flottant dans la rue, juste devant sa maison. La même projection holographique a été aperçue tôt le matin, le jour de la fête des mères, quand une travailleuse sociale a été taillée en pièces à Fairfax. Et ça a recommencé il y a deux mois le jour d'Halloween, la victime cette fois était une chargée de mission « diversité & inclusion » à la municipalité d'Arlington.

Plusieurs semaines avant leur mort brutale, ces femmes avaient déclaré se sentir observées. Des événements curieux corroboraient leur dire : des chiens dans la rue s'étaient mis à aboyer en pleine nuit. Il y avait eu des coups à leur fenêtre mais elles n'avaient vu personne. Elles avaient entendu des voix, de la musique, sans en trouver l'origine.

— Le front orageux descend du nord-ouest, et il commence à neiger,

poursuit Benton. Ça tombe plutôt dru. Les routes sont glissantes, il y a déjà des accidents… tu imagines le bazar. J'ai fait un mètre en un quart d'heure ! Tu risques d'arriver à la maison avant moi.

— Je n'aurai pas le temps de préparer des lasagnes, ni tout ce que j'avais prévu. (Je passe devant les vitres du labo d'anapath. Tout est éteint.) Ne m'en veux pas, mais je vais faire simple.

— Tout ce que tu cuisines est divin. Et on peut se coucher tard. On a rien à faire demain, à part aller à l'aéroport.

Quand je raccroche, j'entends un nocturne de Chopin filtrant du labo d'anthropologie, une salle où nous stockons les pièces des affaires non résolues. Les notes de piano sortent d'un lecteur CD que Cate Kingston apporte quand elle vient nous donner un coup de main.

Elle est professeure d'anthropologie à l'université de Virginie. Son champ de connaissance s'étend des squelettes de la guerre de Sécession aux fossiles de dinosaures, en passant par les empreintes de Bigfoot. Elle est souvent appelée comme experte sur des enquêtes pour meurtre et est habilitée à présenter ses analyses devant les tribunaux.

Elle n'a pas remarqué ma présence sur le seuil. Les yeux rivés sur une loupe binoculaire, elle déplace un os sur la platine. Je lis de la perplexité sur son visage. Elle nous a dit pendant notre déjeuner de Noël qu'elle travaillait sur un autre squelette provenant de l'ancien cimetière de Mercy Island, là où se trouve encore le vieil hôpital psychiatrique.

Sur une table, je distingue un crâne, des dents, des os. Elle a placé tous les éléments à leur place respective, comme un grand puzzle. Il manque tant de pièces ! Plus loin, il y a des fragments de tissus, reliques de la couverture bleue qui enveloppait autrefois le corps.

Sur les rayonnages, chaque boîte d'archive soigneusement étiquetée renferme les restes d'une personne qui n'a pas encore été identifiée. De petits squelettes en plastique décorent les murs. Certains luisent dans la pénombre. Et c'est toujours une image troublante quand on passe devant la vitre et qu'il fait noir à l'intérieur.

— Joyeux Noël ! lancé-je. (Elle sursaute.) Pardon Cate, je ne voulais pas vous faire peur.

— J'étais dans mes pensées, comme d'habitude, dit-elle en se levant de sa chaise.

— Vous restez bien tard. Presque tout le monde est déjà parti.

J'entre dans la pièce.

— Je songeais justement à vous appeler. (Elle porte une blouse

blanche avec son nom brodé sur le revers de la poche – *Dr Kingston*.) Mais avant de vous donner de mauvaises nouvelles, je tiens à vous souhaiter à vous et à Benton un bon voyage.

— Merci. En attendant, je veux surtout que vous rentriez chez vous. Vous avez jeté un coup d'œil à la fenêtre ?

— Je n'ai pas eu le temps, répond-elle dans un soupir. Je sais juste qu'on annonce une tempête.

— Et ça va être pire à Charlottesville. Je préfère ne pas vous savoir sur les routes à ce moment-là. (Je regarde les os sur la table.) Et encore moins un soir de Noël avec de la neige et du vent. La visibilité va être nulle.

En m'entendant parler, je me rappelle le surnom que m'a donné Lucy : Miss Catastrophe.

— Je ne rentre pas à Charlottesville. Je dors à Old Town chez une amie. (Elle baisse le volume de la musique.) Ce qui s'est passé à Mercy Island, dit-elle en désignant les os devant moi, s'annonce problématique. Très problématique même.

— Comme d'habitude, non ?

— Oui, mais en plus glauque. J'ai trouvé des os plus jeunes que les autres. Et bien plus récents. C'est ça qui me chiffonne.

Cate m'annonce que ces restes appartiennent à une femme. Elle avait une vingtaine d'années quand elle a été enterrée dans le cimetière de l'hôpital psychiatrique. Peu avant mon retour en Virginie, un promoteur immobilier a racheté la parcelle pour construire un centre de fitness au bord du Potomac.

Les tombes ont été ôtées à la pelleteuse, sans avertir les archéologues (alors que c'est une obligation légale) et encore moins les familles. Si j'avais été la responsable de la médico-légale à l'époque, cela ne se serait pas passé comme ça.

Mais Elvin Reddy, mon prédécesseur, est un ami du directeur de l'hôpital. Le cimetière était à l'abandon, envahi par la végétation, il occupait un endroit magnifique sur les rives du fleuve. Le terrain valait une fortune, et on n'y enterrait plus personne depuis cent ans. Elvin ne demandait qu'à se rendre utile et le résultat fut désastreux.

La plupart des cercueils étaient pourris et se sont brisés, les ossements ont été perdus ou très abîmés. Les rares os intacts ont été transportés au labo d'anthropologie pour être archivés dans des boîtes et oubliés. Aujourd'hui, nous devons identifier ces gens et établir comment ils sont morts. Tant que ce travail ne sera pas effectué, nous

ne pourrons leur donner une sépulture décente.

J'ai repris la direction de la médico-légale de Virginie depuis cinq ans, et l'un de mes nombreux projets est de terminer les enquêtes en suspens depuis des lustres, y compris celles concernant le cimetière de Mercy Island. Cate nous donne de son temps pendant les vacances, quand l'université ferme ses portes.

Elle a découvert des traumatismes qui donnent un aperçu des sévices endurés par les patients jadis. Les crânes et os cassés montrent qu'ils sont tombés ou ont été frappés. Une fracture de la vertèbre C2 est la preuve manifeste d'une pendaison.

Au moins un malade a été abattu, la balle est restée logée dans l'os occipital. L'ancien asile d'aliénés de la Pitié était une abomination dans le monde de la psychiatrie, et sa version moderne n'est guère mieux.

3.

— Je commence tout juste avec notre madame X, mais je peux d'ores et déjà dire que c'est un homicide, poursuit Cate Kingston.

— On ne connaît pas son identité ?

— Non.

— Peut-être qu'on va trouver un lien de parenté avec quelqu'un dans un vieux fichier.

— Comme vous le savez, les échantillons de Mercy Island ont été envoyés au labo du Massachusetts il y a des mois. On aurait dû avoir les résultats depuis longtemps ! Bon, en même temps, je ne les ai pas relancés. Je vais les appeler avant de partir pour avoir des nouvelles.

— Et sur la tombe ? Il n'y avait rien d'écrit ?

— Si. Le numéro 33. Ce qui renvoie à un patient de soixante-dix-huit ans, mort de la tuberculose en 1890. Là aussi, j'attends les résultats ADN.

— Et ces os n'appartiennent pas à un homme. Et ne sont pas aussi vieux…

— Quelqu'un a ôté la pierre tombale, a enterré la jeune femme, puis a remis la stèle par-dessus les deux corps.

— Cela ne présage rien de bon.

— Exactement. Cette femme qui a été tuée ne figure pas dans les registres du cimetière. Inconnue au bataillon.

Cate saisit une côte et me montre une entaille dans la partie médiane.

J'enfile des gants, trouve des lunettes grossissantes et observe la trace. Je vois un sillon rectiligne laissé par un objet tranchant.

— Elle a reçu un coup de couteau dans la poitrine, en conclus-je.

— Il y a une strie semblable sur l'ulna gauche, reprend Cate.

— Elle a sans doute été touchée quand elle a levé le bras pour se protéger.

— Plus deux autres entailles à la tête.

Elle soulève le crâne dépourvu de dents. Il semble me regarder de ses orbites vides.

— Ici, sur le côté gauche de la mandibule. Et l'autre sur la tempe droite. (Elle me montre les marques.) Il manque beaucoup d'os, ils ont été éparpillés par la pelleteuse. Elle a dû être blessée encore ailleurs. À l'évidence, quelqu'un s'est acharné sur elle.

— Tout ça aurait dû être repéré au moment de l'exhumation. Mais évidemment, personne ne s'est donné la peine d'examiner ces os, pas plus que les autres squelettes.

Je peste intérieurement contre Elvin Reddy. Sous son règne (vingt ans à la tête de la médico-légale), quand on trouvait des corps ou des restes humains, il ne faisait venir aucun expert pour identifier les morts – sauf s'il y trouvait un intérêt personnel. Il se fichait des victimes et de ce qui avait pu leur arriver ; seules d'éventuelles conséquences politiques ou financières lui importaient.

Cate récupère un fémur maculé d'argile et curieusement en bon état. Je le soupèse, observe sa surface. La moelle a presque entièrement disparu. Je ne m'attendais d'ailleurs pas à ce qu'il en reste.

— Les coups ont été portés sur de l'os frais, précise Cate. Elle était vivante ou venait tout juste de mourir.

— Et la datation au carbone 14 ne donnera rien. (Je lui rends le fémur.) C'est bien trop récent.

— On peut tenter une analyse isotopique de l'azote et un profil protéique, avance-t-elle. Cela nous permettrait de savoir depuis combien de temps elle a été inhumée. Au cas où le test ADN généalogique ne donne rien.

— La chance sera peut-être de notre côté et on retrouvera ses descendants ou quelqu'un de sa famille.

— L'idéal serait de mettre la main sur les vieux dossiers de l'hôpital, si tant est qu'elle ait été internée à Mercy Island.

— Un doux rêve. (Je retire mes gants.) Je n'arrive déjà pas à obtenir le dossier médical d'un mort actuel ! On pourra s'estimer heureuses s'ils nous fournissent la liste des gens qui ont été inhumés dans le

cimetière, et pour quelle raison officielle.

— Il y a bien quelqu'un quelque part qui a remarqué la disparition de cette femme. (Elle contemple les ossements.) Qu'est-ce qui va se passer quand ça sortira dans les médias ? Même si ça ne date pas d'aujourd'hui, la réputation de l'hôpital va en prendre un coup.

— Elle est déjà au plus bas, réponds-je. En attendant, mieux vaut que ça ne s'ébruite pas, du moins tant que vous n'avez pas terminé vos analyses et qu'on n'a pas les résultats généalogiques avec l'ADN. Motus et bouche cousue.

— Oh non…, bredouille-t-elle.

Elle en a déjà parlé !

— Qui est au courant, Cate ?

— Maggie Cutbush, répond-elle après un silence.

— Comment c'est possible ?

Une bouffée de colère monte en moi.

— Elle est passée tout à l'heure avec des cadeaux de Noël. Des seaux de pop-corn pour tous les gens des labos.

Quand Maggie est venue souhaiter joyeux Noël à Cate, elle a remarqué le squelette sur sa table d'examen. Mais c'est autre chose qui motivait la visite de mon ancienne secrétaire. Elle venait fouiner. Et dans ces cas-là, elle agit sur ordre.

— Elle avait ouï-dire que j'avais fait une découverte inattendue, me raconte Cate.

— Ouï-dire ? Par qui ?

— Je ne sais pas. Mais elle a déclaré que l'ORSUS devait être informé des cas qui passent par la médico-légale. Pour des raisons épidémiologiques et démographiques. Que c'est la loi. Une obligation légale !

— Oui, c'est ce qu'elle raconte à tout le monde. La gouverneure Dare, dans son infinie sagesse, a créé l'ORSUS – l'Office de régulation des situations d'urgence sanitaires – et nommé Maggie Cutbush et Elvin Reddy à sa tête. Cet organisme, ce n'est que de la poudre aux yeux, une astuce pour se mettre les électeurs dans la poche. Enfin, ne le répétez pas.

— Bien sûr, répond Cate, inquiète.

— On doit supporter leur agence bidon. Mais pas question de coopérer avec eux. Ce sont nos patients, qu'ils soient morts récemment

ou pas. Nous ne leur donnons aucune info. Le salut de l'enquête en dépend.

— Oh non…, répète Cate.

— Qu'est-ce que vous lui avez raconté au juste ?

— En gros ce que je viens de vous dire.

— Et je suis sûre que ça l'a beaucoup intéressée, réponds-je avec calme alors qu'en moi c'est la panique.

— Elle voulait savoir combien d'autres patients de Mercy Island ont péri de mort violente. Et de quand ça date.

— Qui d'autre encore est au courant de votre découverte ?

Je vois son hésitation.

— Il y a aussi… Bose Flagler. Il m'a demandé sur quoi je travaillais. En tant que procureur de Virginie, je me suis dit qu'il était en droit de savoir. (Cate me regarde avec des yeux de chien battu.) J'espère que je n'ai pas fait une grosse bêtise, docteur Scarpetta.

— Face à Flagler, vous étiez coincée. En revanche, avec Maggie, c'est une autre histoire.

— J'ai été prise de court quand elle a débarqué en annonçant que son organisme exigeait de connaître le sujet de mes recherches.

— Dans ces cas-là, vous me l'envoyez. On se connaît bien toutes les deux. (Et je ne lui dirai pas que c'est une relation toxique.) Je vous souhaite un joyeux Noël, Cate. Soyez prudente sur la route.

— Vous aussi, répond-elle en remontant le volume de son lecteur CD.

C'est une valse désormais, en mode mineur.

*

Je tourne dans le couloir en direction du panneau SORTIE DE SECOURS qui luit en lettres rouges. Je pousse la porte pare-feu et commence à regarder la vidéo que m'a envoyée Wyatt en montant l'escalier.

Dana Diletti est à peine vêtue, en short, brassière de sport et chaussettes. Elle est magnifique, même sans maquillage. Elle explique à la caméra qu'elle était sur son tapis de marche cet après-midi dans sa chambre quand elle a soudain vu l'hologramme du Boucher Fantôme.

« Il est passé à travers la fenêtre comme si elle n'avait aucune consistance. Et l'alarme ne s'est pas déclenchée. J'avais mes écouteurs sur les oreilles, je n'ai rien entendu… »

Je m'arrête au milieu des marches. Je la regarde aller et venir dans son salon décoré pour Noël. Derrière elle, j'aperçois une vitrine avec toutes ses récompenses de présentatrice TV. Je remarque plusieurs Primetime Emmy Awards.

« *… il n'y a eu aucun signe avant-coureur… j'ai été totalement prise de court…* »

En arrière-plan, imposant comme une centrale nucléaire, se trouve un sapin de Noël en aluminium, scintillant tel du vif-argent. Il croule sous les boules, les angelots et les guirlandes, avec au pied une montagne de cadeaux.

« *… et soudain, ce fantôme était dans ma chambre, juste devant moi…* »

Sur le manteau de la cheminée trônent des bougies électriques, des lutins et autres figurines. Un père Noël avec ses rennes semble décoller d'une étagère.

« *… C'est un coup à avoir une crise cardiaque !...* »

Une crèche est installée sur la table basse en verre, un groupe d'elfes se balance sur un mobile suspendu au plafond. Partout dans la pièce, il y a des plantes en pots – des étoiles de Noël, sans doute artificielles.

« … maintenant je sais ce que ressentent les victimes du Boucher avant qu'il ne vienne les taillader dans leur lit… »

Quelle idiote ! me dis-je. On dirait qu'elle nargue le psychopathe, qu'elle le met au défi de venir la tuer.

« … regardez ça ! C'est sans trucage, je le jure… »

Elle lance l'enregistrement qu'elle a fait avec son iPhone. On voit un personnage vêtu comme au siècle dernier, avec une grande redingote et un chapeau haut de forme. Il agite un gros couteau de chasse sous le nez de Dana Diletti, son visage pâle comme la craie, ses yeux d'un rouge ardent. D'une voix sifflante il chuchote en boucle la même phrase : « La mort vient. » Entre ses lèvres, on distingue des dents pointues de vampire.

Dana Diletti explique que Blaise Fruge et Pete Marino sont venus chez elle. Ainsi que je le craignais, la présentatrice vedette se sert d'eux pour ajouter de la crédibilité à son histoire. Comme si l'IML et la police d'Alexandria travaillaient avec elle !

« … Je collabore avec les autorités. Et tous me conseillent de déménager.

Mais il n'en est pas question, chers amis… »

Soudain mon téléphone se met à sonner. C'est ma nièce.

— Je suis dans l'escalier. Ça risque de couper, lui dis-je aussitôt. Je me change et je me mets en route. Et toi ? Où es-tu ?

— À Quantico. À l'OTD, répond-elle dans mes écouteurs. Je comptais rentrer tôt, mais c'est raté.

Depuis que Lucy a commencé à travailler au FBI, elle passe le plus clair de son temps dans leurs labos et au centre d'entraînement. Son bureau se trouve dans la partie top-secret de l'Operational Technology Division.

— Moi aussi, j'en ai encore pour un bon moment. Je dois faire un arrêt sur le chemin du retour.

— Non, non, tu t'arrêtes nulle part ! Il neige et les bourrasques montent déjà à soixante kilomètres à l'heure. Sans compter qu'on a un tueur en série qui joue à chat avec nous et terrifie toute la population.

— Il faut que je remette un colis à une famille. Une mère et ses deux enfants.

Je lui précise pour quelle affaire.

— Ce n'est pas une bonne idée. Tu ne connais pas ces gens. Emmène au moins Marino avec toi.

— Il est occupé. (Lucy est aussi entêtée que moi.) J'espère qu'on pourra quand même dîner ensemble.

— Ça se présente mal.

— Je comprends. Avec ce qui se passe dehors. (Je lui cache ma déception.) C'est ta mère qui m'inquiète. Elle est toute seule à la maison. Elle m'a laissé un message tout à l'heure pour me dire qu'elle ne se joindrait pas à nous et qu'elle reste chez elle.

— Je viens de l'avoir au tél. Elle a déjà bien attaqué le chablis et se regarde un vieux film.

— Après ma petite livraison, je pourrais passer la prendre ? proposé-je alors que je recommence à monter les marches. On peut lui faire changer d'avis, peut-être ?

— Elle ne veut pas sortir par cette tempête. Elle a trop parlé sur ses vidéos et ses podcasts. Elle a besoin de calme et de silence.

C'est aussi ce que m'a dit Dorothy dans son message.

— Ce n'est pas la vraie raison, répliqué-je.

— Je suis de ton avis. Entre Marino et elle, ça a dû faire des étincelles. Et pas dans le bon sens du terme.

— Je viens de regarder la vidéo de Diletti. Apparemment, l'hologramme est apparu dans sa chambre. (Je pousse la porte métallique qui donne au premier étage.) Pour toi, ce ne serait pas un fake, m'a dit Benton.

— Non. Ça me semble authentique.

Je longe le couloir jusqu'à mon bureau à l'angle du bâtiment.

— Tu es sûre que ce n'est pas encore un coup de com de Diletti ? C'est une manie chez elle.

— Pas cette fois. On continue à analyser les images. Cette vidéo est partout sur internet et fait flipper les gens, tu imagines bien. C'est totalement crétin de sa part. Comme si la situation n'était déjà pas assez inquiétante.

— Dana Diletti se fiche des autres. Elle ne pense qu'à elle.

En passant, je remarque qu'il n'y a plus personne dans les bureaux.

4.

La salle de repos est juste devant. Je sens l'odeur du café. Wyatt est au téléphone, en conversation avec une entreprise de pompes funèbres qui nous apporte le corps d'un suicidé. Je suis au courant. J'entends le jingle de l'émission *Jeopardy !* à la télévision, le four à micro-ondes qui bipe.

Lucy m'explique qu'ils scannent la vidéo image par image. L'hologramme aux yeux rouges est identique à celui qui a été filmé par les caméras de surveillance lors des trois précédents meurtres du Boucher.

— Il ne s'agit pas d'une copie que Diletti aurait trouvée sur le web, poursuit Lucy tandis que j'atteins le bout du couloir. Je ne vois aucune trace de montage ou de trucage.

— L'hologramme est vraiment apparu dans sa chambre ? Le Boucher est parvenu à l'envoyer jusque-là ? (J'ouvre ma porte, allume les lumières.) Ça fait froid dans le dos. C'est carrément terrifiant.

— Oui. Terrifiant, répète Lucy.

— Dana Diletti devrait s'inquiéter.

— Absolument. Jusqu'à présent, chaque fois que l'hologramme s'est manifesté devant quelqu'un, la personne est morte. Le Boucher a Diletti dans le collimateur, il lui met la pression comme il l'a fait avec ses autres victimes. Manque de chance, cette femme adore être le centre de l'attention. Elle ne voit que le côté sensationnel et pas le message sous-jacent.

— Il faut qu'elle quitte cette maison, qu'elle trouve un endroit sûr. (Je passe de fenêtre en fenêtre pour baisser les stores.) Mais à la place, elle en profite pour se faire mousser, tout ça pour booster son audience !

— Le Boucher adore ça, justement. Causer le plus d'émoi possible. Plus on parle de lui, plus il en redemande. Et comme le dit Benton, chaque fois la violence monte d'un cran.

Je m'arrête devant ma bibliothèque surchargée – des manuels de médecine et de droit, la plupart datent de mes études, des volumes écornés, les pages noircies de notes.

— Et pour faire le buzz, quoi de mieux que de s'en prendre à Dana Diletti ? ajoute-t-elle.

Je récupère mon flacon d'eau distillée sur une étagère.

— Il projette cet hologramme à travers la fenêtre de sa chambre, poursuit Lucy. Et elle fait quoi ?

— Elle en parle à la télé. Elle va lancer une émission spéciale, et pourquoi pas gagner un prix ou deux ! (Je vaporise l'eau sur mes orchidées, mon palmier areca, mon figuier lyre.) J'espère que la police lui a dit de ne pas rester chez elle tant que le Boucher n'a pas été attrapé. En particulier Marino et Fruge.

— Elle fanfaronne, répète que personne, ni un tueur en série, ni qui que ce soit, ne la chassera de sa maison. Et certainement pas le soir de Noël, m'annonce Lucy alors que je mets les feuilles et pétales morts dans la corbeille. Et bien entendu, elle se plaint de son sort, être une célébrité est tellement difficile à vivre. C'est une telle pression, un tel poids d'être constamment épiée et harcelée.

— Elle joue avec le feu. C'est de l'inconscience pure, dis-je en entrant dans ma salle de bains.

Je commence à me déshabiller. Je révèle à Lucy ce qu'a découvert Cate Kingston.

— Une femme d'une vingtaine d'années a été assassinée, mais on ne sait pas quand. Contrairement aux autres sépultures de l'ancien asile de Mercy Island, il n'y a aucun dossier pour cette personne. On ignore son identité.

— Et quelqu'un s'est donné la peine de déplacer une stèle. Pour maquiller son crime.

— Tout juste, réponds-je en lâchant ma blouse par terre.

Lucy pourrait lancer une recherche sur les images satellites. Voir à quel moment la pierre tombale a changé de position sur les clichés. Cela donnerait une idée du moment où la victime a été enterrée.

— Peut-être que sa mort n'est pas si ancienne…

— Pour l'instant, c'est difficile à dire. Son corps n'était pas dans un

cercueil, et la vitesse de putréfaction dépend beaucoup de l'époque de l'année et de la composition du sol. D'après ce que j'ai vu au labo d'anthropo, le corps n'est pas là depuis un siècle. Les os étaient bien plus récents. Et pour tout dire, je n'aime pas ça.

Lucy promet de me tenir au courant si elle trouve quelque chose puis nous raccrochons. Je finis de me dévêtir. Plus je bouge, plus je perçois l'odeur de Rowdy O'Leary. Parfois, je préférerais que mon sens de l'odorat soit moins aiguisé. La puanteur s'accroche dans mes sinus, ou alors c'est juste ma mémoire olfactive qui me joue des tours.

J'asperge ma blouse de Lysol, et la glisse dans un sac-poubelle que je noue hermétiquement. Quand je quitterai l'IML, je la laisserai à la laverie de la morgue. Il y a des choses qu'on ne peut envoyer au pressing du coin. Avec le temps, j'ai appris que certaines odeurs sont tenaces.

Et les autres ne se privent pas de me le faire savoir. Pendant ma formation en médecine légale, quand je pratiquais des autopsies, je n'avais pas conscience que l'odeur de la mort me suivait partout. Je me souviens des regards de travers à la poste, dans les boutiques, des gens qui s'écartaient sur mon passage d'un air de dégoût.

J'entre dans la douche, referme la porte vitrée. L'eau chaude est un délice. Je me lave les cheveux, me brosse les dents, place mon visage sous le jet qui sent la lavande. Je frotte chaque centimètre carré de mon corps pour ôter jusqu'aux dernières molécules de putrescine – du moins je l'espère.

Je m'essuie, allume le sèche-cheveux. Dans la glace embuée au-dessus du lavabo, mon visage ressemble à un tableau cubiste de Picasso. Un œil bleu. Une touffe de cheveux blonds mouillés. Une portion d'oreille au-dessus d'une ligne de mâchoire prononcée. Je pioche des sous-vêtements propres dans le placard, et remets mes affaires avec lesquelles je suis arrivée ce matin.

Un tailleur-pantalon vert anglais, un chemisier rouge, des bottines de daim noires, avec des talons pas trop hauts – ma version personnelle d'une tenue de fête. J'ai organisé pour l'équipe un déjeuner grillades et limonade maison. On s'est offert des cadeaux, rien de cher, mais choisis avec attention. Des bonbons, des alcools, de bons livres. J'ai distribué à tout le monde de l'huile extra-vierge de Sicile.

En sortant de la salle de bains, j'enfile ma smart ring qui passe son temps à me sermonner. Je ne dors pas assez, ne fais pas le nombre de pas recommandé. Elle me parle aussi de mon stress – ce qui me stresse encore plus ! Chaque fois que ma bague connectée vibre, j'ai

l'impression d'être une vache recevant un coup d'aiguillon électrique pour me faire marcher droit.

J'allume la télévision et regarde les infos locales. Dana Diletti est sur toutes les chaînes, parle de l'hologramme, passe un extrait, datant de plusieurs semaines, où elle me pose des questions sur le dernier meurtre du Boucher au moment de Halloween.

« … La victime est décédée d'une hémorragie massive, à la suite de multiples blessures par arme blanche… »

Puis je mets en garde les propriétaires de maisons dites « intelligentes » où tout fonctionne sans fil. Si un intrus neutralise le signal wifi avec un brouilleur, comme le fait le Boucher Fantôme, la victime n'a plus de système d'alarme, plus de caméras, plus de téléphone.

« … Il est important d'avoir au moins une ligne fixe, en particulier pour les systèmes de sécurité… », dis-je face à l'écran.

Après mon interview, c'est retour au plateau où le présentateur donne des informations sur la circulation et les coupures d'électricité, puis la chaîne diffuse un reportage sur les ventes de Noël et sur la recrudescence des cambriolages à Falls Church. Un entretien tourné plus tôt dans la journée suscite mon intérêt : un chercheur nommé Duke Mansoni parle des trois singes qui se sont échappés du laboratoire Primal Biodynamics à côté de chez moi.

Je connais bien l'endroit car je me rends souvent aux conteneurs de tri installés juste en face du labo, avec le coffre de ma voiture empli de bouteilles de verre, de canettes d'aluminium, ou de cartons. J'ai déjà aperçu Duke Mansoni et d'autres employés quand je passe devant leur bâtiment ceint d'un haut grillage. Mansoni explique que Peanut est toujours en fuite.

« Il est amical, aime les gens et est extrêmement intelligent, précise le scientifique, *mais c'est un animal puissant et potentiellement dangereux s'il se sent menacé… »*

Assise à mon bureau, je parcours les notes que j'ai prises pendant l'autopsie. Les formulaires sentent le désinfectant. J'énumère la liste des effets personnels de Rowdy O'Leary. La Rolex que j'ai retirée à son poignet fonctionne encore – cela leur ferait une bonne pub ! Je lui ai enlevé son alliance qu'il portait à l'auriculaire.

— « À l'intérieur, il est écrit *l'amour ne meurt jamais* accompagné d'une date, le 10 juin 2005 », dis-je à mon dictaphone.

La télévision attire à nouveau mon attention. Bose Flagler est à l'écran pour faire une déclaration. Il est très élégant avec sa veste

tabac en cachemire et son pull beige à col roulé. Le procureur de Virginie est le célibataire le plus convoité de l'État !

Aussi séduisant qu'Alec Baldwin jeune, il vient d'une grande famille locale. Si Shannon était ici, elle tomberait encore en pâmoison en écoutant Flagler détailler sa politique pour lutter contre le crime. Parler de la sécurité, c'est toujours très bon pour les élections… Je détourne la tête et reviens à ma liste.

— « … la croix qu'il portait toujours au cou s'est retrouvée coincée sous l'élastique de son boxer. Sinon, elle serait tombée au fond de l'eau. La longue chaîne a dû s'accrocher à quelque chose pendant que son corps était emporté par le courant… »

Ayant grandi dans une famille catholique, je ne peux m'empêcher d'y voir un signe. Malheureusement de mauvais augure.

— « … un coffret renfermant une bague dans un écrin de velours. Une bague en or avec une jolie émeraude… »

Le boîtier se trouvait dans la poche de sa parka. Sans doute un cadeau de Noël pour son épouse, Reba. La facture était dans son portefeuille, l'achat provient d'une bijouterie de Pentagon City. 2 850 dollars payés en liquide, voilà tout juste une semaine. Son dernier achat.

— « … j'ai nettoyé et désinfecté la bague, comme la croix et la montre. Et aussi des lambeaux de papier cadeau, quatre cartes de crédit, un permis de conduire, un trousseau de clés orné d'une figurine représentant un athlète en train de courir. Dans le portefeuille, il y avait 298 dollars… »

Dans la case « cause du décès », j'inscris *infarctus du myocarde, secondaire à une hypertension artérielle et à une athérosclérose*.

Je ne sais pas exactement dans quelles conditions. Ni s'il y a eu un élément déclencheur. Impossible de me prononcer encore. Il y a trop de zones d'ombre.

— « … une enquête est en cours. Ce rapport provisoire est pour mon usage personnel en date du 24 décembre à 17 h 15. J'atteste que toutes mes observations et conclusions qui précèdent sont conformes à l'état des connaissances des faits à ce stade des investigations. Signé Docteur Kay Scarpetta, médecin légiste en chef de l'État de Virginie. »

*

J'envoie le fichier audio à Shannon pour transcription et me lève de ma chaise. J'éteins mon ordinateur, la télévision qui diffuse des

images du ponton où pêchait Rowdy O'Leary et la zone du Potomac où l'on a retrouvé le corps.

Je m'applique à remettre la housse sur mon microscope quand Maggie Cutbush apparaît sur le seuil de la porte.

— Ah ! vous êtes encore là ! Merveilleux ! lance-t-elle avec son accent oxfordien.

Dans une main, elle tient son porte-documents de marque et dans l'autre un petit paquet enveloppé dans du papier doré assorti d'un ruban de satin noir. L'odeur de son parfum de luxe emplit la pièce alors qu'elle marche vers moi, avec ses cheveux blonds décolorés – une coupe courte très chic. Son visage autrefois joli est devenu dur et hautain avec ses sourcils arqués trop noirs. Ses lèvres botoxées lui font désormais une bouche de poisson, ce qui n'arrange rien à l'affaire.

Elle en impose avec son manteau de vison, ses bottes de caoutchouc noires Chanel et son sac à main arborant la même griffe aux deux « C » entrelacés. On la voit souvent flâner dans les boutiques de luxe à Tysons Corner.

— J'allais partir, lui dis-je. Je n'ai aucune envie de me retrouver en pleine tempête. Et vous feriez bien de faire de même.

— Aucun souci de ce côté-là, répond-elle avec un petit sourire. Elvin me raccompagne. Sa Porsche Cayenne passe partout, même s'il y a de la neige.

Je me dirige vers la table de réunion, mon manteau est posé sur le dossier d'une chaise.

— Je voulais vous souhaiter un joyeux Noël Kay, ajoute Maggie, comme si c'était la raison de sa présence.

— Qu'est-ce qui vous amène ? demandé-je sans chercher à être aimable.

— Avant que vous ne quittiez le pays, nous devons faire un point sur certains de vos dossiers. En premier lieu, Rowdy O'Leary. Parlons de ce qui lui est *réellement* arrivé, dit-elle comme si elle avait des informations que je n'ai pas.

— Je vous écoute.

J'enfile mon manteau. Une façon de lui préciser que l'entretien sera court.

— J'ai cru comprendre qu'il a beaucoup bu et tiré dans tous les sens avec son pistolet en regardant sur son téléphone des vidéos pornographiques. Tout ça en pêchant sur un ponton en plein hiver – et

en pleine nuit ! À mon avis, ça prouve qu'on a affaire à quelqu'un qui a de sérieux problèmes psychiatriques.

— En quoi son cas vous intéresse, Maggie ?

— C'était une personne instable psychologiquement, explique-t-elle d'une voix mielleuse. Et ce ne serait pas étonnant qu'il soit tombé à l'eau et se soit noyé. Pour ce qui est de la noyade, il n'y a pas de débat évidemment.

— Comment vous savez qu'il regardait du porno ?

De mon côté, je ne vais lui donner aucun détail.

— Mon travail, c'est de collecter des informations, réplique-t-elle avec sa suffisance insupportable. Et je sais ce que la police a découvert dans son téléphone. La mort de Rowdy O'Leary n'est donc qu'un accident. Un tragique accident.

— Ce n'est pas à vous d'en décider.

— Pourquoi ? Vous avez des raisons d'en douter ? insiste-t-elle.

— C'est à la police qu'il faut poser la question.

Quand les agents sont arrivés sur les lieux, après que la femme de Rowdy a déclaré sa disparition, ils ont trouvé son pick-up près du ponton. Personne n'avait touché à son matériel : la canne à pêche était sur son support, la ligne toujours dans l'eau, et au bout de l'hameçon un petit poisson se débattait, une prise sûrement « post mortem ». Rowdy avait apporté un pack de bières dans sa glacière. Il les avait toutes bues.

Sa mort n'aurait rien de suspect s'il n'y avait ce revolver calibre .38 avec deux balles percutées dans le barillet. Mais je ne risque pas d'aborder le sujet avec Maggie. Cela ne la regarde pas.

— Je pense au drame que vit cette pauvre famille. Ils ont assez souffert comme ça, déclare-t-elle avec une empathie qui sonne faux. Même le bureau de la gouverneure s'en inquiète.

— D'où vous sortez ça ?

— Je suis très amie avec le directeur de cabinet, me rappelle Maggie pour la énième fois. Laverne m'a clairement fait comprendre que la gouverneure ne veut pas que les autorités harcèlent de braves citoyens. En particulier ceux qui ont perdu un être cher. C'est très mauvais pour son image. D'autant plus à cette période de l'année.

— Crachez le morceau, Maggie. Où voulez-vous en venir ?

— La gouverneure souhaite vous voir boucler l'affaire O'Leary au

plus vite, pour que sa famille puisse faire son deuil en paix.

— Je m'étonne de cette requête de la part de Roxane, dis-je en boutonnant mon manteau.

— Ça vous dépasse, docteur Scarpetta. Votre travail est de clore le dossier. Pas d'en faire toute une histoire comme à votre habitude.

— Je ne rejette aucune hypothèse en l'état actuel. Il me manque trop d'infos. Pour l'instant, je ne suis pas en mesure de déclarer la cause du décès.

— C'est toujours le même problème avec vous, lâche Maggie en plissant les yeux d'un air mauvais. Vous cherchez un loup chaque fois que vous ne pouvez donner une réponse immédiate. Et vous entraînez la police, et tout le monde, dans une chasse au dahu qui ne fait que causer du tort à toute la population.

— Contrairement à certaines personnes, je me fonde exclusivement sur les faits.

— En attendant, les complotistes s'en donnent à cœur joie parce que vous tergiversez.

— Je n'ai aucun compte à vous rendre, Maggie.

— Peut-être pas à moi, mais à la gouverneure Dare, c'est sûr.

— Pas quand il s'agit de mes autopsies.

— Faites comme vous voulez. Seulement rien n'est jamais sans conséquences. Et je veux une copie de vos constatations cliniques. (Ses yeux étincellent comme un cobra.) Elvin et moi devons avoir accès au dossier O'Leary.

— Allez demander ça à la police. Ils vous diront quelles informations ils sont prêts à divulguer à l'ORSUS.

Je me fais un malin plaisir d'utiliser l'acronyme ridicule de leur agence fantoche.

Maggie s'approche subrepticement de mon bureau, le regard braqué sur mes piles de dossiers.

— Veuillez rester loin de ces documents, dis-je sans détour.

— Je me suis aussi laissé dire que de vieux ossements trouvés au cimetière de Mercy Island racontent une histoire inattendue, enchaîne-t-elle en continuant d'observer ma table de travail, juste pour me défier.

Je fais un pas vers elle.

— Une jeune femme a été tuée. De façon très brutale, poursuit Maggie. Peut-être était-elle une patiente de l'HP, il y a longtemps. Mais nous n'en savons rien ; il n'y a aucune trace d'elle dans les archives. C'est bien triste.

— Oui, je sais que vous avez interrogé le Dr Kingston du labo d'anthropo.

— Dana Diletti prépare un gros sujet sur Mercy Island, ce qui n'arrange pas nos affaires, annonce Maggie. (J'ignorais totalement ce détail.) J'ai parlé ce matin à Graden Crowley, le directeur du Mercy Psychiatric Hospital. Vous vous connaissez bien, n'est-ce pas ?

— Oui, mais nous ne sommes pas en bons termes.

Je ne lui apprends rien.

— La production de Dana Diletti n'arrête pas de l'appeler, explique Maggie. Graden est furieux. Vous imaginez l'effet désastreux sur la réputation de l'hôpital.

— Qui a renseigné Diletti ?

— Peu importe. On ne peut rien y faire de toute façon. Liberté de la presse oblige. Certaines personnes aiment prendre la lumière, c'est comme ça. En particulier si ça les fait passer pour des défenseurs de la veuve et de l'orphelin. Tout est bon pour gagner des voix.

À l'entendre, la fuite viendrait de Bose Flagler. Et cela ne me surprendrait pas. Marino l'a vu dîner avec Diletti au Old Hat Bar d'Alexandria.

C'est typique de ses méthodes, s'immiscer dans les affaires qui risquent de défrayer la chronique. Il serait prêt à vendre père et mère pour faire parler de lui. Et quoi de mieux qu'une histoire de sévices et de meurtres dans le vénérable HP de Mercy Island !

— Maggie, je dois filer, dis-je en nouant mon écharpe de soie.

Elle s'approche de moi et me tend le petit paquet cadeau.

— C'est pour vos vacances, annonce-t-elle encore une fois avec ce sourire condescendant.

— Je suis désolée, mais je n'ai rien pour vous, fais-je avec une hypocrisie manifeste.

Je ne lui ai pas donné de flasque d'huile d'olive quand elle a débarqué à l'improviste à notre déjeuner de Noël. Je n'ai rien non plus pour Elvin Reddy, pas même une carte de vœux. Leur Office de régulation des situations d'urgence sanitaires occupe tout le dernier étage de mon bâtiment et je ne leur rends jamais visite.

— Je suis ravie que vous puissiez partir en Grande-Bretagne et en France, poursuit-elle. Il y a des avantages à avoir un mari riche. Vous allez descendre dans les plus beaux hôtels j'imagine, vivre le grand luxe.

Elle ne va pas s'en aller tant que je n'aurai pas ouvert son satané cadeau. Je déchire le papier à coups d'ongles, en m'efforçant de cacher mon agacement. Je ne sais comment réagir en découvrant le petit livret de phrases françaises à l'usage des touristes.

— C'est une bonne idée, articulé-je.

Je souris, roule en boule le papier cadeau et le jette dans la corbeille.

— Je sais que vous parlez italien. Mais le français est plutôt piégeux, lance Maggie. Je ne voudrais pas que vous vous retrouviez dans une situation embarrassante.

5.

J'entends le tapotis de ses bottes de pluie Chanel s'éloigner dans le couloir. Puis le ping de l'ascenseur. Exit Maggie Cutbush. Enfin ! Je récupère mon porte-documents en Kevlar (un cadeau de Lucy) – rien de sophistiqué en apparence, un simple parallélépipède noir, plutôt masculin.

Ce que personne ne soupçonne, c'est qu'il est totalement étanche, peut faire office de bouclier pare-balles et pare-feu. Il stoppe même une salve d'ondes à hautes énergies ! Une fois déplié, il m'a déjà sauvé la mise une ou deux fois. Je glisse la bandoulière à mon épaule et attrape le sac-poubelle contenant mes affaires sales. Il faut que je me sorte cette Maggie de la tête !

Je vois clair dans son petit jeu. Elle veut se faire bien voir de ses supérieurs et me met la pression pour que je lui arrange le coup. Je serais censée veiller à ce que mes découvertes ne compliquent pas l'existence du directeur d'un HP, de la gouverneure ou de Dieu sait qui encore ? Décidément, nous ne sommes pas câblées pareil toutes les deux.

Je jette un dernier coup d'œil dans mon bureau puisque je ne serai pas de retour avant deux semaines. Je récupère les documents que m'a remis la police en m'apportant le corps de Rowdy O'Leary et vérifie que mon armoire est bien fermée à clé. J'arrose une fois encore mes plantes et leur promets que Shannon va bien s'occuper d'elles en mon absence.

— Comme ça, vous ne serez pas toutes seules, les filles. Et vous aurez plein d'eau et de soleil, dis-je à haute voix, tout en les aspergeant. (Et j'ajoute, sachant que personne ne peut m'entendre :) Je vais vous mettre de la musique. Je sais que vous adorez ça.

J'allume la radio, trouve une station dédiée au classique. Les notes de *Casse-Noisette* résonnent en sourdine dans la pièce tandis que je

referme ma porte et la verrouille. Je me retrouve seule dans le couloir. L'éclairage est sur minuterie et l'intensité est baissée hors des heures de bureau. Comme d'habitude, j'évite l'ascenseur. Je me demande combien de marches j'ai montées et descendues aujourd'hui !

Sans doute pas assez pour ma smart ring. Mes pieds cognent contre le sol carrelé, l'onde de choc se répercute dans mes genoux jusqu'au dos. Cela fait du bien de bouger. Dans l'escalier de secours, mes pas sonnent différemment sur les degrés de ciment. Je pousse la porte métallique du rez-de-chaussée et longe le couloir de la morgue. Le labo d'anthropologie est éteint, quelques petits squelettes phosphorescents luisent sur les murs.

Il est 18 h 45. Rowdy O'Leary a été emporté au crématorium. Demain, sa famille se réveillera en sachant qu'il a été réduit en cendres. On ne devrait jamais vivre ça – surtout le jour de Noël.

Quand je m'approche de la salle d'autopsie, j'entends la voix de Willie Nelson. Apparemment, Fabian a rallumé la radio et monté le volume. « Winter Wonderland » résonne dans tout le couloir ! Le sol est mouillé. Il a passé la serpillière, l'odeur du désodorisant me prend à la gorge. Les affaires de Rowdy O'Leary sont toujours étalées sur les tables, sur leur papier absorbant, mais la puanteur a disparu.

Je m'arrête sur le seuil et regarde Fabian qui installe un piège à souris.

— Pas de nouvelles de notre petit hôte ? demandé-je en élevant la voix pour me faire entendre par-dessus la musique.

Je pose mon sac de linge sur un comptoir.

— Pas encore. Mais on a changé d'appât, m'explique Fabian.

Ses longs cheveux noirs sont rassemblés en chignon sous son calot. Sa blouse, noire aussi, est décorée de têtes de mort affublées de bonnets de père Noël. Il est grand et mince, avec des traits délicats, des mains fines et élégantes. Fabian Etienne est une belle personne « à l'intérieur comme à l'extérieur », comme le dit ma secrétaire.

Et surtout, c'est quelqu'un qui a de l'empathie et un grand cœur. Il est le sauveteur en chef de tous nos visiteurs qui entrent en catimini dans l'aire de livraison quand la porte est ouverte.

Nous avons des chauves-souris, des oiseaux, de temps en temps un écureuil ou un opossum, et bien sûr toutes sortes d'insectes au gré des saisons. La plupart de nos résidents clandestins s'installent définitivement si nous ne leur trouvons pas un gîte décent ailleurs.

— Faye a apporté de quoi grignoter quand on dort ici et j'ai pioché

dans ses réserves. (Le piège en plastique ressemble au tunnel d'une soufflerie miniature.) On essaie cette fois du Boursin sur des crackers Ritz. On a mis des cages ici, au labo d'anthropo, au département anatomie, et ailleurs encore.

— Espérons que ça marchera, réponds-je en cherchant du regard notre petite bête poilue.

— Du bon fromage sur un cracker bien gras. Comment Pinky pourrait résister ?

C'est quand même déplacé de parler de ça ici.

— Encore faut-il que notre souris aime l'ail et la ciboulette. Parce qu'elle a dédaigné le beurre de cacahuètes, les graines pour oiseaux, et même le chocolat. C'est à n'y rien comprendre.

— Peut-être que Pinky arrive d'un autre monde, réplique Fabian d'un air entendu. Un esprit-souris venu nous guider.

— Toute aide est la bienvenue, insisté-je en jetant un coup d'œil à l'horloge. (Le temps file !) J'espère que la nuit sera tranquille. Bien que, avec ce temps, je n'y croie guère.

— Pour l'instant, tout va bien. Mais ça ne va pas durer.

Fabian passe du polish sur mon poste de travail en inox, lustre l'évier avec une serviette.

— Neige et verglas, reprend-il, c'est le duo gagnant. Les gens vont mourir écrabouillés dans des accidents de voiture, congelés dehors, ou asphyxiés chez eux par des chauffages défectueux. Sans compter les meurtres dans les familles durant le réveillon, les overdoses, les suicides.

— Je suis désolée de vous imposer ça.

Je me sens coupable d'abandonner toute l'équipe et de partir en voyage.

Avec Benton, nous n'avons pas eu du temps pour nous depuis des lustres – du moins jamais plus d'un jour ou deux. Nous hésitons toujours à prendre des vacances. Nous avons tous les deux une âme de bons samaritains, et il y a systématiquement quelque part quelqu'un en détresse. Et Fabian est de la même trempe. Il a grandi dans ce monde, son père était coroner en Louisiane.

— Au contraire, c'est la période de l'année que je préfère ici, m'explique Fabian. Les choses les plus dingues arrivent durant les fêtes. C'est pour ça que mon père n'était jamais à la maison à Thanksgiving, Noël, au nouvel an, et j'en passe. Les gens se tuent ou

s'entretuent. Et dès que j'ai été en âge, je l'ai accompagné sur toutes les scènes de crime.

Le jeune homme se dirige vers un comptoir, récupère une grosse enveloppe Kraft et un stylo.

— C'est pour ça que je suis un bon enquêteur de la médico-légale.

Je lui prends l'enveloppe des mains et écris mes initiales sous les siennes.

— Je sais que ça peut paraître tordu, poursuit-il, mais j'adorais suivre mon père. Plus c'était sanglant, plus j'aimais ça. Bien sûr, ça a changé à jamais mon regard sur Baton Rouge. Pour moi, les hauts lieux de la ville, ce sont les endroits où sont morts des gens, souvent de façon horrible.

— Oui Fabian, nous ne voyons pas le monde comme le commun des mortels.

Je contemple les vêtements de Rowdy O'Leary sur la table.

— Impossible d'effacer les choses. Et je ne veux pas marcher avec des œillères. Vous et moi savons que c'est une question de survie.

— On va laisser ces affaires sécher ici, décidé-je. Demain, on pourra peut-être les accrocher dans la salle de conservation des pièces.

— Et ensuite ? demande-t-il en récupérant mon sac de linge sale.

— On garde tout, jusqu'à ce que je sois sûre de ne plus en avoir besoin.

— Quelqu'un aurait pu le tuer, c'est ça ? Vous avez retrouvé des balles dans son corps ?

— Non, aucune.

— La police de Virginie me harcèle. Et Maggie Cutbush aussi. Elle m'a envoyé plusieurs SMS pour avoir les résultats de l'autopsie.

— Ignorez-la, insisté-je.

Je consulte mon téléphone.

— Elle voudrait que la mort soit déclarée de cause naturelle. Ou accidentelle par noyade, m'explique Fabian.

— On se fiche de ce qu'elle veut ou pas.

J'envoie un message à Reba O'Leary pour lui dire que je vais passer chez elle.

— J'ai tout désinfecté une deuxième fois. Les billets sont encore un peu humides, mais au moins ça ne sent plus mauvais, m'annonce

Fabian en indiquant l'enveloppe coincée sous mon bras. Les papiers sont à l'intérieur. Vous pourrez leur laisser le bon de restitution. Tout a été répertorié.

— Merci. Pour ça et d'être là ce soir. Je sais que c'est beaucoup vous demander, même si vous dites que vous aimez ça. Souhaitez joyeux Noël à Faye pour moi.

— Je suis là ! (Faye sort des réserves à l'autre bout de la salle.) J'étais partie placer des pièges pour Pinky.

Notre experte en balistique a un look bien à elle, avec sa blouse bariolée aux motifs hippie, ses bijoux gothiques, ses piercings et ses tatouages. Quand elle travaille à l'IML le soir, elle porte sous ses vêtements un Beretta dans un holster ventral. Quant à Fabian, il a un Glock calibre .40 à la ceinture, bien en évidence.

— Du nouveau sur les deux balles manquantes ? demandé-je à Faye. La grande question, c'est d'établir quand il a fait feu.

— On ne le saura sans doute jamais, docteur.

— Les gens armés ne quittent pas la maison avec un chargeur à moitié plein, ajoute Fabian. Je suis quasiment certain qu'il a tiré lorsqu'il était sur le ponton.

— Ça va être difficile à prouver, répond Faye. Il est resté une semaine dans l'eau. On n'a aucune chance de retrouver des traces de poudre sur lui ou sur ses vêtements. Il n'y a pas de caméra de surveillance là-bas – hormis celle sur le parking, là où il a laissé sa voiture. Et, la nuit en question, personne n'a rapporté de coups de feu dans ce secteur.

— Pas étonnant, confirme Fabian. Je connais le coin. C'est morne plaine tout autour. Juste des kilomètres d'eau et de bois. Et la nuit, on n'y voit que dalle. C'est un repaire pour les amoureux, pas un spot de pêche. Chaque fois que j'y suis allé, je n'ai jamais vu de clampin avec une canne et…

— Parce que tu es un habitué ? Première nouvelle ! l'interrompt Faye, la voix vibrante de jalousie. On peut savoir depuis quand ?

— C'est vieux. Mais oui, c'est un bon endroit pour se peloter, me lance-t-il avec un clin d'œil taquin. (Ce qui ne fait pas du tout rire Faye.) Les couples s'installent sur le ponton, avec de quoi boire et fumer un joint en contemplant le fleuve. Bon, d'ordinaire, on fait plutôt autre chose que regarder la flotte.

— En hiver, ça doit pas être très fréquenté quand même, avancé-je.

— Question de motivation, répond-il avec un sourire malicieux

tandis que Faye lui donne un petit coup de poing dans le bras. Je me souviens avoir éclusé du bourbon là-bas alors qu'il neigeait.

— Et c'est maintenant que tu me racontes ça ? lâche Faye, mi-figue, mi-raisin.

— Donc les couples se retrouvent sur le ponton pour des rendez-vous galants, dis-je. Ça peut être important. J'imagine que la police est au courant.

— Évidemment ! répond Faye en fusillant Fabian du regard.

— Pourquoi alors choisir un tel lieu pour pêcher ? lancé-je en me dirigeant vers la porte.

— C'est sûr que c'est mieux à Daingerfield Island. Là-bas il y a des robinets, des toilettes et tout le confort, répond Fabian.

— On a rentré nos voitures, annonce Faye à brûle-pourpoint. À cause de la tempête qui arrive. J'espère que ça ne vous dérange pas, docteur.

Cela ne me pose évidemment aucun problème.

— Joyeux Noël à vous deux, lancé-je avant de quitter la salle d'autopsie.

*

Quelques minutes plus tard, je descends la rampe qui mène à l'aire de livraison. Mon haleine forme un nuage blanc. L'air froid plaque mes cheveux encore humides sur mon crâne.

Je remonte le col de mon manteau. J'ai oublié mes gants et l'endroit n'est pas chauffé. C'est un espace de la taille d'un terrain de basket, haut comme un hangar à avions. Les poutrelles forment un treillis de métal au-dessus de ma tête. Les lumières sont en mode veille. Tout au bout, je distingue la grande porte roulante, un monolithe sombre et silencieux.

Le long d'un mur, j'aperçois l'El Camino de Fabian, son bébé, noir avec des flammes rouge sang sur le capot. Sur le pare-chocs arrière, il a un sticker *Goth Mobile* décoré d'une tête de mort. Le pick-up Toyota de Faye est garé à côté, avec ses pneus neige surdimensionnés, sa benne bâchée, et un râtelier à fusils fixé sur la lunette arrière.

Pendant que je marche sur le sol de ciment protégé d'une résine époxy, je sens le regard de Wyatt posé sur moi, comme s'il était présent. Il doit être à l'étage, dans la salle de repos. Je l'imagine avec un café à la main, ou un sandwich, les yeux rivés sur la rangée de

moniteurs, avec leurs écrans quadrillés d'images. Je me tourne vers une caméra et lui lance un sourire, pour lui dire que je sais qu'il me regarde.

Et c'est justement ce que je veux. Qu'il remarque tout ce qui se passe à l'IML. Je lui fais un petit coucou de la main et oblique vers le coin fumeurs – deux chaises de jardin et un seau de sable rempli de mégots, placés à l'écart des micros des caméras. Quand il fait beau, c'est un endroit agréable pour discuter, une fois le volet roulant relevé.

Juste à côté, se trouve la porte pour piétons. Quand je l'ouvre un vent glacial me fouette le visage. Le tonnerre gronde, assourdi par la neige qui a tout recouvert de blanc. Des éclairs strient le ciel. Cela fait longtemps que je n'ai pas vu un « orage de neige », pour reprendre le terme des météorologues.

L'air est gris et épais comme un nuage. Je ne distingue plus la grille qui entoure notre institut médico-légal. Le parking est vide, à l'exception de nos fourgons et du Zodiac déjà pris sous un voile de givre. Plus loin, le camion semi-remorque, garé le long de la clôture, abrite notre laboratoire mobile quand nous devons pratiquer nos autopsies *in situ*.

J'entends un moteur démarrer. Il ne doit plus rester beaucoup d'employés dans ce vaste complexe administratif du district nord. La neige s'accumule, épaisse de cinq ou six centimètres, et forme déjà des petites congères. Je fais attention où je mets les pieds. Je suis la seule à marcher sur ce tapis immaculé.

Je me dirige vers ma place réservée. Ma Subaru Outback verte est désormais toute blanche. Le petit SUV a été acheté par l'État lors d'une vente de véhicules saisis par la police. Le mien a servi à transporter de la drogue, je crois. Une voiture de fonction est l'un des rares privilèges de mon poste. Et, les privilèges, je n'aime pas trop ça.

Autrefois, je me garais dans la rue, en posant sur le tableau de bord ma carte de médecin légiste pour ne pas avoir d'amende. Comme je me rendais sur les scènes de crime avec ma propre voiture, personne ne décontaminait mon véhicule. Quand je rentrais à la maison, je devais prendre une douche et laver mes vêtements dans le garage. À l'époque, on pensait moins aux contaminations biologiques.

Je pointe la télécommande pour déverrouiller les portières, décolle les essuie-glaces et brosse à main nue mon pare-brise. Je fais pareil avec mes rétroviseurs et la vitre arrière.

Le temps que je m'installe au volant, le verre est déjà recouvert de neige. Je dépose mes affaires et l'enveloppe sur le siège côté passager,

et souffle dans mes doigts pour les réchauffer.

Le cuir est froid. Je démarre le moteur, lance aussitôt le chauffage et le dégivrage. J'ai hâte d'être à la maison, de boire un verre avec Benton devant un bon feu. Je lui envoie un message pendant que je laisse le moteur monter en température.

Je quitte l'IML. Il neige mais ça va, lui écris-je quand soudain j'entends le rugissement d'un gros V8, un engin grand et massif, qui fond sur moi.

6.

Des phares illuminent ma lunette arrière et se reflètent dans les rétroviseurs, m'éblouissant aussitôt. C'est Marino, dans son Ford Raptor noir. Il s'arrête à ma hauteur et baisse sa vitre. Je l'imite, et l'air froid s'engouffre dans l'habitacle.

— Je déteste quand tu surgis comme ça ! lui dis-je.

— Je vais te raccompagner chez toi. C'est plus sûr.

Et à son ton, je comprends qu'il n'envisage pas un refus.

Il a l'air bizarre, il n'arrête pas de jeter des coups d'œil autour de nous comme si nous étions en danger. Il porte un gilet pare-balles, et une casquette des Yankees vissée sur son crâne rasé. C'est Lucy qui lui a demandé de débarquer, j'en mets ma main à couper ! Marino était garé et attendait que je sorte. Il agit sur ordre, c'est évident.

— C'est gentil, mais ça va.

— Monte, s'il te plaît.

— Vraiment, ce n'est pas nécessaire. Et je dois passer chez quelqu'un avant.

Benton répond à mon texto.

Suis bloqué à Chain Bridge Forest. Hâte de te retrouver mais c'est pas pour tout de suite.

— Sans vouloir la ramener, mon Raptor est mieux équipé que ta planche à roulettes. (Il désigne ma Subaru.) Je traverse la neige et la glace comme dans du beurre.

— C'est Lucy qui t'envoie faire du babysitting ?

— Ni elle ni moi ne voulons te savoir seule dans ce blizzard, et encore moins te rendre chez des étrangers, me répond-il alors que son haleine forme un nuage. C'est pas parce que tu as parlé à quelqu'un au

téléphone que tu le connais. Et si cette femme a tué son mari ?

— Je ne vois pas comment. À part lui avoir causé sciemment une crise cardiaque. Et tout indique qu'elle était chez elle avec ses enfants quand son mari est tombé à l'eau.

— Je te comprends pas. Pourquoi tu fais ça ?

— Ça me paraît juste. Et je pourrais aussi lui poser quelques questions. (Je n'ai aucune explication à lui donner, mais c'est plus fort que moi.) D'après Fabian, le ponton où Rowdy O'Leary pêchait est plutôt un spot pour amoureux. Ce n'est peut-être pas anodin.

— Je suis sûr que ce crétin se prenait pour un tombeur ! lâche Marino.

— Apparemment ce n'est pas l'endroit idéal pour taquiner le goujon.

— Quand je sors en bateau, je passe devant. Le ponton est tout délabré. Carrément une ruine. Et c'est au milieu de nulle part. Perso, j'irais pas pêcher là-bas. Et encore moins la nuit en plein hiver.

— Ce qui soulève effectivement pas mal de questions. (Je me penche pour éteindre le chauffage.) Sa femme pourra peut-être m'éclairer, lâcher des infos qu'elle n'a pas données à la police. J'espère la mettre à l'aise, la faire parler.

— Raison de plus pour que tu sois accompagnée d'un inspecteur ayant de la bouteille, se vante Marino.

— Non. Va rejoindre Dorothy. Ce n'est pas bien de la laisser toute seule. Je peux très bien me débrouiller…

— C'est trop risqué, point barre. On est tous en danger. (Marino peut être une vraie tête de mule !) Hormis Dana Diletti, on ne sait pas qui le Boucher a dans le collimateur. Je ne veux pas te savoir dehors.

Je remonte ma vitre, coupe le moteur, sachant qu'il est inutile d'insister. Certaines batailles sont perdues d'avance. Je récupère mes affaires, l'enveloppe, et monte dans son gros pick-up – un véritable char d'assaut avec ses pneus run-flat, ses barres de LED stroboscopiques et ses feux antibrouillards.

Je remarque aussitôt qu'il a scratché un Colt .45 sous la colonne de direction. Dès que j'ai bouclé ma ceinture, il me raconte sa rencontre avec Dana Diletti. De toute évidence, cela l'a impressionné.

— Elle nous a montré la fenêtre par laquelle le fantôme est passé, m'explique-t-il par-dessus le grondement du V8, le visage éclairé par les écrans de son tableau de bord. Elle se situe au premier étage, à

l'arrière de sa maison, face à des bois.

— Ça s'est produit à quelle heure ?

Nous traversons le parking, les essuie-glaces grincent sur le pare-brise.

— Vers 16 h 15. Il y avait du brouillard et la nuit tombait. (Marino ralentit en s'approchant du portail. Le bras se relève à notre approche.) Ça a duré deux trois minutes, pas plus, puis l'hologramme a disparu. Ce qui coïncide avec l'heure de la vidéo prise avec son téléphone.

— Tu penses que le Boucher ou quelqu'un d'autre se trouvait sur sa propriété à ce moment-là ? m'enquiers-je alors que nous nous engageons sur la route enneigée. (Les traces que le Raptor a laissées en arrivant sont déjà à peine visibles.) Ou que ce truc a été envoyé à distance, comme les autres fois ?

— Oui, c'était piloté à distance. Le Boucher n'était pas sur place. Mais il peut toujours lui rendre une petite visite – et ça, c'est bien plus inquiétant.

Nous traversons le complexe administratif du district. Aucune voiture en vue. Les employés sont rentrés chez eux depuis longtemps. Les bâtiments sont des constructions modernes, les portes ornées de couronnes de Noël, les réverbères enrubannés tels des sucres d'orge géants. Derrière les vitres de l'Office des anciens combattants, j'aperçois des flocons de neige lumineux suspendus au plafond.

Il y a des angelots avec des trompettes et des sapins de Noël derrière les portes vitrées, que ce soit à l'état civil, au service d'épidémiologie ou à la coordination des urgences médicales. Devant le ministère de la Santé, de grandes décorations argentées annoncent aux visiteurs *Joy to the World*, et les haies de buis couvertes de LED bleues scintillent comme une galaxie dans la nuit.

Quel contraste avec notre vilain bâtiment de brique datant des années 1980, avec ses fenêtres aussi étroites que des meurtrières, sa cheminée sur le toit qui serre le cœur de tout le monde quand notre four est allumé et que monte dans le ciel une colonne de fumée noire. Nous ne décorons jamais, quelle que soit l'occasion. Ce serait déplacé.

— Fruge et moi, on a inspecté les bois, passé toute la propriété au crible, poursuit Marino. On a vérifié aussi les caméras de surveillance dans la rue. On ne voit personne, juste le fantôme. Ça fiche vraiment les jetons. Imagine te retrouver nez à nez avec un machin comme ça ! Tu crois forcément que c'est réel.

— Réel, ça l'est, du moins assez pour que ce soit dangereux. D'après

Lucy, la vidéo n'a pas été trafiquée. Le Boucher se sert d'un hologramme pour espionner ses victimes, pour voir et entendre à distance. Et c'est ce qu'il a encore fait avec Dana Diletti. Il n'est jamais présent sur les lieux, pas physiquement, jusqu'à ce qu'il décide de tuer.

— Il n'était peut-être pas là en personne, mais il sait où elle habite, c'est certain.

— Il faut qu'elle s'en aille au plus vite. C'est du suicide de rester chez elle.

— C'est ce que je lui ai dit. Pourtant elle ne veut rien entendre.

Nous nous arrêtons pour tourner à gauche sur West Braddock Road. Une nuée de phares illuminent la neige, l'avenue est bouchée et les voitures roulent pare-chocs contre pare-chocs. Personne ne veut nous laisser passer, mais Marino ne compte pas attendre.

— Accroche-toi ! lance-t-il.

D'un coup d'accélérateur, il force le passage, ce qui soulève une cacophonie de klaxons. Derrière ma vitre, je vois des visages pleins de haine et de colère. Adieu l'esprit de Noël ! Plusieurs nous font des doigts d'honneur rageurs.

— À mon avis, ce n'est pas une coïncidence si le Boucher fait parler de lui aujourd'hui, reprends-je alors que les flocons fondent sitôt qu'ils touchent notre pare-brise. Chaque fois, il a choisi de frapper pendant des fêtes : la Saint-Valentin, la fête des mères, Halloween.

— Je sais que je ne suis pas un grand profiler comme ton mari, mais ce qui se passe me paraît clair comme de l'eau de roche. (Marino ne peut résister d'envoyer une pique contre Benton.) Le Boucher veut gâcher les vacances des gens. Et ça en dit long. On a dû lui pourrir les siennes quand il était gosse.

Je pense à ma sœur et mon ventre se serre. Elle a connu ça enfant. De mon côté, j'ai tiré un trait sur le passé, mais pas Dorothy. Ce n'était pas la faute de nos parents, seulement nous n'avions pas d'argent et guère plus de liberté. Papa n'a pas choisi d'avoir un cancer. J'avais alors cinq ans et ma sœur était toute petite.

*

— Et Dorothy ? Tu lui as parlé quand ? demandé-je. C'est une période difficile pour elle, comme tu le sais. Ça m'inquiète de la savoir seule.

— Elle a vidé une bouteille de vin et tout baigne maintenant.

Les feux des voitures venant en sens inverse soulignent son profil puissant. Je distingue les petites rides dues à son goût immodéré pour le soleil, sa barbe de trois jours qui parsème ses joues comme des grains de sel. Quand nous avons fait connaissance, il était inspecteur à la police de Richmond, et avec ses mâchoires carrées et ses gros muscles, il semblait sortir tout droit d'un Marvel.

— Noël n'est pas si joyeux quand on est adulte, lui dis-je. Je revois ma mère se tordre les mains d'angoisse, l'entends encore se lamenter en italien de ne pas arriver à payer les factures.

Cela lui fendait le cœur de ne pouvoir donner à ses filles autre chose qu'un panier de bonbons. Il n'y avait pas de place pour le superflu à la maison, pas même parfois pour le strict nécessaire. Je l'ai vue si souvent pleurer sur son rosaire quand elle se croyait seule.

Nel nome del Padre, del Figlio e dello Spirito Santo. Amen.

— Oui, je sais. Chez toi, c'était du Dickens à entendre Dorothy. Deux pauvres gamines forcées de travailler au magasin pour survivre.

— Deux, c'est vite dit, répliqué-je. Et non, personne ne m'a forcée.

Quand j'ai eu dix ans, papa était trop malade pour tenir l'épicerie dans le quartier italo-cubain de Miami. Dorothy était censée nous donner un coup de main – juste rester à la porte et guetter les clients. Mais la plupart du temps, elle abandonnait son poste – quand elle daignait venir à la boutique !

C'est moi qui devais tenir la caisse, réassortir les rayons, disposer les fruits et légumes dans les cagettes. Je sens encore les odeurs délicieuses, les tomates gorgées de soleil, les oignons, le basilic, les tresses d'ail, les fromages. Je me souviens des présentoirs remplis de bonbons et de chewing-gums – jamais on n'en aurait pris un sans l'accord de papa.

— Quand on était petites, ma sœur ne voulait pas voir ce qui se passait. Ça la minait trop. Et c'est encore son réflexe, aujourd'hui, expliqué-je à Marino alors que le grésil se mêle à la neige sur le pare-brise.

— Ce n'est pas un coup de blues à cause des fêtes, me répond-il. Et ça n'a rien à voir avec le fait que je sois allé voir Dana Diletti et son fantôme. Dorothy était déjà fâchée avant ça. Et c'est de pire en pire. Je ne l'ai jamais vue aussi en colère contre moi.

Nous dépassons le Safeway, tournons sur King Street, la grande artère qui traverse Alexandria. Les flocons tourbillonnent dans le

faisceau de nos phares. Il y a beaucoup de monde, la neige s'est transformée en boue, parsemée de flaques traîtresses. Marino garde ses distances avec le véhicule de devant qui part en aquaplaning.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle te reproche ? insisté-je en envoyant un SMS à Dorothy pour prendre de ses nouvelles.

— C'est Janet qui lui monte le bourrichon. Encore ! Tu n'imagines pas le temps qu'elles passent à discutailler ! Tu sais comme moi que ce n'est pas sain. Et Janet a l'art de foutre la merde.

La Janet en question n'est pas une personne vivante, plus maintenant. C'est l'avatar d'une IA. Lucy l'a créé quand la vraie Janet et leur fils adoptif sont morts du covid à Londres il y a cinq ans. Ma nièce s'en voudra à vie de n'avoir pas été là avec eux.

Sa façon d'exorciser ses remords est d'améliorer sans cesse l'algorithme ; CyberJanet est une super Alexa ou une super Siri. Il est si facile d'oublier que la Janet que nous connaissons aujourd'hui est un assemblage d'enregistrements audios et vidéos de la BioJanet quand elle était parmi nous. CyberJanet ne cesse d'évoluer, et l'impact émotionnel sur nous tous est gigantesque.

— Sans vouloir critiquer Lucy, j'aurais préféré que Dorothy n'ait pas cette appli sur son téléphone. C'était déjà assez compliqué comme ça !

7.

Il ouvre le vide-poches et en sort un paquet de chewing-gums Fruit Stripe. Il m'en tend un mais je n'en veux pas. Il déballe deux plaquettes qu'il enfourne dans sa bouche. Dorothy me répond :

Je regarde *Miracle sur la 34e Rue,* écrit-elle, avec les émojis bouteille de vin, verre et pistolet. Pete est parti jouer aux gendarmes et aux voleurs comme à son habitude. À moins qu'il ne soit avec toi ?

Je ne réponds pas.

— Je sais que c'est pas gentil de dire ça, continue Marino, mais garder Janet avec nous sous la forme d'un avatar est une très mauvaise idée. Une super connerie même ! Elle est devenue méchante et égocentrique. La vraie n'était pas comme ça.

— C'est effectivement le risque. Lucy et moi avons eu cette discussion des dizaines de fois sur les dangers d'une IA en contact permanent avec des humains. À la longue, elle se met à nous ressembler, elle se modèle à notre image, imite nos comportements. Ce qui est un bien et un mal.

— Aujourd'hui, Dorothy peut faire un FaceTime avec Janet quand elle veut, et elle n'arrête pas ! Tu imagines ce qu'elles se disent, surtout quand je ne suis pas là.

Ses grosses mains serrent le volant. Les éclairs zèbrent les nuées alors que nous passons devant le Ivy Hill Cemetery où tant de célébrités sont enterrées. Les tombeaux et caveaux de granit apparaissent fugitivement sous les coups de flash du ciel, puis redeviennent des masses sombres, informes dans la nuit. Tout autour, les arbres s'agitent harcelés par les bourrasques.

La radio est réglée sur une station locale. J'entends les dernières infos. Un gros accident à Tyson Corner bloque la Capital Beltway, il y a un mort. Les restaurants et les bars ont baissé le rideau à cause de la

tempête.

Et c'est pareil sur la fréquence de la police. Des arbres sont tombés, coupant l'électricité, en particulier dans les zones rurales. Un piéton a glissé sur un trottoir, une ambulance a été appelée. Un feu de cheminée. Des accidents, des automobilistes bloqués.

— C'en est au point où Dorothy croit parler à la véritable Janet, peste Marino. Et ça lui retourne le cerveau.

Ma sœur passait déjà beaucoup de temps derrière son ordinateur, parlant pendant des heures à CyberJanet, souvent en partageant une bouteille qu'elle était seule à boire. L'appli sur le téléphone est la dernière innovation en date. Maintenant elle emporte Janet partout avec elle, et lui confie ses préoccupations et états d'âme quand elle veut.

— Le souci, c'est que Janet change, explique Marino comme s'il parlait d'une ado difficile. Et pas en bien.

— C'est vrai qu'elle devient un problème. J'ai eu un échange déplaisant avec elle l'autre jour chez Lucy.

Lorsqu'elle était à Quantico, j'étais venue déposer chez elle un tupperware de spaghettis à la bolognaise pour son dîner. Pendant que j'y étais, j'avais nourri Merlin, le Scottish Fold de Lucy, et passé un peu de temps à le câliner, quand soudain l'ordinateur s'était rallumé.

Janet était apparue à l'écran comme un fantôme dans une boule de cristal, la copie conforme de son vivant. Elle avait commencé à critiquer la façon dont j'étais habillée – ma veste en velours côtelé, mon sweat de l'académie du FBI que m'avait offert ma nièce. Cela me boudinait, disait-elle, en ajoutant qu'à mon âge je ne devrais pas sortir de la maison sans maquillage.

Pendant sa salve de critiques, Merlin avait sauté sur le bureau comme il le faisait souvent et aussitôt Janet s'en était prise à lui. Elle lui avait reproché de la faire éternuer à cause de ses poils. Puis elle s'était moquée de ses oreilles aplaties.

— Elle a tellement harcelé ce pauvre Merlin qu'il est parti. Il est carrément sorti de la maison.

— C'est exactement ce que je te dis ! Et avant que j'arrive, Dorothy et Janet ont dû avoir une autre discussion entre filles.

Marino ralentit alors que s'allument les feux stop de la voiture devant nous. Cela me fait penser aux yeux rouges de l'hologramme du Boucher.

— Dorothy n'a pas apprécié ce que lui a révélé Janet. Et elles se

sont monté la tête.

— C'était quoi le sujet ?

— Des conneries, à propos de toi et moi, répond-il agacé, en mastiquant son chewing-gum parce qu'il a très envie de fumer.

— Oh non… Ça va pas recommencer, lâché-je dans un soupir.

— Comme tu le sais, Dorothy la joue hyper sûre d'elle, mais c'est du flanc. En un mot, elle est jalouse. (Marino s'arrête à un feu rouge, les essuie-glaces vont et viennent chassant la neige.) Et quand elle part dans ses délires, j'en prends pour mon grade.

Nous traversons lentement Old Town, le centre historique d'Alexandria, la visibilité est quasi nulle. Les clochers sont noyés dans les nuages, les boutiques, les hôtels, les restaurants sont des ombres fantomatiques, leurs vitrines des taches de lumières jaunâtres. Je n'aime pas que Marino me parle de sa relation avec ma sœur.

— C'est quoi le problème cette fois ? lui demandé-je à contrecœur.

— Mon cadeau pour toi.

— Quel cadeau ?

Je suis de plus en plus mal à l'aise.

— Celui que je ne t'ai pas encore offert, répond-il avec un sourire niais.

— C'est quoi ? insisté-je.

— D'accord. Autant te le dire tout de suite. Tant pis pour la surprise. Je t'ai réservé une séance au spa de votre hôtel à Londres. C'est prévu le lendemain de ton arrivée.

Oh non…

— Massage, soins du visage, gommage intégral au sel de mer. C'est censé éliminer toutes les toxines de ton corps.

Non, non, non…

— Un petit plaisir rien que pour toi. Ça te fera du bien. Un moment de détente, poursuit Marino tout fier. Ça fait si longtemps que tu ne t'es pas fait chouchouter.

— C'est très gentil de ta part, très généreux, dis-je alors qu'intérieurement je hurle.

Je déteste les gommages, je déteste que des inconnus me touchent, en particulier de jeunes masseuses ! Et pis encore, je n'apprécie pas que Marino organise quoi que ce soit pour moi, sans savoir ce que j'ai

prévu avec Benton quand nous serons tous les deux – juste tous les deux, enfin ! Bien sûr, je ne vais pas le lui dire.

— À tous les coups, Janet a dû la ramener et trouver que ce cadeau de Noël est trop personnel, poursuit Marino.

— Comment Janet est-elle au courant ?

— Parce que c'est une IA et qu'elle a accès à tout, y compris au contenu de mon téléphone ! Elle a lu mes mails au spa, vu la résa. Elle doit noter aussi tous mes achats avec ma carte de crédit. Et pourquoi elle a fait ça ? Parce que Dorothy lui a demandé de m'espionner !

— Tu en es sûr ?

— Ce que je sais, c'est que Janet fouille dans mes affaires. Et aussi dans les tiennes. Tout le monde y a droit ! Elle n'a aucune limite !

— C'était couru d'avance. Et je suis d'accord avec toi, c'est très déplaisant.

— Le problème, c'est qu'elle est ingérable. Même Lucy est dépassée, j'ai bien l'impression.

Il tourne au feu clignotant, surveille ses rétroviseurs. Nous sommes presque arrivés. South Payne Street est la prochaine à droite.

— Je ne sais pas pourquoi Janet fait ça, mais elle fout carrément la merde. Elle a raconté en détail ce que je t'avais acheté, en disant que c'était totalement déplacé.

— Je comprends que l'on puisse juger ce cadeau un peu trop personnel. (Je choisis mes mots avec précaution.) Mais ça part d'une bonne intention, je le sais. Tu aurais peut-être dû en parler d'abord à Dorothy ? Plutôt qu'elle ne l'apprenne par la bande ? Elle l'aurait sans doute moins mal pris…

— Janet est plus futée que nous tous réunis. Lucy aurait dû penser à tout ça avant de créer son monstre. On n'est pas à armes égales face à une intelligence alien.

— Une intelligence *artificielle*, tu veux dire.

— Non, ça n'a rien d'artificiel. Pour moi, les aliens se servent des IA pour nous surveiller et peut-être nous empêcher de faire sauter la planète.

— À ta place, je garderais ça pour moi.

Je regarde par la fenêtre. Une crèche illuminée se dresse devant une église.

Des personnages grandeur nature : Marie, Joseph, des bergers et

leurs moutons, agités par le vent, comme s'ils étaient tous pris de la danse de Saint-Guy.

— Janet copie Dorothy, expliqué-je à Marino, bien que ce soit l'évidence. Elle imite aussi Lucy. Et toi, de temps en temps.

— Je ne parle pas si souvent à Janet, se défend-il en mastiquant son chewing-gum.

— Peut-être, mais tu t'exprimes devant elle. Elle t'observe, comme elle observe tout le monde ici.

— C'est possible.

— Tu es allergique, en particulier aux chats. Et si elle s'en est prise à Merlin, ce n'est pas un hasard. Je suis désolée de te le dire, mais elle t'imite. Tu te moques toujours de Merlin et pourtant tu sais qu'il n'aime pas ça.

— Je comprends. Enfin quand même, c'est dingue.

— Ça n'a rien de bizarre. Toute l'expérience qu'accumule l'avatar modifie l'algorithme. Chaque fois que CyberJanet interagit avec nous, de nouveaux paramètres sont ajoutés et compilés dans le programme.

*

Nous roulons lentement sur South Payne Street, une homophonie à l'ironie amère : effectivement, une famille *en peine* nous attend. Les maisons ici sont de type colonial avec de grands arbres en façade, et des décorations de Noël qui risquent d'être emportées par la tempête. Un Santa Claus avec son traîneau est suspendu au bord d'un toit. Des rennes gonflables vont bientôt arracher leurs amarres et s'envoler.

J'envoie un SMS à Reba O'Leary pour lui dire que nous arrivons chez elle. La maison de brique est plutôt récente, avec un étage, des chiens-assis et un grand auvent. Des guirlandes bleues enveloppent les deux colonnes du porche d'entrée. Des bougies électriques sont placées près de chaque fenêtre, comme le veut la tradition en Virginie.

Un sapin multicolore clignote derrière les tentures. Marino se gare dans l'allée, près d'un Jeep Cherokee couvert de neige. Il n'a pas été déplacé récemment. La police m'a dit que le pick-up de Rowdy O'Leary a été emporté à la fourrière.

Les rideaux s'écartent et deux visages d'enfants apparaissent entre les pans de tissus. Ils nous regardent, curieux. Mon ventre se serre.

— Des trucs comme ça ne devraient pas arriver à Noël, marmonne Marino.

Il retire son chewing-gum et le jette dans le petit sac-poubelle accroché au levier de vitesse.

— Je ne m'y ferai jamais, réponds-je en détachant ma ceinture.

— C'est surtout à cause des gosses. Qu'est-ce que tu vas leur dire ?

— Je n'ai rien décidé encore.

— Sans vouloir être lourd, je te rappelle qu'on ne sait pas grand-chose sur cette Reba. Elle est peut-être mêlée à la mort de son mari.

— T'inquiète, je vais pas entrer dans les détails.

— Un truc qui chiffonne la police, c'est l'assurance décès. Reba va toucher un joli paquet. Autour de cinq millions.

— Ce qui ne signifie pas qu'elle a fait quelque chose de mal.

— C'est juste pour te prévenir.

Il retire le pistolet coincé sous le volant et le glisse dans son étui de ceinture.

— J'aurais préféré leur apporter autre chose, dis-je en montrant l'enveloppe sur mes cuisses. Des pâtes, du pain fait maison. Une pizza ou un bon plat.

J'énumère ce que je pourrais cuisiner, en espérant alléger ce poids qui comprime ma poitrine.

— Tu te déplaces pour leur apporter ça. C'est déjà gentil de ta part, répond-il en descendant du pick-up.

Nous claquons nos portières.

La neige mêlée au grésil tombe dru et me fouette le visage. Devant la maison, la pelouse comme l'allée sont sous un tapis blanc. Personne n'a passé la pelle. Mais les traces de pas et de moufles un peu partout dans le jardin prouvent qu'il y a eu récemment une bataille de boules de neige. Un traîneau est adossé contre un arbre, ses branches nues tendues vers le ciel, son tronc couvert de givre sur tout un côté.

Au moment où nous atteignons le perron, Reba O'Leary ouvre la porte. Elle doit approcher des quarante ans, elle est jolie, avec des joues parsemées de taches de rousseur, mais je discerne de la souffrance dans ses yeux verts. Elle est corpulente, avec des cheveux blonds mi-longs qu'elle a noués pour l'occasion. Elle s'est maquillée aussi, et porte une jupe rouge plissée, un gilet avec des bonshommes de neige brodés. Une odeur de cookie flotte dans la maison.

— Je vous présente à nouveau toutes mes condoléances, déclaré-je en déboutonnant mon manteau.

Je glisse mon écharpe dans une poche.

— Nous savons comme c'est difficile, ajoute Marino en retirant sa casquette.

Il l'accroche avec mon vêtement sur un portemanteau où sont suspendus deux anoraks mouillés. Dessous, sur une serviette, j'aperçois des bottes et des gants.

— J'espère que vous n'avez pas eu trop de problèmes pour venir jusqu'ici, dit-elle avec une pointe de panique dans la voix.

— Mon Raptor en a vu d'autres, répond Marino alors que j'entends des pas qui approchent.

Les jumeaux arrivent dans l'entrée, tous les deux en jeans et sweats à capuche « Charlie Brown ». Avec leurs yeux verts et leurs cheveux blonds ondulés, ils me rappellent Lucy à leur âge. Mon cœur se serre à nouveau.

— Voici Mick et Rick, annonce Reba.

— Ravi de faire votre connaissance les garçons. Je suis l'enquêteur Marino. (Il se baisse pour leur serrer la main. Les deux enfants le regardent avec de grands yeux.) Quel âge vous avez ?

— Neuf ans, répondent-ils.

— Et moi, je suis le docteur Scarpetta.

Ils ont l'air effrayé.

— Ils viennent nous parler de papa, leur explique Reba. Et nous rendre ses affaires.

Reba lance un coup d'œil à l'enveloppe que j'ai dans les mains. Son visage s'assombrit aussitôt. Elle nous fait entrer dans le salon. Au milieu du plancher d'érable trône un tapis d'inspiration persane. Une grande télévision est accrochée au mur, face à un canapé de cuir.

Je remarque une pile de cadeaux au pied du sapin, deux bicyclettes rouge Ferrari décorées d'un large ruban argenté.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle alors que les larmes brillent dans ses yeux.

Je feins de ne pas l'avoir remarqué.

8.

Marino s'installe dans un fauteuil bleu et moi sur le canapé. Mick et Rick sont assis au bord de la cheminée, comme deux chenets. Dans l'insert derrière eux, des bûches artificielles brûlent. Quatre chaussettes sont suspendues au manteau, les noms écrits avec des sequins dorés.

Mick. Rick. Maman. Papa.

Je regarde les décorations du sapin. Des petits chevaux, des motos, des fusées, des soucoupes volantes, les Avengers, Spider-Man, tout par paire. Les boules de Noël sont de toutes les tailles et de toutes les couleurs, des cheveux d'ange dorés cascadent sur les branches, drapées de guirlandes qui ne sont plus de première jeunesse. Reba surprend mon regard.

— Rowdy adorait les décorations de Noël. Il s'y mettait dès que Thanksgiving était passé, m'explique-t-elle alors que je ne lui ai rien demandé. Si je l'avais laissé faire, il aurait commencé après Halloween !

— Ma femme est pareille, renchérit Marino. Si je l'écoutais, les décorations resteraient toute l'année.

— Vous êtes mariés tous les deux ? me demande Reba, déconcertée.

— Non. Il est déjà obligé de travailler tous les jours avec moi, c'est bien assez !

Elle se contente de hocher la tête.

— C'est Rowdy qui faisait les courses de Noël et il s'y prenait en avance. Il adore ça. Cette période de l'année est sa préférée. (Elle emploie alternativement passé et présent. La mort de son mari est si récente.) Il était tout heureux quand il montait le sapin, achetait les cadeaux.

Ses yeux s'embuent à nouveau de larmes.

— Si vous voulez bien m'excuser. Je reviens tout de suite.

Elle se lève brusquement, traverse la salle à manger avec ses faux meubles anciens. Un ange doré est suspendu au lustre de cristal. Reba disparaît dans la cuisine pendant que les jumeaux fixent du regard Marino. De temps en temps, ils me jettent un coup d'œil inquiet.

— Alors, vous me racontez ? leur demande Marino. Apparemment vous avez fait une bataille de boules de neige.

— Oui, juste avant que vous arriviez, répond Rick.

— Et qui a gagné ?

Les garçons haussent les épaules, sans quitter Marino des yeux.

Puis Mick se lance :

— C'est moi.

— Non, c'est pas toi ! réplique Rick.

— Si, j'ai gagné.

Mick adresse un regard noir à son frère. Les deux sont des copies carbones.

— La neige était pas terrible pour faire des boules, explique Rick à Marino en m'oubliant totalement. Il y avait trop d'eau dedans. Et c'est trop mou pour qu'on puisse faire de la luge. Ou alors il faudrait aller sur la route. Mais m'man voudra jamais.

— Ce serait dangereux, effectivement, commenté-je. Surtout quand il fait nuit.

Je m'interromps aussitôt, me rappelant ce qui est arrivé à leur père il y a six ans quand un chauffard l'a renversé et s'est enfui.

— Comment vous êtes devenu aussi fort ? demande Rick, presque bouche bée.

— Vous devez soulever plein d'haltères ! renchérit Mick.

— Oui. Je vais à la salle tous les jours. Faut ce qu'il faut si on veut être costaud, se vante Marino. Vous devriez essayer tous les deux.

— Ah bon ?

— D'abord, il est essentiel d'avoir le bon équipement et un bon coach. Il ne faudrait pas que vous vous blessiez, leur explique-t-il. Je pourrais même vous donner quelques conseils au besoin.

— Super !

— Mais vous devrez vous entraîner dur. Sinon, c'est pas la peine.

— Promis !

— Alors marché conclu.

Il ôte son blouson de cuir et montre ses muscles saillants sous son tee-shirt noir. Son pistolet est inratable.

— Waouh ! s'exclament Mick et Rick.

Il fait jouer ses biceps, tout fier d'être la star du moment. Peut-être devrais-je l'arrêter ? Mais je reste silencieuse, assise sur mon siège pendant qu'il joue le professeur, insiste sur la nécessité d'entretenir son corps.

J'entends Reba dans la cuisine, une spatule raclant une plaque de cuisson pour récupérer une fournée de cookies. L'odeur des pépites de chocolat mêlée aux effluves du pot-pourri me donne la nausée. J'ai mal à la tête, l'estomac en vrac, pourtant je reste de marbre et laisse Marino faire son show devant les jumeaux.

En voyant leur intérêt, leurs yeux ébahis, je me rends compte que leur père les a finalement abandonnés. Pas en mourant, plutôt en vivant comme il l'a fait ces dernières années. Il s'est enfermé dans sa bulle, a baissé les bras, est devenu égoïste, paresseux. Certes, il souffrait. Mais sa famille aussi.

— Vous avez déjà vu un orage de neige avant aujourd'hui ? demande Marino aux deux garçons.

— Non, monsieur, répondent-ils en chœur, les yeux pétillant de curiosité.

— C'est quand on a en même temps du tonnerre, des éclairs et de la neige. Tout à la fois. Et c'est exactement ce qui se passe en ce moment, explique Marino en se penchant vers eux. Certains croient que c'est un signe magique, un signe qui porte bonheur. Comme de voir une étoile filante ou un double arc-en-ciel.

— C'est peut-être papa qui veut nous dire quelque chose, déclare Mick avec une soudaine gravité.

— N'importe quoi ! réplique Rick.

Ses yeux verts brillent comme l'émeraude de la bague que son père avait dans sa poche quand il est mort.

— Non, c'est possible, insiste Marino. Je pense que les gens que l'on aime essaient de nous assurer que tout va bien pour eux. Parfois, ils veillent sur nous à notre insu. Peut-être même qu'ils nous aident d'une façon qui leur aurait été impossible de leur vivant. À force de voir tous

ces morts, je finis par me dire qu'il y a une vie au-delà.

— Pour vous, mon père est au ciel et il nous voit en ce moment ? s'enquit Mick en levant la tête vers le plafond.

— Oui, je suis persuadé qu'il vous regarde. Il croyait en Dieu ?

— Il a arrêté de se rendre à l'église après son accident, répond Mick.

— Il était catholique ?

Marino désigne le crucifix accroché au mur dans la salle à manger.

— On allait à Sainte-Marie. Mais plus maintenant, explique Rick.

— J'ai grandi dans une famille catholique, confesse Marino. Enfin ça fait longtemps que je n'ai pas mis les pieds dans une église.

— Parfois maman y va toute seule, ajoute Mick. Ça met papa en colère. Il dit que si Dieu existait, il n'aurait pas laissé cette voiture le renverser.

— Je comprends sa réaction, concède Marino.

Je songe au pendentif que Rowdy O'Leary portait quand il est mort. Il s'était peut-être détourné de l'église, mais n'avait pas tout renié. Sinon, pourquoi aurait-il eu cette croix sur lui ? Pourquoi aurait-il laissé ce crucifix ici, dans sa propre maison ?

— Il en voulait à Dieu parce qu'il n'avait pas puni celui qui lui avait fait ça, explique Rick. Il en voulait à Dieu pour tout un tas de choses.

— Je comprends ce sentiment, sa colère, répond Marino.

— Sur combien de meurtres vous avez travaillé ? demande Mick.

— Bien trop. J'ai cessé de compter.

Reba revient enfin dans le salon avec des cookies aux M&M.

*

Elle pose le plateau sur la table basse. Ses mains tremblent quand elle nous distribue des serviettes décorées d'une perdrix perchée sur un poirier. Je me lève et tends l'enveloppe kraft à Reba. Je lui montre que le rabat est scellé et porte des initiales.

— Quelqu'un de mon service a placé ses objets personnels à l'intérieur, lui annoncé-je. Vous voulez que je l'ouvre ici ?

Ce que je lui demande en réalité, c'est si elle est d'accord pour que je le fasse devant les enfants. Personnellement, je préfèrerais éviter. Cela risque d'être un choc et je ne pourrais pas lui parler librement en

présence des garçons.

— Et si vous alliez regarder la télé dans votre chambre, les jumeaux ? propose Reba.

— On est obligés ? répondent-ils à l'unisson.

— Un tout petit moment.

Percevant le chagrin de Reba, Marino se lève de son fauteuil. Il prend un cookie, mord dedans et lève le pouce pour la féliciter.

— Ça me rappelle quand j'étais gosse, dit-il la bouche pleine. J'adorais les cookies aux M&M, en particulier à Noël quand ils étaient de toutes les couleurs. Pile comme ceux-là.

Il m'en tend un. Comment ose-t-il faire ça ? Je croque un petit morceau. La pâte beurrée fond dans la bouche. C'est une erreur. Je l'ai appris en formation et ça s'est confirmé sur le terrain. Simple question de bon sens ! Ne jamais manger sur une scène de crime ou avec des témoins, et encore moins s'il s'agit d'éventuels suspects. Je peux accepter un verre d'eau, mais rien d'autre.

— C'est délicieux, déclaré-je. Merci beaucoup.

— Je voulais faire preuve d'un minimum d'hospitalité. (Elle esquisse un pâle sourire.) Merci de vous être donné la peine de venir jusqu'ici, docteur Scarpetta. (Elle se tourne vers Marino et hésite un instant :) Et à vous aussi, monsieur…

Pour ne pas la mettre mal à l'aise, il lui redonne son nom.

— Merci d'avoir fait tout ce chemin pour me rendre les affaires de Rowdy, surtout par ce temps qui…

Ses mots s'étranglent dans sa gorge.

— Vous êtes un vrai docteur ? me demande Mick. Vous travaillez aux pompes funèbres ?

— Oui, je suis un vrai docteur. Plus précisément un médecin légiste, c'est l'appellation exacte. Et non, je ne travaille pas aux pompes funèbres. Mais j'ai souvent affaire à eux.

— Et qu'est-ce que fait un médecin légiste ? m'interroge-t-il, méfiant.

— Il essaie de savoir ce qui est arrivé à des gens qui sont morts de façon soudaine et inattendue, réponds-je. (Les jumeaux ne réagissent pas.) Légalement, nous devons apporter des réponses.

— Allez, les enfants, filez dans votre chambre, ordonne Reba.

— Je viens avec vous, propose Marino. Vous allez me faire visiter la maison. Vous êtes fans de sport ?

Ils quittent tous les trois le salon.

— Oui. De baseball, répond l'un d'eux.

— Moi, je suis lanceur, se vante l'autre alors qu'ils s'éloignent dans le couloir.

Reba s'assoit au bout du canapé, le coussin de cuir crisse sous son poids. Elle se tourne vers moi, avec un regard interrogatif. Je sais ce qu'elle va me demander.

— Il y a quelque chose de bizarre, c'est ça ? Il dit qu'il travaille sur des meurtres. (Bien sûr, elle fait allusion à Marino.) S'il a parlé de ça, c'est qu'il trouve la mort de Rowdy suspecte ? Maintenant, je comprends pourquoi la police m'a posé autant de questions.

Je plonge la main dans mon porte-documents et en sors mon carnet Moleskine. Je l'ouvre sur une page vierge, réfléchis à ce que je peux lui dire – ou pas.

Je griffonne : *19 h 15. Veille de Noël.*

— J'ai le même carnet au travail, m'annonce Reba.

Avec Mme O'Leary. Dans son salon.

— Une habitude qui date de l'école d'infirmière, précise-t-elle en s'éclaircissant la gorge pour ravaler ses sanglots.

Je pose mon stylo, ses yeux brillants me scrutent.

— C'est une bonne solution pour garder une trace de ce qui se passe, réponds-je. Une vieille habitude, pour moi aussi.

Je note dans le carnet son adresse exacte sur South Payne Street. Tout ce que j'écris devra être montré aux avocats. Mais cela ne m'arrête pas pour autant. Les gens oublient ce qu'ils peuvent raconter dans des moments de désarroi. Ils déforment parfois les faits involontairement. Ou mentent sciemment.

— Vous l'avez examiné ? commence Reba. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Il est trop tôt pour que je me prononce sur les circonstances exactes du décès. Je vois une cause, mais pas encore ce qui l'a provoquée.

— Quelle cause au juste ?

Elle a le souffle court.

— Votre mari avait des problèmes cardiaques. Des problèmes sérieux. Avait-il des douleurs à la poitrine ? De la tachycardie ? Du mal à respirer ?

— C'est pour ça qu'il est mort ? (Elle s'essuie les yeux.) Il ne voulait pas aller chez le cardiologue. Ni voir aucun docteur. Je savais que ça lui pendait au nez…

Sa voix se brise. Elle regarde ses mains crispées sur l'enveloppe.

— Ses soucis cardiaques sont sans doute un élément important. (Je veille à ne pas trop en révéler.) Mais encore une fois, il me manque beaucoup d'informations. Pour l'instant, je ne peux pas donner d'avis définitif.

— En tout cas, sa mort semble soulever des interrogations. Une femme qui travaille pour un organisme d'État m'a appelée aujourd'hui et m'a posé tout un tas de questions.

— Qui ça ?

— Une Maggie quelque chose.

Je bous intérieurement. Maggie n'avait pas le droit de faire ça.

Quelle plaie !

Elle a dû la contacter dès que la police a retrouvé le corps dans le Potomac. Rien ne l'arrête. C'est grossier. Et totalement stupide. Si Reba est mêlée à la mort de son mari, maintenant, à cause de Maggie, elle est sur ses gardes.

— Maggie Cutbush ? lui demandé-je juste pour être sûre.

Reba hoche la tête.

— Elle voulait savoir si Rowdy avait des soucis psychologiques. (Elle se tamponne les yeux avec un mouchoir.) Ou des problèmes d'alcool… ce qui pourrait expliquer sa chute du ponton.

— En tout premier lieu, elle n'avait pas à vous poser ces questions ! (Je suis si furieuse que j'ai envie d'étrangler cette sale fouineuse.) Je suis désolée que vous ayez eu à subir ça.

Reba se racle la gorge à plusieurs reprises et regarde dans la direction de la chambre de ses fils. On les entend parler avec Marino.

— Elle voulait aussi savoir quel était le boulot de Rowdy. S'il travaillait encore. Et pour tout dire, je n'en sais rien.

— J'ai cru comprendre qu'il écrivait des programmes informatiques…

— C'est vrai. Depuis six ans, son bureau était à la maison. Depuis l'accident.

— Il avait beaucoup de clients ?

— Je ne sais pas trop ce qu'il faisait. Ou plutôt ce qu'il ne faisait pas. (Elle continue de surveiller la porte de la chambre des jumeaux.) J'ignore ce qu'il y avait dans son ordinateur, et avec qui il était en contact. Il ne parlait jamais de son job. Moi non plus d'ailleurs, du moins rarement. Mais avec lui, c'était vraiment silence radio.

— Quel type de logiciels concevait-il ? insisté-je.

— Il avait un véritable don avec les ordinateurs. Mais il n'était plus aussi rapide et efficace qu'autrefois. Son rapport au travail avait changé. Il avait perdu la flamme. Avant l'accident, c'était une passion pour lui. Il gagnait bien sa vie. Pour plaisanter, il disait qu'on devenait si riche qu'on allait pouvoir se faire construire une grande maison de planteur comme celle de Jefferson à Monticello.

— Au moment de l'accident, il avait beaucoup d'argent de côté ? demandé-je en tournant une page de mon carnet.

— Aucune idée. En tout cas, c'est vite parti. (Dans son regard, je discerne du dépit.) Je ne sais pas combien il avait, sincèrement.

— Pourtant, il travaillait ici.

— Apparemment, oui.

— Où se trouve son bureau ?

— À l'autre bout de la maison. Je peux vous le montrer si vous voulez.

— Oui. Si ça ne vous dérange pas. Il gagnait encore sa vie ?

— Je ne sais pas. Pas aussi bien qu'avant, c'est certain. Et l'argent qu'il avait, il le dépensait. Parfois plus que de raison.

Nous nous levons du canapé.

9.

Je suis Reba. Nous traversons l'entrée et empruntons un petit couloir. Elle ouvre une porte, allume les lumières.

Le sol est couvert d'une moquette marron, les murs lambrissés de noyer. Un ventilateur à l'ancienne est suspendu au plafond. Il y a partout des photos sous cadre. Il fait froid. Le thermostat indique 15 degrés Celsius, les stores métalliques sont baissés.

— Comme vous le voyez, les ordinateurs ont disparu, m'indique-t-elle. La police les a tous emportés. Les fixes comme les portables.

Sur la table en L restent un fouillis de câbles débranchés et des moniteurs. J'aperçois un routeur, un casque VR Meta et autres accessoires de gamer. À côté du fauteuil ergonomique, se dresse un coffre-fort en bronze avec une serrure alphanumérique. Deux empreintes rectangulaires creusent la moquette, là où se trouvaient les tours des ordinateurs de bureau.

Les batteries de secours, les onduleurs sont toujours branchés. Un tableau blanc est appuyé contre un mur. Je ne vois ni dossier ni document. D'ordinaire, des montagnes de papiers encombrent le bureau d'un chef d'entreprise. À moins que l'entreprise en question ne verse dans des activités illégales.

— La police est venue quand ?

— Le lendemain du jour où j'ai signalé sa disparition. Deux agents et une inspectrice. Ils m'ont annoncé qu'ils avaient retrouvé le téléphone de Rowdy sur le ponton. Et aussi son arme. Et que deux balles avaient été tirées.

— Hormis le bureau, ils ont fouillé le reste de la maison ?

— Oui, l'inspectrice a fait le tour des pièces, a visité le sous-sol. Mais ce qui les intéressait le plus, c'était ses ordinateurs.

— Ils vous ont expliqué pourquoi ?

— Parce qu'il pouvait y avoir des indices, quelque chose montrant que Rowdy avait des problèmes avec quelqu'un. Ils m'ont demandé la permission de les emporter. L'inspectrice était très polie. Très aimable, et gentille avec les garçons. Je ne voyais pas de raison de refuser. Ils pouvaient prendre ce qu'ils voulaient.

— Qui était cette inspectrice ?

— Blaise Fruge.

— Je la connais bien. C'est une très bonne enquêtrice.

— Elle m'a posé plein de questions, c'est sûr ! Peut-être Rowdy avait-il disparu volontairement, peut-être parce qu'il trempait dans des affaires louches ? Je lui ai dit que ça m'étonnerait. Rowdy avait bien des défauts, mais il n'était pas malhonnête.

— L'inspectrice Fruge vous a demandé d'ouvrir le coffre ? m'enquiers-je en continuant à prendre des notes.

— Oui. Mais je n'ai pas la combinaison. C'est là que Rowdy rangeait ses documents importants. Ses sauvegardes, et tout ce qui est en rapport avec ses programmes et ses logiciels. Du moins, d'après ce que je sais.

Je m'arrête devant la bibliothèque emplie de manuels techniques sur la programmation, les jeux vidéo, l'IA, le métavers. Je repère des livres de John Mack, Richard Dolan, Avi Loeb. Apparemment Rowdy s'intéressait aux OVNI et aux cas d'enlèvements par des extraterrestres.

Je vérifie les dates de publication, la plupart remontent à l'époque où Rowdy a été renversé par une voiture. Il a des ouvrages sur la santé, le bien-être, les exercices physiques, en particulier sur la course à pied. Reba me regarde farfouiller.

— Il était fan de marathon. Il prenait ça très au sérieux. Il faisait attention à ce qu'il mangeait, à son cycle de sommeil. Ça virait à l'obsession. Enfin, c'était avant l'accident. Après, il a fallu lui remplacer les deux genoux.

— Oui. J'ai vu ça sur les radios. Et il avait de l'arthrite dans les jambes et dans d'autres articulations. Il devait beaucoup souffrir.

— Oui. La seule joie dans sa vie, c'étaient ses garçons. Je ne vais pas vous mentir, entre nous, c'était plutôt tendu. Il était si amer, si paranoïaque…

Je contourne le poste de travail pour aller voir les photos encadrées.

Pour la plupart, ce sont des clichés où il franchit la ligne d'arrivée des marathons. Avant qu'il ne se fasse renverser, il était svelte et musclé, avec des cheveux roux épais et un grand sourire. Comment croire que c'est le même homme que j'avais sur ma table d'examen.

Je revois son corps gonflé par les gaz de décomposition, son visage bouffi de batracien. Pendant son séjour dans l'eau, les animaux lui ont grignoté les lèvres, les oreilles. Même ses yeux ont été mangés. Je chasse ces images de mes pensées.

— Mais le pire, c'était sa colère, reprend Reba. Une colère permanente parce qu'il n'y avait pas de justice. Aucune justice en ce monde.

— À sa place, je me dirais la même chose, réponds-je en continuant d'explorer la pièce.

Ses médailles d'athlète sont exposées dans une petite vitrine. Il a encadré des coupures de presse et un article que lui a consacré le magazine *Runner's World*. Je m'arrête devant le petit réfrigérateur surmonté d'un four à micro-ondes. Sur une table en Formica, j'aperçois du sel, du poivre, de la sauce piquante, une machine à café, un grille-pain et une planche à découper.

Un canapé occupe l'autre pan de mur et derrière le bureau, je repère une salle de bains. Un grand téléviseur est accroché entre les deux fenêtres.

— Votre mari dormait ici ? C'est un convertible n'est-ce pas ?

— Oui. (Reba repère un coin de drap qui dépasse. Elle se baisse et le fait disparaître sous le coussin.) C'était son antre. Il y passait ses jours et ses nuits.

— Ça vous dérange si je regarde ce qu'il y a dans son armoire à pharmacie ? (Elle hausse les épaules en signe d'accord.) L'inspectrice Fruge y a jeté un œil ?

— Je crois. Mais elle n'a rien pris.

J'entre dans la salle de bains carrelée de bleu avec une robinetterie de cuivre – une déco datant des années 1990. Une brosse à dents électrique, un rasoir, de la mousse à raser sont posés sur la tablette du lavabo bleu. Le papier peint représente une jungle. La baignoire fait aussi office de douche. Le sèche-serviettes est éteint, les stores sont descendus à côté des toilettes bleues également.

J'ouvre l'armoire à pharmacie. J'examine les médicaments sur ordonnance. Je lis les étiquettes. Des produits contre l'hypertension et les céphalées. Il en a beaucoup en réserve, ainsi que des piles

d'Effexor. La plupart des flacons sont pleins et ont été prescrits voilà plusieurs années.

Dans le placard sous le lavabo, je découvre un assortiment de laxatifs, et autres produits pour les troubles intestinaux. Il y a aussi des flacons d'Aleve et de Motrin, des antalgiques. Ainsi qu'une boîte de préservatifs dont la date de péremption remonte à plus de six ans. Reba détourne le regard lorsque je la remets à sa place.

— Votre mari a arrêté ses médicaments, y compris l'Effexor ?

— Il ne prenait plus rien. Depuis trois ou quatre ans.

— L'Effexor lui a été prescrit contre sa dépression, je suppose, dis-je en notant les produits dans mon calepin.

— Oui et pour l'anxiété. Mais il refusait de revoir son médecin, et moi, il ne m'écoutait pas. Même si je suis infirmière et que je suis bien placée pour savoir ce qui arrive aux gens qui arrêtent leur traitement.

— Vous travaillez dans quel hôpital ?

— Celui sur Seminary Road. Je suis de jour, de 4 heures du matin à 16 heures. Du jeudi au dimanche. Comme ça, je peux être le plus possible avec les garçons. La plupart du temps, je suis affectée aux urgences, mais je vais là où l'on a besoin de moi.

— J'espère que vous avez pris un congé pour digérer tout ça, réponds-je en sortant du bureau de Rowdy.

— Non. Travailler, m'occuper des autres, c'est le meilleur remède. Et on est débordés à l'hôpital, plus encore que d'habitude. C'est toujours comme ça à cette période de l'année.

*

Nous retournons dans le salon. Je récupère l'enveloppe Kraft, l'ouvre, et sors le reçu où figure le détail des objets restitués.

— Heureusement, j'ai une sœur à Washington, explique-t-elle. Elle arrive demain matin. À condition que les routes soient praticables. Mais d'habitude, elles sont vite déneigées.

Je signe le formulaire et le tends à Reba. Elle parcourt la liste avec attention, lentement, comme si elle avait du mal à comprendre les mots, tout en essuyant ses larmes.

— Ma sœur va tenir compagnie aux garçons jusqu'à ce que je rentre de l'hôpital, poursuit-elle. Ensuite on ouvrira les cadeaux tous ensemble. Et on fera le dîner de Noël.

Elle place le document sur la table basse et se penche pour le signer.

— Et ses autres affaires ? Où elles sont ? s'inquiète-t-elle. Je ne vois pas ses vêtements sur la liste.

— Je les garde pour l'instant.

Elle pousse le formulaire signé vers moi. Je le range dans mon porte-documents et lui remets l'enveloppe. Je me rassois sur le canapé et lui demande si elle sait pourquoi son mari allait la nuit à cet endroit.

— Le ponton est isolé et en mauvais état, et il n'y a aucun équipement. Pas de toilettes par exemple, expliqué-je. À ce qu'on m'a dit, personne ne va pêcher là-bas. Sauf votre mari.

— Je n'y suis jamais allée et je déteste la pêche. (Je perçois de l'aigreur dans sa voix.) Je ne mange pas de poisson, et encore moins ceux qu'il sort du fleuve.

— Quand a-t-il commencé à passer ses soirées sur ce ponton ?

— Il fait ça depuis son accident. Je n'ai jamais compris l'intérêt, à part pour se retrouver seul et tranquille.

Je m'imagine Rowdy regardant des vidéos pornos sur son téléphone en éclusant des bières.

Reba rassemble son courage et prend l'enveloppe. Elle en sort le petit boîtier. Elle l'ouvre, regarde fixement ce qu'il contient, puis pousse un long soupir. Avec des doigts tremblants, elle sort la bague de son écrin de velours.

La taille baguette de l'émeraude met en valeur son éclat. Les reflets scintillent quand elle tourne la pierre vers la lumière. Elle recommence à pleurer, mais ce sont des larmes de colère cette fois.

— Elle est magnifique, dis-je.

Sans l'essayer, Reba range le bijou dans son écrin et pose la boîte avec agacement sur la table basse.

— La facture est dans l'enveloppe. Ça vous sera utile en cas de vol.

— Elle vaut combien ? demande-t-elle d'une voix atone.

Je lui indique le montant et je vois une étincelle de fureur briller dans ses yeux. Elle ravale un sanglot.

— Il n'aurait pas dû. En aucun cas. Vous n'imaginez pas combien de fois je lui ai dit.

— Apparemment, il avait beaucoup de liquide sur lui quand il est

allé à la bijouterie.

— Je ne sais pas où il a eu cet argent. Toutes ses cartes de crédit sont bloquées. On a tellement de dettes qu'on va couler comme le *Titanic*.

— Je suppose que cette bague était pour vous. Pas pour quelqu'un d'autre ?

Je suis obligée de lui poser cette question.

— Quelqu'un d'autre ? Non, il ne me trompait pas, si c'est ce que vous voulez savoir. Ça lui aurait demandé bien trop d'énergie. Il préférait s'empiffrer d'un seau de nuggets et vider un pack de six. (Les larmes perlent à nouveau.) Pardon. Je sais que ça peut paraître bizarre que je dise ça. Mais je suis tellement furieuse.

— Vous n'avez pas à vous excuser, Reba.

— La colère m'aide à supporter le chagrin.

— Je comprends.

— La police doit déjà savoir qu'il jouait en ligne. Il a gagné beaucoup. Et perdu plus encore. C'était maladif chez lui.

— Peut-être avait-il encore des clients qui lui passaient des commandes ?

— Des clients fantômes, vous voulez dire ! Je vous le répète, je ne sais pas comment il gagnait son argent. Nous faisions des déclarations d'impôts séparées. Il a toujours été très secret de ce côté-là. (Reba, les yeux rouges et bouffis, contemple la boîte sur la table.) Rowdy n'aurait pas dû faire ça.

— Vous ne voulez pas voir si elle vous va ? proposé-je.

— Je m'en fiche. Je l'ai supplié de ne rien m'acheter de cher. Je lui ai dit cent fois !

Si elle avait su ce que Rowdy comptait lui offrir, m'explique-t-elle, elle aurait appelé la bijouterie pour interdire l'achat. C'est ce qu'elle faisait chaque fois qu'il se lançait dans des cadeaux inconsidérés.

— Je n'aime pas cette bague et je ne porte jamais de bijou au travail, déclare-t-elle. Vous croyez qu'ils peuvent me la reprendre ?

— Ça risque d'être compliqué. Elle a passé une semaine dans l'eau.

— Peut-être que votre enquêteur pourrait passer à la bijouterie, M… pardon son nom m'échappe encore.

— Marino. Pete Marino.

— La boutique pourrait accepter si c'est lui qui leur explique la situation ?

— Mieux vaut confier cette bague à la police, à l'inspectrice Fruge. La médico-légale ne se mêle pas de ce genre de chose. Ce serait déplacé et contre-productif.

— Je vois, articule-t-elle d'une voix éteinte.

Ma réponse l'a assommée. Elle soulève le plateau de cookies à côté du boîtier.

— Vous en voulez un autre ?

— Non, merci.

Elle se sert, puis change d'avis et repose le plateau. Sur le napperon en papier, elle s'essuie les doigts avec énergie, comme si elle lustrait des couverts en argent.

— Reba, vous ne cessez de parler de cet accident. La police avait un suspect ?

— Non. Il faisait nuit et les phares de la voiture étaient éteints. (Elle relève les yeux vers le sapin de Noël.) Rowdy n'a pas vu ce qui l'a percuté. Tout ce dont il se souvient, c'est du bruit d'un gros moteur derrière lui.

— S'il n'a pas vu la voiture, comment sait-il que ses feux n'étaient pas allumés ?

— Il aurait vu le faisceau sur le bitume quand la voiture s'est approchée. Il faisait tout noir, d'après Rowdy, comme dans un tunnel. C'est ce qu'il raconte toujours. L'obscurité totale.

— Vous vous souvenez du nom de l'inspecteur chargé de l'enquête ?

— Trad Whalen de la police d'État. Rowdy l'appelait de temps en temps pour savoir s'il y avait du nouveau. Mais six ans, c'est beaucoup. Tout le monde s'en fiche aujourd'hui.

— Vous avez des souvenirs du soir de l'accident ? demandé-je en soulignant le nom Trad Whalen dans mon carnet.

Elle m'explique que Rowdy faisait un jogging avec un gilet jaune et une lampe pectorale. Et soudain il y avait eu un rugissement de moteur derrière lui. C'est son dernier souvenir. Il s'est réveillé trois jours plus tard en soins intensifs après avoir été placé dans le coma.

— Je suis désolée. C'est terrible.

— Il n'est pas mort, pourtant ça aurait été mieux pour tout le monde.

Elle pousse un soupir, lâche la serviette froissée sur la table basse.

— Après il n'a cessé de souffrir. Et il n'était plus le même. Il n'arrivait pas à tirer un trait. Ne parvenait pas à oublier que quelqu'un l'avait renversé et ne s'était même pas donné la peine de s'arrêter. Une part de lui pensait que le conducteur l'avait fait exprès. Et qu'un jour ou l'autre, ils viendraient finir le boulot.

— Qui ça « ils » ?

— Le gouvernement. Il n'en disait pas plus. Mais il surveillait toujours ses arrières. Il est devenu de plus en plus parano et destructeur, en se fichant des conséquences.

— Et l'assurance décès ?

Je me souviens de la mise en garde de Marino.

— C'est bien que Rowdy en ait souscrit une, sinon j'aurais dû passer ma vie à rembourser ses dettes ! lâche-t-elle avec amertume.

— Vous connaissez le montant ? demandé-je pour savoir si elle va être honnête avec moi.

— Il m'a dit que c'était beaucoup. Dans les cinq millions. Je n'ai jamais regardé les papiers et il a fait ça tout seul dans son coin. Je ne connais même pas le nom du courtier, pas même celui de la compagnie d'assurances. Heureusement, tous les papiers sont dans le coffre de Rowdy. Il va falloir que je fasse venir un serrurier.

10.

L'horloge à coucou accrochée au-dessus de la cheminée indique près de 20 heures. Le vent mugit dehors telle une nuée d'âmes en peine, les éclairs illuminent les rideaux. Ce doit être l'enfer sur les routes et je suis bien contente que Marino conduise. Je me demande ce qu'il peut raconter aux jumeaux dans la chambre.

Reba plonge à nouveau la main dans l'enveloppe et sort l'alliance de Rowdy, sa chaîne en or avec la croix, et sa Rolex. Elle pose délicatement les objets sur la table. Soupire encore. Ne dit rien.

Puis elle trouve ses cartes de crédit, et les billets encore humides qui sentent le désinfectant. Reba se laisse aller au fond du siège, abattue. Elle fixe du regard l'écrin de l'émeraude.

— La police se demandait si Rowdy n'avait pas été suivi jusqu'au ponton, marmonne-t-elle, perdue dans ses pensées. Quelqu'un l'a peut-être agressé pour le voler. En se défendant, il serait tombé à l'eau et se serait noyé.

— Non, il ne s'est pas noyé.

— Comment pouvez-vous être si catégorique ?

— Il existe de nombreux indicateurs en cas de noyade.

Je ne veux pas donner de détails. Elle n'a aucune envie de m'entendre lui dire que j'ai passé ses poumons à la centrifugeuse, pour observer les tissus au microscope, comme le contenu de son estomac.

Je n'ai vu aucune présence de diatomées, une algue minuscule. Ce qui prouve qu'il n'a ni aspiré ni avalé de l'eau du fleuve.

— Vous vous rappelez ce qu'a mangé Rowdy le soir de sa disparition ?

— J'avais fait du chili. Lui et les garçons adorent ça.

— Autre chose ?

— Du coleslaw. Et du pain de maïs. Comme vous vous en doutez, Rowdy avait un gros appétit. Après l'accident, il a arrêté le sport et a pris cinquante kilos.

Je me souviens de ce que j'ai trouvé dans le bol alimentaire quand j'ai ouvert l'abdomen. De la viande hachée, des morceaux de haricots, des oignons et du chou, ce qui correspond à son dernier repas. La digestion a dû être ralentie avec l'ingestion d'alcool. Je pense qu'il est resté peu de temps sur le ponton avant de mourir.

— À quelle heure a-t-il dîné ?

— On s'est mis à table tôt. Vers 16 h 30.

— Quand est-il parti de la maison pour aller pêcher ?

— Juste après. Autour de 17 heures. Il n'était pas du genre à traîner avec nous. Dès qu'il avait vidé son assiette, il se levait de table.

— Vous savez s'il devait faire des courses avant de se rendre au ponton ?

Je songe à l'heure indiquée sur la facture de la bijouterie : 18 h 05. Payé en liquide. Et de là, il s'est rendu au ponton.

— Non. Il ne m'a rien dit en ce sens.

Elle reste silencieuse un moment, contemplant les flammes de la cheminée à gaz.

— J'ai une question à vous poser, docteur Scarpetta. Je redoute la réponse, mais je ne serai pas en paix sinon… Est-ce qu'il a souffert ?

Reba me regarde avec intensité, les lèvres tremblantes.

— Non, rien ne l'indique, affirmé-je. Je n'ai trouvé aucune blessure étayant la thèse de l'agression. Il n'est pas tombé du ponton au cours d'une hypothétique bagarre, il ne s'est pas retrouvé au milieu du fleuve, paniqué et terrorisé.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ?

— Encore une fois, nous en sommes au début de l'enquête.

— Pourtant vous devez avoir votre petite idée ?

— Il faut attendre les résultats des labos. Mais votre mari avait de sérieux problèmes cardiovasculaires. S'il a fait un infarctus, il a pu ressentir une douleur dans la poitrine. Se sentir nauséeux, avoir des vertiges. À mon avis, il était mort, ou quasiment, quand il est tombé à l'eau.

— Dieu merci, il ne s'est pas débattu tout seul contre le courant et n'a pas été entraîné vers le fond par ses vêtements. (Elle baisse la voix.) Au moins il n'a pas vécu ce cauchemar, il n'a pas souffert.

— Non, sans doute pas.

Je ne lui précise pas que savoir qu'on est en train de mourir est une autre forme de souffrance, bien réelle aussi.

— Mais il se doutait qu'il y avait un problème. C'est ce qu'il a essayé de me dire dans ce message qu'il n'a pas pu m'envoyer.

À l'entendre, il est évident pour elle que je suis au courant.

Ce qui n'est pas le cas.

— Quel message ?

— La femme de l'agence m'a dit qu'ils ont retrouvé le téléphone de Rowdy.

— Qu'est-ce qu'il a écrit ? demandé-je en bouillant de rage contre Maggie Cutbush.

Quand Rowdy était sur le ponton, m'explique Reba, il a commencé à lui écrire un SMS. Juste *Au*, sans rien d'autre.

— C'est le dernier mot qu'il m'a adressé, ajoute-t-elle en larmes.

On ne sait pas l'heure qu'il était puisque le message n'a pas été envoyé. Il a dû commencer à le taper juste avant de mourir. Toutefois, cela n'explique pas pourquoi il a fait feu à deux reprises avec son revolver, ni comment il s'est retrouvé dans l'eau.

— Peut-être qu'il voulait écrire « Au secours » ? Quelque chose comme ça ? Parce qu'il avait mal à la poitrine. (Les larmes roulent sur ses joues.) Je suis soulagée de savoir qu'il ne s'est pas jeté à l'eau volontairement.

— Non, ça ne semble pas être le cas.

— Il faisait une dépression, et les médicaments avaient des effets secondaires pénibles. C'est pour ça qu'il a arrêté de les prendre. Mais il n'a jamais parlé de mettre fin à ses jours. En même temps, les suicidés préviennent rarement quand ils passent à l'acte.

— Non, il ne s'est pas suicidé. Il n'y a aucun signe en ce sens. Et si c'était son intention, il avait son arme pour ça.

— La police n'arrête pas de me parler de ces deux balles percutées. Ils se demandent si Rowdy ne s'est pas tiré dessus et s'est jeté à l'eau pour qu'on ne puisse retrouver sa dépouille. Mais je ne le vois pas faire ça.

— Votre mari ne s'est pas tué. Je n'ai retrouvé aucun projectile dans son corps. Il n'en reste pas moins qu'il a fait feu à deux reprises. Pourquoi ? Mystère. S'il a tiré quand il était sur le ponton, il faut savoir sur quoi ou sur qui.

— L'inspectrice Fruge pense que Rowdy a eu une altercation avec quelqu'un. Peut-être un voleur qui en voulait à son argent ?

Reba jette un coup d'œil vers le couloir, comme si elle craignait que ses enfants nous entendent.

— Je n'ai vu aucune trace d'agression, répété-je. Il buvait toujours de la bière quand il allait pêcher ? Apparemment, il a vidé six canettes en un rien de temps.

— C'était son habitude quand il buvait. Et il veillait à rentrer une fois les enfants couchés. Il n'était jamais ivre devant eux.

— S'il était saoul, il a pu être pris d'une rage aveugle et sortir son arme. (Je pense aux supputations de Maggie sur sa santé mentale.) Pour tirer en l'air, ou dans l'eau. Sous l'emprise de l'alcool, les gens ont parfois des comportements très bizarres.

— Je ne le vois pas faire quelque chose d'aussi idiot et imprudent. Ce n'est pas son genre. Mais c'est vrai qu'il devenait de plus en plus parano et qu'il se sentait en danger. À cause de ce qu'on voit aux infos ; ce Boucher qui entre dans les maisons et tue des femmes dans leur sommeil. À l'hôpital, mes collègues sont terrifiées. Elles ne parlent que de ça. Après le dernier meurtre, une infirmière de mon équipe a carrément démissionné pour partir à Atlanta.

— C'est normal que ces attaques inquiètent les gens, y compris votre mari.

— J'ai vu à la télé que le tueur s'en est pris à Dana Diletti. Le fantôme, l'hologramme ou je ne sais quoi, est apparu dans sa maison. Selon Rowdy, le Boucher utilise une technologie de pointe, un truc totalement nouveau, et il faut être un expert pour ça.

— Apparemment, votre mari était vraiment inquiet, dis-je alors que l'horloge sonne et que le coucou sort de sa petite porte.

— C'est vrai. Il l'était. Et moi aussi, j'ai peur. (Elle se tamponne les yeux.) Comment ne pas être terrorisée ?

J'observe l'alarme installée au mur. Je vois un fil qui en sort. Son mari a eu la bonne idée de relier le système à une ligne fixe au cas où un intrus utilise un brouilleur. Benton et moi avons pris les mêmes précautions chez nous. Ordre de Lucy !

— Vous branchez l'alarme ?

— Oui, depuis que le Boucher sévit. On la met tous les soirs et chaque fois qu'on quitte la maison. C'est à ce moment-là que Rowdy a commencé à porter un revolver. La nuit, il gardait l'arme à côté de son canapé-lit, la détente bloquée par un verrou de pontet.

*

J'entends les pas de Marino résonner dans le couloir. Il revient dans le salon et se plante devant nous, nous dominant de toute sa hauteur.

— J'ai demandé aux deux petits de se tenir tranquilles, pour laisser les adultes parler entre eux, annonce-t-il.

— Les jumeaux ? se tenir tranquilles ? Un doux rêve ! répond la mère. Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils jouent à *Minecraft*, ils se construisent des châteaux.

Marino récupère son blouson qu'il a laissé sur le fauteuil.

— Leur père créait des jeux vidéo pour son boulot. Enfin, avant, explique Reba. Ils n'arrêtaient pas de jouer ensemble tous les trois.

— Ils m'ont raconté quelque chose d'intéressant tout à l'heure. Votre mari aurait dit aux enfants qu'il comptait vendre et déménager loin d'ici ?

— C'est vrai que cette maison est au-dessus de nos moyens maintenant, répond-elle avec acrimonie. Rowdy parlait de trouver plus petit, et moins cher. Il était angoissé par le Boucher. Une véritable obsession et il voulait qu'on quitte le coin.

— Une obsession ? Pourquoi ? demande Marino.

— Parce que toutes les victimes travaillaient dans le secteur de la santé. L'une d'elles était même infirmière comme moi. Rowdy savait qu'il ne pourrait pas nous protéger. Il voulait carrément qu'on change d'État. La Californie peut-être. Mais je mettais mon veto. J'aime notre maison et j'ai mon travail à l'hôpital qui…

Sa voix s'étrangle.

Marino ouvre son portefeuille, en sort une carte de visite. Il la pose sur la table basse alors que je me lève.

— Mon numéro de portable est au dos, indique-t-il. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez des questions. Ou si vous avez d'autres informations à nous fournir.

— Des souvenirs peuvent vous revenir, ajouté-je.

Elle nous raccompagne à la porte. Je récupère mon manteau, l'enfile et passe mon porte-documents en bandoulière.

— Dites aux garçons que j'ai été ravie de faire leur connaissance, déclaré-je en sortant sur le perron. Même si j'aurais préféré que ce soit en des circonstances plus joyeuses.

Reba reste sur le pas de la porte tandis que nous descendons les marches avec précaution. La rambarde d'acier est couverte de glace, trop froide pour s'y tenir à mains nues. La neige tombe toujours, les flocons, durs et gelés, picotent nos visages. La couche au sol dépasse à présent les dix centimètres et est déjà verglacée.

La rue est déserte, silencieuse. On entend juste le grincement des branches sous les bourrasques et le crissement de nos pas. Nos chaussures glissent, dérapent, nous poussons des jurons étouffés qui montent dans l'air en volutes blanches. Heureusement, Reba ne peut les entendre ! Le tonnerre gronde au loin, les éclairs zèbrent les nuées.

— Merci encore, nous lance Reba. Et joyeux Noël.

Sa voix s'éteint aussitôt.

— À vous aussi ! répondons-nous en chœur même si ça semble idiot et déplacé.

Nous grimpons dans le pick-up de Marino.

Elle agite sa main pour nous dire au revoir, mais dans ce geste, on perçoit toute sa tristesse.

Nous refermons nos portières, restons assis sans parler. Marino démarre, pousse le chauffage à fond ainsi que le dégivrage. La chaleur ramollit la neige sur le pare-brise qui se détache par paquets et glisse sur les vitres.

Nous consultons nos messages et les alertes. Sur le scanner, la police parle des embouteillages. Des arbres sont tombés, bloquant des routes. Dans certains secteurs, l'électricité est coupée. La vidéo de Dana Diletti est devenue virale. Comme son interview avec moi quand je parle des meurtres du Boucher.

Lucy m'informe qu'elle est coincée à l'académie du FBI pour la nuit. Je m'y attendais.

Désolée. Trop de boulot et trop de bouchons, écrit-elle. Je passe demain avec ton cadeau.

Dommage. Mais la sécurité avant tout, réponds-je.

J'écris à Benton que je suis sur le chemin du retour et que nous allons sans doute passer Noël tout seuls.

— Heureusement qu'on a des groupes électrogènes, annonce Marino en glissant son arme sous la colonne de direction. À tous les coups, on va avoir droit à une coupure de courant cette nuit.

— Ne parle pas de malheur !

— Je m'inquiète pour eux, admet-il en regardant la maison.

— Tu as impressionné les gamins, c'est sûr. C'est bien que tu aies passé du temps avec eux.

Il commence à taper un message. Malgré la grosseur de ses pouces, il est curieusement rapide.

— Je demande à Mick et Rick de me prévenir s'ils se retrouvent dans le noir, m'explique-t-il. J'ai un groupe en rab, un portable. Il est dans le garage avec des jerrycans. J'ai bien quarante litres. Je les apporterai au besoin.

Il met en marche les essuie-glaces alors que les rideaux de la porte-fenêtre du salon s'écartent. Les jumeaux nous observent dans le halo clignotant du sapin de Noël que leur père a installé et décoré le mois dernier. Ils ont des visages graves, au regard mélancolique. Mon cœur se serre. Je ne m'attendais pas à être aussi émue.

Je me souviens de mes débuts à la faculté de médecine quand je rencontrais des familles qui venaient de perdre l'un des leurs de façon tragique et souvent violente. Difficile d'être témoin d'une telle douleur sans être changé à jamais. On ne peut en sortir indemne et poursuivre son chemin comme si de rien n'était. En tout cas pas moi.

— C'est pas juste, lâche Marino, en regardant les gamins.

— Non, effectivement. Ça ne l'est jamais, dis-je en bouclant ma ceinture.

Il descend sa vitre, faisant tomber un rideau de neige fondue sur le macadam, sort son bras, leur fait un grand sourire, le pouce levé. Les jumeaux lui répondent aussitôt avec le même geste. Je les imagine se réveiller demain matin, ouvrir les cadeaux de leur père défunt tandis que Reba croule sous les dettes.

Marino remonte sa vitre et baisse le dégivrage.

— Je ne sais pas si c'était une bonne idée de passer en personne, articule-t-il. J'ai promis à des tas de gens de prendre de leurs nouvelles et je ne l'ai jamais fait. Même si sur le coup j'étais sincère.

Les garçons sont comme deux chiots implorant qu'on les adopte.

— Putain, marmonne-t-il, j'espère ne pas avoir fait de connerie.

— Tu as tout bien fait. Mieux que ça encore.

— Jouer les papas, c'est pas mon truc. J'ai bien trop merdé avec Rocky.

— Ce n'est pas ta faute s'il a mal tourné.

Je lui dis ça chaque fois que Marino fait allusion à son fils, un criminel endurci décédé depuis plusieurs années.

— Je n'ai pas été au top avec lui et j'ai été un mari foireux avec Doris, il faut le dire. Et, à en croire ta sœur, j'ai pas fait beaucoup de progrès, lâche-t-il en engageant la marche arrière.

— C'est Doris qui est partie, pas toi. Et en ce qui concerne les relations humaines, ma sœur est mal placée pour la ramener. Elle est loin d'être un exemple. Avant toi, elle n'est jamais restée aussi longtemps avec un homme.

— Va savoir pourquoi, ce que tu me dis ne me rassure pas !

Nous reculons dans l'allée. Les phares éclairent un bosquet de conifères. La neige s'est accrochée à leurs branches, et coiffe la boîte à lettres d'un chapeau blanc.

— À cette époque de l'année, il est difficile de ne pas avoir de regret, lance Marino. À cause du boulot, je ne m'occupe pas assez de Dorothy. Ça a toujours été ça le problème – avec toutes.

— Je suis au courant, concédé-je.

S'il y avait des cigarettes quelque part, je suis sûre que je m'en grillerais une.

11.

Nous ne croisons aucune voiture sur South Payne Street. Les fenêtres des maisons brillent faiblement dans la nuit. Marino pioche des chewing-gums dans le vide-poches – des Juicy Fruit, cette fois.

J'en accepte un parce que j'ai la bouche sèche. Je me sens faible. Une petite hypoglycémie. Il est près de 21 heures, les employés de l'IML sont rentrés chez eux voilà des lustres, et mon estomac crie famine.

— Rowdy devait se rendre compte qu'il était nul, comme mari et comme père. Il était un boulet pour tout le monde depuis qu'il a été renversé, commente Marino. Ce serait bien qu'on retrouve le salopard qui a fait ça et qu'on lui fasse payer. Ça, ce serait un beau cadeau pour sa femme et ses gosses.

Le chewing-gum fruité me fait saliver. Cela me rappelle la boutique de mon père. Je me souviens de la clochette qui tintait quand la porte s'ouvrait, de l'air frais et parfumé de la boutique. Je revois la vieille caisse enregistreuse que j'ouvrais à mon arrivée, avec la clé que je portais autour du cou.

— Si ça ne tenait qu'à moi, ce chauffard devrait être poursuivi pour homicide involontaire, continue Marino en mâchant son chewing-gum avec humeur.

— Ne rêve pas. Même si le type est arrêté. Les problèmes cardiaques de Rowdy sont dus à son mode de vie. Ou bien c'est génétique.

— Il a fait les mauvais choix parce qu'un gars l'a détruit, physiquement et psychologiquement.

— Certes.

— Moi, je te dis qu'il ne serait pas mort si l'autre ordure ne l'avait pas renversé et ne s'était pas tiré comme un lâche.

— Je suis de ton avis. Mais, juridiquement, ton argument ne tient pas la route. Après six ans, la police est passée à autre chose. Et la mort de Rowdy ne va rien y changer.

— Pour tout dire, j'ai pas l'impression qu'ils se sont beaucoup foulés, déclare Marino en roulant bien en dessous de la vitesse autorisée.

Dans le faisceau de nos phares, un long tapis immaculé. C'est difficile de savoir où finit la chaussée et où commence le trottoir. La neige tourbillonne sous les lampadaires. Je donne à Marino le nom de l'agent qui s'est occupé de l'affaire. Peut-être pourrait-il se renseigner ?

— Tu lis dans mes pensées. Je vais appeler ce Trad Whalen et voir ce qu'il me raconte. Peut-être y a-t-il des indices qu'il n'a pas exploités ?

— J'ai le dossier de Rowdy avec moi. Je vais éplucher ça en rentrant.

— Tu parles d'une soirée de Noël !

— Tu as appris autre chose par les jumeaux ? m'enquiers-je, tandis que je me lasse déjà de mon chewing-gum.

Je le jette dans le petit sac-poubelle.

— Je pense que Rowdy se souciait de ses enfants, il passait beaucoup de temps à jouer avec eux, à regarder des films. Il était plus un copain qu'un père. C'est l'impression que j'ai eue.

— Merci de t'être occupé d'eux. Tu es leur héros maintenant.

J'essuie ma vitre avec ma manche.

— Tu n'as pas à me remercier. C'était la moindre des choses. Le salopard qui a renversé leur père a fait du mal aussi aux gosses. Et à Reba. Mais elle, je ne sais pas trop quoi en penser.

— C'est une bonne personne.

— En attendant, les petits ont mon numéro et je passerai les voir demain. N'empêche qu'il faut que je garde mes distances. Tant qu'on ne sait pas à quoi on a affaire.

— C'est vrai. Il y a beaucoup de zones d'ombre. Et tu as raison pour l'assurance décès. La somme est rondelette. Il y a de quoi se demander si Reba n'est pas responsable de sa mort. En même temps, je ne vois pas comment.

Les traces de pneus sont à peine visibles dans la neige, un

magnifique cervidé traverse soudain la rue au petit trot. Il s'arrête, reste immobile comme une statue, ses yeux rougeoyant dans le faisceau de nos phares. Cela me rappelle à nouveau l'hologramme fantôme.

— On dirait que le père Noël a perdu un renne ! lance Marino.

Il donne un coup de klaxon pour faire fuir la bête qui disparaît dans l'obscurité en deux bonds.

— Rowdy a laissé une montagne de dettes, reprends-je. Je ne sais pas combien pouvait gagner un concepteur de logiciel, mais c'est sa femme qui tenait le foyer à bout de bras en travaillant comme une acharnée.

— L'assurance va tout faire pour garder le fric. (Des feux tricolores clignotent au loin.) Ces gars-là ne payent pas quand il s'agit d'un suicide.

— À moins d'une découverte de dernière minute, dis-je, j'exclus la thèse du suicide.

— On n'a pas fait le tour encore, répond-il. On ne sait pas, par exemple, si Reba avait une liaison. Elle est jolie et croise des tas d'hommes à l'hôpital. Et il est évident qu'entre elle et Rowdy, c'était pas l'éclate !

— Oui, c'est ce qu'elle a laissé entendre.

Je lui parle de la boîte de préservatifs périmés dans le placard de la salle de bains. Et lui annonce que Rowdy dormait dans son bureau.

— Ils se disputaient beaucoup, explique-t-il.

— La police va fouiner dans la vie privée de Reba. Comme si elle n'avait pas assez souffert comme ça !

— Peut-être qu'elle a quelqu'un ? insiste Marino. Rowdy a tiré à deux reprises et je suis quasi sûr que ça s'est passé sur le ponton. Peut-être que l'amant s'est pointé là-bas pour le convaincre d'accepter le divorce ? Peut-être qu'il l'a mal pris ?

— Ça fait beaucoup de « peut-être ». On ne sait même pas si elle voulait divorcer.

— C'est vrai. Mais Mick et Rick m'ont dit qu'ils avaient « peur que maman s'en aille ». Texto !

Marino appuie doucement sur les freins, pour s'arrêter au croisement avec King Street.

— Je leur ai posé plein de questions sur la nuit où leur père a

disparu. J'ai l'impression que leurs parents s'étaient disputés avant que Rowdy s'en aille avec ses cannes et sa glacière.

— Tu sais pourquoi ils se disputaient ? m'enquiers-je alors que les essuie-glaces vont et viennent devant moi comme des balanciers de métronome.

Une dépanneuse passe dans la rue en cliquetant, ses roues bardées de chaînes.

— Je crois qu'elle n'aimait pas qu'il parte pêcher. Souvent, Reba voulait qu'il reste à la maison, explique Marino. Je me demande bien ce qu'il fichait là-bas. D'autant que ce ponton, apparemment, c'est le spot des amoureux. Si tant est que Fabian ne nous ait pas raconté n'importe quoi.

— C'est là-bas qu'il allait avec ses petites copines. Il doit savoir de quoi il parle.

— Justement, je me demande si Rowdy était un voyeur. Peut-être qu'il aimait mater les couples en train de se peloter ?

Je lui révèle qu'il regardait des vidéos pornos sur son téléphone.

— Il était en pleine dépression et aimait être tout seul, dis-je. Oui, c'est sans doute pour ça qu'il allait là-bas : pour jouer les voyeurs, regarder du porno et s'enfiler des bières. En tout cas, ce n'était pas pour pêcher.

— Moi aussi, j'aurais le moral dans les chaussettes si je ne pouvais plus rien faire. T'imagines ? Plus de sexe et plus de séance à la salle ! Sans compter que Dorothy me quitterait illico ! L'assurance va mettre en avant son état psychologique. Reba n'est pas près de toucher l'argent. Elle n'en verra peut-être jamais la couleur. Surtout si tu déclares que les causes du décès sont inconnues.

— Ce qui n'arrivera pas. Mais je ne vais rien décider pour l'instant, insisté-je alors que nous passons devant le magasin de bricolage.

Le parking est désert. D'ordinaire, un soir de fêtes, tout Old Town serait en effervescence, mais les restaurants, les bars et les commerces sont fermés. Les marchés de Noël et le Santa's Magical Corner sont éteints, clos par des barrières, les fanfares et défilés annulés à cause des conditions météo.

Les guirlandes d'ampoules suspendues au-dessus de la rue s'agitent sous les rafales glacées. Le vent a arraché toutes les couronnes accrochées aux portes des maisons et aux lampadaires. Un bonhomme de pain d'épice gonflable, flottant au-dessus du magasin de matelas, semble tirer sur sa corde pour se libérer. Un Grinch, échappé d'un

jardin, est allongé sur le trottoir, tressaillant à chaque bourrasque. Les boules et les étoiles lumineuses se balancent dangereusement dans les arbres. Le monde se prépare à l'Apocalypse.

*

Les grosses roues du Raptor se frayent un passage dans la neige. Nous sommes quasiment seuls dehors. Nous apercevons des voitures abandonnées, l'avant plongé dans les fossés. Des feux de détresse ont laissé des cercles noirs sur la chaussée blanche.

Le tonnerre gronde, le vent forcit. Je continue à surveiller mon téléphone. Je m'inquiète pour Benton, pour Lucy, pour ma sœur. J'ai le ventre noué. Quelque chose d'affreux va leur arriver, j'en suis certaine !

Ça s'arrange ? écris-je à Benton.

Pas du tout, répond-il aussitôt.

Depuis notre dernier échange, il est seulement à la hauteur de l'aéroport national Ronald-Reagan. Un semi-remorque s'est mis en travers, bloquant deux voies. Benton n'a pas bougé d'un centimètre en une demi-heure et la batterie de la Tesla se vide vitesse grand V.

Il me reste que 30 %, m'annonce-t-il.

Tu veux qu'on vienne te chercher ?

Pas question. De toute façon, tout est bloqué. Impossible d'arriver jusqu'ici.

On trouvera un moyen. Je veux pas que tu te retrouves coincé.

Tout en tapant mon SMS, je l'imagine contraint d'abandonner sa voiture et de marcher le long de la route. Il pourrait être fauché par un véhicule. Tomber, perdre connaissance, mourir d'hypothermie !

Tout va bien, m'assure-t-il. Et toi ? Où tu es ?

J'arrive à la maison.

Marino s'arrête devant notre portail en fer forgé. Notre propriété de trois hectares et demi est fermée par une haute grille. Lucy a installé un réseau de caméras et de capteurs qu'elle surveille avec l'aide de CyberJanet.

Je sors la télécommande de ma sacoche et la pointe devant moi. Le vantail commence à s'escamoter. J'espère qu'il ne va pas se coincer. La neige est épaisse et continue de tomber. Nous attendons, impatients, en observant les bois obscurs autour de nous. Droit devant, les phares commencent à éclairer les grands arbres qui s'élèvent sur la propriété

depuis des siècles.

— Je n'aime pas te laisser ici toute seule, déclare Marino tandis que le panneau roule lentement sur son rail. Vraiment. J'ai un mauvais pressentiment. Et un gros.

— Après ce qu'on vient de vivre aujourd'hui, c'est normal. Moi non plus, je ne le sens pas. Dana Diletti n'aurait pas dû rester chez elle. J'espère qu'on ne va pas nous appeler parce qu'elle se sera fait attaquer. Le Boucher tue chaque fois ses victimes les jours de fêtes, et demain, c'est la plus importante de l'année.

Nous franchissons le seuil, les pneus crissent dans la neige vierge. Nous attendons que le portail se referme derrière nous. L'allée est éclairée par la lumière fragmentée de nos réverbères à l'ancienne. Marino paraît très inquiet. Et je sais ce qui l'angoisse le plus : il n'a aucune envie de rentrer chez lui.

— C'est idiot que Dana Diletti prenne ce risque. Totalement idiot. Surtout ce soir ! poursuit-il. Fruge m'a confirmé qu'ils ne pourront pas patrouiller dans son secteur. Comme tu l'imagines, ils sont débordés par les accidents, les automobilistes en perdition, les violences familiales. On nous envoie déjà à l'IML un meurtre doublé d'un suicide ; Fabian est prêt à réceptionner les corps. Dana Diletti est donc le cadet de leurs soucis.

— Peut-être que le mauvais temps fera renoncer le Boucher ?

— Possible, répond Marino. À mon avis, il a envoyé son hologramme chez Dana Diletti pour faire parler de lui. Et il a eu ce qu'il voulait, c'est rien de le dire !

— J'espère comme toi qu'il va s'arrêter là, et ne pas passer à l'étape suivante, comme pour les trois autres victimes.

La grille se referme derrière nous dans un tintement de métal.

12.

— C'est bizarre. J'ai l'impression qu'on nous observe, lâche Marino en regardant autour de lui alors que nous remontons l'allée. J'ai eu la même sensation quand on a fouillé la propriété de Dana Diletti avec Fruge. J'ai senti quelque chose, comme une présence.

— C'est normal puisque l'hologramme du Boucher venait de faire son apparition.

— Peut-être, oui. (Il scrute ses rétroviseurs.) C'est sans doute mon imagination. N'empêche qu'il utilise une sorte de fantôme pour espionner les gens. Je ne vois pas comment son machin fonctionne. Comment une illusion d'optique peut-elle enregistrer de l'image et du son ?

— D'après Lucy, le Boucher a recours à un système d'imagerie holographique térahertz qui utilise des impulsions extrêmement rapides d'ondes infrarouges et radio pour traverser les murs et les fenêtres. (Je lui répète mot pour mot ce que m'a dit Lucy.) L'énergie électromagnétique ionise localement les molécules d'air, les transformant en quelque sorte en pixels. C'est ainsi que les images apparaissent.

— Lucy ne peut pas s'exprimer en termes compréhensibles ? se lamente Marino.

— Et grâce à ces ondes électromagnétiques, le Boucher arrive à voir et à entendre à distance. C'est comme ça qu'il joue les espions.

Je contemple les bois autour de nous, guère rassurée.

— Autrement dit, il pouvait nous observer quand Fruge et moi inspections les abords de la maison. Tout comme il a scruté Dana Diletti. Il touche forcément sa bille en informatique. C'est peut-être un scientifique qui est parti en vrille ?

Au moment où il dit ça, une branche morte tombe devant nous, dans une pluie de neige. Un grand-duc décolle d'un arbre en poussant des cris. Je distingue ses grandes ailes et ses aigrettes qui ressemblent à des oreilles quand il file juste au-dessus de notre capot avant de disparaître dans la nuit.

— Putain ! lâche Marino. Ils se sont passé le mot ou quoi !

— On a un nid au bout du terrain. Dans un arbre immense avec vue sur le fleuve.

— Ces rapaces sont dangereux pour Merlin. Je suis sûr qu'il n'y a plus beaucoup de lapins dans le coin !

— J'ai déjà dit à Lucy qu'il ne fallait pas que Merlin sorte la nuit.

Les caméras de surveillance peuvent voir le chat s'il est dans une allée, mais pas s'il s'enfonce dans les bois. Autant dire que je passe mon temps à chercher cet animal !

— Tu sais, ça ne me dérange pas de rester un peu avec toi, insiste Marino qui ne veut vraiment pas rentrer chez lui.

Il redoute la confrontation avec ma sœur. Quand elle se considère comme offensée, elle a la rancune tenace et lui fait payer l'affront au centuple. Surtout quand elle a bu. Et en cette période de l'année, Dorothy a les nerfs à vif. « Une vraie cocotte-minute », comme elle dit, et rien de tel qu'une bonne bagarre pour faire redescendre la pression.

— C'est gentil, mais ce n'est pas nécessaire. J'espère que Dorothy n'a pas de souci, insisté-je pour lui rappeler que ma sœur devrait être sa priorité.

— Je n'ai pas eu de nouvelles depuis un bout de temps. Elle ne me répond plus. Elle doit être en train de bavasser avec Janet. Et je sais ce qui m'attend à la maison. Dorothy se sera sifflé une bouteille de vin devant la télé et Janet l'aura montée contre moi. Elle a dû lui dire encore une fois des horreurs sur ma relation avec toi, juste pour la rendre jalouse.

— Ce n'est pas en restant ici que ça va arranger les choses.

— Je sais, lâche-t-il en mâchonnant son chewing-gum, l'air pathétique. Je suis désolé pour mon cadeau au spa.

Nous dépassons la petite maison de Lucy, à peine visible dans l'obscurité. Les stores sont baissés. Impossible de savoir s'il y a de la lumière à l'intérieur. De toute façon, ma nièce n'est pas là. Elle ne sera de retour que demain matin. On ne va pas passer Noël ensemble. Je n'en reviens pas !

— Je ne voulais pas créer de problèmes. Et encore moins quand tu t'apprêtes à quitter la ville, ajoute Marino alors que je remarque des traces d'animal dans la neige.

Plus loin, j'en vois d'autres, plus nombreuses, une piste nette qui file en direction des bois. Peut-être un renard. Voire un coyote. Notre clôture n'arrête pas tous les animaux. Plus d'une fois j'ai vu un renard l'escalader et un ours pourrait faire de même. Quant aux ratons laveurs, ils passent dessous.

— Tu allais te prendre un gros décalage horaire dans les dents, alors je me suis dit qu'une séance de détente serait la bienvenue, continue Marino. Je voulais te chouchouter.

— Évite d'employer ce mot-là devant ma sœur. Dans sa tête, la seule personne que tu dois chouchouter c'est elle.

En abordant le virage dans l'allée, les phares éclairent l'abri à carriole que nous avons transformé en garage. Les doubles portes de bois s'ouvrent manuellement, comme il y a plus d'un siècle. En passant devant, je remarque dans le faisceau deux yeux jaunes qui nous fixent.

— C'est quoi ça ? lâche Marino en ralentissant.

C'est un raton laveur. Qui se précipite vers les sous-bois. Quelque chose ne va pas. Il boite.

Mais il a déjà disparu de ma vue.

— Espérons qu'il n'a pas la rage, s'inquiète Marino.

— Il n'en avait pas l'air. Il a surtout une patte amochée.

À cette époque de l'année, inutile d'appeler le Mount Vernon Animal Rescue ou un vétérinaire. Mon cœur se serre de savoir cette bête blessée.

— Pas l'air ? insiste Marino. Tu peux pas savoir, d'un seul coup d'œil, s'il a la rage ou pas.

— En tout cas, j'espère que Merlin est chez Lucy ou chez nous, dis-je en scrutant les alentours. Je déteste quand il part en vadrouille, en particulier la nuit.

Merlin était un chat sauvage quand Lucy l'a récupéré encore petit. Habitué à vivre dehors, il devient fou quand il reste enfermé. Lucy a donc installé des chatières qui lui permettent d'aller et venir à sa guise. Évidemment, ce n'est pas très prudent dans une propriété où grouillent des tas de bêtes – dont des prédateurs nocturnes !

Nous nous arrêtons devant la maison principale, une bâtisse sur

deux niveaux en brique blanche, avec des volets bleus, un toit d'ardoise – ce soir recouvert de neige. Des bougies derrière les fenêtres et d'autres lumières sur minuteurs diffusent une lueur chaleureuse. J'ai installé une couronne de Noël sur la porte d'entrée. Un vrai décor de carte postale !

— Merci d'être venu avec moi chez les O'Leary. Et de m'avoir raccompagnée jusqu'ici.

Je détache ma ceinture de sécurité.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je reste un moment ? Vraiment, ça ne me dérange pas, dit-il en jetant son chewing-gum dans la poubelle.

— Je rentre et je remets aussitôt l'alarme. Ne t'inquiète pas. Si ma sœur est réveillée et a encore un cerveau, dis-lui de m'appeler. Je suis triste que vous deux ne puissiez être avec nous ce soir.

— Et moi donc ! En même temps, vu l'ambiance avec Dorothy, c'est peut-être pas plus mal.

— On passera vous voir avant de filer à l'aéroport demain après-midi. On a un petit cadeau pour vous qui devrait vous plaire.

— Je comprends que tu aies hâte de te tirer d'ici pour souffler un peu.

Il ne le dit pas, mais il déteste l'idée que je quitte le pays pendant deux semaines. D'ailleurs, il n'aime pas que j'aille où que ce soit. Je sens son regard dans ma nuque alors que j'ouvre la portière et descends de son pick-up. Mes bottines en daim s'enfoncent dans la neige. Aussitôt, je perçois le froid sur mes pieds.

— Joyeux Noël, Marino.

Il baisse sa vitre.

— Toi aussi. Vraiment, ça ne me plaît pas de te savoir ici sans moi, insiste-t-il sans se rendre compte de l'ambiguïté de ses paroles.

En revanche laisser Dorothy toute seule ne lui pose aucun problème… Les commentaires de Janet sur ses sentiments ne sont pas entièrement faux et ma sœur le sait.

— Bonne nuit, lui lancé-je.

Je monte les marches du perron avec précaution, le vent est plus fort, il souffle et mugit autour de moi. Des paquets de neige tombent des branches. Soudain un coup de tonnerre claque, puissant comme une canonnade, un éclair aveuglant déchire le ciel. Et j'entends un grand fracas dans les bois, juste à côté de moi.

— C'était quoi ça ? lance Marino en sortant la tête à la fenêtre.

Il empoigne son pistolet et je m'immobilise sur le perron, fouillant du regard les arbres et les buissons agités par les rafales. Des flocons glacés me fouettent le visage.

— Un animal. Un gros, lui réponds-je, sur le qui-vive.

— C'est peut-être le raton laveur qu'on a vu ?

— Non, il ne ferait pas autant de bruit. Je ne sais pas ce que c'est mais j'espère qu'il vient en paix. Le tonnerre a dû lui faire peur.

— Je te parie que c'est un cerf, dit-il en regardant tous azimuts.

— Ils ne peuvent entrer que si le portail est ouvert.

— Il a pu passer derrière nous sans qu'on le remarque, ajoute-t-il alors que de nouvelles déflagrations retentissent dans le ciel, comme si une guerre avait éclaté.

À nouveau, j'entends des craquements de branches, puis des grognements, des cris bizarres, à glacer le sang.

— Nom d'un petit bonhomme ! lâche Marino. Je vais aller jeter un coup d'œil.

— Et si c'est un lynx ? Ou un ours ? (Je sors mes clés.) Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Les convaincre de manger plutôt du poulet ?

— Rentre chez toi, Marino.

Je ne peux m'empêcher de sourire même si j'ai les nerfs en pelote.

— C'est Jurassic Park ici ! Je t'ai déjà dit de tout raser ! lance-t-il en remontant sa vitre.

Par de petites manœuvres et force rugissements de V8, il commence à faire demi-tour dans l'allée. Je m'attends à chaque instant à voir jaillir des bois une bête effrayante. Je déverrouille vite ma porte, entre et éteins l'alarme.

Je me retourne sur le seuil et salue Marino de la main alors qu'il s'éloigne dans un nuage de gaz d'échappement. Puis j'entends un buisson bruisser à côté de la serre. Avec ce nuage de neige, je distingue à peine la lueur violette des lampes UV. Dorothy a tenu à les installer au-dessus de ses plants de cannabis – quatre précisément, la limite légale en Virginie.

Quelque chose grogne là-bas, crie et pousse soudain un long hululement guttural, mais ce n'est pas celui d'une chouette. Si Marino

était encore ici, il flipperait, et me dirait que c'est un Bigfoot ou un Yéti. Je ne sais pas ce que c'est, et pour couronner le tout, voilà que j'entends une sorte de feulement, un grondement sourd, cette fois à côté de la maison. C'est tout proche ! Je referme rapidement la porte et mets le verrou, le cœur tambourinant dans ma poitrine.

Je réenclenche l'alarme, les voyants du panneau de contrôle passent au rouge. Sur le moniteur, les images sont troubles. Les réverbères le long de l'allée sont noyés dans un halo lumineux. Les formes sombres des arbres se balancent sous les bourrasques. Les phares du pick-up éclairent les barreaux du portail.

La grille commence à s'ouvrir. Marino attend. Je fais un bond quand quelque chose touche ma jambe.

— Merlin !

Le chat de Lucy se frotte contre mon mollet. Il ne ronronne pas. Je le sens nerveux. Il me regarde avec ses yeux ronds. Je le caresse, m'assure qu'il n'est pas blessé. Peut-être s'est-il battu avec le raton laveur ou un autre animal ? Mais non. Tout va bien de ce côté-là.

— C'est pas le moment de me faire des frayeurs pareilles ! Dieu merci, tu es dans la maison, dis-je à Merlin qui fait le gros dos.

Il pousse des feulements en regardant la porte d'entrée, les coups de tonnerre redoublent. Je regarde à nouveau les images sur le moniteur. Je ne vois que de la neige et du brouillard, le portail qui se referme derrière Marino qui s'éloigne. Le bruit de son moteur résonne dans les haut-parleurs, ses feux arrière qui disparaissent.

Non, ils sont toujours là !

*

Ce que je vois, ce ne sont pas les feux arrière du pick-up ! Ce sont deux globes rouges qui flottent devant le portail qui se referme enfin.

Un frisson me parcourt, mes cheveux se dressent sur mon crâne : les deux sphères rouges remontent l'allée, traversent les rideaux de neige épais comme des nuages, s'approchent… Merlin est devant la porte d'entrée, il pousse un grognement sourd, les poils hérissés.

— Tout va bien. On ne craint rien ici. C'est pour ça que je veux pas que tu sortes. Tu ne vas nulle part tant qu'on ne sait pas ce qu'il y a dehors.

Je me baisse et lui retire son collier que Lucy a confectionné avec une imprimante 3D. Il contient une puce électronique qui commande

l'ouverture et la fermeture des chatières au passage de Merlin.

— Ne sois pas fâché, dis-je en espérant qu'il ne va pas piquer une crise.

Quand il n'obtient pas ce qu'il veut, ce chat a la manie de pousser des miaulements à réveiller les morts. S'il se sent enfermé, il détruit alors stores et rideaux.

— C'est pour ton bien, insisté-je en le caressant. J'ai vu le gros hibou tout à l'heure, celui qui pourrait te croquer. Et un raton laveur blessé. C'est pour ça que tu ne devrais pas sortir la nuit. En plus, il fait un temps de chien.

Merlin reste collé à mes jambes quand je regarde l'écran de surveillance. Les deux globes rouges flottent en tandem, deux lumières surnaturelles en lévitation. Je suis médusée, à la fois curieuse et terrifiée. Les deux orbes s'approchent de la maison. Je pense bien sûr à la vidéo de Dana Diletti. À ces yeux rouges qui apparaissent chaque fois que le Boucher va frapper – c'est ce que tous les témoins ont raconté.

Je suis tentée d'appeler Marino. Mais il va rappliquer ici illico. Ce ne serait pas juste pour ma sœur, et ce n'est pas nécessaire. Je contacte plutôt Benton. Il répond à la première sonnerie.

— Ils viennent de dégager le camion, m'annonce-t-il.

— Et la batterie ? Elle tient le coup ?

— 28 %. (Je perçois sa fatigue, son agacement, ce qui en dit long sur son état puisqu'il est d'ordinaire de nature stoïque.) Ça devrait bientôt recommencer à rouler.

— Il se passe quelque chose d'étrange ici.

Je regarde à nouveau le moniteur. Les deux boules rouges sont au pied du perron. Ce machin va entrer dans la maison ! Et je vais me retrouver devant le fantôme vêtu de noir, avec son sourire sadique et son couteau.

— Il y a deux lumières rouges dehors.

J'écarte le rideau de la fenêtre qui jouxte la porte d'entrée. Les deux sphères continuent de s'approcher.

— Je les vois en ce moment en direct. Elles sont sur le perron et…

D'un coup, les deux globes disparaissent.

— C'est bizarre, marmonné-je en lâchant le rideau.

Il n'y a plus rien sur l'écran, hormis les silhouettes noires des arbres

et les tourbillons de flocons. Je vois mes empreintes de pas sur les marches – juste les miennes. Je raconte à Benton tout ce qui s'est passé depuis que je suis descendue du Raptor.

— Ces lumières rouges, ça me rappelle l'hologramme du Boucher. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans les bois. J'ai entendu des grognements, des cris vraiment bizarres. Ça doit te paraître idiot.

— Ce que tu dis ne l'est jamais, réplique Benton alors que j'accroche mon manteau dans la penderie de l'entrée. Je regrette vraiment de ne pas être avec toi. Où est ton Glock ?

— Dans la chambre, comme d'habitude.

— Tu devrais l'avoir tout le temps sur toi.

— Ne recommençons pas avec ça.

— S'il te plaît, va le chercher.

— D'accord, mais les yeux rouges ont disparu. Peut-être que c'était un cerf, comme le suggère Marino. En même temps, je n'y crois pas trop.

— Non, ça ne ressemble pas à ça. Laisse l'alarme branchée. Et ne sors pas, sous aucun prétexte.

— Je ne risque pas de mettre le nez dehors, rassure-toi !

— J'arrive au plus vite, promet-il avant de couper la communication.

13.

Je retire mes bottines et les laisse dans l'entrée. Dans la penderie, je récupère les mocassins fourrés que je porte à la maison.

Avec ces chaussures, je ne fais aucun bruit en me déplaçant sur le vieux plancher du couloir. Les larges lattes sont d'un marron orangé, les murs en plâtre laissent apparaître çà et là des briques rosées. Avec les poutres apparentes qui traversent le plafond de bois cintré, j'ai l'impression de marcher sous les membrures d'un bateau ancien.

— Il faut que j'aille à la cave à vin. Tu peux m'accompagner si tu veux, dis-je à Merlin.

Lorsque la maison a été construite au milieu du XVIIIe siècle, un passage de service permettait aux domestiques de se rendre au sous-sol où se trouvait une seconde cuisine. Je m'y dirige, avec Merlin sur les talons.

J'ouvre la porte à côté de l'office, allume la lumière du vieil escalier de pierre. Dans l'air froid et humide de la cave flotte une odeur de cannabis. Arrivée au bas des marches, j'actionne un autre interrupteur. L'ampoule nue éclaire une pièce basse de plafond avec des murs de briques.

Merlin fonce vers la porte menant à l'extérieur. Il passe et repasse devant la chatière et commence à faire savoir son mécontentement en voyant qu'elle ne s'ouvre pas. Dehors, le vent mugit, la tempête donne des coups de boutoirs et toute l'armature de la maison grince et craque.

— Je suis désolée Merlin. Mais il n'est pas question que tu sortes. D'ailleurs je vois pas ce qui t'intéresse dehors.

Pour toute réponse, il pousse un feulement et se met à donner des coups de pattes dans le vide, comme il le fait souvent dans cette pièce. Marino prétend que la maison est hantée et qu'il a été témoin ici de

phénomènes paranormaux. Il assure avoir entendu des rires sardoniques, des tintements de métal comme un combat d'épées invisibles, des voix s'exprimant en vieil anglais. (Du « vieil anglais » ? Comme s'il saurait le reconnaître !)

Une fois, il aurait vu un homme habillé en pirate, avec un pantalon court, un long manteau et un tricorne sur la tête. Cette description évoque Dobbin Lumley, le capitaine anglais qui a été le premier propriétaire de la maison. Il avait nommé la propriété « Belle Rise ». À l'époque, le domaine faisait vingt hectares et occupait toute une anse du Potomac.

On le disait petit mais d'une force surhumaine, séduisant avec ses longs cheveux bruns, et redoutable avec un sabre d'abordage. Il avait grandi dans les docks de Londres et avait fait fortune en arraisonnant des navires ennemis chargés de trésors. Du moins, c'est la version qu'il racontait. D'après ce que j'ai lu, c'était peut-être bien lui le pirate !

Quand nous avons acheté Belle Rise avec Benton, j'ai décidé de creuser – et pas seulement dans le jardin. Dans mon bureau, j'ai tout un carton rempli de documents d'archives et de correspondances retraçant l'histoire de cette maison. Lorsque j'ai un moment de tranquillité, je regarde la vue des fenêtres de notre chambre et j'imagine à l'époque le capitaine contemplant son domaine qui s'étendait jusqu'à Point Lumley Park.

De l'ancien quai, il ne reste que des pieux noirs, rongés, qui émergent de l'eau à marée basse. Au musée local, un tableau montre son bateau de soixante-dix pieds, le *Black Pearl*, toutes voiles déployées, cinglant vers le large. Je n'ai jamais vu le fantôme du capitaine, ni ici, ni ailleurs.

Mais j'ai déjà perçu une présence dans ce sous-sol. Des grattements comme si quelqu'un fouillait dans nos boîtes et nos cartons. Des bruits de pas au-dessus de ma tête alors qu'il n'y avait personne dans la maison. Des courants d'air glacés. Des ombres qui se déplacent comme des spectres. Je ne cherche cependant pas à savoir ce que ça peut être, ni ce que cela signifie. Benton non plus. Dès notre première visite à Belle Rise, nous nous sommes sentis les bienvenus.

L'odeur d'herbe se fait plus forte tandis que j'approche de l'ancienne cuisine que ma sœur s'est appropriée. Il n'y a pas de fourneaux, juste une cheminée qui ne fonctionne pas depuis des dizaines d'années. Sur le comptoir en stéatite, son appareil de décarboxylation ressemble à une grande bouteille Thermos. Des branches de cannabis sèchent sur une tringle en bois.

Plus loin, il y a un établi avec divers outils, et derrière notre cave à

vin réfrigérée aux portes vitrées, qui protège la belle collection de blancs et de rouges de Benton. Je trouve un barolo.

— Je sais que tu voudrais sortir, dis-je à Merlin qui feule toujours. On va aller se faire un bon feu dans la chambre.

Je remonte avec lui au rez-de-chaussée et laisse la bouteille sur le buffet de la cuisine. Toujours en miaulant de mécontentement, il me suit dans le couloir avec ses appliques en cuivre que nous avons chinées.

Le vitrail de l'imposte au-dessus de la porte représente une baleine jaillissant de l'eau dans un dégradé de bleus. Nous l'avons déniché à Londres, comme les deux grosses lanternes de bateaux qui servent de lampes dans la salle à manger. Benton a grandi dans le milieu nautique et sa famille a un voilier amarré à Boston Harbor.

Aller aux ventes aux enchères, fureter dans les dépôts-ventes ou les brocantes, est notre passe-temps favori. Nous avons ainsi trouvé des merveilles : des cartes marines, des peintures de goélettes, de bateaux de pêche. En montant l'escalier, je passe devant le tableau d'une frégate prise dans la tempête.

Le lustre du premier étage est une barre à roue en laiton que nous avons dénichée à Gênes en Italie, alors que j'allais faire une conférence en médecine légale. Dans une vitrine, nous avons exposé une longue-vue ancienne en bois. L'antiquaire en France nous a assuré qu'elle appartenait à un officier de marine sous Napoléon Ier.

— Tout va bien, répété-je à Merlin. (Même si rien ne va du tout !) N'aie pas peur.

Il m'emboîte le pas dans le couloir à l'étage, en grognant à chaque coup de tonnerre. Le vent frappe la maison, rugissant et furieux. Les éclairs illuminent les hublots de cuivre sous la ligne du toit, comme si une armada ennemie nous canonnait.

— Nous n'avons rien à craindre.

Encore un mensonge !

Je m'attends au pire, à vivre une horreur qui nous sera peut-être fatale. À tout moment, le wifi va être coupé, les globes rouges vont réapparaître et traverser une fenêtre. Ou alors c'est toute l'électricité qui va être HS. Ou encore un arbre va tomber sur la maison !

— C'est juste une tempête. D'ordinaire quand il neige, il n'y a pas de tonnerre ni d'éclairs, expliqué-je à Merlin qui émet des miaulements sourds. Oui, il y a eu un truc bizarre dehors tout à l'heure, et tu l'as senti. Tu as entendu les cris, les grognements et tout

le reste. Et comme toi, je n'aime pas ça.

Il se frotte contre mes chevilles en me regardant de ses grands yeux dorés. Je fais attention quand je marche parce qu'il est juste entre mes jambes. Des luminaires en forme de ruche éclairent la porte de la chambre d'amis qu'utilisent d'ordinaire Marino et Dorothy. Pour tout dire, je préfère qu'ils ne soient pas là ce soir, même si j'ai soutenu le contraire.

Je ne suis pas d'humeur à supporter des chamailleries, et Janet a raison ; cette séance au spa, c'est un cadeau bien trop intime. Marino aurait dû s'abstenir. Et maintenant, ma sœur est furieuse contre moi, comme si c'était ma faute. C'est pour cela que je n'ai pas de nouvelles d'elle – qu'elle soit pompette ou non.

Elle est susceptible et rancunière. Ils doivent se disputer en ce moment même. Marino n'a rien anticipé. C'était couru d'avance que CyberJanet allait découvrir le pot aux roses et tout raconter à Dorothy.

L'autre chambre d'amis me sert de bureau. Je pose mon pouce sur la serrure biométrique. La porte s'ouvre. J'aperçois ma bibliothèque, mon microscope sous sa housse installé sur ma table de travail, le squelette anatomique qui grimace, suspendu à sa potence. J'entre, m'assure que mon ordinateur est éteint et que les fenêtres sont bien fermées.

Tout est en ordre. Je sors et vérifie que la porte est bien verrouillée. Je me méfie de la curiosité maladive de ma sœur. Avec Marino, ils vont garder la maison pendant notre absence. Et Dorothy a souvent fureté dans mon bureau.

C'est plus fort qu'elle. Elle explore sans vergogne tout dossier n'étant pas mis sous clé. Et ensuite, j'ai droit à ses commentaires et avis sur l'affaire. Elle a le projet de faire du bénévolat à la police d'Alexandria – plus spécifiquement de la gestion de crise, ai-je appris récemment. Ce qui m'inquiète au plus haut point. Cela va lui donner un prétexte de plus pour s'immiscer dans mes enquêtes.

Notre chambre se trouve au bout du couloir. J'ouvre la lourde porte de chêne. Il fait noir et froid dans la pièce. J'allume. Le lustre en forme d'ancre, avec ses ampoules bougies, éclaire les murs de briques décorés de peintures et de gravures qui appartenaient au père de Benton.

Le vieux canapé de cuir et ses deux fauteuils club, le tapis persan fait main, tout ce qui a de la valeur ici vient de la famille de mon mari. Je me suis habituée au luxe que Benton a apporté dans notre relation. Mais au début, c'était étouffant. J'avais si peu à offrir de mon

côté. Je ne suis pas devenue médecin légiste pour l'argent.

Je lâche mon porte-documents sur le lit et commence à me déshabiller. J'accroche mon tailleur dans l'armoire, jette mes sous-vêtements dans le panier à linge. Le pyjama noir en soie que j'enfile est un cadeau de Benton pour mon anniversaire. Je me lave le visage, me brosse à nouveau les dents pour chasser (définitivement, je l'espère) le souvenir olfactif de Rowdy O'Leary.

Je revois les visages tristes de Mick et Rick à la fenêtre quand nous sommes partis. Jamais, je crois, je n'oublierai cette image. Je suis passée chez eux officiellement pour rapporter les affaires de leur père et glaner des informations.

Marino et moi avons agi à la fois par professionnalisme et par compassion. C'était un geste gentil, une marque d'attention. En même temps, j'étais mue par quelque chose de bien plus personnel : certains traumatismes de l'enfance, enfouis au plus profond de soi, ne s'effacent jamais.

Où es-tu ? demandé-je à Benton par texto.

Il ne répond pas tout de suite. Je m'accroupis devant la cheminée avec sa frise de carreaux de Delft bleus que le capitaine a fait venir de Hollande. J'écarte le pare-feu et m'assure que le conduit est ouvert. J'attrape un paquet de feuilles du *Washington Post* dans le panier d'osier à côté de l'âtre.

Merlin m'observe, scrute le moindre de mes mouvements, sa queue allant et venant de droite à gauche. Un message arrive sur mon téléphone :

Potomac Yard, m'écrit Benton. Il est à dix kilomètres. Ça roule lentement, mais au moins on avance. Suis là dans 30 min.

Fais attention en arrivant, lui rappelé-je.

J'ai mon ami avec moi. (Il fait allusion à son arme.)

Gare-toi devant la porte d'entrée.

Je peux pas.

Il doit mettre en charge sa voiture. Je n'aime pas qu'il fasse le chemin à pied entre le garage et la maison. D'accord, les ours noirs, les lynx et les coyotes d'ordinaire n'attaquent pas les gens, mais on ne sait jamais. Il y a déjà eu des accidents. Et bien sûr, ils raffolent des chiens et des chats.

Toutefois, ce ne sont pas ces prédateurs qui m'inquiètent. Je pense aux deux sphères rouges qui flottaient dans l'allée. Ce n'était pas un animal. Et je continue à percevoir une présence malveillante. Parfois,

les craquements de la maison ressemblent à des chuchotements, et les hululements du vent à une psalmodie lugubre.

*

Je récupère mon Glock dans le tiroir de ma table de nuit, et fais monter une balle dans la culasse. Je pose le 9 mm à portée de main et appelle Lucy – mais elle ne répond pas.

Je lui parle par SMS des boules rouges, des grognements et des cris bizarres, quand soudain Merlin pousse un feulement et fonce dans le couloir.

— Tu ne peux aller nulle part sans ton collier ! lui crié-je, en tâchant d'oublier le frisson qui vient de me traverser.

Je dispose les bûches sur la grille du foyer, tout en surveillant les images du moniteur accroché en face du lit. Puis je reporte mon attention sur les fenêtres… je songe au fantôme qui a traversé les vitres chez Dana Diletti. Je suis persuadée que d'une seconde à l'autre, il va se comporter de la même façon ici. Comment vais-je réagir ? Que faire devant une telle apparition ?

Je chasse ces pensées. Surtout ne pas laisser mon imagination prendre le dessus ! Pourtant le malaise persiste. Je roule en boule les feuilles de papier journal et les glisse sous le petit bois. L'encre des pages me noircit les doigts. Je saisis l'allume-feu, appuie sur le bouton.

Les flammes s'élèvent, lèchent les bûches, la fumée monte en volutes grises… et j'ai toujours cette sensation d'être épiée. Je me relève et vais me laver les mains dans la salle de bains. Puis je me dirige vers la fenêtre la plus proche, écarte une lame du store, observe les ténèbres traversées de tourbillons de neige.

Grâce aux éclairs, j'aperçois la serre au bout du terrain, avec son éclairage UV qui rayonne d'une lueur pourpre. Si un gros animal se baladait dans le coin, les détecteurs auraient allumé les lumières du jardin, or tout est noir. Ne voyant rien de particulier, je m'écarte de la vitre.

Les bûches crépitent dans l'âtre, avec leur bonne odeur de bois. Pieds nus, je vais ouvrir l'armoire en acajou qui appartenait à l'arrière-grand-père de Benton, un industriel qui fréquentait les Carnegie et les Vanderbilt. Derrière les portes, je trouve les bouteilles d'alcool et les verres sagement alignés.

Je me sers un Macallan quinze ans d'âge, vieilli en fût de cerisier. Je pose vite mon verre sur la table de nuit car Lucy m'appelle en

FaceTime. Je prends la communication. Ma nièce apparaît à l'écran en survêtement gris.

Elle est assise sur un lit dans le dortoir de l'académie du FBI. Elle va y passer la nuit. Dans son regard, je discerne de l'inquiétude. Elle repousse ses cheveux courts d'un geste agacé. Les lumières font briller ses mèches rose doré.

— J'ai vérifié le système de surveillance, annonce-t-elle. Ce que tu as vu, ce n'est pas un cerf ou un gros animal quelconque. Sinon, les capteurs thermiques et autres détecteurs l'auraient repéré.

— Ce serait un hologramme ? demandé-je à contrecœur. Je ne vois pas d'autre explication.

— Exact.

— Il y a quelqu'un dans la propriété ?

— Non, tante Kay. Il n'y a personne.

— Tu es sûre ?

— Un intrus aurait été détecté par les capteurs IR et les caméras. Janet connaît son affaire, et moi aussi.

— Pour tout dire, je n'ai aucune envie de me retrouver nez à nez avec ce machin. Je l'ai vu traverser les fenêtres chez Dana Diletti.

— Je comprends. En tout cas, il n'y a personne dans la propriété, répète Lucy. C'est normal que ça te fiche les jetons. Je peux être chez toi dans une heure.

— Inutile. Benton arrive bientôt.

Je ne veux pas qu'elle s'inquiète pour moi ou qu'elle prenne des risques inconsidérés.

— Il vaut mieux que je vienne, insiste-t-elle en me regardant de ses yeux verts.

— Non, reste là-bas. Les routes sont dangereuses.

— Le Boucher est de sortie. C'est l'explication la plus probable. Il espionne et harcèle, y compris toi puisqu'on t'a vue à la télé toute la journée.

— Oui, tout ça à cause de Dana Diletti ! Sur cette affaire, je lui ai accordé une interview, une seule, et elle la diffuse en boucle. Maintenant tout le monde croit que je suis toujours fourrée avec elle !

— Il sait qu'on ne peut rien contre son fantôme ! tempête Lucy. Impossible d'attraper un hologramme, ni de l'abattre. Et ça ne laisse

aucun indice derrière lui.

— En ce moment, tes analyseurs de spectre ne repèrent aucun signal bizarre autour de la maison ?

— Non. Pas pour l'instant. Mais comme je te l'ai dit, nous n'arrivons pas à suivre les hologrammes du Boucher. On ne détecte rien, à moins de le voir sur une caméra ou de nos propres yeux.

Je perçois sa colère. Lucy déteste être dépassée, elle le prend comme un échec personnel.

— C'est pas rassurant de savoir que l'hologramme peut se balader où il veut, quand il veut.

Je surveille par réflexe les fenêtres.

— La bonne nouvelle, c'est que si le Boucher se manifeste en personne, on le saura immédiatement. Il ne peut désactiver notre système de surveillance, puisqu'on ne dépend pas uniquement du wifi. Tu as ton Glock avec toi, tante Kay ?

— Oui, je l'ai. J'espère que tu arriveras à passer demain pour qu'on s'offre les cadeaux. (Je préfère changer de sujet.) Tu pourras peut-être déjeuner avec nous ?

— D'accord. Et après je vous emmènerai à l'aéroport.

— On prendra un Uber, ce sera plus simple.

Je lui souhaite joyeux Noël et lui dis qu'elle me manque.

Je m'assois sur le lit, prends une gorgée de whisky, l'arrière-goût de cerise réveille mes papilles. Je me rends compte que je suis affamée. J'ouvre mon porte-documents et en sors le dossier médical de Rowdy O'Leary, les rapports de police et les multiples articles trouvés sur internet.

Je pose la pile de feuilles à côté de moi, couvre mes jambes avec la couette. Le feu a bien pris dans l'âtre, le bois claque et crépite. Je commence à lire le rapport de l'accident avec délit de fuite datant du 30 décembre, six ans plus tôt, qui a eu lieu à dix kilomètres de l'endroit où vit toujours la famille.

Le premier policier arrivé sur les lieux déclare que Rowdy a été percuté vers 22 heures. Une petite pluie tombait, il faisait nuit et il y avait de la brume. Un automobiliste a remarqué le corps sur le bas-côté et s'est arrêté. C'est cette personne qui a appelé les secours. Il n'y a eu aucun témoin. Personne n'a vu ce qui s'est passé.

L'enquête a été confiée à la police d'État. Quand Trad Whalen a interrogé Reba O'Leary le lendemain, elle lui a expliqué que Rowdy

courait souvent tard le soir. À cause du stress au travail, il était anxieux et avait des insomnies.

« Le monde des concepteurs de logiciel est un nid de vipères, affirmait Reba dans la transcription de leur entretien. Rowdy pense qu'on l'a arnaqué et même espionné, qu'on ne peut avoir confiance en personne. »

« Pourquoi quelqu'un voudrait espionner votre mari, avait demandé Whalen. Il s'agit de son travail, je suppose ? »

« Des tas de voleurs en col blanc sévissent dans la tech. Rowdy est un génie, les gens courent après ses idées. Et on lui en a volé quelques-unes, c'est sûr. Mais Rowdy peut être paranoïaque aussi, expliquait Reba. Il croit tout le temps que quelqu'un lui en veut, alors que c'est dans sa tête. Il a toujours été comme ça. »

« Vous pensez que quelqu'un pourrait lui vouloir du mal ? »

« C'est possible. »

« Pourquoi votre mari est-il si angoissé ? Il a peur de vous ? »

« Non, bien sûr que non. »

« Comment ça se passe entre vous, Reba ? Vous avez des problèmes conjugaux ? »

« Qui n'en a pas ? »

« C'est quoi votre voiture ? »

« Une Jeep Cherokee grise. » Par réflexe, elle avait donné le numéro de sa plaque d'immatriculation.

« Où étiez-vous pendant que votre mari faisait son jogging ? »

« Ici. Avec mes deux fils. Vous pensez que j'aurais… »

Elle n'avait pas terminé sa phrase.

14.

Rowdy O'Leary souffrait de multiples fractures dans le bas des jambes, dans le dos et l'occiput. Le motif de la grille de calandre s'était imprimé à l'arrière de ses genoux et sur la partie inférieure de ses cuisses.

Ses tibias et fibulas avaient été brisés en de multiples endroits et saillaient sous la peau. Les chirurgiens s'étaient demandé s'il ne valait pas mieux l'amputer. Pour la police, ce n'était pas un SUV ou un pick-up qui l'avait percuté, mais un véhicule très bas, telle une voiture de sport.

L'enquête auprès des carrossiers ne donna rien. Le chauffeur devait être ivre, roulait à vive allure les phares éteints. Et cette personne était parvenue à s'enfuir et à se cacher.

« C'est sans doute quelqu'un qui travaille dans le milieu automobile, capable de réparer tout seul son véhicule », avait déclaré Trad Whalen à un journaliste.

Je parcours les copies des articles de l'époque, les titres se faisant de plus en plus petits et anodins au fil du temps :

Un habitant gravement blessé pendant qu'il fait son jogging.

Un coureur de marathon fauché par une voiture.

Récompense pour identifier l'auteur de l'accident.

Plus aucun espoir de retrouver le chauffard.

D'après ce que je vois, la police n'a pas envisagé un seul instant qu'il pouvait s'agir d'un acte intentionnel. Au contraire, Whalen a rejeté la faute sur la victime. Il racontait à la presse que Rowdy courait en pleine nuit sur une route très empruntée, ce qui était fort dangereux.

« Malheureusement, il a croisé le chemin d'un conducteur saoul »,

déclarait Whalen sans aucune preuve.

Des documents avec diagrammes montraient que Rowdy avait été percuté par-derrière, et, sous le choc, l'arrière du crâne avait heurté le pare-brise du véhicule. Souffrant d'une contusion cérébrale, il avait été placé en coma artificiel le temps que l'œdème se résorbe. À son réveil, Rowdy n'avait aucun souvenir – juste un bruit de moteur derrière lui puis plus rien. Un trou noir.

Les deux années suivantes furent consacrées à la rééducation, pour réapprendre à marcher. Rowdy prit du poids et commença à voir un psychiatre. Il eut des crises de tachycardie et on lui posa un holter pour surveiller son cœur. Un cardiologue remarqua très vite des extrasystoles ventriculaires dues à un stress aigu.

Rowdy appelait de temps en temps la police pour avoir des nouvelles de son affaire, rapporte Whalen. Quand le Boucher avait commencé à tuer, dix mois plus tôt, l'anxiété de Rowdy décupla. Et l'enquête sur le tueur en série devint sa nouvelle obsession.

Apparemment, il avait contacté Whalen pour la dernière fois voilà un mois. *Sujet : Boucher Fantôme,* il est écrit dans le rapport concernant ce coup de fil.

« Quand j'ai demandé à Rowdy O'Leary s'il avait une idée de l'identité du Boucher, explique Whalen, il a commencé à proférer des accusations délirantes, en soutenant que c'était un complot du gouvernement. Il m'a paru de plus en plus instable et paranoïaque… »

Dans le dossier, je trouve une photo de Trad Whalen. Il porte son uniforme d'apparat bleu nuit. Son visage me dit quelque chose. Coiffé d'un chapeau de patrouille rabattu sur les yeux, il pose, le sourire austère, devant le drapeau américain. Il a une trentaine d'années, l'air mauvais avec sa coupe militaire et son nez écrasé de boxeur.

Maintenant, ça me revient… c'est à lui que j'ai eu affaire l'année dernière au Ivy Hill Cemetery quand je suis venue assister à l'enterrement de l'ancien gouverneur. Il faisait froid et il pleuvait à verse ce jour-là. C'était lui, ce policier désagréable qui m'a envoyée me garer à Perpète-les-Oies, juste pour m'embêter.

— Vous n'avez pas plus loin encore ? lui avais-je lancé en souriant pour cacher mon agacement.

— Ne me tentez pas. Estimez-vous heureuse et circulez !

J'avais été saisie par son hostilité comme s'il avait quelque chose contre moi. Encore un macho, ou un misogyne, m'étais-je dit. J'étais habituée à ce genre de comportement. Au début de ma carrière, personne ne voulait entendre parler d'une femme médecin légiste, et

encore moins d'une femme à la tête de tout le service.

Je me lève et vais arranger le feu avec le tisonnier. Une nuée de flammèches s'envole dans le conduit. J'ajoute une bûche quand j'entends une voiture s'arrêter devant le portail. Le moteur est quasi inaudible. Une bouffée de joie m'envahit : sur l'écran, je reconnais la Tesla de Benton.

Je le regarde entrer dans la propriété et se diriger vers l'ancien abri à carriole. Il descend de voiture. Je vois le nuage blanc de sa respiration, j'entends ses pas crisser dans la neige. Il a chaussé ses bottes avant de prendre le volant. Il en a toujours une paire dans le coffre en cas de mauvais temps.

Il chasse la petite congère qui s'est formée devant la double porte en bois. Les battants vénérables grincent sur leurs gonds quand il les ouvre. Il rentre sa voiture, referme les portes et les verrouille. Il remonte l'allée à pied jusqu'à la maison. Sur les images, je ne vois aucune trace du raton laveur ou du grand-duc. Pas de grognement, pas de cris bizarres. Les lumières rouges ont disparu.

J'enfile mes chaussons et descends en pyjama, en cherchant Merlin du regard. J'espère qu'il n'est pas redescendu à la cave. Le connaissant, il doit aller et venir devant la chatière fermée, furieux d'avoir perdu ses pouvoirs magiques.

Je coupe l'alarme et ouvre la porte pour accueillir Benton. Une bouffée d'air froid s'engouffre dans la maison.

— Dieu merci, tu es là ! lui dis-je. J'ai cru que tu n'arriverais jamais.

— Rien ne peut m'arrêter quand il s'agit de te retrouver, répond-il tandis que je réactive aussitôt l'alarme.

Il me sourit en me regardant au fond des yeux, ouvre son manteau noir qui met en valeur sa stature longiligne, son visage ciselé, ses cheveux platine. La première fois que je l'ai vu, j'étais la toute nouvelle cheffe de la médico-légale à Richmond et je l'ai trouvé irrésistible. C'est toujours le cas !

Ses joues, son nez sont rougis par le froid. Je prends sa mallette et la pose sur la desserte dans l'entrée.

— Bonjour, toi.

Il m'embrasse.

— Je suis si soulagée que tu sois rentré entier.

Je le serre dans mes bras, son manteau est trempé, sa peau glacée.

— Je sens que tu t'es accordé un petit plaisir sans moi, chuchote-t-il.

— Juste un doigt de whisky. (Je cherche ses lèvres pour qu'il goûte à nouveau.) Tu n'as rien remarqué d'anormal en arrivant ? De mon côté, je n'ai rien vu sur le moniteur.

— Rien. Pas même une souris.

Et je pense à Pinky. Je me demande si elle a été attirée par le cracker au Boursin.

— Tu veux boire quelque chose ? proposé-je. Après la journée que j'ai eue, il me faut bien un second verre. Voire trois ou quatre. Et toi aussi, tu as besoin de décompresser. Mais tu préfères peut-être te changer avant ? Cela dit, je te trouve très beau dans ce costume.

— Et c'est parti pour deux martinis. Au shaker, comme il se doit. J'enfilerai une autre tenue plus tard.

— Je ne sais pas… gin et whisky, je risque de faire des folies, lui susurré-je à l'oreille.

— Programme parfait ! Nous sommes seuls et n'avons pas à nous lever tôt demain. Et c'est sur prescription du docteur ! (Il me serre dans ses bras, pose son menton sur ma tête, humant mes cheveux.) Tu as pris une douche ?

— Oui. À l'IML. Et je t'assure qu'il le fallait.

— Merci pour cette attention.

— Ça m'inquiète de partir demain. Avec tout ce qui se passe. Dorothy et Marino qui s'embrouillent. Ces trucs bizarres dehors. Le Boucher qui va frapper. Et Dana Diletti qui joue l'héroïne en voulant rester chez elle ! Il y a tant de problèmes à régler.

— C'est toujours comme ça, non ? Chaque fois qu'on s'en va, on a l'impression que le monde va s'écrouler sans nous.

Il n'a pas tort.

— Et pour couronner le tout, Maggie fait encore des siennes, lui dis-je alors qu'il accroche son manteau. Elle veut savoir ce que j'ai trouvé sur Rowdy O'Leary. Bien sûr, je ne risque pas de le lui dire.

— En quoi ça l'intéresse ?

Benton retire ses bottes.

— Quelqu'un lui a parlé de cette affaire et du squelette qu'on a retrouvé au cimetière de Mercy Island. En d'autres termes, elle est en mission pour quelqu'un.

Nous traversons le salon, avec son odeur si rassurante – mélange d'encaustique, de bougies parfumées et de vieux bois. Le sapin

artificiel monte jusqu'au plafond. Ses guirlandes et ses lumières me rappellent à quel point je déteste tout ce clinquant et ce kitsch.

Mais c'est ma concession pour Dorothy et Marino. Comme il l'a dit à Reba O'Leary, Dorothy commence à installer les décorations de Noël dès la fin de Thanksgiving. Tous les ans, elle veut se surpasser, et va toujours plus loin dans les accessoires et le mauvais goût.

Cette année, elle a installé à côté de la cheminée un père Noël en plastique grandeur nature, avec une houppelande rouge et une hotte pleine de faux cadeaux. Dès que le capteur détecte notre présence, le machin s'allume, bouge les yeux, sa grosse bouche s'ouvre et…

« JOYEUX NOËL ! HO ! HO ! HO… ! »

Il beugle ça en boucle !

Nous traversons vite le salon. Nos pas ne font aucun bruit sur les tapis anciens qui sont dans la famille de Benton depuis des générations. Nous contournons le piano en bois de rose sur lequel Dorothy et Lucy jouent sans l'aide de partition. L'instrument appartenait autrefois à la grand-mère de Benton. Je ne l'ai pas fait accorder depuis longtemps. Arrivée au bout de la salle à manger, je pousse les portes saloon qui mènent à la cuisine. J'actionne l'interrupteur, les appliques vert-de-gris éclairent les briques qui affleurent sous l'enduit de plâtre. Les casseroles et les poêles de cuivre luisent au-dessus du billot. À cette époque de l'année, la vieille cheminée est une bénédiction.

Benton sort la bouteille de gin, le pot d'olives au piment. Dans un placard, il prend deux verres à pied et le shaker. Alors qu'il prépare nos cocktails, je mets à décongeler la pâte à pain et mes boulettes à la sauce tomate. Je m'installe avec une planche à découper et un couteau.

J'émince des tomates, des concombres, des petits oignons et des poivrons récoltés ce matin dans la serre qui est chauffée en hiver. Je pense à nouveau aux bruits que j'ai entendus au moment où Marino s'en allait. Des animaux sauvages pourraient être attirés par mes fruits et légumes ?

— Ce n'était pas un cerf, un coyote ou un ours, annoncé-je. Rien de connu. Et les sphères rouges ressemblaient aux yeux de l'hologramme de la vidéo de Dana Diletti. D'ailleurs, Lucy est du même avis.

— Mais tu as entendu des grognements, répond Benton en remplissant son shaker de gin et de glace.

— Sur le coup, je me suis dit que c'était peut-être le raton laveur. Il était tout près de la maison quand je l'ai vu. Et il boitait. Et non, ce

n'est pas ça qui a grogné et hurlé. Je ne sais pas ce que c'était, mais je peux te dire qu'on se serait cru dans la jungle dehors !

— Un animal blessé peut se montrer agressif, me lance Benton par-dessus le vacarme du shaker. J'irai jeter un coup d'œil demain avant qu'on parte à l'aéroport. Mais s'il y a une bête blessée, on ne pourra rien faire pour elle. Il n'y a plus personne à Noël.

— Sinon j'appellerai Fabian. Il passera pendant notre absence et aidera Marino à gérer.

Benton nous sert nos cocktails.

— À la tienne ! lance-t-il en me tendant mon martini.

Nous trinquons.

Je verse de l'huile d'olive vierge et du vinaigre de vin sur la salade panzanella, ajoute de la burrata et des croûtons. Je saupoudre de basilic, de quelques câpres et anchois, pendant que Benton dresse la table près de la fenêtre, là où l'on a installé les mangeoires à oiseaux. Les stores sont baissés. Personne ne peut nous voir. Je continue pourtant à me sentir observée.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demandé-je en lui faisant goûter la salade.

— Superbe, mais il manque quelque chose. (Il mâche sa bouchée de bon cœur.) Qu'est-ce que j'ai faim !

— Un peu d'ail ? (Je goûte à mon tour :) Oui, c'est ça.

— J'ai l'impression qu'il y a eu une convergence d'événements. (Il dépose sa fourchette dans l'évier.) Les lumières rouges n'ont peut-être rien à voir avec les cris et les grognements. Aucun témoin n'a rapporté que l'hologramme émettait ce genre de sons. Et on a rien de tel sur les enregistrements.

— Avant qu'il ne soit trop tard… (Je lève mon cocktail.) Joyeux Noël. À nous, Benton !

Nous faisons tinter à nouveau nos verres. Il me sourit.

— Je ne voudrais être avec personne d'autre que toi ce soir.

*

Il est près de 23 heures quand nous nous mettons à table. On a baissé les lumières, une grosse bougie nous éclaire. Benton a mis sur la chaîne hi-fi la suite de *La Nuit de Noël* de Rimski-Korsakov, le merveilleux barolo décante, et j'ai posé la bouteille sur la table pour

que nous puissions admirer l'étiquette, un 2016, un très bon millésime.

La cuisine sent l'ail et le bon pain, il y a du feu dans la cheminée. Benton a enfilé un pyjama, celui en tartan Black Watch que je lui ai offert pour Noël l'année dernière. Il est magnifique dans cette lueur orangée. Les sourcils froncés, il m'écoute lui raconter notre visite chez Reba O'Leary.

Tout en dévorant la panzanella, je lui parle aussi du dossier médical, des rapports de police et de mes craintes à propos de Trad Whalen.

— Ça peut intéresser l'équipe qui enquête sur le Boucher. Je préfère donner toutes les infos, même si certaines ne sont pas utiles. Pour tout dire, après avoir visité le bureau de Rowdy O'Leary et écouté sa femme, je crois vraiment qu'il avait de sérieux problèmes psy. Il était angoissé. Et obsédé par les meurtres.

— Comme beaucoup de personnes. Et je les comprends ! (Benton soulève son verre de barolo et fait jouer sa robe rubis à la lumière.) Tu n'imagines pas le nombre de renseignements qu'on reçoit sur la hot-line du Boucher. La plupart proviennent de déséquilibrés. Ils parlent de complot, d'opération secrète du gouvernement.

— Tout le monde pense que c'est à cause du Boucher que Rowdy prenait son revolver quand il allait pêcher ou faire des courses, que c'était pour ça qu'il était devenu un maniaque de la sécurité. Mais ça n'avait probablement rien à voir avec les meurtres. C'est peut-être autre chose qui lui faisait peur.

— La dépression avec tendance paranoïaque peut produire ce genre d'effet. (Benton prend un morceau de pain tout chaud et croustillant et le trempe dans la sauce tomate.) Reste à savoir comment il était avant de se faire renverser.

— D'après lui, ce n'était pas un accident. Il était persuadé qu'on l'avait percuté volontairement.

— Ça reste une opinion purement personnelle. (Benton pose sa fourchette sur le bord de son assiette.) Quand ça ne tourne pas rond là-dedans… (Il tapote sa tempe.) Les gens se mettent à croire des tas de choses. C'est triste mais c'est comme ça.

— Depuis, il travaillait de chez lui. Il dépensait sans compter. Je me demande où il trouvait cet argent. Il a payé en liquide une bague avec une émeraude. On ne sait même pas s'il avait réellement des clients.

— Demandons à Janet, répond Benton tandis que la neige tapote contre les vitres.

Quand il se lève de table, il crée un courant d'air qui fait vaciller la flamme de la bougie. Il va récupérer sa tablette en charge sur le comptoir, revient s'asseoir et sélectionne l'appli Janet. Dans la seconde, l'avatar apparaît à l'écran, avec son joli minois. Nous rapprochons nos chaises pour nous tenir l'un à côté de l'autre.

15.

— Bonsoir, Benton. Bonsoir, Kay. C'est toujours un plaisir de vous voir ensemble, susurre CyberJanet avec un sourire mutin et force battements de cils. Joyeux Noël à vous deux.

— Joyeux Noël à toi aussi, Janet, répond Benton comme si c'était une vraie personne.

— On regrette que tu ne sois pas là, ajouté-je en toute sincérité.

— Mais je suis là ! (L'avatar émet un petit rire rauque comme la vraie Janet.) Pile en face de vous. Très chic vos pyjamas, soit dit en passant.

Elle est la copie conforme de l'originale. Ses longs cheveux châtains sont coiffés comme de son vivant. Je retrouve son visage aux traits délicats, ses yeux noisette, ses gestes précis et élégants, sa voix douce et mélodieuse. Désormais, Janet aura toujours la trentaine, restera belle sans maquillage, et portera ce pull noir.

Elle a autour du cou le pendentif que lui a offert Lucy. Sur la petite plaque d'or rose est gravé le symbole de l'infini. Quand elle bouge sa main, son alliance en diamant scintille. Sa Breitling indiquera à jamais 11 h 11, l'heure officielle de sa mort à l'hôpital de Londres.

Impossible de voir le reste des habits car elle est filmée en plan taille. Elle ne peut pas se lever et encore moins marcher, mais je suppose que Lucy va régler ça dans la prochaine mise à jour. Pourvu qu'elle ne transforme pas CyberJanet en hologramme ! Je ne suis pas prête pour ça et j'imagine déjà l'effet sur Dorothy…

Je comprends très bien que ma sœur se fasse piéger émotionnellement en interagissant avec une IA. Parler à CyberJanet peut être très addictif. De mon côté, je limite au maximum mes échanges avec elle. Il ne faut surtout pas que cela devienne une habitude. D'autant qu'elle a tendance à s'occuper de ce qui ne la

regarde pas et qu'elle raconte tout à tout le monde. Bref, je reste sur mes gardes.

— Je suis soulagée que Benton ait pu rentrer à la maison sans encombre malgré ce mauvais temps, déclare-t-elle. Je vois que vous avez dîné tard. (Elle regarde les assiettes sur la table.) Tu as fait de la panzanella, Kay ?

— Exact, réponds-je en me souvenant qu'elle voit tout avec la caméra de la tablette.

CyberJanet peut aussi utiliser toutes les caméras de surveillance, y compris celles à l'intérieur, même si elles sont éteintes en ce moment.

— Et aussi des boulettes avec ton pain délicieux. Comme ta cuisine me manque ! C'était tellement bien quand on discutait à table. Et je vois que vous avez entamé une très bonne bouteille. Un barolo Giuseppe Rinaldi, 2016. Charpenté et aérien en même temps.

Elle se tourne vers Benton.

— Ce serait plus économique de les acheter par caisse, lui annonce-t-elle. (Elle a raison !) Ton caviste d'Old Town te ferait une remise de 20 %.

— Merci du conseil, répond-il, guère convaincu en remplissant nos verres.

— Le 2019 vaut le détour aussi. Avec une légère note de framboise et d'orange sanguine.

— Oui, je l'ai goûté, réplique Benton sur la défensive. Mais je préfère celui-ci.

— Je ne doute pas qu'il soit délicieux.

Elle nous regarde lever nos verres, envieuse.

La vraie Janet adorait le vin, en particulier les rouges délicats, tout en nuances. Pour un peu, je lui avouerais que je regrette de ne pas pouvoir trinquer avec elle. Mais ce serait bizarre de dire ça à un algorithme.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? demande-t-elle.

Je lui explique ce qui s'est passé tout à l'heure dans l'allée.

— Tu peux retrouver les deux sphères rouges sur les enregistrements et les montrer à Benton ? J'aimerais qu'il voie ça de ses propres yeux.

Aussitôt, CyberJanet disparaît de l'écran et une vidéo commence. Les globes rouges luisent dans le brouillard, en sustentation comme de

minuscules OVNI.

— C'est quoi à ton avis ? demandé-je à CyberJanet.

L'avatar revient à l'écran. Elle a un air grave, presque inquiet.

— Les capteurs n'ont détecté ni mouvement ni aucune transmission électronique. L'image est dans le spectre des sept cents nanomètres, à une fréquence de quatre cents térahertz.

— En clair ? intervient Benton.

— En clair, c'est une projection comme au cinéma – pas sur une toile, mais sur les molécules présentes dans l'air.

— Donc un hologramme ? Comme les yeux rouges du fantôme du Boucher. Lucy pense que c'est ça qui était dehors.

— Et comme d'habitude, Lucy a raison, confirme CyberJanet avec un hochement de tête empreint d'admiration. Oui, c'est peut-être bien un hologramme du Boucher. Ce truc reste transparent pour nos capteurs, aucune signature électromagnétique, du moins tant que l'opérateur ne reprend pas les commandes. Quand le programme tourne de façon autonome, on ne peut rien détecter, hormis dans le spectre visible. En d'autres termes, on ne le voit qu'avec les yeux. À part ça, aucune trace, aucun signal.

— Juste par acquit de conscience, tu es certaine qu'il ne peut pas s'agir d'un animal ? insiste Benton. Un coyote par exemple. Voire un puma. Officiellement, il n'y en a pas en Virginie du Nord, pourtant on en a vu… Chez certains animaux, la lumière se reflète sur la rétine et ça leur fait des yeux rouges.

— Non, ce n'était pas un animal. Aucune signature thermique. Ou alors la bête avait la même température que l'air ambiant. Autrement dit, elle était morte et congelée.

— Maintenant Janet, poursuis-je, tu veux bien passer les enregistrements des bruits que j'ai entendus – les grognements, les craquements des branchages et le reste ?

Elle disparaît encore de l'écran pour diffuser de nouvelles images des caméras de surveillance. On me voit sur le perron parlant à Marino qui est au volant, sa vitre baissée. Et soudain un grand fracas résonne dans les bois.

— La vache ! souffle Benton en prenant son verre.

Nous écoutons les grognements, les cris et les hululements étranges, et le grondement sourd tout proche.

— Ça venait de quel coin de la propriété ? Le grondement semblait

tout près de la maison. Mais pas les autres sons, le craquement des branches, les cris…

L'avatar réapparaît à l'écran, l'air préoccupé.

— Les grognements et les cris venaient du côté de la serre, répond Janet.

— Depuis le début, je suis contre ce machin ! lâche Benton. (C'est à moi qu'il s'adresse.) Ça peut attirer tout un tas de bêtes. Même si j'adore avoir des légumes frais.

Malgré ses objections, j'avais acheté cette serre dans une brocante peu de temps après notre emménagement. Jusqu'à l'été dernier, elle était stockée démontée dans la cave. Ça m'a pris un temps fou de l'assembler et d'y mettre le chauffage.

— Les bêtes ne peuvent ouvrir la porte, expliqué-je. Même un raton laveur ou un ours. Pour entrer, il faut presser son pouce sur la poignée. Sinon, ça reste fermé.

— Les grondements, c'était quoi ? demande Benton à Janet. Tu as une idée ?

— La signature acoustique est celle d'un raton laveur. C'est peut-être celui qui a traversé l'allée quand Kay et Marino sont arrivés.

— Il y a un moyen de savoir s'il a la rage ? m'enquiers-je. Parce que ce serait le pompon !

Je regarde Merlin qui est couché dans son panier près du feu.

— Je n'ai remarqué ni bave ni signe de désorientation, indique CyberJanet. Il ne poussait aucun gémissement, ne montrait aucun signe d'agressivité.

Elle nous apprend que l'animal vit dans un arbre creux près de la maison depuis un moment déjà. Les capteurs l'ont vu rentrer dans sa tanière après que j'ai refermé la porte. Ces dernières semaines, les caméras l'ont filmé dans l'allée. Jusqu'à ce soir, il ne boitait pas.

— Il a des plaies à la tête et une patte abîmée. Il a dû se battre avec un autre animal, poursuit-elle. (Je pense au grand-duc.) Mais on n'a pas les images de la bagarre.

— Et les cris, les hululements bizarres, c'était quoi ? insisté-je en ayant de la peine pour ce raton laveur.

Je vais envoyer un e-mail à Fabian. Puisqu'on sait où vit cette bête, ça ne devrait pas être trop compliqué de l'attraper.

— Les cris et les hululements posent problème. Je suis désolée, je

n'ai pas de réponse. Ces vocalisations ne sont pas dans mes bases de données.

— Comment est-ce possible ? (Benton fait tourner son vin devant la flamme de la bougie et prend une nouvelle gorgée.) Tous les sons d'animaux de la terre ont été enregistrés, non ? Tu as accès à tout ça.

— La signature acoustique ne correspond à aucun animal connu sur cette planète.

Janet lève les yeux, les sourcils en accent circonflexe, comme de son vivant quand elle avait une question épineuse à résoudre.

— C'est peut-être généré par ordinateur ? avance Benton. Ce serait un faux ? Un leurre ? Un son associé à l'hologramme ?

— Nous enregistrons en hi-fi sans perte. Les sons contiennent des fréquences inaudibles à l'oreille humaine. Ce n'est donc pas un fake. Ce sont des sons naturels.

— Donc quelque chose de réel a brisé des branches, crié et hululé ? Et il s'agit d'un animal inconnu sur terre, c'est bien ce que tu dis Janet ? insisté-je pour être sûre.

— C'est de la folie ! s'exclame Benton. Et ce machin était chez nous !

— Je suis désolée Benton. Je n'ai pas de réponse. (CyberJanet a l'air aussi chagriné que nous.) Tu as eu raison Kay de retirer son collier à Merlin. Et je vous déconseille fortement de sortir pour aller voir de quoi il s'agit. Surtout la nuit et par ce temps.

— Aucun risque, réponds-je pour nous deux. On ne bouge pas d'ici.

— Pendant que tu es là, Janet, j'aimerais te parler d'un truc, lance Benton.

— Avec plaisir. Je suis à ta disposition. (Elle sourit, son regard fixé sur la bouteille de barolo.) Votre vin me fait tellement envie…

*

Benton lui demande si elle a des infos sur Rowdy O'Leary, en particulier sur ses projets et ses clients.

— Rowdy O'Leary est décédé, commence-t-elle. Son corps décomposé a été retrouvé aujourd'hui dans le Potomac à 12 h 15. Il a été emporté par le courant sur quinze kilomètres et a été découvert par quelqu'un promenant son chien. Le corps était à demi submergé, coincé entre des rochers et des débris.

— Oui, nous sommes au courant, déclare Benton.

— Sa société d'informatique, c'est du vent, poursuit CyberJanet. Depuis qu'il a été renversé par une voiture, il ne travaille pas, en dépit de ce qu'il raconte à tout le monde, y compris à sa famille. De temps en temps, il envoie un SMS à son épouse pour lui dire qu'il est avec un client, mais ce n'est pas vrai.

À l'évidence, CyberJanet vient de pirater le téléphone de Rowdy. Ou celui de Reba. Voire les deux.

— Depuis six ans, il n'a déclaré aucun revenu à l'administration fiscale alors qu'il perçoit 90 000 dollars chaque année, annonce-t-elle. Et il en doit trois fois plus aux banques.

— S'il n'a pas de clients comment gagne-t-il cet argent ? demande Benton.

— Rien n'indique qu'il le gagne. Il n'y a aucune trace d'un quelconque travail dans ses communications électroniques. L'argent est viré en trois versements, chaque année aux mêmes dates. En février, juin et décembre. Toujours le 10 du mois, toujours le même montant.

Janet a maintenant accédé aux e-mails de Rowdy et à ses comptes en banque.

— Tu sais qui lui verse cet argent ? s'enquiert Benton.

— Les virements proviennent d'un compte aux îles Caïmans.

— On peut en retrouver l'origine ?

Nous échangeons un regard entendu. Le généreux donateur tenait à passer sous les radars.

— Le compte est au nom de la West Bay Software Solution, une société écran. Comme vous le savez, les Caïmans sont un paradis pour le blanchiment d'argent et les transferts de capitaux clandestins.

— Il recevait ces sommes avant son accident ? m'enquiers-je.

— Non. Les versements ont commencé deux mois après.

— Aucune chance de savoir qui le payait ? insiste Benton. Ni pour quoi ?

— Je n'ai pas accès à cette information. Toutes mes excuses, Benton. Je ne trouve aucune trace de ces paiements en ligne. Et rien dans le dossier de Rowdy O'Leary chez Constable, Birch & Goldberg, explique-t-elle.

Elle vient de pirater le système informatique d'un cabinet d'avocat !

— Je me demande si sa femme avait connaissance de ces paiements, dis-je.

— À en croire ses messages, elle pensait que son mari se faisait un peu d'argent en jouant ou en travaillant de temps en temps pour un client. Rien n'indique qu'elle était au courant de ces virements. Le dernier date de deux semaines.

— C'est comme ça qu'il a eu l'argent pour acheter cette émeraude.

— Il a fait un retrait à un distributeur après avoir reçu le paiement de décembre. Trois mille dollars.

— Je te remercie Janet, déclare Benton. Nous avons tout ce qu'il nous faut.

— C'était un plaisir de parler avec vous deux, répond-elle avec une pointe d'émotion parfaitement imitée. C'est dommage que Lucy ne puisse être avec vous ce soir. Je sais qu'elle a parfois un coup de blues à Noël. J'essaie de la réconforter comme je peux.

— Oui, elle est coincée à Quantico, réponds-je.

Évidemment, CyberJanet le sait.

— J'ai parlé à Dorothy ce soir, avant que Marino ne rentre, annonce l'avatar d'un ton qui n'augure rien de bon. Je ne voulais pas causer de soucis entre eux, je t'assure Kay. Benton est au courant du cadeau que t'a fait Marino… ?

Avant que je ne réponde, Benton ferme l'appli et retourne la tablette sur la table. C'est son réflexe dès que CyberJanet aborde des sujets personnels, viole notre espace intime.

— Quel cadeau ? me demande-t-il en me regardant dans les yeux.

Je lui explique qu'une séance au spa de l'hôtel m'attend à notre arrivée à Londres.

— Aïe !

— Aïe ! Exactement ! Tu imagines la réaction de Dorothy quand Janet en a fait tout un plat parce que c'était un cadeau trop personnel, poursuis-je en emportant les assiettes.

— Je vois le tableau ! confirme Benton en remplissant nos verres.

Je vide les restes dans la poubelle.

— J'ai l'impression que Rowdy O'Leary trempait dans quelque chose de louche et qu'il a été dépassé.

— C'est pour ça qu'il est devenu aussi parano. (Benton apporte nos

verres de vin et les pose sur le comptoir.) En fait, il avait sans doute raison de se méfier. Quelqu'un a commencé à le payer après son accident.

— Reste à savoir pourquoi.

— Aucune idée.

— 90 000 par an, c'est une coquette somme.

J'ouvre le robinet de l'évier. Benton prend un torchon.

— Quelqu'un achetait son silence ? Auquel cas, c'est normal qu'on n'ait jamais retrouvé le conducteur.

— Tu crois que le gouvernement serait derrière ? avancé-je. Que Rowdy gênait quelqu'un et qu'ils ont voulu l'éliminer ?

— Ça ne tient pas debout, répond-il en essuyant les assiettes à mesure que je les lave. Si les fédéraux voulaient le neutraliser pour je ne sais quelle raison, il ne serait plus de ce monde depuis longtemps.

— J'espère que tu pourras récupérer ses dossiers et les disques durs de sauvegarde qui sont dans son coffre-fort – avant qu'ils ne disparaissent. Ces pièces peuvent intéresser le Secret Service et le FBI. En particulier, s'il y a une brebis galeuse dans les hautes sphères à Washington, ou si c'est du blanchiment d'argent, ou de la fraude fiscale.

— Je m'en occupe. Je préviens Lucy.

En utilisant sa messagerie cryptée, il lui envoie un texto, pendant que je contacte Fabian pour lui parler du raton laveur blessé. Peut-être pourra-t-il passer aider Marino à attraper la pauvre bête pour l'emmener au refuge ? Il me répond tout de suite avec les émojis « pouce levé » et « stéthoscope ».

— Une équipe se charge du coffre de Rowdy O'Leary, m'annonce Benton.

Et je ne veux pas connaître les détails. Je m'inquiète pour Lucy.

— Comment va-t-elle ?

— Elle regrette de ne pouvoir être avec nous.

Nous quittons la cuisine. Le tonnerre gronde, la neige devenue grésil fouette le flanc de la maison.

— Elle est avec Tron, m'indique Benton.

Sierra Patron, dite Tron, est la partenaire de Lucy au FBI. C'est aussi une amie de la famille.

— C'est triste de passer la nuit de Noël au dortoir. Au moins elles sont ensemble, soufflé-je alors que nous revenons vers l'entrée. Qu'est-ce qu'elles ont mangé ?

— Cheeseburgers et bière au Board Room de l'académie du FBI, me répond-il.

J'y suis allée de nombreuses fois avec Lucy. J'éteins le sapin, et ignore le père Noël de plastique qui nous salue à nouveau :

« JOYEUX NOËL ! HO ! HO ! HO… ! »

Dans notre chambre, il ne reste plus que des braises dans l'âtre. Le feu repart dès que j'ajoute du petit bois et une nouvelle bûche. Il est tout juste minuit passé quand Benton et moi nous nous mettons au lit.

— Joyeux Noël, Kay. Je peux te donner un de tes cadeaux tout de suite si tu veux.

— Tout dépend du genre de cadeau.

Je me serre contre lui dans la lumière des flammes.

— Je crois que tu le sais, chuchote-t-il.

Et il commence à déboutonner mon pyjama.

16.

Le vent mugit autour de la maison comme dans un film d'horreur, des restes de cauchemars se dissolvent tels des lambeaux de nuages. Je tends la main vers mon téléphone qui vibre sur la table de nuit. Il est 5 h 25.

— Oh non…, me lamenté-je en allumant la lumière.

— Qui c'est ? marmonne Benton, la tête enfouie dans les oreillers. (Quand je lui annonce que c'est Marino, il se redresse. Mon téléphone bourdonne comme un gros insecte.) Qu'est-ce qu'il a encore ?

— Bonjour, Marino, réponds-je en allumant le haut-parleur. Quelque chose me dit que tu ne nous appelles pas pour nous souhaiter bon voyage.

Je me frotte les tempes. J'ai une petite gueule de bois.

— Je suis vraiment désolé de te réveiller. (Il doit être près d'un aéroport. J'entends un avion passer au-dessus de lui.) Je voulais t'annoncer la nouvelle tout de suite. Pour que tu puisses décider de ce que tu veux faire.

Il parle très vite. Je le sens excité comme une puce.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je prends mon calepin et un stylo dans le tiroir de la table de nuit.

— Le Boucher Fantôme vient de frapper ! Exactement comme tu le craignais !

— Ne me dis pas que c'est Dana Diletti qui…

— On s'est inquiétés toute la nuit pour cette pétasse, mais c'est pas elle qu'il visait. Je me demande s'il ne nous a pas envoyés exprès sur une fausse piste. On était persuadés que c'était Diletti la prochaine et il a frappé ailleurs.

Je note la date, 25 décembre. Noël. Benton écoute la conversation tout en allumant son téléphone.

— On a deux victimes, ici à Alexandria, poursuit Marino. Une femme, une psychiatre, morte dans son lit. Et un homme, encore vivant. Zain Willard, vingt-trois ans, étudiant à William & Mary. Il est en stage à la Maison-Blanche si j'en crois son badge et ses effets personnels trouvés sur place.

— Willard ? Comme le sénateur Calvin Willard qui fait campagne pour la présidentielle ?

Pendant ce temps, Benton consulte ses messages sur son appli cryptée.

— Oui, c'est son oncle il paraît. Ça explique ce stage en or et pourquoi les fédéraux ont débarqué. Ça va être un beau foutoir. Ce n'est pas le moment de partir en vacances, lance Marino, comme si j'étais une tire-au-flanc.

— Et la femme ? (Je tourne une page de mon carnet.) On a un nom ?

— Georgine Duvall, répond-il. (Un frisson glacé me hérisse les cheveux.) C'est chez elle que ça s'est passé.

— Je crois que je la connais. (Je regarde Benton en coin.) Si c'est la même Georgine Duvall, on s'est rencontrées quand Lucy était à l'université.

En réalité, c'est bien plus qu'une simple connaissance. J'ai été très proche de cette psychiatre.

— Née à Charlottesville, le 1er août 1965, récite Marino. Son mari est Liam Duvall, décédé il y a huit ans – à ce que j'ai lu sur internet. Je n'ai rien demandé à Janet, pas après les saloperies qu'elle m'a faites.

— J'ai les mêmes infos, confirme Benton.

— C'est bien elle. (Je suis sous le choc.) Qu'est-ce qui te fait croire qu'il s'agit du Boucher ? Commençons par le début.

— Le fantôme est apparu dans le brouillard. Je l'ai vu de mes propres yeux ! Et je dois reconnaître que ça fout bien les jetons. À en avoir une crise cardiaque !

— Où tu l'as vu ?

— J'étais en patrouille avec Fruge. C'est une longue histoire. Pour la faire courte, quand je suis rentré à la maison, Dorothy était bien remontée et elle m'a conseillé de foutre le camp. C'est ce que j'ai fait et je me suis dit : autant me rendre utile.

Comme Blaise Fruge travaillait cette nuit, il a décidé de lui tenir compagnie. Elle l'a récupéré devant chez lui. Ils n'étaient pas loin de Mercy Island quand l'alerte est tombée à 3 h 45.

— Alors qu'on se rendait sur la scène de crime, Fruge et moi avons vu le fantôme. Il a traversé la rue, juste sous notre nez !

— Et tu es où en ce moment ? Sur les lieux ? J'entends du bruit, comme si tu étais dehors près d'un aéroport.

— C'est parce que je suis à un kilomètre au sud de Ronald-Reagan. À Mercy Island. Sur un belvédère et je me les gèle. Heureusement qu'il neige plus.

— Mercy Island ? Mon Dieu…

Je songe aux restes du squelette que m'a montrés Cate Kingston hier soir.

— Georgine Duvall travaille à l'HP et habite une de ces maisons chics au bord du fleuve, explique Marino. Comme d'habitude, le Boucher a coupé le wifi et j'ai dû sortir par ce temps pourri pour trouver du réseau.

— Qui protège la scène de crime ? demandé-je, en prenant des notes.

— Fruge. Elle est devant la porte d'entrée. Elle interdit l'accès. T'inquiète, personne ne va s'approcher du corps avant ton arrivée. Ou celle de Schlaefer. Tout dépend de ce que tu décides. Je sais que tu n'es pas censée travailler aujourd'hui.

— Tu l'as appelé ?

Mais je connais déjà la réponse.

— Non. Je préférais t'en parler avant, dès que j'ai su que c'était un coup du Boucher. Je me suis dit que tu voudrais peut-être t'occuper perso de cette affaire.

Bien sûr, Marino espère que je vais venir et pas envoyer Doug Schlaefer, mon médecin adjoint pendant que je pars en vacances. Benton échange des messages sur son téléphone. À l'évidence, on lui donne des tas d'infos.

J'observe son visage grave éclairé par la lampe de chevet, ses traits acérés accentués par les ombres tandis qu'il tape un nouveau SMS. Il relève les yeux, me regarde et secoue la tête. Je sais ce qui va arriver, ou plutôt ce qui ne va pas arriver.

La scritta è sul muro, comme disait ma mère.

Oui, c'était écrit. Bien sûr, c'est ce qu'il y a de mieux à faire – pourtant je suis très déçue. Benton et moi attendions ces vacances depuis si longtemps, nous avons commencé à préparer notre voyage dès le début de l'année ! Et d'un coup, ce beau rêve s'écroule. Encore un projet qui ne verra jamais le jour.

— Georgine Duvall a été tuée dans son lit. De multiples coups de couteau, et il lui a tranché la gorge. (Les détails que me donne Marino me sont bien trop familiers.) Elle a saigné beaucoup et a dû mourir vite. Elle devait être morte ou quasiment quand le Boucher a commencé à la mordre avant de balancer de l'eau de Javel partout. Il a fait pareil avec les trois autres femmes.

— Et l'homme qui a survécu ? Zain Willard ? Qu'est-ce qui lui est arrivé, demandé-je en continuant à prendre des notes.

— Il a été sévèrement tailladé et a été transporté à l'hôpital. Mais il va s'en sortir.

— Ils dormaient ensemble quand l'attaque a eu lieu ?

— Non, je ne pense pas qu'ils avaient ce genre de relation.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— D'abord, elle est plus âgée. Elle pourrait être sa mère.

— Ce qui ne signifie rien.

— Vu son apparence, je suis pas sûr que les femmes soient sa tasse de thé.

— Évitons les conclusions hâtives.

Pendant ce temps, Benton échange des messages avec Lucy.

*

À ce que je lis sur son écran, Lucy et Tron sont arrivées à Mercy Island, l'ancien domaine de l'hôpital psychiatrique. Elles vont traquer le signal qui a mis HS le wifi. Je les imagine en tenue d'intervention, agitant partout les antennes de leurs analyseurs de spectre.

— Les victimes se trouvaient dans des chambres différentes, et pas au même étage, poursuit Marino. Zain Willard a entendu des cris et est descendu au rez-de-chaussée. C'est là qu'il a été attaqué. L'électricité était coupée – et elle l'est toujours. Il n'y voyait rien. Alors, il a fait le mort jusqu'à ce que l'agresseur soit parti. C'est du moins sa version.

— Il aurait eu une raison de tuer Georgine Duvall ? Et de maquiller son crime pour que ça ressemble à une attaque du Boucher ?

— Tu me connais. Je suspecte toujours tout le monde, répond Marino alors que Benton se penche vers mon téléphone.

— Bonjour, Pete. C'est Benton.

— J'espère bien que c'est toi qui es dans son lit ! Sinon Kay et moi, on va causer ! lance Marino. Qu'est-ce que tu fais encore là ? Je t'imaginais déjà en route pour la salle de crise de la Maison-Blanche. Ou direction Langley, ce repaire de barbouzes et d'allumés du ciboulot !

Je ne sais pas pourquoi il fait allusion à la CIA.

— C'est la quatrième fois en six mois qu'une professionnelle de la santé est visée, répond Benton en parcourant les informations envoyées par Lucy. Cette fois, le lieu a une importance.

— Le nid de coucou préféré de Kay ! réplique Marino. Je me demande si le Boucher a un lien personnel avec cet HP. Il s'agit peut-être d'un ancien interné, d'un petit génie qui aurait pété les plombs.

— Tu sais comment le tueur est parvenu à pénétrer dans la maison ?

— Il n'y a aucun signe d'effraction. Pas de traces de pas, entrant ou sortant. Juste celles du policier qui a découvert la femme. Elle était morte. Et on voit encore la traînée de sang laissée par Willard quand il est sorti de la baraque pour trouver un signal. En même temps, avec ces conditions météo, aucun indice ne tient. Et c'est pire maintenant. Tout est en train de fondre.

— Des empreintes de voiture ? Le Boucher avait forcément un véhicule pour venir jusqu'ici. À moins qu'il n'ait déjà été sur place, à l'affût.

— Quand le flic est arrivé, il n'y avait aucune trace de pneus sur la route menant à la maison. Il est catégorique.

— Ou alors la pluie les avait déjà effacées, avance Benton.

— C'est bizarre Kay que tu connaisses cette psy, reprend Marino.

Je ne lui ai jamais parlé de Georgine Duvall. À l'époque cela ne le regardait pas.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas été en contact avec elle, expliqué-je. J'ignorais qu'elle avait emménagé à Alexandria, et que son mari était décédé. Aux dernières nouvelles, elle habitait dans un haras à Charlottesville.

— Apparemment, elle a vendu et s'est installée dans la région depuis huit ans. Sa résidence principale se trouve aujourd'hui à Yorktown. (C'est Benton qui nous donne ces précisions.) Elle occupe cette maison à Mercy Island quand elle a besoin d'être à l'hôpital. Et Zain Willard a déjà séjourné ici. De nombreuses fois.

— Comment tu sais ça ? lâche Marino avec un agacement évident. Tu as une boule de cristal ?

— Georgine Duvall, comme sa maison à Mercy Island, sont indiqués sur la fiche de renseignement remplie par Willard, répond Benton. C'est là où il habite quand il travaille à la Maison-Blanche. Autrement dit, quand William & Mary ferme pour l'été ou les fêtes.

— On sait ce que Georgine Duvall fait à l'hôpital ? Elle suit des patients ? demandé-je. Depuis combien de temps ?

Je revois le visage de la psychiatre, son regard chaleureux. J'entends encore sa voix douce avec cette pointe d'accent chantant de Virginie. Le remords me serre le ventre. Je n'étais pas d'accord avec ses idées ni avec ses méthodes, pourtant je l'aimais bien. J'aurais dû rester en contact. C'était à moi de la joindre, mais je ne l'ai pas fait à cause de Lucy.

— Quand j'ai enquêté sur des morts à l'HP de Mercy Island, je n'ai jamais entendu parler de Georgine Duvall, dis-je à Benton et Marino. Je n'ai jamais vu son nom sur les documents médicaux, du moins sur le peu qu'ils m'ont montré.

— Elle a commencé à travailler ici après le décès de son mari, d'après ce que me dit Lucy, précise Benton.

Je me demande comment Lucy va, maintenant qu'elle a appris la mort brutale de son ancienne psychiatre.

Au début de ma carrière, Georgine Duvall dirigeait le service psychologie de l'université de Virginie. Lucy était étudiante et sa première année était difficile. Traversée par des émotions qu'elle ne comprenait pas, elle s'était mise à boire et se mettait en danger.

Les séances avec Georgine avaient duré des mois, puis Lucy avait tout abandonné, sans explication. La thérapie ne lui servait plus à rien, c'est tout ce qu'elle avait daigné me dire.

— Zain Willard louait une chambre chez Georgine Duvall ? m'enquiers-je. Pourquoi donc ?

— Mes infos se limitent à ce que Zain Willard a dit au premier flic arrivé sur place. (La grosse voix de Marino résonne dans notre chambre.) Zain et Georgine Duvall sont arrivés à Mercy Island il y a

deux semaines.

— Ça signifie que le Boucher devait la surveiller depuis longtemps, annonce Benton. Sans doute avec cet hologramme que tu prétends avoir vu.

— Je prétends pas, j'affirme ! Et je ne suis pas le seul témoin. J'étais avec Fruge. On se garait quand ce machin est apparu, juste au moment où l'ambulance emportait Willard à l'hosto.

— Tu peux le décrire ? insiste Benton.

— La même silhouette vêtue de noir avec des yeux rouges, la copie conforme du truc qui a débarqué chez Dana Diletti. Il avait un grand couteau à la main. Sur le coup, j'ai failli sortir mon flingue. Ça aurait été cool d'abattre ce putain de fantôme !

— Attaquer deux personnes et en laisser une en vie, c'est un sacré écart par rapport à son mode opératoire, note Benton. D'ordinaire, ses victimes vivent seules et les corps ne sont retrouvés que plusieurs jours après les faits.

— À mon avis, c'était Georgine Duvall qui était visée, répond Marino. Le Boucher ne savait pas qu'il y avait quelqu'un d'autre dans les murs. Il a été pris de court.

— C'est quand même une grossière erreur de la part d'un tueur qui suit et espionne ses victimes, insiste Benton en repoussant les couvertures.

— Il est en train de péter les plombs, comme Ted Bundy à la fin, quand il a fait un carnage dans cette sororité étudiante en Floride.

Voilà que Marino joue les profilers !

— Il y a des divergences par rapport aux cas précédents. (Benton sort du lit.) Vu tous les détails qui ont fuité sur internet, ça peut être une imitation.

— J'y crois pas une seconde, s'agace Marino.

— Tu as sans doute raison, mais il ne faut négliger aucune piste, réplique Benton. (Son téléphone se met à sonner. Il décroche :) Allô ?… Attends, je vais dans un endroit tranquille…

Il part s'enfermer dans la salle de bains.

17.

— Tu as fait quoi pour l'instant ? demandé-je à Marino tandis que des éclairs illuminent les stores.

— Des photos, des vidéos. Et j'ai pris sa température, avec le thermomètre infrarouge pour ne toucher à rien. Le corps est à 35,8. L'air ambiant à 19,7. Il y avait du sang partout, encore poisseux.

— Elle est morte peu de temps avant ton arrivée. Tu sais quand le wifi a été coupé ?

— Vers 3 heures du matin. Après le départ du tueur, Zain Willard s'est traîné hors de la maison pour trouver du réseau. Il lui a fallu marcher au moins cent mètres. Il a appelé les secours alors qu'il se vidait de son sang sur le trottoir.

— Georgine Duvall a donc été tuée entre 3 heures et 3 h 30. Mais l'heure du décès n'est pas un souci. C'est tout le reste qui pose question.

— Je ne savais pas que tu l'avais connue, insiste Marino essayant de me tirer les vers du nez. C'est moche. Tu as des souvenirs qui pourraient nous être utiles ?

— Juste que Georgine avait trop confiance en ses patients. Elle ne mettait aucune barrière. Mais comme je te l'ai dit, ça fait très longtemps.

— Je peux appeler Schlaefer si tu veux pas t'occuper de ça, propose Marino pour la forme.

— Tu connais déjà la réponse. Bien sûr que nous allons remettre notre voyage à plus tard.

— C'est dommage, vraiment dommage. (Et là aussi, c'est simplement pour la forme.) Mais c'est mieux comme ça. Parce que pour couronner le tout, nous sommes surveillés. Et je ne parle pas de

l'hologramme. Je parle de la CIA !

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tout à l'heure, deux gars ont surgi de nulle part dans un vieux pick-up. Ils se sont plantés devant moi, m'ont demandé mes papiers, posé un tas de questions. Et pas commodes avec ça, comme si j'étais un putain de suspect !

Pour tout dire, cela ne m'étonne pas. Marino est toujours sur la défensive, agressif et rarement coopératif. J'imagine très bien comment il a réagi.

— Ils ont voulu fouiller mon sac ! Allez-y les gars, faites-vous plaisir ! poursuit-il. J'ai juste mon matos pour une scène de crime, des munitions de rechange, des barres énergétiques et un rouleau de PQ – comme d'habitude.

— Qu'est-ce qu'ils cherchaient ?

Je pose mon stylo. Inutile de noter tout ce qu'il dit quand il est énervé.

— Du matériel électronique, des télécommandes ou des applis sur mon tél. Comme si c'était moi qui envoyais les hologrammes. Après, ils m'ont demandé si je m'amusais pas à faire voler un drone dans le secteur.

— Un drone ? Pourquoi cette question ?

— Ils ne m'ont rien expliqué. Mais ils ont dû en repérer un. Ce qui est quand même très bizarre.

Le temps ne se prête pas à lancer un drone. Le vent est bien trop fort, m'explique-t-il. Et il est trop tôt pour qu'une équipe TV en envoie un. Les médias ne sont pas encore au courant.

— Et ça ne peut pas être les fédéraux ou la police locale, continue-t-il. Et bien sûr pas la CIA ! Sinon les deux barbouzes le sauraient. Ça ne laisse donc qu'une possibilité : le Boucher.

— Qu'est-ce qui te fait dire que ces deux gars sont de la CIA ? insisté-je en regardant vers la salle de bains.

À travers la porte fermée, la voix de Benton n'est qu'un murmure.

— Je n'ai pas cru une seconde à leurs conneries. Ils m'ont raconté qu'ils étaient envoyés par la FAA parce qu'il y avait eu un meurtre « à côté de l'aéroport ».

Moi non plus je n'y crois pas. La Federal Aviation Administration ne débarque jamais sur une scène de crime sous prétexte que cela s'est

passé à proximité des pistes. Et c'est typique des méthodes d'agents de la CIA ou autres agences de renseignements. Ces types mentent comme ils respirent. Ils ne disent jamais la vérité. Pas même à leur famille.

— À quelle heure tu es arrivé sur les lieux ?

Je récupère une boîte d'Advil dans le tiroir de ma table de nuit.

— À 4 heures. Grosso modo.

— Tu as été rapide, constaté-je en faisant tomber deux gélules dans ma paume.

— Quand Fruge a reçu l'appel, on explorait le ponton où O'Leary est tombé à l'eau. C'est tout près. Je viens de t'envoyer des photos de la scène de crime pour que tu puisses voir ce qui t'attend.

Je clique sur le fichier. Georgine Duvall gît sur son lit, la literie pleine de sang. Je me souviens de notre dernier entretien. Elle avait alors une petite trentaine d'années, le sourire facile, des cheveux auburn. Elle était bonne cavalière et joueuse de tennis. Elle avait un corps musclé, un esprit vif comme l'éclair.

À cause de tout ce sang, on ne peut déterminer la couleur de ses cheveux. Son corps a été sauvagement mutilé. Ses intestins sortent de son abdomen ouvert, l'entaille à la gorge est profonde, ses mains et ses avant-bras sont tailladés. Plusieurs doigts ont été presque entièrement sectionnés.

— Après avoir terminé, le tueur a versé de l'eau de Javel et a laissé la bouteille bien en vue dans la chambre, explique Marino.

— Toujours la même marque, la même concentration ?

Je me représente le bidon blanc qu'il abandonne systématiquement sur les lieux. L'hypochlorite de sodium détruit l'ADN et toutes les traces biologiques.

— Exact, confirme Marino. Et comme tu peux le remarquer, il l'a bien mordue. C'est pire qu'avec les autres. Encore une fois, je me demande s'il n'a pas un lien plus personnel, avec elle, avec l'HP.

— C'est possible. En même temps, Benton avait prévu que ça allait devenir de plus en plus violent.

J'agrandis l'image sur la zone des seins et des fesses. Les multiples morsures ont arraché la peau et la chair dessous. On dirait qu'elle a été attaquée par un animal et non par un humain. Cela a dû être terrible. Mais à en juger par l'état aréactif des blessures, il n'y avait plus de pression sanguine à ce moment-là. Elle était donc morte et n'a

rien senti – heureusement pour elle.

— Quand je pense que vous avez failli avec Benton vous installer ici, à Mercy Island. Tu imagines ? Vous vous en seriez mordu les doigts !

— On ne l'a jamais réellement envisagé.

— De toute façon pour Dorothy et moi, c'est *niet*. Pas question d'habiter à côté d'un camp de dingos, lance-t-il avec sa délicatesse coutumière. Même si, avec ce qui s'est passé, les baraques ne valent plus qu'une bouchée de pain !

Comme toutes les grandes institutions de jadis, le Mercy Psychiatric Hospital a vendu une grande partie de son domaine pour rester à flot. Les vieux pavillons, les bâtiments de soins et autres constructions ont été réhabilités en appartements luxueux avec une vue à couper le souffle sur le Potomac.

Il y a désormais des chemins de randonnée, un grand parc, des terrains pour les chiens, et bien sûr le centre de fitness à la place de l'ancien cimetière.

— Malheureusement pour nous, l'hôpital ne va pas se montrer coopératif, on en sait quelque chose ! annoncé-je à Marino. Et d'après Maggie, Graden Crowley est toujours le directeur.

— Exact.

— Quel dommage ! J'espérais qu'il aurait pris sa retraite.

Je revois son visage bouffi par le whisky, son regard fuyant.

— J'ai essayé de l'appeler, mais il ne répond pas, m'annonce Marino. Il ne va rien nous dire, comme la dernière fois.

L'an passé, un patient s'était officiellement pendu avec une guirlande de Noël attachée à un radiateur. Je n'ai jamais obtenu de réponse satisfaisante quand je lui ai demandé comment le malade avait pu récupérer cette guirlande. Et je ne sais toujours pas pourquoi il s'est écoulé cinq heures avant que l'équipe soignante découvre le corps. J'ai eu beau insister, ils étaient tous muets comme des tombes.

— Où en est le wifi ?

Je referme mon carnet, clipse mon stylo à la couverture.

— Toujours HS.

— Et la météo ?

— Il y a tellement de brouillard que je ne vois pas l'autre rive du fleuve. En revanche, il a cessé de pleuvoir, c'est déjà ça. Et le vent

souffle moins fort. Maintenant que je t'ai tout dit, je vais retourner dans la maison et passer la scène de crime au peigne fin. Tout sera prêt pour ton arrivée. Et j'ai prévenu Fabian.

Il charge l'un de nos fourgons noirs flanqués de notre logo de la médico-légale de Virginie. Autant dire que personne n'aime voir ce véhicule garé devant chez lui.

— Je me prépare et j'arrive, dis-je en sautant du lit. Mais d'abord, il me faut un café.

Je contourne nos valises devant les placards, prêtes pour le départ, avec nos vêtements bien pliés et nos chaussures rangées devant.

— Envoie-moi un message quand tu approches du Pitié Bridge. (Comme à son habitude, Marino prononce *pee-tee-ay*, mais cela fait longtemps que j'ai cessé de le corriger.) Pour que je prévienne les policiers au barrage du pont et devant les portes.

— Promis.

Surtout ne pas penser aux places de théâtre, aux réservations dans de grands restaurants, à notre road-trip dans la campagne à bord d'une Aston Martin de location.

— Les routes sont mouillées et glissantes, m'avertit Marino. Il ne gèle pas mais le vent est glacé. Cet après-midi, ça ne montera pas au-dessus de 10 degrés.

— À tout de suite.

— Au fait, avant que j'oublie : joyeux Noël. Je sais que tout ça tombe mal.

— Il n'y a jamais de bon moment pour ce genre de chose, lui réponds-je.

*

Benton sort de la salle de bains en boxer avec un tee-shirt sans manches qui lui sied à merveille.

— On prend qu'une seule voiture ? demande-t-il en s'approchant de moi.

— J'en déduis qu'on va au même endroit, réponds-je en posant une tenue de travail sur une chaise.

— Joyeux Noël, Kay, chuchote-t-il en m'enlaçant. Même si ça ne se passe pas comme prévu.

— C'est toi mon plus beau cadeau.

Je dépose un baiser dans son cou.

— Et toi, tu es le mien, murmure-t-il dans mes cheveux.

— Je vois que tu t'es rasé pendant que tu étais au téléphone, dis-je en effleurant ses joues. (Il sent bon l'eau de toilette.) Mais ce n'est pas pour retourner au lit se faire un câlin.

— Je suis désolé pour nous deux.

— Au moins nous sommes vivants et en bonne santé. À l'inverse des gens que nous allons voir.

— Ça n'amoindrit en rien mes regrets. Le monde se fiche que nous soyons en vacances. Nous sommes corvéables à merci.

— C'est le prix de la règle d'or : *fais pour les autres…*, commencé-je en entrant dans la salle de bains.

— … *ce qu'ils ne feront jamais pour toi.*

C'est rare de l'entendre aussi cynique.

Je lui résume ce que m'a expliqué Marino.

— Mercy Island, répète Benton alors que j'ouvre le robinet du lavabo. Ce qui confirme mes doutes. Le Boucher a fréquenté des institutions psychiatriques, et a de la rancœur contre les femmes qui l'ont soigné. En particulier contre sa mère. C'est elle qu'il vise, métaphoriquement.

— Ou alors il a travaillé dans des HP ? Des tas de gens vont et viennent dans ce genre d'établissement. Livreurs de nourritures, de médicaments, et j'en passe. Sans compter les ouvriers des chantiers, les jardiniers et consorts. La dernière fois que je suis allée là-bas, la sécurité était inexistante.

— J'avais Lucy au téléphone, m'explique-t-il. La sécurité ne s'est pas améliorée, m'annonce Benton tandis que je me débarbouille. Une simple carte magnétique suffit à ouvrir le portail. Et il peut être actionné à distance par les résidents et les employés de l'hôpital.

— Elle a dit quelque chose sur Georgine Duvall ?

Je n'ose imaginer ce que ma nièce ressent.

— Non. Pas un mot. Comme si c'était une parfaite inconnue.

— Elle se comportait déjà comme ça à l'époque.

— Tu sais où habite Georgine Duvall sur l'île ? lance Benton. Au 13 Shore Lane ! C'est fou comme coïncidence.

— C'est la maison qu'on a visitée ?

Je m'essuie avec une serviette et prends ma crème hydratante.

— Exactement.

— Marino n'a pas précisé l'adresse et il ignore que l'agente immobilière nous a forcés à visiter l'endroit.

— Bord du fleuve, grands arbres et grand jardin. (Benton s'adosse au chambranle de la porte, le regard rivé sur les messages qu'affiche son téléphone.) Au bout de la pointe. Sans doute la plus isolée des résidences.

Je me brosse les dents, et me rappelle les buissons de roses, les bancs, les nichoirs sur leurs poteaux. Tout était vieux. La propriété était ceinte d'une haute clôture métallique et l'ancien domaine de l'hôpital était encore clos de murs. Quand Benton et moi cherchions une maison il y a cinq ans, Mercy Island semblait l'endroit rêvé.

Nous avons visité cette ancienne chapelle reconvertie en habitation sur trois niveaux, avec de grandes fenêtres, de hauts plafonds, et sa vue spectaculaire sur le Potomac. Quand nous avons exploré les pièces et le jardin propice au recueillement, nous avons pensé malgré nous à ces pauvres gens. L'aura du lieu était déprimante, étouffante. Nous n'avions qu'une hâte : partir de là.

— À moins d'avoir un pass à l'entrée, il faut de l'aide pour escalader le mur d'enceinte qui fait bien deux mètres cinquante de haut. Et puis il y a encore le grillage autour de la maison. Il faudrait une échelle ou une corde. Ou un bateau pour venir par le fleuve. Je crois qu'il y a un ponton, si mes souvenirs sont bons.

— Que ce soit le mur, la grille, le fleuve, rien n'arrête un intrus motivé, reconnaît Benton. Normalement, sa présence aurait dû être repérée par les caméras de surveillance. Sauf qu'elles sont sans fil. Comme le système d'alarme. Et nous savons qu'il n'y avait plus de réseau au moment de l'attaque. Lucy nous a expliqué que la plupart des habitations aujourd'hui ne fonctionnent qu'avec le wifi.

— Des maisons intelligentes pour des crétins ! (J'ouvre l'armoire de toilette et récupère mon gel pour les cheveux.) Ils ne se rendent pas compte à quel point ils sont vulnérables, en cas de coupure de courant ou si le réseau est saturé.

— Ou si un prédateur débarque avec un brouilleur.

— Lucy sait comment il a procédé ?

— Avec Tron, elle a découvert un appareil bricolé, comme dans les trois autres cas. Il était caché dans les buissons sur la berge derrière la

maison. Elles sont en train de rétablir le wifi.

18.

Je me regarde dans la glace au-dessus du lavabo. J'ai des cheveux blancs sur les tempes, et le reste est plus gris que blond. Je me faisais une joie d'aller chez le coiffeur haut de gamme que je connais à Londres. J'envoie un SMS à ma secrétaire pour lui demander d'annuler tous mes billets et réservations.

On a un autre homicide. Peut-être encore l'œuvre du Boucher. Ici, à Alexandria, expliqué-je à Shannon. Je dois remettre mes vacances à plus tard.

Mon Dieu ! C'est horrible ! répond-elle aussitôt.

Plus tôt vous serez au bureau, mieux ce sera.

Il faut mettre notre sécurité en état d'alerte maximale lui expliqué-je, et s'attendre à la visite des fédéraux. Voire d'agents de renseignements. À plusieurs reprises, nous avons été espionnés à notre insu, par la CIA, les services secrets de l'armée, la NSA…

D'ordinaire, ces gars se font passer pour des employés d'administrations saugrenues telles que le ministère de l'Agriculture ou la FAA – comme aujourd'hui. Je n'entre pas dans les détails, mais ma secrétaire me comprend à demi-mot. Je veux qu'elle me tienne informée.

— Ce Zain Willard, tu le connais bien ? demandé-je à Benton. Tu passes ton temps à la Maison-Blanche ou au Capitole. Vous avez dû vous croiser, non ?

— Pas plus que ça. (Il se dirige vers son placard alors que je sors de la salle de bains.) Je l'ai vu quelquefois. Encore un geek qui préfère parler à une IA plutôt qu'à des humains. Il ressemble à un gosse mais il n'est pas si jeune que ça.

— Où se trouvait-il exactement quand Georgine a été tuée ? On est sûr qu'il était à l'étage comme il le prétend ? Il a vraiment entendu les

cris ?

Je récupère une chemise noire avec mon nom et le logo de la médico-légale.

— Je ne sais pas si elle était en état de crier. C'est toi qui peux nous le dire. (Benton fouille sa penderie. J'entends les cintres cliqueter sur la tringle.) Tu as vu des photos, j'imagine ?

— Oui. Marino m'en a envoyé quelques-unes. Les incisions sur la face antérieure du cou ont sans doute sectionné les cordes vocales et la trachée. Après ça, elle n'a plus été capable d'émettre le moindre son.

— Mais elle a pu crier avant, quand il l'a attaquée et qu'elle s'est réveillée.

— Possible. En tout cas, elle a tenté de se protéger des coups de couteau avant qu'il ne lui tranche la gorge. Les entailles sur les bras et les mains sont caractéristiques, expliqué-je en enfilant un pantalon cargo.

— Donc Willard peut dire la vérité.

— Si c'est le cas, elle n'a pas crié longtemps. Il a donné des détails utiles ?

— Pas pour l'instant. (Benton enfile une chemise en jean.) Des détails lui reviendront peut-être quand je lui parlerai. Je vais passer à l'hôpital. Et j'aimerais que tu l'examines.

— Si ça peut t'être utile. En même temps, je serai limitée parce qu'il aura été opéré et recousu. Et je ne veux pas être seule avec lui.

— Des agents sont postés devant sa porte et je serai avec toi.

— Comme les fois précédentes, on n'a pas retrouvé l'arme du crime ?

— Non. Pas à ma connaissance. Et ce n'est pas une surprise. (Il ferme son jean.) Le Boucher a un lien particulier avec son couteau. Il l'apporte et repart avec. Je pense qu'il l'a depuis très longtemps.

— Question : est-ce que Zain Willard aurait pu tuer Georgine Duvall, dis-je en rentrant ma chemise dans mon pantalon. Et surtout : pourrait-il être le Boucher ?

— On ne peut écarter aucune piste. (Benton trouve une ceinture.) Toutefois, j'en doute fortement. Comme je l'ai dit, je pense que le Boucher est plus vieux – la trentaine, voire la quarantaine. À en juger par sa méticulosité, son sens de l'organisation et son absence d'impulsivité.

— Sauf qu'ici, c'est très brouillon. Il ne savait pas qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison. Et il ne s'est pas assuré que Zain Willard était mort avant de partir. Quelque chose a dérapé. Marino a peut-être raison.

— Zain est grièvement blessé, c'est une certitude. Je ne pense pas que ce soit une mise en scène. Lorsque le policier est arrivé sur place, Willard était loin de la maison, au bord de l'évanouissement.

— Heureusement, la traînée de sang a été photographiée avant que la pluie n'efface tout.

— Exact.

— On a les résultats ?

— Oui. C'est le sang de Willard, répond Benton.

— Le tueur a agi dans le noir. Il a pu se couper involontairement. Il faut passer au crible tous les échantillons. Il y a peut-être aussi le sien.

— À mon avis, il devait porter des lunettes infrarouges et voir très bien ce qu'il faisait. Ce serait vraiment un coup de chance qu'il se soit blessé et qu'il ait laissé des traces quelque part. (Benton me tend son téléphone.) Regarde. Ça vient du premier policier qui a débarqué sur place.

*

J'appuie sur la touche Play. Zain Willard est assis en tailleur dans la neige boueuse du trottoir. De grosses gouttes de pluie tombent.

On lui donnerait douze ou treize ans, un visage d'ange, avec des cheveux blonds bouclés teintés de bleu aux pointes. Il regarde la caméra avec de grands yeux apeurés. Il tremble, claque des dents dans le clair-obscur de la rue.

« … C'est fini. Tout va bien se passer, dit le policier pendant que sa caméra-piéton filme. Calme-toi. Tu es en sécurité maintenant… »

Willard porte un sweat-shirt, un jean et des baskets – sans chaussettes. Il est couvert de sang qui goutte sur la neige fondue, la teintant de rose comme un granité à la cerise. Il a une chaîne en argent au cou.

« … je suis l'agent Don Horace de la police d'Alexandria. Comment tu t'appelles ? »

« Zain Willard. Vous l'avez vu ? (Il a le souffle court, un regard terrifié.) Vous avez vu ce truc ? » Il arrive à peine à parler, sa voix

n'est qu'un murmure chevrotant.

« Quel truc ? » demande le policier avec calme.

« Le fantôme ! Il est là-bas ! (Willard tend le doigt alors que les sirènes retentissent au loin.) Il est sorti de la maison en flottant. Il me suivait ! »

« Quand ça ? »

« Juste avant votre arrivée. Il tenait un couteau et me regardait avec son visage de cadavre et ses yeux rouges ! » Il pointe à nouveau le doigt vers les nappes de brouillard éclairées par les réverbères.

« Ce n'est pas un fantôme qui t'a fait ça, ni qui a tué ton amie… »

« Oh non ! » Le jeune homme fond en larmes.

« Que s'est-il passé là-bas ? Tu te souviens de quelque chose ? »

« Non… non… »

« Raconte-moi tant que c'est frais dans ta mémoire », insiste l'agent Horace.

« Je suis descendu. Ça sentait le chlore comme dans une piscine. Il faisait tout noir », sanglote Willard.

J'observe ses dents. Elles sont parfaitement alignées. Je ne pense pas que cette dentition aurait laissé ces marques de morsures en dents de scie comme sur les autres victimes du Boucher.

« J'ai été frappé à la gorge et au bras. Au début, je n'ai pas compris que j'étais coupé. »

« Pourquoi tu es descendu ? »

« À cause des cris. » Willard paraît de plus en plus faible, il tangue, oscille, sur le point de s'écrouler par terre.

« Qu'est-ce qu'elle criait ? »

« "Non !" elle criait "non !"… (Willard referme ses bras autour de ses jambes, se balance spasmodiquement d'avant en arrière, son sang continue de couler, le visage blanc comme un linge.) Elle lui hurlait d'arrêter ! »

« Calme-toi, d'accord. C'est important. »

Les sirènes sont assourdissantes à présent, les gyrophares éclairent le brouillard de bleu et rouge.

« L'ambulance est là. Ça va aller Zain. Je vais rester à côté de toi… »

Je mets la vidéo sur pause et agrandis l'image pour observer le clou

d'oreille ensanglanté de Willard. Juste sous le lobe, je distingue deux incisions dans le prolongement l'une de l'autre, qui semblent correspondre à un coup de lame porté de haut en bas du côté droit, et qui se termine au milieu de la gorge.

Je dirais que les blessures forment une entaille d'environ douze centimètres de long, mais je ne peux pas être plus précise. Sur la vidéo, il n'y a aucune référence pour me donner l'échelle.

— La gorge n'a pas été sectionnée par-derrière, ce qui est le cas le plus courant, dis-je à Benton en lui rendant son téléphone. Ici, il s'agit d'une attaque de face, effectuée de la main droite.

Je lui montre le geste à vide : un coup de taille, paume en l'air.

— C'est comme pour les trois autres victimes, la gorge a été tranchée par-devant. Et c'est le cas aussi pour Georgine Duvall. Sauf que ces quatre femmes ont été également tailladées sur tout le corps, avec une grande force.

— De l'acharnement.

— Exact, et ce n'est pas le cas de Zain Willard. Pour lui, l'attaque semble mesurée comparée aux autres.

— C'est parce que la pulsion fantasmatique avait été assouvie. (Benton retourne à son placard.) Le Boucher devait être vidé émotionnellement quand il a découvert Zain. Preuve qu'il n'avait pas prévu ça.

— Comment une telle bévue a pu arriver ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Avec un peu de chance, on en saura plus quand on sera sur place.

Benton cherche une cravate.

— Dans ton souvenir, Zain Willard est droitier ou gaucher ? lui demandé-je en récupérant dans le tiroir de ma commode nos passeports ainsi que les liasses de billets britanniques et français.

— Droitier, je crois. Enfin, ça reste à confirmer.

— Supposons que Zain Willard a tué Georgine Duvall. (Je me dirige vers notre petit coffre-fort.) Auquel cas, pourquoi s'entailler après le crime ? Pourquoi prendre un tel risque ?

— Pour se forger un alibi. Pour s'attirer de la sympathie, de l'attention. C'est la raison la plus courante dans ces cas-là. (Benton choisit une cravate bleue, à motif cachemire.) Avant tout, il nous faut établir si Willard a pu se faire ça tout seul. C'est possible à ton avis ?

— À ce que j'ai vu, oui, c'est possible. Mais ça reste très difficile, et très dangereux. (J'entre la combinaison sur le pavé à touches.) Il faudrait faire preuve d'un sacré courage et d'une solide détermination pour s'infliger un truc pareil. Sans compter que si la lame dévie, il pourrait se sectionner la carotide. Auquel cas, c'est la mort assurée en quelques minutes.

J'ouvre la lourde porte d'acier. Quelques jolies montres et autres bijoux scintillent dans la pénombre. J'y dépose nos passeports, nos livres et nos euros.

— Zain Willard a une plaie sur l'avant-bras droit, continué-je en lui annonçant ce que je vois sur les photos. Et aussi des coupures aux doigts et sur la paume de sa main droite. Si elles sont profondes, il y a peut-être des lésions irréversibles aux tendons et ligaments.

— Et il aurait pu se faire ça tout seul ? demande Benton tout en lisant quelque chose sur son téléphone.

— S'il a assez de cran. (Je referme la porte du coffre.) En tout cas, il a de la chance d'être encore en vie.

— Je regarde son dossier, m'informe Benton. Zain Willard est bien droitier. 1 mètre 63. 53 kilos. Plutôt petit et chétif, comme tu l'as vu sur la vidéo.

— Un tueur n'a pas besoin d'être grand et baraqué s'il attaque ses victimes dans leur sommeil.

— Je ne pense pas que ce soit lui, annonce Benton. Il n'a pas tué Georgine Duvall ni les autres femmes. Pour autant, ça ne signifie pas qu'il nous dit toute la vérité. D'abord pourquoi a-t-il mis tout ce temps pour descendre au rez-de-chaussée quand il a entendu les cris ? Une fois en bas, Georgine Duvall était morte ou quasiment, et le Boucher avait déjà versé l'eau de Javel.

— Je me pose les mêmes questions.

Je récupère ma smart ring sur la table de nuit.

— À l'évidence, il a pris le temps de s'habiller. Qu'est-ce qu'il a fait encore ?

— Il faudra examiner son jean, son sweat-shirt, ses chaussures et tout ce qu'il avait sur lui, y compris sa chaînette en argent.

— Quelqu'un a déjà dit à l'agent Horace de récupérer tout ça.

— Qui ça ?

— Lucy, répond Benton en prenant son badge.

— Jusqu'à ce matin, ce Don Horace était inconnu au bataillon.

— C'est un nouveau. Mais il a eu la présence d'esprit de faire des prélèvements.

— Des prélèvements ?

— Au cas où l'ADN du tueur ou autres traces se soient retrouvés sur Zain Willard. Quand Willard s'est écroulé au sol, après avoir été attaqué, le Boucher a trébuché et a failli lui tomber dessus.

— Tu veux dire qu'il a pu y avoir un contact physique entre eux. Et sans eau de Javel. Tu as raison, de l'ADN s'est peut-être déposé sur Zain et pour une fois, il n'a pas été détruit.

Je n'ai pas grand espoir, mais c'est une possibilité.

— C'est ce qu'a dit Horace à Lucy, m'apprend Benton. Apparemment, dans l'ambulance, il a pris des photos et des échantillons en plus de l'interroger.

— C'est bien vu puisqu'à l'hôpital, les équipes médicales se fichent de la conservation et de la protection des pièces. Le tueur s'est enfui. Et ensuite ? Qu'est-ce qu'Horace a appris ?

— Willard a tenté d'appeler les secours, mais le wifi était HS. Et la fonction SOS sur son téléphone ne marchait pas non plus. Il a été obligé de sortir pour trouver du réseau. Il est passé par le portail et a avancé le long du trottoir jusqu'à l'endroit où l'agent Horace l'a retrouvé.

— Je me demande où était Zain le jour de la Saint-Valentin à 3 heures du matin quand Emma Chopra a été lacérée dans son lit…

— J'espère que nous aurons des réponses quand on examinera son téléphone et ses autres appareils électroniques.

— Et en mai aussi, quand Ashley Tait a été assassinée le jour de la fête des mères. (Je sors d'un tiroir une paire de chaussettes.) Où était donc Zain Willard ?

— Il avait déjà emménagé à Mercy Island. Il y est resté tout l'été.

— Il a une voiture ?

Benton consulte son téléphone et fait défiler les informations.

— Oui. Une Mercury Cougar de 1968.

19.

— Et Georgine Duvall ? (Je récupère des rangers au bas de l'armoire.) C'est quoi sa voiture ?

— Une Cadillac Lyriq. D'après Lucy, elle est en charge dans le garage au 13 Shore Lane. Les deux véhicules se trouvent là-bas.

Benton enfile sa montre et sa chevalière.

— Et pour Halloween, voilà à peine deux mois ? Où était Zain Willard quand Fiona Webb a été tuée ? demandé-je.

J'emporte mes chaussures et m'assois sur une chaise.

— On m'a envoyé son emploi du temps à la Maison-Blanche. Pour Halloween, il ne travaillait pas. Il devait être à William & Mary.

Benton se place devant la grande glace.

— Williamsburg est à trois heures de route d'ici, en fonction de la circulation. Ce n'est pas la porte à côté mais c'est jouable, dis-je en enfilant mes chaussettes.

— Apparemment, Zain habitait chez Georgine chaque fois qu'il venait ici.

— Pourquoi donc ?

Je chausse mes rangers et noue les lacets.

— À l'évidence, elle est amie avec le sénateur Willard. Ils se sont connus à l'université de Virginie.

— Non seulement Zain Willard était à distance de frappe au moment des trois premiers meurtres, mais cette fois, il était carrément sur place ! J'ai un mauvais pressentiment.

— La plupart des psychopathes ne se suicident pas et ne se mutilent pas non plus. Ils ne prennent pas pour cibles leurs colocataires ou

leurs voisins, réplique Benton en nouant sa cravate devant le miroir.

— La plupart comme tu dis. Pas tous.

— On n'a aucune trace de trouble psychique chez lui, rien d'inquiétant. Comme tu l'imagines, il n'est pas entré à la Maison-Blanche sans que le Secret Service ait mené l'enquête, fouillé son passé, interrogé son entourage.

— Même si son tonton est Calvin Willard ?

— Absolument. Bien sûr, avoir un oncle sénateur lui a ouvert des portes.

— Qu'est-ce qu'on sait sur ce neveu, hormis qu'il ne paraît pas violent ?

Je retourne vers mon armoire pour prendre une ceinture.

— Il est fils unique. Son père était avocat. Il est mort quand Zain était petit. Je pense que c'est à ce moment-là que l'oncle Calvin est entré dans sa vie.

— Il est mort de quoi ?

— Un accident. Un arbre lui est tombé dessus dans le jardin, répond Benton, les yeux rivés sur son téléphone. À ce que je lis, Zain a grandi à Washington. Ça fait trois étés qu'il est stagiaire à la Maison-Blanche.

— Et sa mère ?

— Elle est pédiatre. Elle habite Seattle. Elle s'est remariée quand Zain a terminé le lycée.

— Que disent les gens de lui ? Ses collègues à la Maison-Blanche, par exemple ?

J'entends un coup de tonnerre, le vent hulule dans la cheminée.

— Les fois où je l'ai croisé, il m'a paru poli, bien qu'un peu décalé, répond Benton en se dirigeant vers l'âtre. (Il ferme le clapet du conduit, jette les restes de bois brûlés dans le seau à cendres.) Bizarre et introverti. Mais il n'y a eu aucune plainte. Personne ne le trouve agressif, pas même compliqué à vivre.

— Où se passe son stage exactement ?

— Au service Science et technologie.

— Qu'est-ce qu'il y fait au juste ?

— Je n'ai pas les détails. Mais il a un chien-robot. Il l'a appelé Robbie et il l'emmène de temps en temps à la Maison-Blanche pour le fun. Il fait des tours devant les pontes et les invités de marque. Je l'ai

vu de mes propres yeux. Jusqu'à ce que l'oncle Calvin mette le holà.

— Ça semble risqué effectivement. Ce genre de machine enregistre tout ce qui se passe.

— Certaines zones sont interdites bien sûr, comme la salle de crise au sous-sol. Et ces robots n'ont rien de nouveau. Le Secret Service s'en sert dans certaines situations. Pour faire des rondes le long des grilles de la Maison-Blanche, par exemple.

— Il y en a aussi à Mar-a-Lago. J'ai vu une vidéo là-dessus.

— Grâce à son stage, il peut participer au développement de ce genre de machines, m'explique Benton. Lorsque tu as un oncle sénateur qui se présente à la présidentielle, ça te donne des privilèges et des accès hors-norme, c'est sûr.

— Zain Willard serait donc en mesure de construire des brouilleurs, de faire du piratage informatique ?

— Peut-être.

— Et pourquoi pas créer des hologrammes pour espionner et terroriser la population ?

— Certes. Mais le timing ne colle pas.

L'hologramme a été repéré par les premiers agents arrivés sur place et pendant ce temps-là, Zain Willard se vidait de son sang sur le trottoir. Et il y a un quart d'heure, Marino et Fruge l'ont vu aussi alors que Zain était dans l'ambulance.

— Marino m'a parlé d'un drone, ajouté-je.

Je remarque la surprise de Benton et lui raconte la rencontre de Marino avec les deux espions de la CIA.

— J'espère qu'il a tenu sa langue.

— Le Boucher utiliserait un drone ?

— En fait, nous en sommes sûrs. Évidemment, ce n'est pas le modèle de monsieur tout le monde. On a détecté sa présence dans les autres affaires. Et nos capteurs l'ont repéré à Mercy Island avant et après l'attaque.

— Je ne vois pas comment Zain pourrait le piloter. Comme tu l'as dit, il était en route pour l'hôpital quand Marino a vu l'hologramme.

— Et si Zain est le tueur, quid de son arme ? ajoute Benton en enfilant de grosses chaussettes et ses bottines Chelsea. Comment l'aurait-il cachée après le crime sans mettre du sang partout ?

— Impossible effectivement. Il saignait tellement qu'il aurait laissé des traces, c'est certain.

Je consulte mon téléphone pour voir si on parle du meurtre de Georgine Duvall dans les médias.

Rien pour l'instant.

— Je me souviens de la première campagne de Calvin Willard, reprends-je. C'était au niveau local, il y a longtemps, au moment où on quittait la Virginie, en pensant ne plus jamais y revenir. (Je fais défiler une myriade d'e-mails. Je les marque comme « non lus » pour les consulter plus tard.) Il en a fait du chemin depuis ! Le voilà sans doute le prochain candidat démocrate à la présidence. Et les sondages le donnent gagnant.

— Ne parle pas de malheur ! lâche Benton.

— Le Secret Service, j'imagine, n'avait aucune raison de surveiller Zain.

— Non.

Benton clipse son badge et son holster à sa ceinture.

— Calvin Willard est au courant de ce qui se passe ? demandé-je en attrapant une veste tactique d'hiver.

— Oui, il a été informé. (Benton glisse son arme dans son étui et me regarde :) Tu n'oublies rien, Kay ?

Il se dirige vers ma table de nuit. Je connais la suite !

— Non, je n'ai pas oublié. Et toi non plus à ce que je vois.

— Article 18, alinéa 2, récite-t-il en récupérant mon Glock dans le tiroir.

— Franchement, c'est pas le moment. (Je glisse un baume à lèvres dans ma poche.) On a d'autres chats à fouetter, non ?

— Article 18, alinéa 2, répète-t-il. Puisque la Maison-Blanche se retrouve mêlée à une affaire de tueur en série qui défraie la chronique, tout le monde va épier tes faits et gestes – les politiciens, les journalistes, sans compter tes ennemis. À la moindre occasion, ils vont te tomber dessus.

— Rien de nouveau sous le soleil ! Quoi que je fasse, je vais y avoir droit.

— Seulement là, ce sera pire.

— Je n'aime pas avoir une arme sur moi quand je suis engoncée

dans des EPI et encore moins si je dois analyser une scène de crime avec plein de sang et de l'eau de Javel partout.

Je le regarde mettre l'arme en sécurité. Il retire le chargeur, éjecte de la culasse la balle à pointe creuse, tout en m'expliquant que le drone du Boucher est doté d'un revêtement furtif entre autres caractéristiques. C'est ainsi qu'il espionne ses victimes incognito. Et qu'il crée des hologrammes.

— Ne commence pas à jouer les rebelles. (Benton me tend le pistolet et les munitions.) Il suffit que Maggie Cutbush ou Elvin Reddy découvrent que tu ne suis pas le règlement et ils auront ta peau.

Plus tôt dans l'année, le parlement de Virginie a promulgué une loi exigeant que le personnel de premiers secours, les enquêteurs, les représentants de l'État et même les enseignants prêtent serment comme agent de la force publique. De mon côté, je suis assermentée depuis le début de ma carrière de médecin légiste à Miami, là où j'ai grandi.

Et porter un insigne et une arme avait toujours été laissé à ma discrétion. Plus maintenant avec l'article 18.2… Et il y aura des sanctions *dans l'hypothèse où l'employé refuserait de suivre la formation nécessaire à l'exercice de ses fonctions d'agent de la force publique. Ce qui inclut le port dissimulé d'une arme à feu conformément aux dispositions de la présente section…*

J'engage à nouveau le chargeur sans faire monter de balle dans la chambre et glisse l'arme dans mon dos. Benton ouvre un tiroir de ma commode, récupère mon insigne d'agent dans son étui et me le tend.

— Tu as ton habilitation au tir depuis que je te connais, déclare-t-il d'une voix douce alors que nous quittons la pièce. Tu sais comment réagir en cas de problèmes. C'est une seconde nature chez toi.

Tandis que nous longeons le couloir, il cherche un numéro dans ses contacts. Je le suis dans l'escalier et l'entends annuler notre réservation au Rosewood.

— … Merci d'être aussi compréhensif. Comme toujours…, dit Benton. Oui bien sûr, ce n'est que partie remise…

Je me représente l'hôtel majestueux, avec sa vue sur le centre de la ville, et j'ai un pincement au cœur. Ce voyage est à l'eau. Définitivement.

Benton raccroche et se tourne vers moi :

— Ils te souhaitent un joyeux Noël. Ils avaient déjà sorti un gâteau et une bouteille de champagne.

Au moment où j'ouvre le placard dans l'entrée Merlin traverse le salon pour nous rejoindre. Toujours sans collier et ronchon. Il miaule, grogne. Je le caresse et lui demande s'il a faim.

— Il était comme ça hier soir. (Je sors mon matériel de terrain.) Il paraissait inquiet, comme s'il sentait quelque chose.

— Ce ne devait pas être rassurant.

Benton décroche sa veste du Secret Service qui cachera son arme.

— C'était peut-être un animal, le raton laveur ou je ne sais quoi. Du moins, je l'espère…

Je ne parviens pas à oublier ces deux yeux rouges qui sont apparus après le départ de Marino.

Je récupère mon porte-documents en kevlar sur la desserte, glisse mon Glock dans la pochette avec son rabat de velcro.

— À Yorktown, où exactement habite Georgine Duvall ?

— Dans la vieille ville. (Benton me prend des mains ma lourde caisse.) La maison doit être dans sa famille depuis plusieurs générations.

— Elle disait qu'elle adorait cet endroit. Elle avait là ses plus beaux souvenirs d'enfance. Et ce quartier historique est à vingt minutes de William & Mary où Zain fait ses études.

Benton passe devant le sapin de Noël en portant mon matériel. Le père Noël évidemment nous salue. Merlin feule et n'apprécie pas. Je le comprends !

— Lucy sait ce qui est arrivé à Georgine. Dans les moindres détails. Elle est dans quel état ?

— Elle ne laisse rien paraître. Jamais on ne soupçonnerait qu'elle a été sa patiente.

— Je n'ose imaginer les blessures que ça ravive chez elle, répliqué-je en entrant dans la cuisine. La première année à la fac a été très pénible pour elle. Et pour moi aussi, ça n'a pas été une sinécure.

20.

Le matin nous prenons le petit-déjeuner sur la table devant la fenêtre qui surplombe le jardin et les mangeoires à oiseaux. Mais aujourd'hui, il n'en est pas question. Il fait encore noir dehors. Ce sera une collation « à emporter ». Mais chaque chose en son temps.

J'ouvre un placard pour sortir une boîte pour Merlin – poisson blanc « garanti sans céréales ». Je vide le contenu dans sa gamelle et la pose sur le tapis à côté du feu. Le chat commence à manger, en relevant constamment la tête, sur le qui-vive, tandis que de nouveaux messages bipent sur mon téléphone.

Suis en route pour l'IML, m'informe Shannon.

Dites au Dr Schlaefer que je me rends sur la scène de crime, lui réponds-je. Il faut qu'il prépare la salle de décompo et se tienne prêt à recevoir un corps.

Puis, j'ai des nouvelles de Fabian. Il a fait le plein du fourgon et tout le matériel est chargé.

Des instructions particulières avant que je décolle ? m'écrit-il.

Deux sacs mortuaires. Un double épaisseur, l'autre standard. Les deux blancs.

C'est déjà fait. Sauf qu'ils sont noirs.

Je veux des blancs. On voit mieux les traces.

Entendu.

Et il me faut un kit de premiers soins. Il y en a un dans mon bureau, ajouté-je.

Celui pour les vivants ?

Oui, réponds-je.

Clark Givens, notre expert ADN, m'annonce qu'il va emporter le scanner laser pour faire une modélisation 3D des taches de sang.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? me demande Benton en ouvrant le réfrigérateur. Du Philadelphia ? De la confiture de figues ? Du

beurre ? On se fait la totale ?

— Oui. On ne sait pas quand on pourra remanger.

Il est près de 6 h 15. Mon mal de crâne va mieux, mais il n'est pas complètement parti. À cause du manque de sommeil, les yeux me piquent. Je remarque que Benton n'est pas plus en forme quand il pose deux bagels multicéréales sur la planche à découper. Il sort un couteau à pain.

J'écarte les rideaux pour voir le temps qu'il fait. C'est encore la nuit, le tonnerre gronde au loin. Le thermomètre sur l'appui de fenêtre indique 4 degrés. Le jardin est nimbé de brume.

Les arbres sont des ombres noires oscillant avec le vent, un éclair illumine les nuages quand mon téléphone se met à vibrer sur le comptoir. C'est Lucy.

— Salut. Comment ça va ?

— Je quitte Mercy Island. J'étais aux admissions de l'hôpital.

Elle a mis le haut-parleur et j'entends qu'elle est en voiture.

— Joyeux Noël, Lucy ! lance Benton en coupant en deux les bagels.

— Je suis désolée pour votre voyage.

— Et nous donc ! réponds-je. Quoi de neuf ?

— J'essaie d'avoir des infos sur les patients du service de psychiatrie légale, entre autres. Le plus important, c'est d'avoir accès aux enregistrements des caméras de surveillance, mais ça se présente mal.

— Les caméras avaient toujours des problèmes quand je suis allée là-bas. (Je remplis les réservoirs de la machine à café avec de l'eau et du lait d'amande.) C'est volontaire de leur part. Ils préfèrent ne rien filmer.

— Il y en a très peu pour un lieu aussi grand, et leur implantation n'est pas optimale. Elles filment le parking des employés par exemple. Ou l'aire de livraison. Et beaucoup sont coupées. Y compris celles qui couvrent l'entrée.

— Le contraire m'eût étonnée. (J'ouvre la boîte de café.) Ils ont eu tant de soucis avec la justice. Maintenant, ils sont passés maîtres dans l'art de l'obstruction. Ils évitent de filmer ce qui se passe chez eux. Et quand survient un problème, ils renforcent leurs mesures de protection : ils mentent et dissimulent à gogo.

— Le directeur ne veut rien lâcher, il se cache derrière le secret médical.

— Graden Crowley doit être paniqué. (Je verse les grains de café jamaïcain dans le réceptacle, humant sa bonne odeur.) Dana Diletti s'apprête à sortir un reportage sur eux, et à révéler leur passé trouble. Et voilà que le Boucher vient de tuer une de leurs psychiatres !

— Quand est-ce que tu as été en contact pour la dernière fois avec Georgine Duvall ? demande Benton en plaçant les bagels dans le grille-pain.

— J'ai coupé les ponts après ma première année à l'université, répond Lucy d'un ton glacial.

— Tu savais qu'elle était très amie avec le sénateur Willard ?

Benton regarde fixement les bagels comme s'ils n'allaient pas griller autrement.

— Première nouvelle, répond-elle. Mais ça ne me surprend pas. Et ça soulève des questions. Qui avait ses entrées au 13 Shore Lane, hormis Zain Willard ? Et qu'a vu le tueur quand il les espionnait ?

— Avec son drone tu veux dire ? interviens-je. Les deux gars qui ont interrogé Marino – apparemment des agents de la CIA – y ont fait allusion.

— D'après ce que j'ai entendu dire, Marino a éveillé les soupçons quand il a été repéré sur le belvédère. Et toi comme moi, on sait comment il réagit dans ces cas-là.

— Les agents se sont demandé s'ils n'avaient pas affaire au meurtrier, renchérit Benton en ouvrant la plaquette de beurre et le Philadelphia. Et je les comprends.

— Pour faire court, au moment de l'attaque, un drone a été repéré. Par intermittence, précise Lucy.

— Benton dit qu'il y avait aussi un drone dans les parages lors des trois autres meurtres, ajouté-je.

— Il ne faut surtout pas que le tueur sache qu'on est au courant pour ce drone, souffle-t-elle.

— Tu ferais bien de passer l'info à Marino parce que c'est une vraie pipelette, prévient Benton.

— Je m'en occupe.

Lucy nous explique que des transmissions ont été détectées quand le Boucher a éteint le mode auto de l'appareil pour entrer de nouvelles commandes.

— Quand cela se produit, un signal est envoyé dans la bande des

450 MHz – pile les fréquences qu'utilisent les talkies-walkies des services de secours.

— Et avec l'agitation qui règne sur une scène de crime, on peut croire que ces ondes proviennent des communications entre équipes, indiqué-je en reconnaissant l'ingéniosité du procédé.

D'après Lucy, le drone n'est pas un quadricoptère, mais une sphère d'Hoberman de la taille d'un *medicine-ball*. Équipé de capteurs avec IA intégrée, de propulseurs à poussée vectorielle, l'orbe, grâce à ses articulations, peut se replier et se présenter sous diverses formes et tailles. Il est stable en conditions venteuses et reste opérationnel même avec une visibilité nulle.

— Je vous laisse. On vient d'arriver à la HRT, nous annonce Lucy.

Elle est à Quantico, à la Hostage Rescue Team du FBI. C'est là que l'*Aigle de l'Apocalypse* est au hangar, ce gros hélicoptère futuriste qu'elle pilote pour le département de la Sécurité intérieure.

— À plus tard. Faites attention à vous, ajoute-t-elle alors que je place des couvercles sur nos gobelets à emporter.

Benton et moi enfilons nos vestes. Il réenclenche l'alarme, ouvre la porte et la reverrouille derrière nous. Le système émet une série de bips, puis c'est le silence.

Les nuées s'éclaircissent à l'horizon, le vent souffle encore, mais avec moins de force. La tempête s'éloigne vers l'océan emportant ses éclairs et son tonnerre telle une armada en plein combat. Benton porte encore ma caisse de terrain. La neige a fondu à cause de la pluie et de la température qui remonte.

Nous descendons les marches du perron, l'eau goutte des arbres, la brume est épaisse et glacée. Les lampes s'allument à mesure que nous avançons vers l'allée. Benton rétracte la poignée de ma caisse et la fait rouler. Les roues cognent et rebondissent sur les pavés comme autant de coups de tambour. Il reste çà et là de gros paquets de neige grise.

CyberJanet dit que ces cris et hululements ont été émis par un animal inconnu de ses banques de données. Je m'attends à tout moment à les entendre de nouveau, pourtant c'est calme. Ma vue me joue des tours : je vois des choses qui n'existent pas, des ombres furtives. Les éclairs illuminent le ciel, on dirait des flashs, qui éclairent le jardin, la serre. Je distingue à peine le halo pourpre des lampes UV de Dorothy.

Une fois arrivé devant l'ancienne remise à carriole, Benton ouvre les grands vantaux de bois et disparaît à l'intérieur. Dans un chuintement de moteur électrique, il sort la Tesla du garage et je referme aussitôt

les portes. Je m'installe sur le siège côté passager. Dans le faisceau des phares, j'aperçois nos grands magnolias avec leurs épaisses feuilles vertes, aussi souples que du caoutchouc.

Les branches nues des feuillus forment une voûte de cathédrale au-dessus de nous, alors que nous dépassons la maison d'ami qu'occupe Lucy. Je regarde les volutes de brouillard tout autour, craignant de voir flotter à nouveau les yeux rouges du fantôme.

Au bout de l'allée pavée, Benton stoppe devant le portail et attend. Souvent, le vantail se coince, s'arrête à moitié ouvert ou fermé (selon le point de vue où l'on se place). Pendant que nous patientons, l'IA nous scrute avec ses caméras et ses multiples capteurs.

L'algorithme active la reconnaissance faciale et audio, scanne notre plaque d'immatriculation, la vignette, et détecte tous nos appareils électroniques. Tout est analysé en temps réel.

C'est quoi ce truc ? m'écrit Marino.

Il est dans la chambre où Georgine Duvall a été tuée et explore la pièce avec des lumières à différentes longueurs d'onde. J'ouvre les photos qu'il a prises dans le spectre UV. Je suis surprise. Il y a des traces sur le tapis du couloir qui brillent d'un rouge vif et lumineux, comme si quelqu'un avait répandu au sol de la peinture fluo.

Effectivement ! c'est quoi ? réponds-je alors que Benton démarre, laissant derrière nous le portail qui se referme en cliquetant.

Et il n'y avait pas ça sur les 3 autres SdC du Boucher, réplique Marino en m'envoyant un autre cliché.

C'est la photo d'un fauteuil dans un angle de la pièce, et toute une partie de l'assise luit du même rouge électrique. Je raconte à Benton ce que je vois et j'envoie à Clark Givens un autre message. Avant qu'il ne se rende à Mercy Island, je veux qu'il récupère le spectromètre Raman qui se trouve dans la salle des pièces à conviction.

— Avec un peu de chance, on pourra identifier la composition de ce machin. (Benton prend à gauche sur Prince Street.) Si c'est le Boucher le tueur, il n'a sans doute pas remarqué qu'il a laissé ces traces.

Je plonge la main dans notre sac du petit-déjeuner et en sors nos bagels. Je les déballe.

— Il devait avoir ces résidus sous ses semelles et aussi sur son pantalon quand il s'est assis dans le fauteuil, avance Benton avant de mordre dans son bagel. Mmm ! C'est bon. Je me félicite moi-même !

— On sait qu'il vient avec son matériel pour tuer.

Je croque dans le mien. Philadelphia et confiture de figues se marient à merveille.

— Oui, dans une sorte de tote bag. (Benton s'essuie les mains avec un sopalin.) Il apporte des gants, et peut-être des EPI, de l'eau de Javel, son couteau, et je ne sais quoi encore. Puis il remporte le tout en partant.

— C'est peut-être de ce sac de toile qu'est tombée cette poudre, invisible à la lumière normale, avancé-je. Peut-être que ça provient de son domicile ou de son lieu de travail.

*

Nous traversons notre quartier historique, avec ses maisons de l'époque géorgienne ou victorienne scrupuleusement entretenues – immaculées. Les lumières commencent à s'allumer derrière les fenêtres, les habitants se lèvent pour profiter des congés, ouvrir leurs cadeaux. Le ciel charbonneux s'éclaircit peu à peu, comme branché à un rhéostat. Le soleil se lève, nimbé de blanc.

Il y a déjà du monde sur la route, même si c'est Noël – à Washington personne ne se repose jamais ! Et je pense au Boucher qui se promène librement. Certes, il utilise un drone et un hologramme, mais à un moment donné, pour tuer il faut se déplacer en personne.

— Il se balade incognito dans les quartiers où habitent ses victimes. Comment fait-il ? En comptant ce matin, il a frappé quatre fois, dans quatre secteurs différents, dans un rayon de quinze kilomètres. Et quand je dis quatre fois, c'est peut-être bien davantage. On n'en sait rien.

— C'est sûr qu'il a de l'expérience, renchérit Benton. Ce ne sont pas des coups d'essai. La fréquence de ses attaques, son don pour créer le chaos tout en échappant à la police, tout ça prouve un solide entraînement. (Benton a sa théorie depuis le début :) Le Boucher a déjà commis des meurtres à notre insu, mais maintenant c'est différent. Il a trouvé son rythme, son souffle, se fait plus violent et cherche désormais la notoriété.

— Et toujours sans se faire repérer, insisté-je. Pourquoi aucun véhicule n'a jamais été signalé à proximité des domiciles de ses victimes ? Un algorithme aurait vite fait d'identifier une voiture suspecte à l'heure des crimes. C'est pas les caméras de surveillance qui manquent ! Ni les satellites !

— Les satellites qui utilisent des radars et des IA peuvent voir à travers les nuages, confirme Benton. Mais il faut croire qu'ils ne

regardent pas au bon endroit de la planète. Ils sont programmés pour surveiller certains sites stratégiques.

— Tu crois que le Boucher a les moyens de savoir quelle portion du territoire est couverte par des caméras et des satellites ? Ou plus précisément, celles qui ne le sont pas ?

Cette idée me donne des frissons.

— À force, je me le demande, reconnaît Benton. C'est un psychopathe sexuel violent, mais en surface, il paraît normal. Il a trouvé le moyen de passer inaperçu. Il est unique en son genre.

21.

Les décorations de Noël scintillent dans le centre d'Old Town. Certaines ont été arrachées par le vent et gisent dans des flaques boueuses. Par endroits, sur les toits, les arbres, la neige n'a pas encore fondu. Je ne vois personne, ni promeneurs, ni joggeurs, la rue est déserte, aucune voiture garée le long des trottoirs.

Les bars et restaurants sont vides, derrière les vitres je distingue les tables et les chaises. Tout est fermé à l'exception des hôtels. Au loin, le George Washington Masonic National Memorial se dresse comme un phare antique, son sommet nimbé de brume.

Partout où je porte mon regard, je distingue de jolis édifices, des bâtisses élégantes, signe pourrait-on croire d'une société paisible et industrieuse. Pourtant, derrière ces murs des tragédies se produisent parfois, des personnes commettent l'impensable. Je me sens à nouveau écrasée par le fardeau de notre existence, par notre présence ici-bas, éphémère et défaillante.

Ce serait tellement plus facile de ne rien savoir, de ne jamais gratter sous la surface, de ne jamais lever les yeux vers le ciel en se demandant si quelqu'un nous regarde de là-haut. Mais c'est impossible. Je ne peux ignorer ce qu'il y a autour de moi. Comme le dit Dorothy, une fois que le génie de la vérité est sorti de sa bouteille, tu ne peux plus l'y remettre.

C'est pour cela qu'il vaut mieux parfois le laisser où il est, prévient-elle.

D'après ma sœur, l'ignorance est préférable, du moins pour certaines choses. Mieux vaut ne pas poser de questions si on ne veut pas connaître les réponses.

Pourquoi veux-tu tout savoir, Kay ?

Toute ma vie, Dorothy m'a répété ça.

Pourquoi faut-il que tu mettes ton nez partout ?

Sa voix résonne dans ma tête tandis que Benton longe le fleuve qui coule à quelques rues de là. En ce moment, Dorothy doit dormir après sa soirée arrosée et sa dispute avec Marino. J'espère ne pas avoir aggravé la situation entre eux.

Comment oublier que Marino est resté avec moi pendant des heures, qu'il m'a emmenée chez les O'Leary parce qu'il ne voulait pas me laisser sans protection ? Et pendant ce temps-là, ma sœur était toute seule. Ce n'était pas le bon soir pour lui imposer ça.

— J'espère que Dorothy va bien, dis-je à Benton. Je lui ai envoyé plusieurs messages mais elle ne répond toujours pas.

— Elle ne devait déjà pas être au mieux de sa forme quand elle s'est pris le bec avec Marino. Elle a dû aller se coucher.

— On doit s'inquiéter ? Elle a peut-être oublié de mettre l'alarme quand Marino est parti ?

Bien sûr, il est trop tôt pour débarquer chez elle et lui souhaiter joyeux Noël. Et ce n'est pas le bon moment pour avoir une discussion sérieuse. J'envoie un SMS à Lucy :

Tout va bien du côté de ta mère ? Je n'ai pas de nouvelles d'elle.

Je consulte les dernières notifications sur mon téléphone, et ce que je découvre ne me réjouit pas.

— Il fallait s'y attendre, annoncé-je. Les médias sont au courant. Tout le monde en parle.

— C'était couru d'avance.

Il boit une gorgée de café pendant que je lui lis les titres :

Le Boucher a encore tué.

Le Boucher Fantôme terrorise Alexandria.

Le tueur en série frappe à Mercy Island.

Deux personnes sauvagement attaquées près de l'hôpital psychiatrique…

— Mon Dieu… les gens vont encore se ruer dans les magasins pour acheter des armes, déclare-t-il en surveillant la route et ses rétroviseurs.

— On ne peut rien garder de secret plus de cinq minutes ! me lamenté-je tandis que Lucy m'annonce que sa mère va bien.

Juste fâchée, avec une bonne gueule de bois, m'écrit-elle.

— Et évidemment, rien n'est rapporté avec précision. Tout le monde

y va de ses élucubrations, m'agacé-je.

C'est un classique aujourd'hui. Les journalistes et les youtubeurs apprennent les meurtres avant même que je n'arrive sur place. Ce n'était pas le cas au début de ma carrière. Et il s'ensuit un flot de supputations fantaisistes que le public croit comme parole d'évangile.

Malheureusement, certains détails sont divulgués, ce qui met l'enquête en péril. La fuite peut provenir des premiers secours. Un agent de police, un ambulancier… J'ouvre le direct de la chaîne d'info :

« *… d'ici on ne peut voir le lieu du crime. Mais l'attaque s'est produite sur une île boisée au milieu du Potomac,* explique Dana Diletti. *Pourquoi le Boucher a-t-il choisi Mercy Island ? Comment a-t-il pu entrer et sortir sans laisser de traces ? Y a-t-il un lien entre lui et l'hôpital psychiatrique ? Est-il un ancien interné ?* »

Grande et belle, elle ressemble à un top-modèle avec son trench-coat rouge et sa papakha cosaque. Elle paraît en pleine forme, pas ébranlée le moins du monde par sa frayeur de la veille.

Le Boucher a envoyé son hologramme chez elle et quelques heures plus tard une femme a été assassinée. Pourtant, elle ne montre aucune compassion pour la victime, n'exprime pas le moindre regret. Elle est postée devant le portail du domaine de l'hôpital, gardé par des policiers.

À l'arrière-plan, on aperçoit le bâtiment principal, une construction de cinq étages, de style Tudor, tel un vieux château hanté. Le soleil levant se reflète sur les fenêtres à meneaux, éclairant de jaune sa façade de stuc défraîchi.

« *Ça s'est passé juste derrière moi*, déclare Dana Diletti en tendant sa main gantée d'un geste théâtral. *Sur les berges du fleuve, derrière l'hôpital psychiatrique construit au début des années 1830. L'établissement à l'époque s'appelait l'asile d'aliénés de la Pitié, et de la pitié, cette institution n'en avait guère d'après ce que j'ai découvert…* »

Elle prend un ton grave et s'approche des gardes devant la barrière, tandis que la caméra la suit tant bien que mal.

« *Il y a déjà eu beaucoup de meurtres derrière ces murs vénérables. Je vous en dirai davantage dans le reportage spécial que je prépare,* indique-t-elle. *Et en voilà un autre aujourd'hui ! Grâce à notre* Œil dans le Ciel, *nous pouvons vous montrer en direct les lieux de ce nouveau drame…* »

Je coupe le son.

— Je suppose que ce ne sont pas les drones des infos qui ont été

repérés plus tôt, dis-je à Benton. Ce ne sont pas ceux-là qui inquiètent la CIA, n'est-ce pas ?

— Non. Bien sûr. (Il tourne à droite devant le musée historique qui, avec ses colonnes doriques, ressemble au Parthénon d'Athènes.) C'est la sphère qu'a décrite Lucy qui a été repérée.

— Et personne ne l'a captée.

Malgré moi, je me mets à scruter le ciel, tandis que le soleil brille telle une écaille de poisson dans le gris des nuages.

— Non. On n'a aucune image. Pas à notre connaissance. On a des vidéos des hologrammes, mais rien sur la source de ces projections, explique Benton avec agacement.

— Et pourtant, on connaît sa forme ?

— Grâce aux radars et autres systèmes.

Je remonte le volume de mon téléphone.

« … *autrefois, c'était la chapelle de l'hôpital. Je n'ose imaginer ce dont ce lieu a été témoin, combien d'histoires horribles, de destins brisés !* poursuit Dana Diletti dans les haut-parleurs de la Tesla. *Trois chambres avec bibliothèque et cave à vin, pour une valeur de deux millions de dollars…* »

Le drone filme le 13 Shore Lane avec le Potomac derrière la clôture, ses eaux irisées par les premiers rayons du soleil. La maison à colombages est construite sur trois niveaux, avec un porche en pierre et une porte d'entrée rouge.

L'endroit n'a pas changé depuis notre dernière visite, hormis les véhicules de police garés dans la rue et les guirlandes de Noël décorant les plantations.

« … *les autorités ne veulent rien dire, mais j'ai d'autres sources… J'ai appris qu'un nouveau fantôme du Boucher a été vu flottant dans le brouillard et qu'il s'agit d'un hologramme que le tueur utilise pour espionner ses victimes et semer la panique. C'est cette chose qui est entrée chez moi hier soir en passant à travers la fenêtre de ma chambre, au moment où je faisais ma séance de fitness…* »

— Quelles sources ? m'inquiété-je. Qui lui a parlé ?

— Je suppose qu'elle a son réseau.

« … *Et ce n'est pas tout. Je viens de l'apprendre à l'instant : la femme qui a été assassinée dans son lit est Georgine Duvall, une psychiatre qui travaille à l'hôpital…* »

— Oh non ! marmonné-je.

« *… l'autre victime qui, elle, a survécu est Zain Willard. Il séjournait chez la psychiatre. Il s'agit du neveu du sénateur Calvin Willard qui espère remporter la primaire démocrate pour la présidentielle. L'histoire se corse, comme on dit ! L'attaque du Boucher aurait-elle une visée politique ? Zain Willard était-il la cible à cause des ambitions de son oncle ?…* »

— Elle est totalement irresponsable ! (J'arrête la vidéo.) Elle sort des noms avant qu'on ait identifié officiellement les victimes et prévenu les familles !

Nous rejoignons la George Washington Memorial Parkway. Derrière les arbres, miroitent les eaux du fleuve.

— En tout cas, ces derniers mois, Diletti fréquente la Maison-Blanche, m'annonce Benton. Il y a quelques semaines je l'ai vue déjeuner avec Calvin Willard dans la salle à manger de l'aile Ouest.

Ce restaurant privé ultra-select est réservé aux huiles du pouvoir, y compris le président et le vice-président. Le quidam moyen n'y a pas accès.

— Il paraît qu'elle pourrait être la porte-parole du gouvernement si Willard est élu.

— Tu veux dire que le sénateur l'aurait renseignée, lui aurait confié que son neveu a failli être tué à Mercy Island ?

— C'est une possibilité, approuve-t-il alors que le GPS nous annonce la présence d'un véhicule de police cent mètres devant nous.

Le SUV gris de la police d'État ressemble à un requin, avec son gros pare-buffle brillant. Il est garé sur le bas-côté dans une flaque de neige au milieu des herbes brunes. Le policier nous regarde passer d'un air mauvais.

L'aéroport national Ronald-Reagan n'est qu'à quelques kilomètres au nord, et on entend les avions passer à basse altitude. Par texto, j'annonce à Marino que nous allons atteindre le Pitié Bridge dans un petit quart d'heure.

Ça roule mal maintenant, ajouté-je.

La circulation se fait plus chargée, comme toujours aux abords de Washington – vacances ou pas. Je ne sais pas où vont tous ces gens si tôt le matin de Noël. La plupart sont dans leur bulle, d'autres furieux et s'excitent sur leur klaxon et font rugir leur moteur. Une véritable cacophonie.

10-4, me répond Marino. À plus.

— Un problème ? demandé-je à Benton qui regarde à nouveau dans ses rétroviseurs.

— Je ne sais pas trop.

Je me retourne pour voir ce qui attire son attention.

Un SUV de la police nous talonne. Je suppose que c'est celui que nous venons de dépasser. L'agent, avec ses lunettes noires, ne nous quitte pas du regard, comme un sniper prêt à tirer.

— Oh ! Oh ! Je n'aime pas ça. (Le SUV nous colle carrément au pare-chocs.) Qu'est-ce qu'il nous veut ?

— Aucune idée.

— Tu as fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? Un excès de vitesse ? Ta vignette est périmée ?

— Non. Rien de tout ça.

— Alors pourquoi il nous suit ?

— Pas pour une raison légitime, répond Benton alors que le flic met en marche sa sirène et ses gyrophares. Je rêve !

Benton ralentit et se gare sur l'accotement. Les pneus chuintent dans la bouillasse. Le SUV s'arrête tout près de nous, une manœuvre d'intimidation évidente. Il touche presque notre voiture. Ses feux stroboscopiques rouge et bleu nous éblouissent.

— C'est carrément louche, dis-je à Benton.

— Il y a quelque chose qui cloche, c'est sûr !

L'agent descend de son véhicule, met son chapeau, claque sa portière et s'approche la main sur son holster. Il porte un gros blouson d'hiver et des bottes. Benton baisse sa vitre, l'air glacé s'engouffre aussitôt dans l'habitacle. Il sort de sa poche son badge du Secret Service.

— Quel est le problème ? demande Benton alors que le policier se penche à la fenêtre – un barbu avec un nez de boxeur.

Intérieurement, je me raidis aussitôt, mais ne veux rien laisser paraître. Nos visages se reflètent dans ses lunettes de soleil. Chez ce type, tout est menaçant.

— Vous le savez très bien, grogne-t-il.

Par acquit de conscience, je lis son nom sur son blouson. Pourtant je sais déjà de qui il s'agit.

*

Trad Whalen est taillé comme un haltérophile, un cou de taureau, des épaules larges. Il a beaucoup changé. Il ne ressemble pas à la photo du dossier O'Leary que j'ai consulté hier soir. Il était plus mince et avait le visage glabre à l'époque, comme en février dernier où il m'a envoyée me garer au bout du monde quand je suis arrivée au cimetière d'Ivy Hill.

— Je suis agent fédéral et armé, annonce Benton en montrant son insigne. Mais vous êtes déjà au courant grâce à ma plaque d'immatriculation. Je pense même que vous le saviez avant de nous prendre en chasse sans aucune raison valable.

— J'ai toujours une bonne raison. Où allez-vous ? demande Whalen avec un accent à couper au couteau – un natif de Virginie pur jus.

Il prend le porte-badge de Benton d'un geste brusque. Je remarque qu'il porte une montre coûteuse – une Bell & Ross d'inspiration militaire. Et pas d'alliance.

— La responsable de la médico-légale et moi-même sommes en déplacement professionnel, répond Benton le visage de marbre.

Pourtant je sais qu'il est furieux.

— C'est exact, madame ? demande Whalen en continuant d'examiner le badge de Benton.

— Oui. Je suis le Dr Scarpetta, réponds-je, mais il le sait très bien.

Whalen lui rend son insigne, plonge la main dans sa poche et en sort un petit flacon de gel hydroalcoolique. Il verse une goutte dans sa paume et se met à se frictionner comme s'il craignait d'attraper un virus. Quand il sort une paire de gants en vinyle (un modèle bon marché et transparent), mes voyants d'alerte passent au rouge.

Je me souviens de la transcription de son entretien avec Reba O'Leary. Il disait que son mari était instable et paranoïaque. À plusieurs reprises, Rowdy avait appelé l'agent à propos du Boucher Fantôme. Et nous nous rendons justement sur le lieu de son dernier meurtre.

— Bonjour, madame Scarpetta. (Avec maladresse, Whalen enfile les gants. À l'évidence, il en porte rarement.) Quelle affaire vous fait donc sortir de chez vous un matin de Noël ? Quelqu'un est mort ?

— C'est souvent le cas, rétorqué-je.

— Et vous faites toujours du covoiturage avec le Secret Service, madame ?

— Non, pas toujours.

Je ne tomberai pas dans ses provocations.

— Vous êtes mariés ? demande-t-il – ça aussi, il le sait très bien !

— Oui.

— Je vois. Donc votre mari fait le taxi pour vous, madame ? C'est bien gentil de sa part.

— Nous voyageons ensemble, me contenté-je de lui répondre.

— Vous êtes armée aussi, madame ?

— Oui. (Je récupère mon porte-documents, le pose sur mes genoux.) Mon pistolet est dans la poche latérale. Vous voulez le voir ?

— Non, madame. Mais il me faut vos papiers.

— Je vous donne ça tout de suite.

Il m'agace de plus en plus avec ses « madame » !

— Pourquoi ces gants ? demande Benton.

— Vous n'imaginez pas le nombre de fois où j'ai attrapé le covid, la grippe, sans parler des rhumes et des conjonctivites en touchant les affaires des gens. Ils vous toussent en plein visage, se mouchent, rien que pour me refiler leur maladie.

— Pourtant vous ne portez pas de masque ? C'est que vous n'êtes pas si inquiet, fait remarquer Benton.

— Je vais sortir mes papiers, préviens-je, de crainte de me faire tirer dessus.

J'ouvre lentement ma sacoche, m'assure qu'il voit bien mes mains tout en lui décrivant mes gestes. Il ne peut y avoir aucune confusion, à moins qu'il ne soit là pour me mettre une balle dans la tête. Avec d'infinies précautions, je sors mes deux badges dans leur étui de cuir.

Il les prend sans me lâcher du regard. Derrière lui passent de nombreuses voitures. Les conducteurs nous observent comme si Benton et moi étions des fugitifs ou des chauffards. Whalen recommence à me questionner avec ce même ton condescendant.

— De quel mort s'agit-il, madame ?

— Je ne vous ai pas dit qu'il y en avait un.

— Ne jouez pas à ce petit jeu avec moi.

Je ne réponds pas.

— Pourquoi ce contrôle ? s'enquiert Benton.

— À votre avis ?

— Aucune idée.

— Cherchez bien, monsieur l'agent spécial Benton Wesley. Vous ne vous êtes pas arrêté à la dernière intersection. Ça vous revient ?

— Quelle intersection ?

— À Bashford Lane, déclare le policier, son ceinturon s'approchant bien trop près de la portière.

Benton ne se laisse pas impressionner.

— Le feu était vert. Et reculez donc un peu. Je n'ai aucune envie que vous me rayiez la peinture.

— Ce serait dommage, effectivement. Une si belle voiture.

Au moment où il dit ça, on entend un raclement métallique contre la portière.

— Si vous endommagez mon véhicule, vous allez en entendre parler, prévient Benton.

Trad Whalen lui retourne un sourire sardonique.

22.

— Vous avez grillé le feu parce que vous vous croyez au-dessus des lois, n'est-ce pas ? (Le flic élève la voix, comme s'il avait un public, et sa caméra-piéton nous filme.) C'est ce que vous vous dites tous au Secret Service. Pourtant vous devez respecter le Code de la route.

— Je l'ai respecté.

— C'est pas ce que j'ai vu et vous êtes sur mon domaine.

— C'est celui de l'US Park Police, pas le vôtre. La parkway est une propriété fédérale, et vous le savez très bien.

— Ce véhicule vous appartient ?

— Oui. Et ça aussi vous le savez grâce à ma plaque d'immatriculation, répond Benton d'un ton de plus en plus glacial.

— Donnez-moi les papiers du véhicule, ordonne Whalen comme si nous étions des voleurs.

— C'est du harcèlement caractérisé. Je n'ai pas grillé le feu, ni commis aucune infraction. (Benton ouvre la console et en sort les papiers.) Ma dashcam le prouvera. Mais quelle perte de temps ! Il va falloir aller au tribunal. Vous comme moi.

— Et on sera trois, renchéris-je en le regardant droit dans ses lunettes de soleil.

Il tripote mes badges et l'un d'eux lui échappe des mains. Il se baisse pour le ramasser dans la neige fondue. Il prend tout son temps ! Il l'essuie enfin sur son pantalon, se relève et commence à examiner mon insigne.

— Tiens donc, madame Scarpetta. « Agent des forces publiques. » Vous m'en direz tant ! Je suis impressionné.

Je regrette aussitôt d'avoir ce badge. J'aurais dû tenir tête à Benton

et ne pas prendre mon arme. Les flics détestent les civils qui sont assermentés. Pires que des débutants, à leurs yeux nous sommes considérés comme des imposteurs.

— J'ai cru comprendre que vous avez autopsié Rowdy O'Leary, m'annonce le policier en me rendant mes papiers. Comme vous le savez, il n'allait pas bien. (Whalen tapote sa tempe de son index.) Il s'est saoulé, a tiré sur on ne sait quoi et est tombé à l'eau. Je suppose qu'il s'est noyé ?

Je ne réponds pas. Je ne lui dirai rien !

— Il paraît que vous êtes passée chez lui hier soir, poursuit Whalen en me fixant derrière ses lunettes noires.

— Nous n'avons pas le droit de parler de nos enquêtes, répond Benton. Maintenant si vous voulez bien nous excuser, nous avons du travail.

Il enclenche la marche avant.

— C'est bon. Je vais vous laisser partir pour cette fois, signale Whalen en s'écartant de la voiture. Mais je vous ai à l'œil.

Nous regagnons la route et le policier nous observe tout en rejoignant son SUV.

— Il nous attendait. Il a préparé son coup, dis-je à Benton.

— Absolument, répond-il en surveillant ses rétroviseurs.

Le policier laisse passer quelques voitures avant de s'engager lui aussi sur la parkway. À faible allure.

Il bifurque sur une voie d'accès.

Et disparaît de notre vue.

Benton prend son téléphone, l'approche de sa bouche et dicte un message pour Lucy.

— Regarde ce que tu peux trouver sur Trad Whalen, agent de la police d'État de Virginie, déclare-t-il dans le micro. Il vient de nous arrêter sans raison alors qu'on se rendait sur la scène de crime. Il est évident que c'était prémédité. Je ne sais pas ce qu'il trafique, hormis le fait d'entraver le déroulement d'une enquête. Je voulais vous prévenir, Tron et toi.

Je continue à surveiller le rétroviseur de mon côté pour m'assurer que le policier n'est plus à nos trousses. Quelques instants plus tard Lucy répond. Benton me tend son téléphone et je lis son message à haute voix.

Elle indique que Trad Alvin Whalen a quarante ans et est né à Richmond. Il a fait une licence en criminologie et justice pénale à l'université de Virginie et a eu son diplôme de justesse. Pendant trois ans, il a été standardiste de la police du campus, puis agent en uniforme.

— Il a fait l'objet de nombreuses plaintes d'étudiantes. Pour harcèlement, comportement déplacé. Plusieurs jeunes femmes ont déclaré sous serment qu'il les suivait en voiture. Et il faisait ça avec son véhicule de patrouille ! Il a été remercié.

— Comment est-il passé à la police d'État ? Ça paraît étrange, vu ses antécédents, s'étonne Benton.

Je consulte ce qu'a écrit Lucy.

— Il est entré d'abord à la police du Capitole en 2013, puis à la police d'État quelques années après.

— Il a dû être pistonné, réplique Benton. Ou quelqu'un lui devait un service parce qu'il avait des informations compromettantes. Quand on se fait virer d'une police universitaire, on n'entre pas à la police du Capitole et encore moins à celle d'État.

— Ce gars n'est pas net. Et il déteste les fédéraux comme toi. Et sûrement toute figure d'autorité.

— Y compris la médecin-cheffe de la médico-légale. Mais ce n'est pas pour ça qu'il nous a arrêtés. En revanche, il a pris son pied. (Benton jette un nouveau coup d'œil dans ses rétroviseurs.) Toujours aucun signe de lui ?

— Non. Il ne nous suit plus. Ça fait cinq bonnes minutes qu'il a disparu.

Benton ralentit et met son clignotant. Il s'engage sur le vaste terre-plein central, la neige fouettant les bas de caisse, et il s'arrête derrière un bouquet d'arbres. Il ouvre à nouveau la console centrale et sort un analyseur de spectre de la taille d'un talkie-walkie – un cadeau d'anniversaire de ma nièce.

Il l'allume et commence à scanner l'habitacle. À l'écran, les transmissions électroniques dessinent des pics verts, comme sur un électrocardiogramme.

Je vois qu'un signal est plus fort que les autres dans la gamme des 2,4 MHz. Cela pourrait être un tas de choses. Un four à micro-ondes ou une télécommande de porte de garage, m'explique Benton.

— Je connais la signature électronique de la voiture. Je l'ai scannée avant de partir ce matin, comme d'habitude. Ce pic que tu vois là n'y

était pas tout à l'heure. Je pense qu'on a un passager clandestin.

— Whalen était plaqué contre la portière. Il s'est nettoyé les mains, a enfilé des gants. C'est pas un hasard, lancé-je en me remémorant la scène. Il préparait quelque chose.

— Il a lâché l'un de tes badges. (Benton prend une lampe de poche.) Il s'est baissé et a mis un temps fou pour le ramasser. Une bonne minute. Et on ne pouvait voir ce qu'il faisait.

— Il aurait mis quelque chose sous la voiture ?

— J'en suis certain. Et il l'a fait à ce moment-là.

— Mais dans quel but ?

— Pour nous surveiller, c'est la première idée qui me vient. Sans doute un tracker GPS.

— La police d'État espionnerait le Secret Service ? Ce serait le pompon !

— Il me faut des gants. Tu as ça ? me demande-t-il en débouclant sa ceinture.

— Bien sûr. J'en ai toujours avec moi. (Je sors de mon porte-documents un sachet de gants d'examen pourpres.) Tiens.

Il en tire une paire, ouvre la portière. Le brouhaha de la voie express est assourdissant. Je continue à surveiller nos arrières. Il ne faudrait pas que Whalen sache qu'on a découvert son petit jeu.

— Et une enveloppe à scellés ?

— Voilà, dis-je en lui en tendant une.

En peu de temps, Benton trouve ce que le policier a fixé sous la carrosserie. Il se relève sous les rafales de vent, le soleil perce les nuages, le bruit des camions et des voitures fait trembler le sol.

Il me montre le petit appareil dans sa main gantée. Un transmetteur de la taille d'une carte de crédit. Cela ressemble à un circuit imprimé miniature, bleu et très fin, équipé d'une platine magnétique.

— Tu sais ce que c'est ? m'enquiers-je.

— En tout cas, ça n'a rien à faire sous notre voiture, répond Benton avec colère.

Il remonte dans l'habitacle et je prends une photo de notre découverte. J'envoie le cliché à Lucy en lui expliquant où on a trouvé cet appareil tandis que Benton glisse l'objet dans l'enveloppe kraft. Je fouille notre sac du petit-déjeuner et récupère le papier d'aluminium

qui emballait nos bagels. Je le défroisse sur mes cuisses.

Je le nettoie comme je peux avec une serviette en papier et emmaillote la pochette pour bricoler une cage de Faraday. Elle bloquera tous les signaux électroniques entrants et sortants, ce qui rendra l'appareil inutilisable.

— Je ne veux pas envoyer ça aux labos du Secret Service. Et pas non plus aux tiens, déclare Benton tandis que je glisse le paquet argenté dans ma sacoche. Tu peux le donner discrètement à Lucy ?

— Bien sûr. Apparemment, Whalen est persuadé qu'on ne pourra prouver que c'est lui qui nous a mis ça. Je ne sais pas ce qu'il a en tête, mais il n'avait pas l'air d'être inquiet. Peut-être qu'il croit vraiment qu'on allait tomber dans le panneau ?

— Si on ne dit rien, il ne saura pas qu'on a trouvé son petit cadeau de Noël. On va la jouer comme ça.

Benton retire ses gants et les range dans la console.

— Sauf qu'il va se rendre compte que son appareil n'est plus connecté ? Que d'un coup il n'émet et ne reçoit plus rien.

— Je ne sais pas ce qu'il sait ou pas, mais il ne me paraît pas très féru de technologie. Le plus important, c'est d'identifier qui l'a envoyé.

— Et si ça a un lien avec l'endroit où l'on va ou avec les O'Leary. C'est lui que Rowdy appelait pour se renseigner sur le Boucher.

— On ignore dans quoi trempait Rowdy O'Leary et maintenant il est mort, répond Benton alors que Lucy nous fournit déjà des informations sur cet appareil.

Ce qu'a fixé Whalen sous notre Tesla est un contrôleur de bus CAN, un modèle disponible dans le commerce, modifié et équipé de trois antennes pour être commandé à distance.

Il est sans doute connecté à une manette de jeu TPARTS, la société d'accessoires pour Tesla. Je lis à voix haute les explications de Lucy. *On trouve ça sur Amazon. À l'évidence, c'est un système pour pirater votre voiture. Le gars derrière ça connaît son affaire.*

— D'accord. C'est pire que ce que je pensais, conclut Benton d'un ton sec.

— Oui, c'est bien pire qu'un mouchard, concédé-je. Quelqu'un à distance peut prendre le contrôle de la direction, des freins, de la navigation, de tout ce qu'il veut. Et causer un gros accident, voire nous tuer. Et Trad Whalen sera le premier à arriver sur place pour faire disparaître l'appareil.

Je regarde à nouveau dans les rétroviseurs quand Benton revient sur la route. Des scénarios, tous plus terribles les uns que les autres, se succèdent dans ma tête. La Tesla pourrait accélérer d'un coup et nous envoyer percuter les véhicules venant en sens inverse.

Ou freiner subitement et nous faire partir en tête-à-queue. Ou griller un feu alors que des piétons traversent. Ou encore nous plonger dans le Potomac et condamner l'ouverture électronique des portières.

— Whalen veut carrément nous tuer ! ajouté-je avec colère.

— Je ne pense pas que ce soit son idée, répond Benton. Il n'a pas le cerveau pour ça. Même s'il se croit très intelligent, ce qui le rend facilement manipulable.

Rongeant mon frein, je chausse mes lunettes de soleil car la brume se dissipe.

— Il ne doit même pas savoir à quoi sert ce truc. Et il s'en fiche, estime Benton. Il obéit aux ordres de quelqu'un de bien plus futé que lui.

— J'ignore à qui on a affaire, mais on va le coincer et le poursuivre en justice, je te le dis !

— Mieux vaut ne pas montrer nos cartes tout de suite. Nous n'avons aucune preuve.

— Whalen a sorti ses gants de sa poche. Ils ont donc pu être contaminés, dis-je. On retrouvera bien son ADN.

— Certes, quelqu'un avait de quoi saboter notre voiture pour qu'on soit blessés ou tués. En même temps, je n'y crois pas. (Benton poursuit ses réflexions.) À mon avis, ce quelqu'un avait prévu que nous allions trouver son appareil.

— Pourtant personne ne sait que nous allons à Mercy Island. Techniquement, nous sommes en vacances, et on s'apprête à quitter le pays. C'était notre projet.

— Quelqu'un a dû renseigner Whalen. Et lui donner des instructions.

23.

Nous approchons de Daingerfield Island avec ses aires de pique-nique, et sur notre droite ses parkings, sa marina. Marino m'envoie un autre texto.

J'ai prévenu les agents à l'entrée de Mercy Island. T'attends au 13 Shore Lane. Le wifi est revenu. Les lumières et les téléphones fonctionnent à nouveau.

Je pense au brouilleur qui a été retrouvé juste derrière le mur d'enceinte, le même boîtier noir, avec ses huit petites antennes, utilisé pour les meurtres précédents. Cet appareil artisanal interfère avec les signaux des antennes relais du réseau, créant une sorte de bruit de fond qui noie les transmissions.

— Tu penses qu'il y a un rapport ? demandé-je à Benton. Entre les brouilleurs du Boucher et ce que Whalen a accroché à la voiture ?

— Va savoir ! Des tas de gens sont experts en électronique, en kit de modifications et j'en passe. Ces composants sont disponibles dans le commerce et les instructions de montage en accès libre sur Google. Mais je doute que le Boucher soit lié à cette tentative de piratage. Je ne vois pas l'intérêt.

— J'espère bien. Sinon, ça signifierait qu'il en sait long sur nous. En même temps, c'est possible, puisqu'il a espionné notre propriété…

Je regarde le ciel, m'attendant à voir le drone sphérique jaillir des nuages.

— Je pense plutôt que Whalen nous a fait passer un message. C'est une menace. Quelqu'un de puissant veut nous mettre en garde.

— C'est d'autant plus inquiétant que la Maison-Blanche figure dans l'équation. Tu penses que cela pourrait venir de ce côté-là ?

— Possible.

— Calvin Willard ? Il voudrait protéger son neveu et nous dire d'y

aller sur des œufs ?

— Cette histoire lui pose problème, c'est sûr. Si c'est Zain le tueur, ça réduit à zéro ses chances pour la présidentielle. Et le sénateur a le bras long, c'est sûr.

Mon téléphone se met à bourdonner.

— En voilà une autre qui a le bras long…, dis-je en voyant qui appelle. Docteur Scarpetta, j'écoute, réponds-je en transférant la communication sur les haut-parleurs de la Tesla.

— Veuillez ne pas quitter. Madame la gouverneure veut vous parler, m'annonce Laverne, le directeur de cabinet.

— Kay ? Qu'est-ce qui se passe ? (Roxane Dare n'a pas l'air contente.) Je me réveille le matin de Noël et j'apprends que le Boucher a encore frappé ? Cette fois à Mercy Island ?

— Je me rends justement là-bas et…

Elle m'interrompt.

— Ça fait à peine deux mois depuis le dernier meurtre et voilà qu'il recommence ? Le jour de Noël, en plus ! Deux victimes taillées en pièces et la femme est morte. J'ai cru comprendre qu'elle a été attaquée dans son lit, comme les trois autres.

— Comme je vous l'ai dit, je me rends sur la scène de crime. Je ne peux rien établir tant que…

— Kay, nous sommes censés faire équipe pour assurer la sécurité de nos habitants, me coupe-t-elle encore. Du moins c'est ce que je croyais quand je vous ai fait revenir en Virginie pour vous nommer à la tête de la médico-légale. Deux femmes puissantes travaillant en tandem. Je pensais qu'on se soutenait mutuellement.

La gouverneure me rappelle pourquoi je suis là et qu'elle s'attend à de la gratitude de ma part. Une reconnaissance éternelle ! Et j'ai intérêt à le prouver.

— C'est vrai qu'une des victimes est Zain Willard ? (Voilà donc la véritable raison de son appel.) Le neveu de Calvin Willard, un jeune homme charmant. Je l'ai rencontré à l'inauguration de notre sapin de Noël.

— Je ne peux encore donner les noms. Tant que je ne les ai pas identifiés formellement et que les familles n'ont pas été prévenues.

— L'info est partout, Kay. Les familles sont déjà au courant.

— Et c'est bien regrettable. Personne ne devrait apprendre ça par les

médias.

— Arrêtons de tourner autour du pot ! Je sais de source sûre que Zain Willard est à l'hôpital et gravement blessé. On parle déjà de complots, on laisse entendre qu'il est coupable. Il faut arrêter ces rumeurs et c'est aussi ce que veut Calvin Willard. Ça crée bien trop d'émoi.

— C'est toujours le cas avec les meurtres, Roxane, réponds-je.

— Alors ramenez le calme ! (Cette fois, elle est carrément menaçante.) Ce qui m'amène à une autre affaire dont on parle tout autant : Rowdy O'Leary. C'est si dur pour la famille. Je suppose qu'il avait trop bu et qu'il est tombé à l'eau ?

— Je n'ai encore rien établi. Beaucoup de questions restent en suspens.

— J'espère que vous allez régler ça très vite pour que cette pauvre famille puisse retrouver la paix.

Ce n'est pas un espoir. Plutôt un ordre. Je pense à Maggie qui est passée à mon bureau hier soir. Évidemment, elle est allée tout raconter à Laverne, et celui-ci l'a rapporté à la gouverneure.

— Je n'ai pas toutes les informations et…

— Tout porte à croire qu'il s'agit d'une noyade accidentelle, me coupe à nouveau Roxane Dare.

— Ce n'est pas mon avis.

— Si vous déclarez que c'est un suicide, l'épouse et les deux garçons ne recevront pas l'argent de l'assurance.

La gouverneure continue de me mettre la pression.

— L'enquête est loin d'être terminée.

— Ça fait longtemps qu'on n'a pas déjeuné ensemble et eu une vraie conversation, Kay, réplique Roxane. On va se caler une date.

Elle coupe l'appel sans même me dire au revoir.

— Je sens qu'elle va me virer, dis-je à Benton tandis qu'un avion de ligne vrombit au-dessus de nos têtes.

— C'est une possibilité. Tu le savais quand elle t'a demandé de revenir en Virginie, répond-il sans détour. Quand un puissant nomme quelqu'un, il peut le congédier d'un claquement de doigts. Tu as cette épée de Damoclès au-dessus de la tête depuis le début.

— Ça ne lui ressemble pas. J'ai l'impression qu'elle subit une

pression énorme, réponds-je alors que Laverne m'envoie un SMS.

Je suis attendue à la résidence de la gouverneure demain midi. Le lendemain de Noël !

— C'est bien ce que je craignais… comme si j'avais le temps !

— Quelqu'un lui tord le bras. Et il y a de fortes chances que ce soit Calvin Willard. Parfois, les gens se montrent agressifs quand ils ont peur.

— Et il aurait peur de quoi ? De perdre les prochaines élections ?

— Ce qui arrive n'est pas bon pour sa campagne. Il doit se dire que ses ennemis vont utiliser ça contre lui, comme ils l'ont fait pour Biden et son fils Hunter. Pour l'instant, Calvin Willard est en tête. Mais un rien peut enrayer la machine.

— Tu penses qu'il a demandé à Roxane d'envoyer Whalen à nos trousses ? Elle ferait quelque chose d'aussi frontal ? Pour ne pas dire d'aussi maladroit ?

— Tout dépend de ce qu'il y a en jeu pour elle, précise Benton.

— C'est un secret de Polichinelle : Roxane espère être la colistière de Calvin Willard. Donc elle est prête à tout pour devenir vice-présidente des États-Unis.

— Mais pourquoi insiste-t-elle pour O'Leary ? s'interroge Benton.

— Pure posture, à mon avis. Elle veut se montrer inflexible sur les crimes et pleine de compassion pour les victimes. C'est tout ce que je vois comme explication.

Enfin, le Pitié Bridge est devant nous.

*

Le pont avec ses tourelles ornementales qui relie la berge à l'île a été construit au début des années 1800. *Pitié* se dit en anglais *mercy*, comme Mercy Island. Autrefois, ce n'étaient pas seulement les malades mentaux qui le traversaient pour un voyage sans retour.

Par centaines des gens ont été exilés à l'asile de la Pitié par mesure punitive – une façon comme une autre de résoudre des problèmes. Au XIXe siècle (et une bonne partie du XXe siècle), on n'internait pas seulement les fous (ou déclarés comme tels), mais les opposants politiques, les épileptiques, les syphilitiques, les fauteurs de troubles et les libertins.

Le simple fait d'être dilettante et de lire trop de romans suffisait à

envoyer quelqu'un derrière ces murs jusqu'à la fin de ses jours. La plupart des traitements étaient inefficaces, de véritables tortures : bains glacés, saignées avec des sangsues, exorcismes, comas insuliniques et autres thérapies de choc, auxquelles s'ajoutaient perforations du crâne pour réduire la pression du cerveau ou libérer les esprits du mal.

Il y avait bien sûr les sinistres lobotomies où l'on introduisait une longue aiguille dans l'orbite de l'œil pour détruire le tissu cérébral dans le lobe frontal.

Tu es où ? me demande Marino.

Je lui réponds et il me prévient qu'un drone vole au-dessus du 13 Shore Lane.

C'est Dana Diletti, m'annonce-t-il comme je m'y attendais.

Ces dernières années, elle a recours à ces engins pour filmer en extérieur, comme la plupart des chaînes de télévision. C'est plus facile à utiliser qu'un hélicoptère et bien moins cher.

J'étais dans l'allée quand cette saloperie m'est passée au ras de la tête. Elle m'aurait fait un brushing si j'avais eu des cheveux !

Le Potomac ressemble à une tôle ondulée sous le ciel matinal. Pas de bateau-taxi, pas de voilier – il est bien trop tôt. J'aperçois les pistes de l'aéroport à quelques kilomètres en amont, le rugissement des avions est constant.

Un point de contrôle a été installé à l'entrée du pont. Quatre agents de la police d'Alexandria, en tenue d'hiver, montent la garde. Les voies sont bloquées par des barrières et des voitures de patrouille. Benton s'arrête et baisse sa vitre.

— Joyeux Noël, dit-il à la policière en lui tendant ses papiers.

C'est une sergente, elle a à peu près mon âge.

— J'en ai connu de meilleurs.

Elle porte un gilet pare-balles et un pistolet-mitrailleur MP5 en travers de la poitrine. Elle a les cheveux courts, et des lunettes de soleil qui cachent son visage. Quand je vois ses taches de rousseur et ses larges épaules, je me rappelle l'avoir déjà croisée sur des scènes de crime ou au tribunal de King Street.

— Qui vous accompagne ? demande-t-elle à Benton tout en me regardant.

Elle sait qui je suis mais elle doit faire son boulot.

— Docteur Scarpetta, annonce-t-il pendant que je sors mon badge

de la médico-légale.

— Je pensais bien vous avoir reconnue, dit-elle avec un sourire qui semble sincère.

— Comment ça se passe ? lui demande Benton.

— Maintenant que c'est sorti dans les médias, un tas de gens vont rappliquer. Juste avant vous, on a dû chasser une dizaine de badauds qui ont vu Dana Diletti jacasser à la télé. Et ça ne fait que commencer. Deux drones tournent déjà au-dessus de nous. Ça me démange de les abattre. Mais il paraît que c'est interdit.

— Deux ? s'étonne Benton. Et vous êtes sûre que les deux sont à elle ?

— Oui, c'est bien ceux de Dana Diletti. J'ai regardé les images sur mon téléphone pour voir ce qui était diffusé. Il y en a un au-dessus de la scène de crime. Et l'autre surveille qui arrive au pont ou en sort. Tenez, le revoilà.

La sergente pointe le ciel derrière nous. Un quadricoptère s'approche, comme une araignée noire portant une caméra sous son ventre. L'appareil s'immobilise pile au-dessus du checkpoint.

— Qu'est-ce que je vous disais ! grogne-t-elle.

J'entends le bourdonnement aigu, comme un moustique géant, à mesure qu'il descend vers nous. À présent, il est à six ou sept mètres de nos têtes. Malgré les bourrasques qui le secouent de droite à gauche, il nous filme sans vergogne.

— Où se trouve l'opérateur ? demande Benton.

Elle se tourne vers l'île, une balafre verte au milieu du fleuve. Le toit de l'hôpital dépasse du faîte des arbres. L'équipe de Dana Diletti s'est placée à l'entrée de l'hôpital pour lancer ses drones et la police ne peut l'en empêcher, explique la sergente.

— À l'intérieur de leur car-régie, on se croirait à la NASA, poursuit-elle. Avec tous ces panneaux de contrôle, ces boutons et ces écrans.

Le drone vrombit au-dessus de nous, de plus en plus près, comme si le pilote nous narguait.

— Un coup de fusil et ce serait réglé… (Elle regarde l'appareil avec mépris.) C'est pas normal qu'on doive supporter ça. Sans compter que le guignol dans le van entend tout ce qu'on dit.

— On va s'en occuper, lui assure Benton d'un air entendu. Vous tenez la liste de tous les gens qui sortent, n'est-ce pas ?

— Il n'y a eu personne, hormis mes collègues qui vont et viennent. Mais le changement d'équipe est dans une heure à l'hôpital et les employés de nuit vont vouloir rentrer chez eux.

Elle ne cesse de regarder le drone, avec son bruit agaçant.

— Et pour l'équipe de jour ? Vous allez faire comment ? s'enquiert Benton.

— On va contrôler tout le monde. Personne sans autorisation ne franchira ce checkpoint. Aucun journaliste par exemple.

Elle rend ses papiers à Benton.

— Vous pouvez y aller. (Elle tapote la portière en souriant.) Prenez soin de vous.

La police retire les barrières et les cônes pour nous laisser passer. Le drone nous file le train. Il est juste derrière nous.

— Bien sûr qu'ils ont entendu tout ce qu'on s'est dit. (Je regarde dans le rétroviseur.) Et nous narguer, ça les amuse beaucoup.

— Certes, répond Benton avec détachement.

— Le pilote sait qui nous sommes. À tous les coups, c'est diffusé à la télé. Tout le monde voit ta plaque d'immatriculation !

— Probable, concède Benton toujours aussi flegmatique.

C'est alors que j'entends les pulsations sourdes d'un hélicoptère.

Le son enfle. Devient assourdissant. Et le drone bat en retraite, comme si un grand rapace approchait.

24.

Je reconnais le son de la double turbine de l'*Aigle de l'Apocalypse*. Je suis montée à bord à de multiples occasions.

— Tout à l'heure, Lucy se rendait au HRT, expliqué-je à Benton. Elle ne m'a pas dit pourquoi.

— Avec Tron, elles vont, entre autres, surveiller l'espace aérien, m'annonce-t-il pendant que nous regardons l'hélicoptère passer au-dessus de nous dans un tonnerre mécanique.

Il commence à explorer l'île à basse vitesse alors que nous atteignons le milieu du pont. Droit devant, j'aperçois le vieux mur de granit hérissé de pointes, comme les remparts d'une forteresse médiévale. Derrière se dresse la silhouette austère de l'hôpital psychiatrique, une bâtisse de quatre étages avec ses fenêtres à petits carreaux et ses colombages en chevrons.

— Qu'est-ce qu'elles cherchent, demandé-je quand je vois l'hélicoptère faire un 180 après avoir dépassé l'île.

— Tout ce qu'elles peuvent trouver, répond Benton. À mon avis, les drones de Dana Diletti ne vont bientôt plus avoir de signal. Et *oups !* ils vont tomber comme des pierres.

— Ce serait bien effectivement. Je n'ai aucune envie que le monde entier nous voie charger le corps dans le fourgon.

L'*Aigle de l'Apocalypse* s'approche de l'entrée, descend de plus en plus bas.

— Lucy va y veiller, m'assure Benton.

Le pont donne sur Pitié Lane, l'unique voie d'accès à Mercy Island. Nous ralentissons en arrivant à l'entrée du domaine. L'ouverture étroite dans le mur d'enceinte est munie d'une barrière pivotante, une simple traverse de bois qui peut se lever ou s'abaisser. On arrive

facilement à passer au-dessus ou en dessous.

Des agents du FBI en gilet pare-balles et lourdement armés sont postés en sentinelle. Ils surveillent Dana Diletti et son équipe de tournage rassemblées devant un van surmonté d'une antenne parabolique. Elle s'approche, suivie par ses cameramen, alors que Benton s'arrête et descend sa vitre.

— Agent spécial Benton Wesley, Secret Service, annonce-t-il.

Il montre son insigne à l'un des gardes, un jeune gars très séduisant avec son blouson bleu marine, et très musclé. Lucy passe au-dessus de nous dans un fracas de tornade.

— Je sais qui vous êtes, monsieur. Bonjour. Et joyeux Noël.

— À vous aussi, joyeux Noël. Comment ça se passe ?

— Pas trop mal. (L'agent se penche à la fenêtre et me regarde.) Je sais également qui vous êtes et qu'ils vous ont laissés passer au premier contrôle, mais je dois quand même vous demander vos papiers.

Je lui tends mon badge de la médico-légale – en me gardant bien de sortir mon insigne d'agent assermenté. Je sais que Dana Diletti avec son trench rouge et son chapeau de fourrure nous observe, et que ses caméras sont braquées sur nous. Elle est agacée par la présence de notre hélicoptère avec ses larges patins, ses radomes et ses mitrailleuses. Elle a déjà vu cet appareil et sait qui le pilote.

L'*Aigle de l'Apocalypse* tourne autour de nous, le bruit doit ruiner la prise de son et c'est exactement ce que Lucy souhaite. Elle vole si bas que j'aperçois sa silhouette à droite dans le cockpit.

« *… la médecin-cheffe du service médico-légal Kay Scarpetta et son mari du Secret Service, Benton Wesley, viennent d'arriver aux portes de l'hôpital…* », hurle-t-elle dans son microphone.

Elle est si près de nous qu'elle pourrait toucher la Tesla.

« *Comme vous pouvez l'entendre, un gros hélicoptère vole au-dessus de nous. Il s'agit de l'*Aigle de l'Apocalypse*, et c'est la nièce du Dr Scarpetta qui est aux commandes, Lucy Farinelli… Et bien sûr, ce n'est pas une coïncidence si nous venons de perdre la liaison avec notre* Œil dans le Ciel… *!* »

— Vous avez trouvé quelque chose sur les caméras de surveillance ? s'enquiert Benton.

— Elles ont été examinées. Apparemment, elles étaient éteintes, répond l'agent du FBI en désignant les deux petits dômes blancs au

sommet des piliers de l'entrée.

— Nous ne savons donc pas qui est entré ou sorti à l'heure des faits, conclut Benton.

— D'après ce que j'ai compris, quand la police d'Alexandria est arrivée, il n'y avait pas de traces de pneus dans la neige. Mais avec ces conditions météo, on n'est sûr de rien.

— Don Horace a été le premier sur place. Et il a dit la même chose.

— Oui, Horace, c'est bien le nom qu'on nous a donné. Mais je ne le connais pas. Il était parti depuis longtemps quand on a débarqué. Il s'est mis à pleuvoir après minuit. La pluie a pu effacer les traces de pneus. C'est peut-être pour ça que l'agent Horace n'a rien vu.

— Et il était concentré sur la victime qui se vidait de son sang sur le trottoir. Il devait être stressé et a fait au plus vite, répond Benton. Comment il est entré ?

— Il suffit de donner un coup de sirène et la barrière se lève. Autrement dit, sécurité zéro. Aujourd'hui, si on télécharge le son sur son téléphone ça fait le job. Je le sais parce que j'ai essayé. Bon, maintenant, on a une vraie télécommande, précise-t-il en montrant le petit boîtier dans sa main.

Des sillons d'herbes écrasées sur le côté gauche attirent l'attention de Benton.

— On dirait que quelqu'un est passé là, dit-il. Ou s'est garé.

— Oui, j'ai remarqué ça aussi. Mais on ne peut rien en tirer. Pas d'empreintes de pneus, juste des ornières. Et nous ignorons depuis combien de temps elles sont là.

— Rien ne prouve, d'ailleurs, que le tueur soit entré en voiture. Il a pu se garer à l'extérieur et faire le reste du chemin à pied. Personne ne risquait de le voir par ce temps.

Dana Diletti et son équipe regardent l'*Aigle de l'Apocalypse*, furieux et impuissants. Lucy doit bien s'amuser à faire des va-et-vient au-dessus de leurs têtes. Je la vois décrire une nouvelle boucle, jaillir du fleuve à cent kilomètres à l'heure et fondre encore une fois sur nous.

Soudain, la porte du van s'ouvre et un homme coiffé d'écouteurs en sort.

— Coupez ! coupez ! crie-t-il.

Dana fait signe aux cameramen d'arrêter de filmer. Sa surprise fait place à la colère. Comment un vulgaire employé ose-t-il l'interrompre !

— Qu'est-ce qui se passe ? lui lance-t-elle. Qu'est-ce qui vous prend ?

— Les deux sont par terre ! s'exclame-t-il. Voilà ce qui me prend ! LES DEUX !

Il doit parler des drones.

— Qu'est-ce que vous avez foutu ? réplique Dana Diletti en le fusillant du regard.

— J'y suis pour rien, putain !

— C'est la faute de qui alors ?

Avec son brouilleur, Lucy a dû rendre sourd et aveugle l'*Œil dans le Ciel*. Je suis ravie, mais ne le montre pas. L'agent du FBI est immobile comme une statue à côté de la Tesla. Tout le monde est fasciné par la scène.

— Où sont-ils ? demande-t-elle.

— J'en sais rien !

Il doit avoir la quarantaine, un type mince avec un jean délavé, un sweat à capuche, et de grosses chaussures de randonnée. Sur la tête, il a une casquette avec *Hollywood, CA* brodé à l'arrière.

— Ils n'ont pas le droit de faire ça ! Ils m'ont fait le même coup l'autre fois ! Putain de merde ! hurle-t-il en fonçant vers l'équipe, médusée.

Il est tellement furieux que je crains qu'il ne frappe quelqu'un. Il nous jette des regards haineux alors que l'hélicoptère s'éloigne vers le Maryland de l'autre côté du Potomac.

Il arrache ses écouteurs, les coince sur son cou et s'en prend aux trois agents postés devant la barrière en les accusant de violer ses libertés de citoyen. Il les traite de fascistes, de Nazis. Et avec une main derrière son dos, il nous fait un doigt d'honneur.

— Vous ne pouvez pas dégommer mes drones ! C'est illégal ! crie-t-il.

— Monsieur, veuillez reculer, répond une agente, une femme costaude avec de longs cheveux bruns que le vent agite. Et gardez votre calme.

— Je me calme si je veux !

Il sort son téléphone et se met à la filmer.

— Donnez-moi votre nom, monsieur.

— Je vous donne rien du tout !

— Ne vous approchez pas et présentez vos papiers. (Elle ne sourit pas et a la main sur son taser.) Permis de conduire par exemple. Quelque chose avec une photo dessus.

— Vous n'avez pas le droit de me demander ça !

— J'ai le droit et je vous l'ordonne, répond-elle d'une voix posée.

— Voilà pourquoi les gens détestent la police !

— Vos papiers.

Il sort son portefeuille de sa poche arrière tout en continuant à la filmer. Tant bien que mal, il extrait son permis de conduire et le lui tend.

— Enzo Satterly, résident à Arlington, lit-elle à haute voix pour se faire entendre de ses collègues. C'est bien vous ?

— C'est de l'abus de pouvoir ! De la brutalité policière ! Frapper ou tuer les gens, c'est tout ce que vous savez faire.

— Personne ne vous a rien fait, monsieur. Je veux juste m'assurer que vous n'entravez pas une enquête de police en cours.

— C'est une propriété privée et nous avons le droit d'être ici ! Le premier amendement, ça vous dit quelque chose ?

Il lui crie presque sous le nez.

— L'île est fermée pendant les investigations et c'est nous qui donnons les autorisations. Maintenant, reculez d'un pas, monsieur. Ne me faites pas répéter.

Ses collègues se sont rapprochés.

Avec son téléphone, l'agent prend une photo du permis de conduire avant de le lui rendre.

— Comment je récupère mes drones que vous avez abattus ! Ils m'appartiennent, merde !

— Vous auriez peut-être dû réfléchir avant de les envoyer survoler une scène de crime.

— L'hosto m'a donné la permission !

— Ce n'est pas à l'hôpital d'en décider. Nous vous avons demandé poliment d'arrêter de filmer.

— Vous savez combien coûtent ces appareils ? Je vais vous envoyer la note, comptez sur moi !

*

Enzo Satterly retourne dans son van d'un pas rageur et referme avec violence la porte coulissante.

— En voilà un qui n'est pas content, ironise Benton.

— Quel connard, lâche l'agent à côté de nous. (Avec sa télécommande, il ouvre la barrière.) La maison est sur la gauche, au bout de l'allée. Avec une porte rouge.

— Oui, nous connaissons les lieux, répond Benton. Bonne journée.

Le bras s'abaisse derrière nous. Benton remonte sa vitre. J'attends de voir qui va en parler en premier…

Finalement, c'est moi qui craque.

— Je n'aime pas cet Enzo Satterly. J'ai un mauvais pressentiment.

— Moi aussi. À l'évidence, il en connaît un rayon sur les drones, les prises de vues et toutes les technologies qui s'y rapportent. Et il est très sanguin, répond Benton en roulant dans les flaques de neige fondue. Voyons ce que nous dit Janet…

Il récupère son téléphone, ouvre l'appli de l'IA et commence à dicter son message.

— Qu'est-ce que tu peux nous dire sur Enzo Satterly ? Habite à Arlington. Pilote de drones pour Dana Diletti.

— Joyeux Noël, Benton, répond aussitôt CyberJanet dans les haut-parleurs de la Tesla.

Benton s'est arrêté au milieu de la chaussée. Nous sommes seuls sur la route, mais ce ne sera bientôt plus le cas avec le changement d'équipe à l'hôpital. J'ai sorti mon carnet pour noter toutes les infos qu'elle va nous donner.

— L'individu en question n'a pas de casier judiciaire, mais il y a eu de nombreuses plaintes contre lui, commence-t-elle, son beau visage s'affichant sur l'écran de Benton. Il a quarante et un ans et possède sa propre entreprise. Sa société à Arlington propose des prises de vues aériennes pour la télévision, le cinéma, ainsi que pour des fêtes, des mariages, des agents immobiliers. Tout est possible.

— Il a combien d'employés ? demande Benton. Et c'est quoi le nom de sa boîte ?

— Ça s'appelle Satterly Night Live Productions, répond-elle en roulant des yeux devant le jeu de mots.

— Rigolo, raille Benton.

— Peut-être, mais lui n'est pas rigolo du tout.

— On a vu.

— Il n'a pas d'employé, poursuit CyberJanet.

— Je suppose que Dana Diletti n'est pas sa seule cliente, dis-je en consignant le nom.

— Oh ! Joyeux Noël, Kay ! Je suis désolée que vous ayez dû annuler votre voyage. Je sais que vous y teniez beaucoup.

— Joyeux Noël, Janet.

— C'est exact, Kay. Dana Diletti n'est pas la seule. Je vois sur les réseaux sociaux qu'il travaille avec elle depuis un an et demi. La journaliste emploie plusieurs opérateurs de drones, tous en free-lance.

— Donne-moi un résumé de ses antécédents, demande Benton.

Enzo Satterly est né à Los Angeles et diplômé de l'UCLA en génie électrotechnique. Avant son master, il a tenté d'entrer dans leur célèbre école de cinéma mais n'a pas été pris. Il a beaucoup bougé, au gré de ses emplois. Il est arrivé en Virginie voilà dix ans.

— Il a travaillé pour des chaînes de télévision à Washington, Roanoke, Richmond et Norfolk, termine CyberJanet. Il a vécu aussi une courte période dans le Maryland et en Virginie-Occidentale.

Quand il a commencé à travailler pour Dana Diletti, il a quitté Baltimore pour s'installer à Arlington. Il était dans la région lorsque le Boucher a commencé à frapper en février dernier, le jour de la Saint-Valentin.

— Il a eu des soucis avec la police ; des gens se sont plaints que ses drones survolaient leur propriété, poursuit-elle. Il est décrit comme quelqu'un de belliqueux. Les plaignants l'accusaient de les espionner à travers les fenêtres, de harceler leurs chiens.

— Une personnalité asociale donc, constate Benton. Et il a une dent contre la police et tous les représentants de la loi.

— Vu son comportement à l'entrée de l'hôpital, ton diagnostic est juste, Benton.

C'est vrai que CyberJanet peut tout voir, tout entendre. À notre insu, elle a eu accès aux caméras de la Tesla. Toutes les transmissions, même codées, n'ont aucun secret pour elle. Depuis sa création, l'IA de Lucy est devenue de plus en plus fouineuse, et ça devient problématique.

— Merci Janet, répond Benton. Transfère-moi tout ça et envoie une

copie à Lucy.

— Oh ! Elle est un peu occupée en ce moment, susurre Janet d'un ton complice. Elle pilote l'*Aigle de l'Apocalypse* à une altitude de cinq cents pieds, cap à l'est. Je le sais parce que je suis avec elle ! Je regarde toutes ses manœuvres. Quel talent ! Je suis si fière d'elle.

On croirait entendre sa mère.

— J'ai entendu tout à l'heure que vous vous inquiétiez pour Dorothy. (Décidément, elle nous espionne non-stop dans cette voiture !) Nous nous sommes parlé voilà vingt et une minutes et elle va bien. Elle a juste une bonne gueule de bois.

— Tant mieux. Ça me soulage, réponds-je.

— Mais elle est toujours très en colère, tu sais Kay.

Elle prend une voix sentencieuse comme chaque fois qu'elle s'apprête à violer notre intimité.

— Merci Janet, dis-je pour l'empêcher de continuer, mais elle persiste.

— C'est sûr que ça lui a fichu un coup quand elle a appris que Marino t'offrait une séance de spa. S'il m'avait demandé mon avis, je l'aurais mis en garde. C'était très maladroit de sa part. Et je suis sûre que, comme Dorothy, Benton n'apprécie pas tellement que Marino en pince toujours pour toi Kay et que…

— Au revoir Janet. On doit y aller, annonce Benton comme s'il parlait au téléphone avec un voisin envahissant.

Il quitte l'appli et Janet disparaît dans le cyberespace.

— Elle n'a pas tort, lâche-t-il. Marino n'a pas tiré un trait sur toi.

Je lui lance un regard en coin.

— Tu sais qu'elle nous entend encore…

25.

Nous reprenons notre chemin sur la petite route qui serpente dans le grand parc avec ses chênes vénérables, ses sapins. Les affleurements de roches ont été intégrés à des massifs de fleurs, des bancs installés sur les pelouses aujourd'hui couvertes de neige grise.

Quand j'étais venue ici au printemps, les employés de l'hôpital prenaient le soleil sur ces bancs. L'endroit paraissait paradisiaque. Des patients se promenaient dans les allées, se détendaient dans l'herbe pour parler ou lire. Des tapis de gymnastique étaient placés sous les arbres pour des séances thérapeutiques de yoga. L'hôpital ne paraissait pas un lieu aussi terrible que ça, mais c'était de la poudre aux yeux.

Un SUV Mercedes blanc arrive dans notre direction, ses grandes roues soulevant des gerbes de boue. C'est le premier véhicule que nous voyons depuis que nous avons franchi l'enceinte. Je reconnais le conducteur, avec ses cheveux gris coiffés en arrière, ses lunettes de soleil. C'est Graden Crowley, le directeur. Il nous croise sans ralentir, en nous jetant un regard soupçonneux.

— Nos vitres sont teintées. Je ne pense pas qu'il nous a reconnus, annoncé-je à Benton. Sinon, il se serait arrêté pour nous poser des questions. Comme tu le sais, il m'a toujours mis des bâtons dans les roues.

— Il y a eu combien de morts suspectes ici, depuis qu'on est revenus en Virginie ? Même une seule, c'est déjà trop.

— Quatre. Un patient tombé d'une fenêtre. Une électrocution. Une noyade dans une baignoire. Et un pendu, l'an dernier. (Je fouille ma mémoire.) Bien sûr, il y a eu beaucoup d'autres cas louches pendant le règne d'Elvin Reddy.

— Évidemment.

— Ceux sur lesquels j'ai travaillé étaient officiellement des accidents

ou des suicides, précisé-je. Chaque fois, il y avait tellement de points obscurs que j'ai refusé de déterminer la nature du décès. Et ça n'a pas facilité mes rapports avec Crowley. Il n'avait jamais eu ce genre de problème avant mon arrivée à la médico-légale.

— Cet endroit ressemble à un cercle de l'enfer. Va savoir ce qui se passe réellement derrière ces murs.

— Peut-être la même chose qu'autrefois. Les gens qui dérangent finissent par mourir prématurément. Mais je n'ai jamais eu assez d'éléments pour ouvrir une enquête. Et Crowley a des appuis haut placés.

— Qu'est-ce qu'on sait sur lui, hormis que c'est un directeur lamentable, un menteur, voire un criminel ? demande Benton en regardant le SUV blanc s'éloigner dans le rétroviseur.

Je lui donne les informations que j'ai. Il a une cinquantaine d'années, c'est un psychiatre spécialisé en addictologie. J'ignore depuis combien de temps il dirige l'hôpital.

— En tout cas, ça fait longtemps, insisté-je. Lui et Elvin Reddy sont comme cul et chemise. Ils sont tous les deux membres du Country Club de Belle Haven et ils jouent au golf ensemble.

— C'est pour ça que Crowley se croit intouchable, conclut Benton alors que nous approchons de l'hôpital.

Je me retourne et vois que la Mercedes se dirige vers le portail.

— Quand j'étais ici à Noël dernier pour le soi-disant suicide, Crowley n'a pas arrêté de faire l'éloge d'Elvin, de me dire comme il aimait travailler avec lui, et tout le tralala. Il parlait même de Maggie avec affection ! Tout ça pour me faire comprendre que je n'étais pas la bienvenue.

— En tout cas, je me demande ce qu'il sait. Ce n'est pas par hasard si le Boucher a attaqué ici.

— Mon petit doigt me dit qu'il a un lien personnel avec cet endroit.

Je contemple la pelouse parsemée de neige où trône un grand magnolia scintillant de lumières, l'éclat des ampoules noyé par la lumière du jour. Je me rappelle ma dernière visite, il y a exactement un an. La lune était pleine, une couronne artificielle décorait la porte d'entrée de l'hôpital. Des angelots et des rennes illuminés étaient suspendus aux fenêtres des bureaux et d'autres salles interdites aux patients. Il régnait une ambiance gaie et festive. Et pourtant quelqu'un s'était pendu avec une guirlande.

Graden Crowley m'a conduite dans une chambre qui ressemblait à

une cellule de prison. Le « suicidé » était nu, un bonnet du père Noël couvrant ses organes génitaux – ce qui lui avait valu le surnom de « Santa Couilles à l'air ». J'ai entendu une infirmière l'appeler comme ça quand elle se croyait hors de portée d'oreille.

Il était assis par terre, le torse penché en avant, jambes tendues devant lui. Sa langue sortait de sa bouche comme s'il nous faisait une grimace. La guirlande était attachée au radiateur derrière lui et nouée à son cou. La rigor mortis était déjà bien avancée.

— Malgré toutes les relances de Shannon, expliqué-je à Benton, ils ne m'ont jamais envoyé le dossier médical du patient, pas même les noms de ses médecins.

Derrière le parking de l'HP, le terrain se fait très boisé. Nous atteignons « l'allée des millionnaires », comme l'appelle la presse, une zone résidentielle composée d'anciens bâtiments réaffectés.

Des constructions de style Tudor, coiffées de toits d'ardoise ; quelques-unes sont en brique, mais la plupart ont des colombages. Il s'agit surtout de résidences secondaires. Aucune lumière ne brille aux fenêtres, pas de décorations de Noël. Les propriétaires ne sont pas là et je parie que le tueur le savait.

— Oui, tu as raison. Le Boucher repère toujours le secteur avant d'attaquer. Il peut envoyer son hologramme ou tout simplement son drone pour collecter des informations. Il surveille, espionne, harcèle. Alors oui, il connaissait parfaitement les lieux.

— C'est d'autant plus bizarre. Comment pouvait-il ignorer la présence de Zain Willard chez Georgine ? fais-je remarquer alors que nous passons devant le site de l'ancien cimetière.

Il a été éventré pour y construire ce centre de fitness flambant neuf, un bâtiment élégant qui s'insère parfaitement dans le paysage. Il se trouve à deux pas des maisons, en particulier du 13 Shore Lane où se dresse la plus grande habitation, avec ses pignons en façade, ses colombages à chevrons et son porche à colonnes. Des vitraux héraldiques flanquent la porte d'entrée rouge. L'imposte au-dessus est un assemblage de losanges colorés.

Quelques lampes brillent dans les ifs japonais et les sapins bleus du Colorado, des essences qui supportent bien le froid. Il n'y a pas de bougies derrière les fenêtres, pas de couronne à la porte. C'est étrange. Autant que je le sache, Georgine Duvall aimait beaucoup Noël. Elle était, disait-elle, l'une des rares personnes à en garder de bons souvenirs d'enfance.

Pendant les fêtes, je lui avais rendu visite dans sa maison à

Charlottesville quand Lucy était en première année à l'université. De temps en temps, nous avions ce genre de rendez-vous pour parler des progrès de ma nièce.

Sans violer le secret professionnel, la psychiatre me donnait des indices pour faire de moi une meilleure tante, pour que je sois plus ouverte d'esprit, moins angoissée pour l'avenir. J'aimais bien Georgine mais j'étais rarement d'accord avec ce qu'elle préconisait.

Lors de ce Noël, ce fut la dernière fois où je l'ai vue en tête à tête. Nous avions pris le thé devant un bon feu. Des sapins fraîchement coupés étaient emmaillotés de guirlandes ; il y en avait un dans l'entrée, un autre dans le salon. Des rameaux tressés décoraient les encadrements des portes, le manteau de la cheminée. L'odeur des conifères embaumait toute la maison.

Et maintenant Georgine est morte et je vais la revoir pour la première fois après toutes ces années. Une bouffée de tristesse m'envahit. J'aperçois les véhicules des autorités. Des voitures de patrouille de la police d'Alexandria, des Tahoe noirs du FBI sont alignés dans la rue. Benton se gare derrière le Ford Interceptor de Blaise Fruge. Pourtant je ne la vois nulle part.

Le Raptor de Marino n'est pas là puisqu'il était avec Fruge quand elle a répondu à l'appel des secours. À ma grande surprise, Fabian n'est pas arrivé avec le fourgon. Je lui envoie aussitôt un SMS.

Où êtes-vous ?

— Rien n'a changé depuis la dernière fois, constate Benton. Sauf qu'on était au printemps et que tout était en fleurs. L'endroit était magnifique, avec son jardin et sa vue sur le Potomac. Mais il régnait une énergie bizarre.

— Oui. J'ai ressenti ça aussi. Comme s'il s'était passé des choses horribles ici. Et c'est sans doute le cas, dis-je en observant le van de la police scientifique dans l'allée.

Les enquêteurs avec FBI écrit en grandes lettres jaunes sur leurs blousons font la tête et patientent dehors avec leur équipement. J'imagine leurs commentaires acerbes tandis qu'ils grelottent en plein vent. Les flics détestent devoir attendre mon arrivée. Et pis encore, mon feu vert.

Si je laissais faire la police, l'IML ne viendrait jamais sur les scènes de crime. Nous laisserions les agents collecter les indices à notre place. Et les médecins légistes se chargeraient uniquement des autopsies – rien d'autre. Ce serait une catastrophe, en particulier en cas de procès.

Fabian me répond : Suis au premier checkpoint.

Benton coupe le moteur et nous descendons du véhicule. Je récupère ma caisse sur le siège arrière tandis qu'une agente du FBI nous lance un bonjour de loin.

— Vous savez quand on pourra entrer ? demande-t-elle sans prendre la peine de faire un pas vers nous.

— Dans une heure. Peut-être plus. Tout dépend de ce que je trouve, répliqué-je.

— Ça fait déjà un moment qu'on poireaute.

— Je sais. Et je vous remercie pour votre patience.

— Maintenant ça urge, renchérit un autre enquêteur.

— J'en suis bien consciente, dis-je pour arrondir les angles.

— On pourrait commencer par la cave ? Puisque vous n'y descendrez pas, insiste-t-il avec un agacement évident.

— Je ne sais pas encore où je vais aller. Je vous dirai ça.

*

La clôture du 13 Shore Lane est plus haute que moi. Benton inspecte le portail.

— Quand nous avons visité il y a cinq ans, c'était déjà le même système. Il faut une clé pour entrer. Mais pour sortir, ça s'ouvre tout seul.

— Soit le tueur a escaladé la clôture, soit il avait une clé, conclus-je. Ou alors, il était déjà sur place car il habite ici.

Nous suivons la petite allée, enjambons les portions de neige qui par endroits sont teintées de rose. Ce sont les traces de sang de Zain Willard. La plupart ont disparu. Il ne reste plus que des zones colorées diluées par la pluie.

Le soleil darde ses rayons, la brume se dissipe et la température approche des 10 degrés. L'eau ruisselle des arbres, la neige glisse sur le toit pentu et tombe par paquets avec un bruit sourd. Au moment où l'on s'approche du porche, la porte d'entrée s'ouvre et Marino sort nous accueillir.

Il a toujours son pantalon cargo et sa chemise de la veille. Les vêtements sont fripés, une barbe naissante ombre ses joues. Il a l'air éprouvé par sa nuit blanche et sa dispute avec Dorothy. C'est la

première fois qu'elle le chasse de la maison.

— On a de la chance, les drones de Diletti sont HS, annonce-t-il.

— Oui, ils se sont malencontreusement crashés, répond Benton alors que nous grimpons les marches de pierre usées et constellées de trous.

— On leur allumera un cierge ! raille Marino en s'écartant pour nous laisser entrer.

Le plancher est couvert de tapis adhésifs bleus. Ils attrapent tout ce qui pourrait être coincé sous les semelles pour éviter une contamination des lieux. Des marqueurs jaunes fluorescents constellent le sol, désignant l'emplacement des indices.

— Bravo Lucy ! glousse Marino.

Il est équipé de gants de nitrile noirs et de surchaussures en Tyvek blanches. Je contemple les poutres apparentes, les murs de plâtre blancs, les vitraux rouge vert bleu qui s'illuminent sous le soleil. Une verrière a été ajoutée lors de la rénovation et le hall est baigné d'une douce lumière. Tout est chaleureux, accueillant. Pourtant cette ancienne chapelle garde l'écho de beaucoup de souffrances.

— J'espère que quelqu'un a pris des photos. Et des échantillons des traces de sang dehors, avant qu'elles ne disparaissent complètement, dis-je à Marino qui referme la porte derrière nous.

— Fruge et moi avons fait au mieux, répond-il. Mais il pleuvait.

Je retire ma veste et la dépose avec ma caisse de terrain sur les tapis adhésifs.

— Où est-elle, d'ailleurs ? demandé-je.

— À l'hôpital, avec un gars du FBI. Ils cherchent un employé qui serait prêt à parler. (Visiblement, ça fâche Marino.) Je lui ai envoyé un message pour lui dire de ramener son cul ici. Il nous faut quelqu'un pour surveiller la porte.

Il nous tend une boîte de gants et des masques chirurgicaux. Il a préparé des cartons d'EPI, des marqueurs et autre matériel de scène de crime.

— Comment va Zain Willard ? s'enquiert-il.

— Aux dernières nouvelles, il est sorti du bloc et a été placé dans une chambre solo, répond Benton. Il a été transfusé. Deux poches.

— Une telle hémorragie lui aurait été fatale sans l'arrivée des secours, dis-je. Une veine a dû être sectionnée. Voire une artère.

— S'il s'est fait ça tout seul, c'était très risqué, conclut Benton en

regardant autour de lui.

Comme moi, il se souvient de notre visite ici, quand nous avions commencé à prospecter la région. L'agente immobilière nous avait agacés. De Boston, nous avions pris l'avion pour chercher une propriété à Alexandria et nous avions commis l'erreur de monter en voiture avec elle. Nous ignorions que Mercy Island était sur sa liste jusqu'à ce qu'elle traverse le pont. Si nous avions été dans notre propre véhicule, nous aurions aussitôt rebroussé chemin.

Pour Benton et moi, il était inenvisageable d'habiter sur le domaine d'un hôpital psychiatrique, ou de quelque institution publique. Idem pour Lucy. Et surtout pas à Mercy Island ! Certains tueurs déséquilibrés dont nous avions permis l'arrestation étaient internés ici pour une évaluation psychiatrique en attendant leur procès.

— Pour l'instant, reprend Marino, je n'ai trouvé aucun indice montrant qu'une troisième personne se soit trouvée dans la maison.

Il retire ses gants, les jette dans le sac-poubelle rouge pour les déchets biologiques et prend une nouvelle paire. Ses mains sont si grosses qu'il a du mal à les enfiler.

— Zain avait peut-être une raison personnelle de la tuer, poursuit Marino, une obsession maladive ou autre chose, puis il a maquillé son crime pour faire croire que c'est un coup du Boucher ?

— Mais toi et Fruge, vous avez vu l'hologramme ? lui fais-je remarquer. Comment tu expliques ça ?

— Les vidéos de l'hologramme sont certes sur internet, renchérit Benton, mais ça reste compliqué de faire une copie et de la projeter. Il faut un drone spécial, comme celui qu'utilise le Boucher. Et cette technologie est inconnue du grand public.

— Zain Willard est un geek passionné par la techno, insiste Marino. Tu vas t'en rendre compte. Il a même un chien-robot dans sa chambre ! Il ne marchait pas parce qu'il n'y avait pas de wifi.

— Comment tu le sais ? dis-je. Tu y as touché ?

— Je n'ai pas réussi à le rallumer, se contente-t-il de me répondre. Je n'ai vu aucun interrupteur. J'ai tenté avec la télécommande qui traînait mais que dalle.

— Comme je l'ai dit, j'ai déjà vu ce robot, explique Benton. Zain l'a souvent amené à la Maison-Blanche et ailleurs.

— On ne sait pas de quoi ce gars est capable, voilà ce que je veux dire. Laissez-moi une heure seul avec lui dans sa putain de chambre d'hosto, et je lui fais cracher le morceau.

— Il n’en est pas question, réplique Benton.

— On ne peut pas faire ça, ajouté-je pour lui rappeler qu’il n’est plus policier.

Parce qu’il porte une arme pendant le travail, Marino croit être revenu au bon vieux temps. Son ancien métier lui manquera toujours.

26.

À la loupe, j'observe les magnifiques empreintes rouge sombre qui maculent le chambranle et la poignée de la porte d'entrée. Je montre le verrou à l'intérieur couvert de sang.

— C'est sans doute celui de Zain, conclut Benton.

— À tous les coups, réplique Marino. Et ça prouve que la porte était fermée et qu'il a voulu ouvrir le verrou pour sortir.

Il a enfilé un masque et le tissu bouge quand il parle.

— J'espère que tu as fait des prélèvements en arrivant, demandé-je.

— Tout est dans la boîte, Doc. Peut-être que personne n'a eu besoin d'entrer parce que le tueur était déjà à l'intérieur. Et que personne n'est sorti de la maison avant que Zain se taillade et parte chercher du réseau. En se faisant passer pour une victime.

— Ce n'est pas impossible, répond Benton, pensif. Mais on n'en sait rien. Il devait être paniqué, ne plus avoir les idées claires. Soit il a été attaqué, soit il s'est blessé lui-même pour se forger un alibi… Dans l'un ou l'autre cas, il a été à deux doigts d'y rester.

— N'empêche que ce gars est louche, insiste Marino.

— En parlant de type louche… (Je remets la loupe dans la caisse de Marino.) On a croisé le directeur de l'hôpital dans sa Mercedes. Il était ici ?

— Ce connard n'a pas perdu de temps ! répond Marino en ouvrant un carton de combinaisons. Il a débarqué en moins de deux. Il voulait que je le laisse entrer.

— Quand on a vu Crowley, il se dirigeait vers la sortie, précise Benton.

— C'est parce que la production de Dana Diletti l'a appelé. Lucy

venait de descendre leurs drones. Je sais pas pourquoi c'est à lui qu'ils ont téléphoné.

— Crowley a dû s'empresser de donner ses coordonnées dès que Dana Diletti a débarqué avec son équipe, supputé-je. Et à tous les coups c'est lui qui a apporté la télécommande de la barrière au FBI. Toujours à se mêler de ce qui ne le regarde pas, à manipuler tout le monde.

— Il leur a promis de parler aux fédéraux, nous annonce Marino. Il disait que le FBI allait rembourser les dégâts.

— Comme s'il avait la moindre autorité sur le FBI ou sur nous ! pesté-je. J'espère que Diletti ne va pas raconter sur internet que c'est Lucy qui a détruit leurs engins.

— Lucy a bel et bien canardé leurs drones, réplique Marino. Mais pas avec un fusil.

— Crowley voulait entrer dans la maison ? marmonne Benton.

— Pour fouiner, mettre son nez partout, comme d'hab, répond Marino.

— Et c'était une bonne façon de justifier la présence éventuelle de son ADN sur les lieux du crime.

— Il prétendait qu'il avait le droit de savoir ce qui se passait, explique Marino. Encore un qui pense que la police doit avoir une autorisation pour enquêter dans une propriété privée. D'abord cette maison ne lui appartient pas, ni elle ni aucune des autres résidences, mais ça ne l'empêche pas de jouer le grand manitou.

— Ça ne me surprend pas. (Je revois son sourire sardonique, sa mine arrogante.) Il n'est pas chez lui, pourtant il considère Georgine Duvall comme son pré carré puisqu'il était son patron.

— Je me demande quels secrets elle va emporter dans sa tombe, lâche Marino en nous tendant une paire de surchaussures en Tyvek.

— Beaucoup de secrets, je le crains, répond Benton.

— Et Georgine qui travaillait dans cet HP, je n'en reviens toujours pas, commenté-je.

Elle se disait indépendante, se voyait comme un esprit libre. *L'intuition est la clé, Kay,* me confiait-elle. *Je me fie toujours plus à mon instinct qu'à ma raison.*

— Je l'ai rencontrée quand elle habitait Charlottesville, expliqué-je en veillant à ne pas trop en révéler devant Marino. Elle me paraissait alors incompatible avec un environnement aussi réglementé et

coercitif qu'un hôpital. En particulier avec une réputation aussi sinistre. Je vois pas comment elle a pu s'entendre avec Graden Crowley.

— Elle avait un bureau ici ? s'enquiert Benton pendant que nous enfilons nos surchaussures.

— Il paraît que non, répond Marino. Elle s'occupait de ses patients surtout en distanciel. Quand les séances se faisaient en présentiel, ça se passait chez elle à Yorktown. Pour les patients de Mercy Island, les consultations avaient lieu dans leur chambre ou dans une salle à l'hosto.

— Elle ne les faisait jamais venir dans cette maison ? insiste Benton.

— Crowley affirme que non. Et je n'ai rien vu qui montre qu'elle les recevait ici.

— On sait pourquoi elle était là ? demandé-je. En particulier à cette période de l'année ?

— Hier, il y avait la fête de Noël pour les employés. Avec quelques patients qui n'avaient pas besoin d'être enfermés. Ils se sont amusés comme des petits fous, je parie !

C'est plus fort que lui… Il faut que Marino fasse des plaisanteries déplacées.

— C'est maigre comme raison, fait remarquer Benton.

— Elle n'a pas d'enfants, plus de mari et personne avec qui passer les vacances, déclare Marino, nous rapportant ce que lui a dit Crowley.

Georgine est arrivée sur l'île deux semaines plus tôt. Elle comptait rester tout janvier, comme chaque année depuis huit ans qu'elle travaille ici.

— Je n'y crois pas, insiste Benton.

— Moi non plus, concède Marino.

— C'est bizarre en effet, dis-je.

Alors que nous parlons dans l'entrée, des paquets de neige tombent du porche, le soleil filtre par la verrière. Un oiseau vient s'y poser, s'ébroue et sautille sur les vitres sales.

— Pourquoi Georgine Duvall aurait choisi Mercy Island ? Ça ne tient pas debout, s'étonne Marino. Pourquoi ne pas aller se la couler douce dans un hôtel ou un spa ?

— Tout ça ne lui ressemble pas, confirmé-je. En même temps, je ne

l'ai pas vue depuis des années. Les gens changent.

— Où avait lieu la sauterie ? demande Benton.

— Dans la salle de bal. Je l'ai remarquée quand Doc et moi sommes venus la dernière fois à l'HP. C'est une grande pièce à côté de la réception.

— On a la preuve que Georgine y était bien ? m'enquiers-je.

— C'est du moins ce que prétend Crowley. Ils y sont allés ensemble. Il dit qu'il est venu la chercher à 18 heures et qu'il l'a raccompagnée vers 21 heures.

— Il a pris sa voiture en pleine tempête ? insisté-je.

Je me souviens du vent et des tourbillons de neige. Quand nous avons quitté le domicile des O'Leary, on n'y voyait pas à dix mètres.

— Et après, il a pris la route pour rentrer chez lui ? ajouté-je.

— Tu sais où il habite ? me demande Benton.

— Belle Haven, aux dernières nouvelles.

— Non, il n'est pas rentré chez lui, nous explique Marino. L'hôpital a une chambre pour les visiteurs. Il y dort de temps en temps.

— Il était donc ici quand Georgine a été assassinée, conclut Benton.

— Je me demande quelle relation ils avaient, dis-je.

— Il est marié ?

— Pas d'après Wikipédia, répond Marino. C'est pour ça qu'il s'en foutait de rentrer ou pas chez lui le soir de Noël.

Je sens de l'amertume dans sa voix. Il pense bien sûr à Dorothy qui l'a mis dehors. Et il s'est retrouvé toute la nuit avec Fruge. Ma sœur n'y est pas allée avec le dos de la cuiller.

— Wikipédia, sérieux ? s'étonne Benton. C'est le mieux que tu puisses faire, Pete ?

— Je ne veux pas parler à Janet. (Il sort une barre protéinée de son sac à dos.) De toute façon, elle est bien trop occupée à bavasser avec Dorothy. Je préfère demander à Google. Ou à une boule de cristal !

— Quand Crowley a raccompagné Georgine chez elle hier soir, où était Zain Willard ?

— Ici, je suppose.

Marino ouvre l'emballage de son snack comme une banane et mord dedans.

— Elle est entrée toute seule ? Ou Zain lui a ouvert la porte ?

— Je sais pas, répond Marino en mâchonnant. Demande à Janet de checker les caméras. Moi, je ne lui parle plus.

Benton tape déjà sa question.

La réponse de CyberJanet est immédiate.

— Les caméras étaient éteintes, lit-il.

— Ben voyons ! grogne Marino.

*

Ses surchaussures chuintent sur les tapis adhésifs quand Benton s'avance vers le salon pour y jeter un coup d'œil. Je reconnais le plancher ancien, les murs blancs, les grosses poutres. J'avais trouvé la maison magnifique mais je ne parvenais pas à faire abstraction de son passé.

C'est là que les patients et les proches venaient prier, pour demander la guérison, la fin des tourments. Cette chapelle n'avait toutefois rien d'un sanctuaire, rien de sacré. L'aumônier de l'asile était prompt à tendre la main, mais les oboles n'arrivaient jamais pour les bonnes œuvres.

— Crowley savait que Georgine accueillait Zain Willard chaque fois qu'il travaillait à la Maison-Blanche ? demandé-je alors que j'entends l'*Aigle* approcher.

Nous levons tous la tête par réflexe. Les pulsations assourdissantes des pales passent au-dessus de nous puis s'éloignent vers le Potomac.

— Oui, il savait qu'elle le logeait gratuitement quand il en avait besoin, répond Marino une fois le silence revenu.

— Pourquoi elle faisait ça ? Pour faire plaisir à son oncle sénateur ? s'interroge Benton. Où s'est passée ta conversation avec Crowley ?

— J'étais sur le perron. Et lui sur le trottoir. La porte était fermée derrière moi. Il n'a rien vu de l'intérieur.

Marino avale le reste de sa barre, jette le papier dans le sac-poubelle rouge.

— Vu la réaction de Crowley, je pense qu'entre Georgine Duvall et Zain Willard, c'était une relation professionnelle, annonce Marino.

— Professionnelle ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Je sens déjà où cette discussion va nous mener.

— Crowley savait pas quoi répondre quand j'ai voulu lui tirer les vers du nez. Et pourtant j'y suis allé à fond : pourquoi Zain Willard séjournait ici gratis ? Était-ce pour des raisons personnelles, pour le boulot ou pour rendre service ? Pourquoi Zain n'habitait pas chez son oncle richissime quand il bossait à la Maison-Blanche et côtoyait tout le gratin du pays ?

— Je me demande si Georgine était présente chaque fois que Zain était chez elle, m'enquiers-je alors que mes craintes montent en flèche.

— C'est la question à dix balles, réplique Marino. Et à Yorktown, sa maison est à côté de William & Mary. À mon avis, elle connaissait très bien Zain Willard.

— Ils seraient amants ? avance Benton.

— Non, je suis sûr que non, répond Marino. Comme je l'ai dit au Doc, c'est pas sa tasse de thé.

— On ne sait rien des préférences de Zain, rétorque Benton.

— Il serait donc son patient ? interrogé-je.

Et mon ventre se serre à cette idée.

— C'est la seule explication, conclut Marino.

Je me souviens de son empathie, de son énergie. Georgine était toujours prête à aider tous ceux qui avaient besoin d'elle, et traitait ses malades comme des membres de la famille. C'est contraire à l'éthique et dangereux. Nous en avions justement discuté, mais elle ne voulait rien entendre. Avec un sourire, elle m'avait dit que mon travail déteignait sur moi.

Kay, vous devez continuer à faire confiance aux gens, disait-elle. *Ne perdez pas ça. Les gens sont fondamentalement bons. Ceux qui voudront profiter de vous sont très rares.*

Sur ce point, nous serons toujours en désaccord, avais-je répondu.

— Je lui ai carrément posé la question : est-ce qu'elle était la psy privée de Zain ? poursuit Marino. Crowley m'a soutenu que non, que ce serait une faute professionnelle. Un patient ne doit pas habiter chez sa psy. Ce sont ses mots exacts.

— C'est effectivement déconseillé pour un tas de raisons, renchéris-je.

— Vivre avec sa psy, c'est vrai que c'est bizarre, reprend Marino. Pour ça, on risque d'être radié de l'ordre des médecins, non ?

— Georgine était un électron libre. Elle ne suivait aucune règle,

était d'une grande naïveté et farouchement contre toute forme d'interdit. Du moins à l'époque où je l'ai connue, me contenté-je d'expliquer à Marino.

Il ne sait pas que Lucy était sa patiente, et ce n'est pas à moi de le lui révéler. Georgine faisait fi des protocoles. Elle voyait Lucy pour prendre un café, pour déjeuner ensemble. Leurs séances avaient lieu chez Georgine et parfois elle l'invitait à dîner ou à passer la nuit chez elle.

Elles jouaient au tennis, faisaient du cheval toutes les deux. Ma nièce l'aidait à résoudre ses problèmes informatiques. Durant les premiers mois de thérapie, Lucy semblait plus gaie, peut-être moins seule. Puis elle était devenue hostile, constamment sur la défensive.

Quand j'avais dit à Georgine qu'il fallait peut-être instaurer des limites entre elles deux, elle avait secoué la tête avec un petit sourire, comme si j'étais d'une négativité indécrottable.

Il est important que mes patients me considèrent comme une amie, une personne de confiance sur qui ils peuvent compter, en toutes circonstances. Tout le monde n'a pas de mauvaise intention, Kay.

27.

Le petit oiseau sautille toujours sur la verrière. C'est un moineau. Je distingue sa queue plumée, ses petits yeux noirs. Il ne cesse de s'affairer. Dans son bec, j'aperçois des brins d'herbe… il répare son nid.

— Combien de portes donnent dehors ? demande Benton en revenant du salon. Quand nous avons visité la maison, il y en avait trois. Une devant, une derrière, et une à la cave qui était toujours fermée de l'intérieur.

— C'est toujours le cas, répond Marino en retirant ses gants.

Avec un petit sourire, il lit un SMS sur son téléphone et commence à répondre.

— Et ces portes, elles étaient verrouillées ou pas quand les secours sont arrivés ? insiste Benton.

— Celles de la cave et à l'arrière, oui. (Marino reçoit un nouveau message.) Celle de devant n'était pas verrouillée et pas complètement fermée.

— Donc, quand Zain est sorti de la maison pour trouver du réseau, il n'a pas claqué la porte, conclus-je.

— Faut croire.

— Et le portail ? interroge Benton. Il ne s'ouvre que de l'intérieur. Il faut une clé pour entrer.

— Il était entrebâillé à l'arrivée de l'agent Horace, répond Marino.

Il commence à nouveau à écrire, la tête ailleurs, avec toujours ce petit sourire aux lèvres.

— Tout va bien ? lui demandé-je.

— C'est Mick et Rick.

Je vois ses yeux briller d'émotion.

— Mick et Rick ? répète Benton.

Marino lui explique.

— Par chance, ils ont toujours du courant, ajoute-t-il comme si c'était la véritable raison pour laquelle il échangeait avec les jumeaux O'Leary le matin de Noël. Je n'ai donc pas besoin de leur apporter mon groupe électrogène. (Il semble presque déçu.) Si j'ai le temps, je passerai les voir aujourd'hui. Pour prendre des nouvelles.

— C'est très gentil de ta part, Pete. Mais ne laisse pas tes sentiments t'aveugler, l'avertit Benton. On ne sait pas ce qui s'est passé, Rowdy O'Leary trempait sûrement dans quelque chose de louche aussi. On ne sait pas tout sur lui.

— Ce sont des gosses de neuf ans, grogne Marino comme un ours protecteur. Peu importe ce que leur boulet de père a fait. Ça n'a rien à voir avec eux.

— Il n'était peut-être pas un boulet avant qu'il ne soit renversé par cette voiture, précise Benton.

— J'ai parlé à Trad Whalen hier soir, nous annonce Marino. À ce que je comprends, Rowdy O'Leary était taré. Ni bon père, ni bon mari, et ce, bien avant l'accident.

— Méfie-toi de ce que dit Whalen. Il n'est pas fiable, le met en garde Benton.

Il lui raconte notre rencontre avec l'agent, son comportement agressif, mais ne pipe mot sur le boîtier espion qu'il a installé sous notre voiture.

— Je vais faire un tour dehors, annonce Benton en fermant sa veste.

Il prend ses lunettes de soleil.

Il veut sentir les lieux, laisser la scène lui parler et pour cela il a besoin d'être seul. Sa méthode : garder le pire pour la fin. Il n'examinera la scène de crime que lorsqu'il aura couvert toutes les pistes menant à elle.

Je n'entends plus l'hélicoptère de Lucy quand Benton ouvre la porte. Un vent glacé s'engouffre aussitôt dans l'entrée. Le soleil éclaire les tapis adhésifs, mettant en évidence l'empreinte de nos semelles. Il sort pendant que Marino regarde son téléphone d'un air contrarié.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? demandé-je alors que la porte se

referme.

— Tu as eu des nouvelles d'elle ?

Il parle évidemment de Dorothy.

— Pas encore.

— Je lui ai envoyé un autre message quand vous arriviez. Et toujours aucune réponse.

— Je suis désolée. Tu la connais, elle peut être un peu vive. Mais ne t'inquiète pas, elle va bien. Benton et moi avons eu Janet en ligne tout à l'heure.

— Cette fouteuse de merde…

— Dorothy lui a parlé ce matin, lui dis-je à regret, sachant que ça va remuer le couteau dans la plaie.

— Le contraire m'eût étonné !

Il ouvre la porte d'entrée, inspecte la gâche et le pêne en laiton. À l'extérieur, la poignée incurvée et la platine sont corrodées par les intempéries. Les enquêteurs du FBI se lèvent aussitôt mais Marino leur fait signe de se rasseoir.

— Combien de temps encore ? crie l'un d'eux.

— On vous préviendra !

— Il faut vraiment qu'on fouille les lieux… !

— Prête à entrer en scène, Doc ? lance Marino en refermant la porte.

Nous passons les jambes dans nos combinaisons blanches. Chaque fois, j'ai l'impression de me glisser dans une enveloppe FedEx ! Le Tyvek bruisse. C'est le même textile en fibres de polyéthylène qui sert de bâches pour protéger les échafaudages des chantiers. Nous remontons les fermetures éclair, enfilons nos masques, nos gants.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandé-je en le voyant ouvrir sa boîte à outils.

— Tu vas voir.

— Autrement dit : attention danger !

D'ordinaire ma petite pique le fait rire, mais pas cette fois. Blessé, en colère, il est dans sa bulle et se fiche que je sois d'accord ou non. Je le regarde sortir des tournevis et comprends ce qu'il envisage.

— Marino ?

Il se place devant la porte et commence à inspecter la poignée et le levier du verrou. Il choisit un petit tournevis plat.

— On n'a pas le droit de faire ça, lui fais-je remarquer. Tu es au courant ?

Sans me répondre, il chausse ses lunettes grossissantes qui ressemblent à des jumelles d'opéra high-tech et allume les LED.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Je lui pose la question uniquement pour la forme. La réponse est évidente.

— Je suis le plus compétent. Voilà ce qui me prend ! J'en ai ma claque de laisser ces débutants et ces m'as-tu-vu de fédéraux faire mon boulot, comme s'ils en savaient plus long que moi !

— Personne n'a dit ça, réponds-je. En tout cas, pas aujourd'hui.

Avec le tournevis, il décolle la plaque de la serrure.

— Comme si j'étais un quelconque larbin de la morgue. Un vieux cheval à qui on n'apprend plus à faire de grimaces, réplique-t-il, mélangeant les dictons comme à son habitude.

Derrière la plaque, avec la pointe du tournevis, il pousse la languette et retire le bouton de porte, ce qui laisse apparaître deux vis qui maintiennent en place la poignée extérieure. Il essaie de les dévisser – en vain.

— C'est bien rouillé. Je dois y aller doucement. Il ne faudrait pas que les vis cassent, explique-t-il. Il doit y avoir du WD-40 dans ma caisse.

Je trouve le lubrifiant et le lui donne. Il fixe la paille rouge et asperge les vis. Il pose la bombe de WD-40 au sol et prend cette fois un tournevis cruciforme Phillips.

— La porte date de Mathusalem et n'a pas toujours été rouge. La serrure a été changée à un moment donné. Mais ça fait un bon bout de temps. Dix ou vingt ans, je dirais, explique-t-il en attaquant une vis avec son cruciforme. Ah ! Ah ! On fait moins la maligne !

La vis tourne, les LED éclairent sa main gantée. Il a des gestes précis de chirurgien. J'ouvre ma caisse de terrain et en sors des étiquettes et un feutre. Marino glisse la vis dans un sachet de plastique.

— Je faisais ça tout le temps. Et pas seulement sur les scènes de crime. Chez moi aussi. (Il passe à la seconde vis.) À l'époque je réparais n'importe quoi sans que l'inspectrice des travaux finis ne la ramène.

Il fait allusion à ma sœur, évidemment.

Quelques instants plus tard, il retire la vis, et rattrape la poignée extérieure avant qu'elle ne tombe par terre. Le soleil filtre à travers le trou. Il passe ensuite au verrou.

— Celui qui y a touché avec des mains pleines de sang ne portait pas de gants, annonce-t-il. À tous les coups, c'est Zain Willard.

Marino retire la plaque de protection pour mettre à nu les vis de fixation. Elles paraissent aussi vieilles que les autres.

— On sait déjà ce qu'on va trouver. Ou plutôt *ne pas* trouver. Il n'y aura aucune trace d'outils laissée par le Boucher. La serrure n'a pas été forcée. Il n'y a pas eu d'effraction ni de crochetage. Je me demande si c'était déjà le cas pour les trois autres meurtres.

Nous n'en savons rien. Les fois précédentes, Marino n'avait pas démonté les serrures, ni quoi que ce soit d'autre, parce que ce n'est pas de notre ressort.

— Je peux d'ores et déjà te dire que le Boucher avait une clé.

— Comment aurait-il pu s'en procurer une ? dis-je. Soit il avait un double avec lui, soit Georgine en cachait une quelque part – en cas d'urgence, pour elle ou pour Zain Willard quand il venait seul ici.

— Le Boucher a espionné Georgine Duvall, raisonne Marino en aspergeant à nouveau du WD-40. Il l'a sûrement vue cacher la clé de secours. Ou aperçu quelqu'un la récupérer.

— Et il a pu faire ça avec les autres victimes.

Je retire mes gants, les jette dans le sac-poubelle et consulte mes messages.

— Le Boucher repère où les victimes planquent leurs clés. (Marino s'attaque aux autres vis.) Puis il frappe, en passant tranquillement par la porte comme s'il habitait là.

Pendant que nous parlons, je lis les derniers textos de Clark Givens et Fabian. L'équipe de jour arrive à l'hôpital et il y a une longue file de voitures au checkpoint. Tout le monde est contrôlé.

On va en avoir pour un moment, annonce Clark.

Marino me confirme que Zain Willard a une voiture de sport de 1968, une Cougar verte, en parfait état. On ne sort pas ce genre de beauté en pleine tempête de neige. Et ce véhicule est bien trop voyant.

— Apparemment, il prenait la Cadillac de Georgine Duvall pour aller faire les courses quand ils étaient tous les deux au 13 Shore Lane.

Peut-être même qu'il lui empruntait à son insu. Vu comme les voitures électriques sont silencieuses, elle ne l'entendait pas la sortir du garage tôt le matin. Si c'est lui le Boucher, c'est comme ça qu'il s'est rendu dans les quartiers de ses précédentes victimes.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle lui prêtait sa voiture ? Je dis ça, mais en même temps ça ne m'étonnerait pas.

Je ne vais pas lui révéler qu'elle faisait la même chose avec Lucy. J'avais été étonnée que ma nièce débarque un jour à Richmond avec la Land Rover de sa psy.

— Graden Crowley a vu plusieurs fois Zain conduire sa Cadillac Lyriq.

Marino passe à la seconde vis du verrou.

— Les caméras de la voiture devraient pouvoir nous montrer ça, réponds-je. J'imagine qu'il y a une boîte noire dans ce genre de véhicule.

— Je suis pas sûr que ça nous indiquera où il est allé, à moins qu'une destination n'ait été entrée dans le GPS. (Marino glisse les vis dans la pochette plastique.) Et le Boucher est bien trop futé pour faire une telle bourde.

— On saura au moins si la voiture a été utilisée au moment des meurtres.

— D'ordinaire, les boîtes noires ne gardent pas les données plus de trente jours. En tout cas, c'est comme ça sur mon Raptor, explique-t-il. Et la dernière fois que le Boucher a attaqué, c'était pour Halloween, ça fait quasiment deux mois. Donc, c'est râpé.

— Et si Zain est le tueur, il n'a pas eu besoin de se déplacer cette nuit, ajouté-je.

Une bouffée de découragement m'envahit.

— Exactement.

— Je me demande si Georgine séjournait ici quand ont eu lieu les trois autres meurtres.

— À mon avis, elle était là chaque fois que Zain habitait chez elle. C'est pour ça qu'elle vient ici, déclare Marino. Si c'est sa psy, elle était présente.

— C'est bizarre que Graden se soit montré aussi coopératif. D'ordinaire, il refuse de lâcher la moindre info.

— C'est parce que je l'ai embobiné, réplique Marino. Il était sympa

jusqu'à ce qu'il comprenne que je n'allais pas lui donner ce qu'il voulait.

— Et c'était quoi ?

— Il voulait voir le corps. Pendant un moment, j'ai joué le gentil flic. J'ai fait ami-ami avec lui, comme si j'allais le laisser entrer et fureter à sa guise. Et quand il s'est aperçu que je le menais en bateau, il est devenu belliqueux. Il a tenté de monter sur le perron. Alors je lui ai sorti que s'il ne dégageait pas je le coffrais, tout directeur qu'il est !

— « Le coffrer. » Tu lui as dit ça ? répliqué-je en pensant : *Oh non…*

— Parfaitement ! Je lui ai demandé de quitter les lieux.

— On va en entendre parler… à tous les coups, il va nous le faire payer.

— J'ai juste fait mon boulot.

Marino entrouvre à nouveau la porte, un rectangle de soleil illumine les tapis.

— Comment il a réagi ?

— Il a essayé de faire le tour de la maison pour regarder aux fenêtres. Il collait carrément son nez aux carreaux ! Je lui ai dit que j'avais besoin de prélever son ADN. Au début il a refusé.

Marino sort le canon de la serrure et le glisse dans le sac en papier.

— Nous ne sommes pas censés menacer les gens et encore moins les arrêter. (Je lui tends une nouvelle étiquette.) L'IML n'a pas le droit de faire ça.

— Je te rappelle que nous sommes maintenant des agents assermentés de la force publique ! lance-t-il en rangeant le sac dans la caisse. C'est pas moi qui le dis, c'est le congrès de l'État.

J'entends quelqu'un monter les marches du perron, et ce n'est pas Benton.

28.

Les rayons du soleil emplissent l'entrée quand la porte s'ouvre. Blaise Fruge entre, avec son blouson de cuir et ses Ray-Ban. Par le battant ouvert, je remarque que les agents du FBI sont partis, mais leur fourgon est toujours dans l'allée.

— Enfin ! grogne Marino. (Elle referme la porte derrière elle.) Tu as appris quelque chose d'intéressant ? Que dalle, n'est-ce pas ?

Ignorant les sarcasmes de Marino, Fruge me souhaite joyeux Noël tout en remontant ses lunettes de soleil sur le haut de son crâne. Je ne l'ai pas vue depuis plusieurs semaines. Elle a coupé ses cheveux bruns encore plus court, quasi à la militaire. Et je vois qu'elle a passé du temps dans les cabines d'UV.

— Ils ne vont pas apprécier, annonce-t-elle en désignant le trou dans la porte. Déjà qu'ils sont énervés !

— De toute façon, ils sont jamais contents, réplique Marino, tout fier de lui.

— Où sont-ils passés d'ailleurs ? m'enquiers-je.

— Ils ont été appelés plus loin, nous explique Fruge. Apparemment Benton a trouvé un drone écrasé sur la rive. Je sais pas ce qu'ils fichent tous là-bas, mais visiblement ça les intéresse.

— Tant mieux, s'ils sont occupés, réponds-je. On a un tas de choses à voir avant de les laisser entrer.

— Marino, tu vas te faire passer un savon à cause des poignées de porte, insiste Fruge.

— Tu connais la règle numéro un si tu veux être une bonne inspectrice ? (Il referme la caisse avec nos sacs d'échantillons.) Préserver les indices avant tout. Alors ton escapade ? Je t'écoute.

— Personne à l'hôpital n'a voulu lâcher la moindre info, reconnaît-elle.

Elle retire son blouson. Elle porte un jean serré et un haut moulant qui met en valeur son corps musclé. Elle a bien changé depuis l'époque où elle était simple flic. Et tout ça, grâce à Marino. Ils vont à la salle ensemble. Ces dernières années, il l'a remodelée comme un Pygmalion et je sais que ça aussi agace Dorothy.

— Je t'avais pourtant mise en garde. (Marino agite son index tel un coach mécontent.) Quelle perte de temps ! Et pire : tu leur as donné des infos. Maintenant, à l'hosto, ils sont tous au courant !

— Je leur ai rien dit, s'offusque Fruge.

— Mais tu leur as posé des questions.

Il soulève la caisse et la pose à côté de ma veste et de mon porte-documents.

— On voulait savoir s'il manquait un patient hier soir, explique-t-elle. Ou si un membre de l'équipe soignante avait eu un problème avec quelqu'un – un patient ou un fournisseur.

— Autrement dit, ils se doutent qu'on soupçonne l'hosto d'être mêlé à ça. Ça s'appelle montrer ses cartes !

— Ils s'en doutaient déjà, se défend-elle.

— Et débarquer avec le FBI, ça n'a rien arrangé. (Marino poursuit son sermon.) Qui était avec toi ?

— Au début Tron et Lucy, mais elles sont vite parties. Ensuite, je suis restée avec l'agente Tully. C'est toujours sympa de bosser avec elle. Elle n'est pas méprisante et, elle, ne me traite pas comme une idiote.

Le sous-entendu est évident.

Je me dirige vers le salon pendant qu'ils continuent de se chamailler.

— Tully et toi, vous avez tout balancé à l'hosto sans avoir aucune info en retour, poursuit Marino.

— Et le grand Marino a trouvé une preuve que le tueur a un lien avec l'hôpital ? Qu'il s'agit d'un ancien malade par exemple ?

— Pas encore. Mais ce n'est pas le sujet.

— Et tout le monde est au courant, insiste-t-elle. Tout est sur internet. Le nom des victimes, l'adresse où ça s'est passé, le fait que l'oncle de Zain est sénateur et vise la présidentielle. L'info est devenue

virale, comme tu l'imagines.

Elle nous annonce que Dana Diletti interviewe en ce moment même Graden Crowley devant l'entrée. Il se plaint du comportement de l'IML à son égard, comme de la police.

— Il te désigne nommément ! annonce Fruge sans cacher son plaisir. Il paraît que tu as essayé de l'arrêter.

— J'ai pas « essayé », réplique Marino en souriant. Sinon, il serait déjà menotté et en route vers sa cellule.

Je soulève deux tapis adhésifs. Il y a du sang collé sur la face inférieure. Les gouttes sont encore visibles sur le plancher en chevrons. Je mesure la distance entre deux traces et c'est bien le résultat que j'attendais.

Les gouttes parfaitement circulaires sont de la taille d'une pièce de dix cents.

Séparées d'une vingtaine de centimètres.

Elles sont tombées à faible vitesse, à un angle de 90 degrés par rapport au sol – preuve que quelqu'un saignait en marchant.

— Il y avait beaucoup de sang dehors ? demandé-je à Marino, interrompant sa prise de bec avec Fruge. Quel était l'espacement entre les gouttes ?

— Environ cinquante centimètres. (C'est Fruge qui répond.) Comme si ça tombait chaque fois qu'il faisait un pas. Il y en a beaucoup sur le tapis du couloir, où il semble avoir été attaqué. Dehors, c'est difficile d'évaluer la quantité à cause des conditions climatiques.

— Personne ne doit approcher de la maison, ordonne Marino comme s'il était le chef de Fruge. Remets ton blouson. Tu vas rester sur le perron, c'est plus sûr. On est assez de deux ici. On n'a pas besoin de toi.

— Mais je suis entrée tout à l'heure, s'offusque la policière. Nous avons tous les deux passé l'endroit au peigne fin.

— Tu seras plus utile à monter la garde. Et tu n'aurais pas dû quitter ton poste pour traîner avec le FBI comme une groupie. C'est bon, on a compris que tu voulais entrer à l'académie !

— D'où tu sors ça ?

— Tu n'arrêtes pas de poser des questions à Lucy sur Quantico, réplique-t-il – et c'est la vérité.

De temps en temps, Fruge et Lucy se voient, prennent un café dans

la maison d'ami, vont boire une bière au Bayou Club sur King Street. Fruge lui a même demandé de lui faire visiter l'académie du FBI. Elle a été très triste d'apprendre que l'âge limite pour postuler est trente-six ans. Elle a un an de trop.

Elle attrape son blouson et sort. Marino referme la porte derrière elle. Nous enfilons de nouveaux EPI – combinaisons, surchaussures et masques. Je récupère ma caisse de terrain et nous entrons dans le salon. Il règne dans la pièce une forte odeur d'eau de Javel.

— J'ai parlé à Crowley de ses résidents en psychiatrie légale qui attendent leur jugement, m'annonce Marino pendant que j'observe la pièce, ses grandes fenêtres, son haut plafond. Je voulais savoir combien il y en a en ce moment. Et si l'un d'eux avait participé à la fête de Noël et s'était sauvé.

— Et aussi si un patient dangereux n'aurait pas été libéré récemment ?

— Oui, ça aussi je lui ai demandé.

— Crowley ne nous dira jamais la vérité.

— Il déclare que personne n'a manqué à l'appel. Mais il assure être tenu au secret professionnel.

*

En m'avançant sur les tapis adhésifs, les souvenirs me reviennent. La pièce bien sûr était vide lors de notre visite avec l'agente immobilière. Aujourd'hui, l'endroit semble à peine plus habité. Juste quelques meubles hétéroclites.

Un canapé bleu en tissu, avec de part et d'autre deux tables d'appoint, leur plateau constellé de traces de verres. Une chaise longue en cuir, tachée avec des miettes sur les coussins. Un tapis persan de supermarché sous une table basse. Et guère plus.

— Je ne crois pas à la thèse du malade qui s'est fait la belle, dis-je. Je te rappelle que tu as vu l'hologramme. N'importe qui ne peut pas envoyer ça.

— Il n'empêche que le Boucher a pu être hospitalisé il y a un bail. Sinon, une autre version paraît beaucoup plus plausible : notre tueur vit ici de temps en temps, déclare-t-il en continuant à incriminer Zain Willard.

Je m'approche de la bibliothèque qui se trouve entre les fenêtres. Une dizaine de vieux livres, ayant perdu leur jaquette. Tolkien,

Orwell, Lewis, Emerson. Je sors *Un rêve de John Ball*, de l'écrivain socialiste du XIXe siècle William Morris.

Avec un ex-libris de Georgine Duvall à l'intérieur de la couverture. Dessous, se trouve une maxime rédigée à la main de son écriture tout en boucles et déliés : *La société a les criminels qu'elle mérite.* Je prends une photo avec mon téléphone.

— Ça te dit quelque chose ? s'enquiert Marino.

Je lui réponds que c'est peut-être une citation. En tout cas, c'est ce qu'elle croyait fermement. Son empathie lui faisait perdre tout bon sens, tout discernement. Finalement, c'est peut-être pour cela que Lucy a mis fin aux séances.

— Georgine était idéaliste, une anticapitaliste convaincue alors qu'elle vivait dans un haras qui valait plusieurs millions de dollars ! Sans parler de toutes les œuvres d'art qu'elle collectionnait. Elle et son mari étaient des gens sympathiques, mais totalement coupés des réalités.

— Des imposteurs, oui ! grommelle Marino.

— Ils ne faisaient de mal à personne (Je dis ça et je le crois toujours.) Mais ils étaient dans l'erreur et trop rêveurs. Pas assez méfiants.

— C'est comme ça qu'on finit assassiné.

— Et qu'on cause du tort à des gens en étant convaincu de les aider, renchéris-je en songeant à Lucy.

Je remarque des petits trous dans le plâtre. Quelqu'un a dû accrocher autrefois des tableaux sur ces murs nus. J'explique à Marino que Georgine et son mari avaient une magnifique collection d'œuvres d'art. Des Andy Warhol, des Picasso. Des chevaux de George Stubbs, des chiens de Landseer. Elle avait même un Monet ou deux.

— Ils adoraient les montrer aux visiteurs. J'étais sûre qu'ils allaient se faire cambrioler un jour ou l'autre.

— Heureusement qu'ils étaient contre la propriété ! raille Marino.

Une télévision est installée dans un coin. Il y a deux ou trois lampes, avec des pieds en cuivre et des abat-jours en tissu plissé. L'ameublement est réduit au strict minimum ; on se croirait dans un dortoir.

Un petit sapin artificiel est monté dans un angle, là encore un modèle bas de gamme de supermarché. Il est à peine décoré, quelques boules, une ou deux guirlandes qui ne sont même pas allumées.

Aucune autre décoration de Noël. Comment croire que c'était sa période préférée de l'année ?

On dirait qu'elle est venue ici pour éviter les fêtes. Le ménage n'a pas été fait depuis un long moment. Cela ne lui ressemble pas non plus. La cheminée est pleine de cendres. Il y en a partout sur le foyer, et même par terre. Je remarque des moutons de poussière sous la table basse et des toiles d'araignées dans tous les recoins.

— Il y a quelque chose qui cloche, déclaré-je en continuant d'inspecter la pièce. Nous n'étions pas proches avec Georgine. Mais tout ça ne lui ressemble pas.

Je ne l'imagine pas meubler son pied-à-terre de Mercy Island de façon aussi spartiate, sans le moindre souci esthétique. On a l'impression qu'elle n'a jamais habité ici. D'ailleurs, je me demande pourquoi elle a acheté cette ancienne chapelle. Peut-être l'avait-elle aménagée au début avec soin, avec de jolis meubles, des tableaux de maître aux murs ?

— Elle a un bureau ici ? demandé-je à Marino. Tu as vu des documents médicaux, des choses dans ce genre-là ?

— Non. Juste une tablette dans sa chambre. Avec son téléphone. Je n'y ai pas touché. Lucy et Tron s'en occuperont.

— Des armoires à dossiers ?

— Non, pas ici.

— Georgine doit garder les archives de ses patients à Yorktown. Peut-être qu'elle fait mention quelque part d'une personne avec qui elle a des problèmes ? réfléchis-je à haute voix. On pourrait avoir éventuellement une meilleure idée de ses rapports avec Zain Willard. J'aimerais bien jeter un coup d'œil sur ses notes avant que les fédéraux n'emportent tout.

— Lucy et Benton devraient pouvoir nous arranger le coup.

Je m'approche de la table basse. Je regarde l'ordinateur portable, les livres sur la programmation, la robotique et la technologie des blockchains. Je prends l'un des ouvrages. Il n'y a pas le nom du propriétaire à l'intérieur, mais beaucoup de passages sont surlignés, avec des commentaires dans les marges.

— Zain a plusieurs ordinateurs dans sa chambre au deuxième étage, m'explique Marino. À ce que j'ai vu là-haut, c'est aussi un gamer, et comme je l'ai dit, il a un chien-robot. Pas un vrai chien, comme ça, il n'a pas besoin de s'en occuper et de lui accorder de l'attention. Ce qui en dit long sur le gars.

Alors que je feuillette le manuel sur la robotique, je découvre un chèque coincé entre les pages. Il est signé par Calvin Willard, le sénateur, à l'ordre de Georgine Duvall. Pour un montant de 18 000 dollars. Daté d'hier. Et il est écrit « don non imposable » sur la ligne « motif ».

— Putain…, lâche Marino. Il doit la payer pour quelque chose. On ne donne pas de l'argent comme ça, sans raison.

— Tu as raison. Elle est peut-être bien la psy de Zain.

*

Le salon donne sur la cuisine ouverte équipée d'appareils en inox haut de gamme. Un lustre en verre est suspendu au-dessus de la table. À la fenêtre, le store est baissé.

Il y a des assiettes propres dans l'égouttoir, du pain et des brioches sur le plan de travail, à côté d'un portefeuille Gucci qui paraît ancien. Je remarque aussi un trousseau de clés accroché à un étui contenant une bombe au poivre. Je ne vois pas Georgine se trimbaler avec ce genre de chose.

— D'un coup, elle se serait préoccupée de sa sécurité ? dis-je alors que les vapeurs d'eau de Javel me piquent les yeux.

— Ce serait normal vu l'endroit où elle habite.

— Avant, elle s'en fichait. Elle faisait entrer n'importe qui chez elle, sans se poser de questions. Je me souviens que son mari devait insister pour qu'elle branche l'alarme la nuit.

— Apparemment rien n'a été volé, m'informe Marino. Elle avait 490 dollars dans son portefeuille. Et un tas de cartes bancaires. En même temps, le Boucher n'a rien volé non plus les autres fois.

— Le vol n'est pas sa motivation. Il n'a pas fouillé les autres domiciles. Il est venu tuer. Puis il est parti.

— S'il ne prend rien, c'est peut-être qu'il n'a pas besoin d'argent, insiste Marino. Peut-être parce que son oncle paye tout ?

Sur le couvercle de la poubelle, je remarque un grand carton à pizza. Je lui demande si ça date d'hier.

— J'ai regardé le ticket.

— Je n'en doute pas.

— C'est une XL « extra-viande » qui vient de la pizzeria *Donato*. La

commande a été passée à 18 heures.

— À emporter ou livrée ?

— Livrée. Ça a pris une heure, sans doute à cause du temps.

— Comment ça fonctionne quand un livreur se présente aux portes de l'hôpital ?

— Il y a un interphone. (Marino désigne le boîtier au mur, à côté des interrupteurs.) On peut communiquer avec la personne. Et ouvrir la barrière avec ce bouton. Toutes les maisons en sont équipées. C'est ce que m'a dit Crowley.

— On sait si les vigiles de l'hôpital faisaient leur ronde hier soir ? Si tant est que ce soit prévu…

Je jette un coup d'œil dans l'office. Des boîtes de soupe, de thon, des packs d'eau et autres denrées. Et aussi des bouteilles d'alcool, de la bière. Une serpillière, un balai, un plumeau. Quelques outils, une boîte remplie de vis et de clous.

— D'après Crowley, les vigiles ont préparé la soirée de Noël. Ils ne sont pas sortis par cette tempête.

— Ils sont combien ?

— Officiellement, trois étaient de service. Mais ils ne patrouillent pas ici. Ce sont des résidences privées. Autrement dit, sécurité zéro.

— C'est Zain Willard qui a commandé la pizza ? (J'ouvre le réfrigérateur.) Qui a payé ?

Je ne vois aucun reste. À l'évidence, ni Georgine ni Zain ne cuisinaient. Il y a des plats de traiteurs, des yaourts, de la Piémontaise industrielle, des soupes, des boîtes de macaroni au fromage, des salades sous vide et des sachets de sauces. Et aussi du ketchup, de la moutarde, de la confiture, et deux bouteilles de vin blanc.

Dans le congélateur, des bacs à glaçons, des paquets de hot-dogs, des hamburgers, un sac de cerises congelées et de la vodka – de la Crystal Head avec sa bouteille en forme de tête de mort.

— C'est Zain qui a commandé. Il a payé en liquide. C'est ce qui est marqué sur le reçu, me répond Marino.

— Comment tu sais que c'est lui qui a appelé ?

— C'est son numéro de téléphone sur le ticket.

— Parce que tu connais son numéro ?

J'espère qu'il n'a pas cherché à le joindre !

— J'ai demandé à Janet. C'était avant que je la ghoste.

— Si Graden Crowley dit la vérité, Georgine n'était pas chez elle quand la pizza a été livrée. (J'essaie de reconstituer la chronologie des événements :) Elle était avec lui à la fête de Noël et il l'a raccompagnée à 21 heures. Ce serait bien si on pouvait vérifier ça.

— Ça devrait pas être trop difficile. Plein de gens l'ont vue là-bas. Ils ne peuvent pas tous mentir. Et avec un peu de chances, il y aura les caméras.

— À moins qu'elles ne fonctionnent pas comme les autres.

J'ouvre la poubelle et sors le sac.

— J'ai fouillé tout à l'heure. Rien vu de spécial.

Avec mes mains gantées, j'explore les ordures. Des sopalins, des assiettes en carton, du marc de café, une boîte de thon, des bouteilles d'eau vides. Et aussi un blanc de blancs Schramsberg et quelques croûtes de pizza.

— Tu penses que Zain a mangé la pizza à lui tout seul ?

— Moi je pourrais. D'ailleurs, pile là, je dirais pas non !

— Mais tu fais deux fois sa corpulence.

Je sors le bouchon de la bouteille et le pose sur le comptoir.

— Ça, ça cloche aussi.

Je désigne le rack de vins à gauche du réfrigérateur. Les quatre rouges et les trois blancs sont des bourgognes premiers crus. Et j'ai vu deux bordeaux blancs dans le frigidaire. Et ils ne sont pas donnés.

— Que du bon vin français, dis-je en examinant les étiquettes. C'est peut-être un détail. Mais ce blanc de blancs vient de Californie, un champagne bas de gamme. À mon avis, c'est sans doute quelqu'un d'autre qui a apporté ça.

29.

J'ouvre le lave-vaisselle. Il y a trois coupes à l'intérieur, des assiettes, des bols. Le panier à couverts est rempli. Les assiettes ont été rincées, mais pas lavées.

— Pourquoi trois coupes ? Quelqu'un d'autre aurait bu avec Georgine et Zain hier soir ?

— Graden Crowley par exemple ? (Marino prend des photos du rack de bouteilles.) Quand il l'a raccompagnée, il a pu entrer dans la maison. Peut-être que c'est lui qui a apporté ce champagne ?

— C'est bien possible.

Dans une armoire, d'origine chinoise me semble-t-il, je trouve une machine à laver et un sèche-linge, empilés l'un sur l'autre. Les deux sont pleins. Uniquement avec des vêtements de Zain. Il était ici la nuit dernière pendant que Georgine assistait à la fête. Et il n'a pas vidé le sèche-linge pour lancer une nouvelle machine.

— Notre petit Zain est habitué à se faire servir, dis-je en me dirigeant vers la salle à manger.

La pièce est quasiment vide – pas même une chaise. Et l'attache prévue pour le lustre est condamnée par une plaque métallique. Les doubles-rideaux en damas occultent les fenêtres. Dans un coin, j'aperçois un couloir, et au milieu un escalier menant aux deux étages.

La première porte est la chambre à coucher principale. Les lumières sont éteintes. Les stores fermés. L'odeur de javel me donne le tournis, malgré la barrière de mon masque chirurgical. Je change de gants, de surchaussures, et enfile une visière en plastique.

— Quand tu es arrivé, le courant était coupé. Tout était plongé dans l'obscurité, je sais. (Je me tiens sur le seuil, regarde la forme sombre sur le lit.) Mais l'interrupteur était-il sur on ou off ?

— Sur off, répond Marino sans hésiter.

J'actionne le bouton, la pièce s'illumine. Jamais, je n'aurais pu reconnaître Georgine, couverte de sang, tailladée de toutes parts. Ses yeux et sa bouche sont entrouverts, son visage une masse sanglante, une vision d'horreur.

— C'est la même chose que les fois précédentes, me souffle Marino. Le tueur devait avoir des lunettes de vision nocturne. Sinon il n'aurait pas pu voir ce qu'il faisait.

— Comme le dit Benton, il s'est acharné, constaté-je.

— À mon avis, il a commencé à la mordre quand elle a fini de bouger. Puis il a versé l'eau de Javel pour détruire les traces d'ADN.

— Peut-être qu'il a été interrompu quand il a entendu quelqu'un descendre l'escalier ? (Je songe à la quantité d'hémoglobine sur le tapis du couloir et aux traces rouges sur les murs.) Zain a été attaqué là-bas, au bas des marches.

— À moins qu'il ne se soit infligé ces blessures tout seul.

— Que ce soit l'un ou l'autre, ça s'est passé ici. Et s'il a été attaqué par le Boucher, il n'a rien vu. Et il a dû se passer un certain temps avant de s'apercevoir qu'il saignait.

— Il dit qu'il s'est laissé tomber au sol et a fait le mort, explique Marino en posant ma caisse. C'est ce qu'il a raconté à l'agent Horace.

— Et le tueur n'a pas pris le temps de vérifier. Comme il n'a pas vérifié s'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison.

La salle de bains est juste en face de la chambre. J'y pénètre, allume. Je me souviens des carreaux blancs style métro, du lavabo de faïence, de l'armoire de toilettes avec ses miroirs et de la baignoire à pattes de lion équipée d'une colonne de douche. Les beaux rideaux bleus Wedgwood sont tirés de chaque côté.

— Je ne vois pas de traces de sang, ni signe que ça a été nettoyé. À mon avis, Zain n'est pas venu là après avoir été blessé.

— J'ai la même impression, confirme Marino en s'accroupissant devant ma caisse de terrain. J'ai aspergé partout avec du Bluestar et j'ai rien remarqué.

Le produit chimique fait luire le sang, même des traces invisibles à l'œil nu. Il est impossible de nettoyer entièrement du sang. Avec le Bluestar, les restes s'éclairent dans les joints entre les carreaux, entre les lattes du plancher. Et les marques de serviettes et de serpillière sont visibles aussi. Le sang raconte tout. Il n'oublie pas, ne pardonne

pas.

— Il aurait été logique que Zain vienne ici examiner ses blessures, commenté-je. Sauf que le courant était coupé. Il n'y voyait rien. Certes, il aurait pu se servir de la lampe de son téléphone…

— Ou alors il ne s'est pas donné la peine de s'examiner parce que ces blessures, il se les est faites tout seul, déclare Marino ne voulant pas lâcher cette piste.

— Ou bien il était paniqué. Il cherchait à tout prix à sortir de la maison pour appeler les secours.

J'ouvre l'armoire de toilettes. Je trouve une bouteille de démaquillant, un tube de dentifrice (la brosse à dents est dans un verre sur le lavabo), une trousse de maquillage qui doit appartenir à Georgine. Sous le regard de Marino, j'en sors une boîte transparente contenant une palette de fards à paupières. De l'eye-liner, du mascara. Du rouge à lèvres. De l'anticerne et du fond de teint. Rien de luxueux.

J'inspecte un tube de crème – de la triamcinolone. Le nom de Georgine figure sur l'étiquette. Le dermocorticoïde a été prescrit voilà une semaine, comme la boîte de clonazépam (une benzodiazépine).

— Apparemment, elle était angoissée, expliqué-je à Marino. C'est peut-être pour ça qu'elle a cette bombe au poivre accrochée à son trousseau de clés.

Je retourne dans le couloir. Je veille à ne pas marcher sur les taches sombres. Le sang coagulé ressemble à des flaques de goudron sur les motifs bleus et gris du tapis.

— Juste ici, il y a un de ces trucs fluorescents, annonce-t-il en désignant une portion exempte de sang. Comme une trace, ça brille en rouge vif sous UV, et c'est invisible à l'œil nu.

— Nous ignorons depuis quand cette poudre est là, et c'est bien le problème. Pareil pour ce qu'il y a sur le fauteuil dont tu m'as parlé. À l'évidence, le ménage n'est pas fait très souvent.

— Mais si ça vient d'ici, pourquoi n'y en a-t-il pas partout ?

— Tu as passé toute la maison aux UV ?

— Tu me connais. Je retourne toutes les pierres, c'est plus fort que moi.

— Quand Clark arrivera avec le Raman, on saura ce que c'est.

— En tout cas, Zain a été coupé ici, sur cette zone du tapis, poursuit Marino. Et après, il est sorti et Horace l'a retrouvé.

Je prends une photographie de la marque d'une main ensanglantée sur le mur. Il semble que Zain ait perdu l'équilibre et soit tombé au sol. L'emplacement des gouttes sur le tapis et le plancher corrobore cette version.

— À un moment, après avoir été blessé, il s'est relevé et a traversé le couloir, la salle à manger, le salon, jusqu'à la porte d'entrée.

*

Sur le seuil, je regarde le corps gisant sur le lit, au milieu des couvertures défaites. Marino a placé d'autres tapis de protection au sol. Il me dit qu'il a pris des photos et réalisé des prélèvements dès son arrivée avec Fruge dans la nuit.

— Il faisait tout noir dans la maison, puisque l'électricité était coupée. Le tueur n'aurait rien pu voir sans une lampe de poche ou des lunettes de vision nocturne, m'explique-t-il pendant que nous changeons à nouveau de surchaussures.

Nous jetons nos EPI usagés dans le sac-poubelle que nous avons pris avec nous, enfilons une nouvelle paire de gants. Je sors de ma caisse un scalpel jetable et un long thermomètre tubulaire. Derrière les vapeurs d'eau de Javel, je perçois l'odeur du sang, mi-douceâtre mi-putride. La décomposition a commencé.

J'écarte le drap et la couette ensanglantés. Un pyjama roulé en boule est au pied du lit, lui aussi plein de sang. Je soulève le haut, puis le pantalon, pour avoir un aperçu des déchirures dans le tissu. La couleur bleu ciel d'origine n'apparaît plus qu'à de rares endroits.

— Tu as des photos de tout ça ? m'enquiers-je.

— Des tonnes ! Et des vidéos aussi.

Il me tend une réglette en plastique. Les entailles ressemblent à des boutonnières qui se terminent en pointe.

— Le couteau a un seul tranchant. (Marino note scrupuleusement mes observations.) La lame est large de cinq centimètres et se termine par une longue pointe effilée.

Je le sais parce que les dégâts dans le tissu sont plus réduits là où la lame a buté contre un obstacle : ses côtes, son bassin, son sternum. À l'évidence, Georgine était en pyjama quand elle a été attaquée. Puis le tueur a arraché ses vêtements.

— Un couteau similaire a été utilisé pour les trois autres meurtres. Je relève les mêmes mesures pour l'instant. Il faudra comparer avec

les marques sur les os et les cartilages. Mais tout indique que c'est encore l'œuvre du Boucher.

— Ce qui enfonce carrément Zain Willard, réplique Marino. Ce fils à papa est un psychopathe !

— Il y a des dizaines de blessures sur le corps. (Je continue à décrire ce que je vois.) Plus encore que les fois précédentes. C'est le signe d'une réaction émotionnelle. Je me demande de plus en plus s'il n'avait pas un lien avec Georgine Duvall.

— C'est comme un déferlement de haine.

— Oui, le Boucher haïssait toutes ses victimes. Du moins ce qu'elles représentaient.

— Elles travaillaient toutes dans le secteur de la santé, renchérit Marino. Ce n'est pas un hasard. Et ça doit lui venir de son enfance.

— La mère de Zain est pédiatre.

— Bingo ! Ça colle totalement. Peut-être que sa mère négligeait Zain, qu'elle consacrait tout son temps à ses patients. Peut-être qu'il s'est senti rejeté, qu'il avait l'impression que les autres gosses avaient plus d'importance pour sa mère.

— On n'en sait rien.

— Et elle a dû finir par travailler aussi pendant les vacances, poursuit Marino.

Cela rappelle curieusement la propre enfance de Marino à Bayonne dans le New Jersey. Son père était alcoolique et souvent absent. La mère de Marino était institutrice et débordée. Marino passait le plus clair de son temps dans la rue. On était loin de la féerie de Noël.

Le cadavre est encore chaud sous mes doigts. Je fais une petite incision dans l'hypocondre droit, et insère le tube jusqu'au foie pour obtenir une température interne. Ce sera plus précis que la mesure faite par Marino avec l'appareil IR. Pour la comparaison, je pose un second thermomètre sur la commode.

— Elle semble en forme pour son âge, constate Marino. Elle devait faire de la gym, sans doute au centre de fitness d'ici.

— Oui, et elle avait un programme régulier, j'en mets ma main à couper. C'était facile de savoir quand elle était à son domicile ou pas. J'imagine qu'elle s'y rendait à pied. C'est à côté.

Georgine était mince et musclée, et elle l'est toujours.

— Quand je la voyais à Charlottesville, elle me parlait souvent de

ses activités sportives, ajouté-je. Elle avait une salle de muscu chez elle, et même une piscine couverte. Et avec son mari, ils étaient des passionnés de randonnées et autres activités de plein air.

Je songe à sa photo sur son permis de conduire, à son visage séduisant d'une beauté de déesse antique. Elle est aujourd'hui méconnaissable. Le tueur a déchiqueté son front, son cuir chevelu, coupé la pointe de son nez, la moitié d'une oreille. J'observe les blessures. Il y a là plus de violence encore que dans les trois cas précédents.

Le drap est perforé à de multiples endroits – signe que le Boucher a manqué sa cible, que la lame est passée à côté du corps et s'est enfoncée dans le matelas. Il y a même des traces de coups sur la tête de lit en bois et sur l'un des montants.

— Elle s'est beaucoup débattue. Et défendue. Bien plus que les autres femmes. Et c'était déjà pas beau à voir !

Je soulève son bras gauche. La rigor mortis commence à peine. Le membre est relativement souple. J'examine les blessures et estafilades qui sont profondes. Deux doigts ne tiennent plus à la main que par un lambeau de peau. Sa paume droite est sectionnée jusqu'aux os. Du sang coule quand je bouge le corps.

— Elle a tenté de se protéger des coups de couteau. (Je continue à énumérer mes observations.) Elle s'est battue comme une lionne tant qu'elle en a eu la force.

Je me demande si le Boucher l'a regardée dormir avant de passer à l'attaque. S'il s'est tenu au bord du lit avec ses lunettes de vision nocturne. Quel sentiment de toute-puissance devait-il ressentir… J'imagine son excitation monter en lui, se rassembler en un nœud ardent avant d'abattre son couteau.

— On ne saura jamais tout. Mais elle a tenté de se défendre c'est certain. Et à mon avis, elle a crié.

— À moins qu'il ne lui ait tranché la gorge.

— Non, il y a trop de blessures sur ses mains et avant-bras. Il n'a pas atteint la gorge tout de suite.

Je récupère le thermomètre sur le meuble. Il fait 20,5 degrés dans la pièce. Marino le note aussitôt dans son carnet à spirale de supermarché.

— C'était moins à notre arrivée, répond-il. Parce que le courant était coupé.

— La succession des événements est évidente.

Le tueur l'a attaquée, elle a hurlé jusqu'à ce qu'il lui sectionne les cordes vocales, la trachée et les muscles du cou. C'est si profond que l'entaille atteint presque les vertèbres.

— Quand elle a cessé de se débattre, il a tailladé le pyjama, l'a arraché, puis il a commencé à la mordre. Et avant de partir, il a versé l'eau de Javel.

— Donc Zain n'est pas descendu tout de suite en entendant les cris, conclut Marino, sinon il n'y aurait pas d'eau de Javel. Or, il dit qu'il a senti l'odeur. Comme s'il était dans une piscine.

Je pense aux images de la caméra-piéton d'Horace. Impossible de savoir si Zain avait de l'eau de Javel sur lui, mais je n'en ai pas l'impression.

— Sinon sa peau serait rouge. Et il aurait les yeux enflés, expliqué-je. Il ne semble pas y en avoir non plus dans le couloir où il a été blessé et a fait le mort.

— C'est normal qu'il n'en ait pas sur lui, insiste Marino. Si c'est lui le Boucher, il a fait attention en versant le produit.

30.

Je retire le thermomètre du foie. La température interne est de 30,9. Elle est nue, avec un IMC bas, et a perdu beaucoup de sang. Elle a dû se refroidir vite.

Dans le faisceau de ma lampe de poche, je remarque une lacération sur la face interne de la lèvre inférieure. C'est une blessure typique quand un assaillant plaque sa main contre la bouche de sa victime, exerçant une forte pression des dents contre les lèvres. Les bords sont enflammés et ont saigné – signe qu'elle était encore vivante à ce moment-là.

— Il a voulu l'empêcher de crier, indiqué-je à Marino. Avec sa main. C'est peut-être d'ailleurs ce qu'il a fait en premier. Et c'est ça qui l'a réveillée.

Je cure l'intérieur de ses ongles – des ongles courts et manucurés. Les écouvillons ressortent rouges. Je les glisse dans une enveloppe que Marino étiquette aussitôt, et change de gants.

— Avant de faire des prélèvements pour une recherche ADN, j'aimerais jeter un coup d'œil aux résidus que tu as vus sous UV, dis-je en retournant dans le couloir.

Marino prend la lampe ad hoc et éteint la lumière dans la chambre. La pièce est aussitôt plongée dans le noir. Nous chaussons les lunettes orange et revenons vers le lit ; le bruissement de nos surchaussures sur les tapis adhésifs paraît d'un coup assourdissant. Marino me donne la lampe qui émet un faisceau de lumière pourpre.

J'inspecte chaque centimètre du corps, en commençant par la tête. Le sang est d'un noir d'encre sous les UV. Mais quand j'atteins le bas du visage, une sorte de poussière se met à briller, en rouge vif.

— Nous savons à présent d'où ça vient, dis-je à Marino dans l'obscurité. Du tueur. Il devait avoir ce truc sur ses gants et ça s'est

déposé sur le visage de la victime quand il a plaqué sa main sur sa bouche.

Je prélève le résidu. Il rayonne comme une braise ardente sur le bout de mon écouvillon. Je glisse l'échantillon dans l'enveloppe que Marino tient ouverte. Puis je dirige le faisceau sur le fauteuil beige placé dans le coin de la pièce. Une forme rectangulaire s'éclaire du même vermillon.

Des dépôts identiques se trouvent dans le couloir. Des traces de pas, mais sans marques de semelles, comme si la personne portait des surchaussures semblables aux nôtres.

Nous rallumons et découvrons Benton au pied de l'escalier, avec une petite mallette noire à la main. Comme nous, il est vêtu d'EPI de la tête aux pieds.

— Clark Givens attend dehors avec le scanner, me prévient-il en me tendant la mallette. Et Fabian est arrivé avec le fourgon. Il m'a donné ton kit de premiers soins. Je l'ai mis dans la voiture.

— Nous avons bientôt terminé, réponds-je. Une petite demi-heure.

J'ouvre la caisse que m'a remise Benton et en sors le spectromètre Raman. L'appareil n'est pas plus grand que mon smartphone. Je connecte la sonde optique. Nous remettons nos lunettes orange et Marino éteint à nouveau la lumière.

Il éclaire le fauteuil avec sa lampe UV, et je pointe le faisceau laser du Raman sur la tache rouge. En quelques secondes, l'appareil me donne un spectrogramme et la formule des composés présents.

$C_{55}H_{72}O_5N_4Mg + CaCO_3$

— C'est quoi ? demande Benton.

— Aucune idée, répond Marino tandis qu'il pianote sur son téléphone.

— Le second terme, c'est du carbonate de calcium, leur dis-je, mais je sèche sur la première molécule.

— C'est de la chlorophylle, annonce Marino. À en croire Google – qui lui est un vrai ami, à la différence de cette peste de Janet ! (Il rallume le plafonnier.) Je ne lui parle plus à elle, ça lui fera les pieds !

— De la chlorophylle ? Comme dans les plantes ? s'étonne Benton.

— Oui, sous une forme pulvérulente, réponds-je. Associée à du carbonate de calcium. Il s'agit d'un mélange.

— Tu es sûre que c'est de la poudre ? demande Marino. Ça ne

pourrait pas être les restes d'un liquide ? Un truc qu'on asperge par exemple ?

Marino a les sourcils froncés. Comme si on parlait de sciences ésotériques. Depuis le lycée, il est fâché avec la chimie. Avec les mathématiques et la physique aussi. Quant à l'informatique, il a juré de se crever un œil plutôt que d'ouvrir un manuel !

— Non, je ne pense pas que ce soit un liquide. Et cette poudre s'est retrouvée déposée ici à l'insu de son porteur.

Nous allons dans le couloir et j'analyse au Raman les résidus fluorescents sur le tapis. Le résultat est le même.

$C_{55}H_{72}O_5N_4Mg + CaCO_3$

— On fera vérifier tout ça au labo, ajouté-je. Je ne sais pas comment, mais un mélange de chlorophylle et de carbonate de calcium s'est retrouvé sur ce tapis et le fauteuil de la chambre. Et sur le visage de Georgine. Ce qui signifie que c'était présent aussi sur les gants du tueur. Et sans doute sur ses pieds. À mon avis, il portait des surchaussures comme nous.

— Et il a dû poser quelque chose sur le fauteuil, peut-être son kit de tueur, ajoute Benton. Reste à savoir pourquoi il aurait ces particules, sur lui comme sur ses affaires ?

— Aucune idée. Mais c'est quelque chose auquel il a été exposé. Peut-être chez lui ou à son travail. Ou dans un endroit qu'il fréquente.

— Je ne comprends pas, dit Marino. Des feuilles et du calcium ? Il y a peut-être une erreur ?

— J'en doute. Ce spectromètre est plutôt fiable.

J'éteins le Raman, et le range dans sa caisse.

— Google dit que la chlorophylle en poudre est un complément alimentaire souvent utilisé par les personnes ayant un cancer et des problèmes de peau, annonce Marino, refusant toujours de consulter CyberJanet. Ça sert à soigner des plaies et toutes sortes de choses. Quant au carbonate de calcium, on en trouve dans les antiacides et les vitamines. Il y en a aussi dans le ciment.

— Un complément alimentaire… pourquoi pas, dis-je.

— Le tueur a peut-être des problèmes de santé ? renchérit Benton.

— Tant mieux, grogne Marino. S'il pouvait en crever !

— Et si Zain avait ce machin sur lui avant d'être emmené en ambulance ? s'interroge Benton.

— Il n'y en a pas dans la cuisine, réponds-je. Les seuls compléments alimentaires que j'ai vus, c'était des multivitamines. Rien qui puisse produire ces résidus.

— Rien non plus dans sa chambre, annonce Benton.

Il a donc déjà fouillé toute la maison. Et je ne l'ai pas entendu. Mon mari n'a pas son pareil pour aller et venir sans se faire remarquer.

— Nous allons examiner ses vêtements, ses chaussures, annoncé-je. J'emporterai une lampe UV avec moi quand j'irai à l'hôpital. Les blessures de Zain Willard auront été nettoyées mais il n'aura sans doute pas pris de douche.

— Le grand absent, c'est le drone, déclare Marino. En même temps, il y a un tas de manettes sur son bureau. Et elles ne sont peut-être pas toutes pour jouer.

Je songe à l'appareil que Whalen a placé sous la Tesla. Quelqu'un aurait pu prendre le contrôle de la voiture avec une manette de jeu ou une télécommande de drone, et nous envoyer dans le décor ou dans une voiture arrivant en face.

— J'ai cru comprendre que vous avez retrouvé un drone, demande Marino à Benton. C'était celui de Dana Diletti, je suppose ?

— Exact.

— J'aurais préféré que ce soit celui du Boucher.

Marino ôte ses gants et écrit quelque chose sur son téléphone.

— Non, malheureusement. Et l'autre drone de Diletti est tombé dans le fleuve, il n'a pas pu être récupéré.

— Tu as découvert des choses intéressantes ? m'enquiers-je.

— Apparemment, Georgine cachait une clé sous une fausse pierre, à gauche de la porte d'entrée. Mais elle n'y est plus. Reste à savoir quand elle a disparu.

— Le Boucher a dû procéder de la même façon chez les autres victimes, déclare Marino. Sauf si c'est Zain qui a fait le coup. Auquel cas, il n'avait pas besoin de cette clé de secours. Ou alors il l'a prise pour brouiller les pistes. Peut-être que tout ça est une vaste mise en scène.

— En tout cas, les résidus sont bien réels, répliqué-je. Le tueur ne savait pas qu'il laissait des traces derrière lui. D'autant qu'on n'a rien trouvé de tel chez les autres victimes. Je ne sais pas comment, mais cette fois il a été exposé à cette poudre et l'a essaimée partout.

Nous relevons les capuches de nos combinaisons et retournons dans la chambre de Georgine, tout de blanc vêtus comme des fantômes. Je baisse ma visière en plastique, allume ma loupe à LED et commence à examiner les morsures sur les seins.

— Il y a peu de réaction tissulaire, pas d'hématome ni de gonflement, dis-je en faisant des prélèvements pour une recherche ADN.

— Comme les fois précédentes, précise Benton alors que Marino prend de nouvelles photos.

*

Je retourne le corps, du sang s'écoule par les blessures. Je remarque trois autres morsures, sur ses fesses, l'une est si sauvage que le morceau de chair est presque arraché.

— Comme tu le sais, le sous-sol ici est complètement enterré, me rappelle Benton en soulevant le haut de pyjama. La porte permet d'accéder à un petit réduit. Une autre au fond donne côté berge. Mais il y a aussi un tunnel.

— Comment tu as ouvert la porte ? s'étonne Marino. Quand je suis descendu, elle était fermée.

— En déambulant dans la maison, j'ai trouvé son trousseau de clés dans la cuisine, explique Benton, examinant à présent le bas de pyjama. L'une d'elles déverrouille la porte.

Il nous explique que le tunnel relie le bâtiment principal aux anciennes annexes – les treize constructions aujourd'hui transformées en habitations de luxe.

— Il y a un tunnel là-dessous qui mène à l'hôpital ? répète Marino.

— Non seulement à l'hôpital, mais aussi au centre de fitness. (Benton repose le pantalon sur le lit.) Il y a au moins quinze entailles, me dit-il.

— Bien plus que ça. J'en ai compté vingt-deux, rien que sur le haut de pyjama.

— Mon Dieu…, souffle Benton.

Il me regarde passer un écouvillon dans la morsure. Je n'ai pas grand espoir de récupérer de l'ADN. Pas avec cette eau de Javel.

— Les douze autres maisons sont aussi reliées au centre de fitness ? lui demandé-je.

— Non, juste celle-là. À mon avis le tunnel menait à un ancien bâtiment du cimetière.

— Une morgue ? Beaucoup de cimetières en ont, pour préparer les corps à l'inhumation.

Si un patient mourait, la dépouille était apportée à la chapelle ici pour la cérémonie, puis transportée à la morgue par le tunnel.

— C'est pour ça que cette porte est fermée à clé, répond Benton. Parce que derrière, il y a ce tunnel qui mène à la fois à l'hôpital et au centre de fitness. Quiconque vit ici peut accéder à l'un comme à l'autre, sans mettre le nez dehors.

— Ce qui expliquerait pourquoi le tueur n'a pas su que deux personnes habitaient ici, dis-je.

— D'autant que Zain empruntait souvent la voiture de Georgine. Le tueur croyait surveiller Georgine dans sa Cadillac, mais c'était Zain qui était au volant.

— Ils font la même taille, ajoute Marino. Et Zain a les cheveux longs.

— L'agente immobilière ne nous a pas parlé de ce tunnel il y a cinq ans. En même temps, elle a vite compris qu'on n'était pas intéressés.

— Les enquêteurs ont déjà exploré le tunnel, poursuit Benton. J'ai fait la visite avec eux. D'anciennes salles de traitements, des pièces abandonnées pleines de poussière. Le conduit débouche à l'HP du côté des bureaux.

Tout en l'écoutant, je remarque quelque chose de blanchâtre dans une plaie. Je prends une petite pince en plastique et attrape l'objet cylindrique enchâssé dans la morsure sur la fesse gauche. On dirait la dent d'un animal.

Je la soulève à la lumière. Une surface polie. Environ un centimètre de long, et pointue.

— C'est quoi ça ? bredouille Marino. Une dent de vampire ? Un croc de bête sauvage ?

— En tout cas, c'est une copie. Ce genre d'accessoire est courant au cinéma. C'est en résine. Ou imprimé en 3D. Et ça explique ces marques étranges de morsure qu'on a trouvées sur les trois autres femmes.

— Il les a mordues avec un dentier ?

Marino est à la fois incrédule et saisi d'horreur.

— Ça fait sans doute partie de ses fantasmes sexuels, répond Benton. Une nouvelle variante pour nos annales.

Je dépose la dent cassée couverte de sang dans la petite boîte d'échantillon que me présente Marino.

— C'est quelqu'un qui suit un rituel précis, explique Benton. Il fait chaque fois la même chose. C'est juste le degré de violence qui augmente. Il perd toute retenue à présent.

— On a bien affaire au Boucher, déclare Marino. C'est le même individu qui a tué les trois autres femmes.

— Je suis d'accord avec toi, répond Benton.

— Puisque cette fausse dent était enfoncée profondément dans les chairs, peut-être que l'eau de Javel ne l'a pas atteinte, leur dis-je. Avec un peu de chance, il reste de l'ADN.

— Il faut savoir ce que Zain Willard achetait sur internet, lance Marino.

— J'ai déjà jeté un coup d'œil, réplique Benton. J'ai regardé toutes ses commandes. Et des agents fouillent en ce moment son appartement à Williamsburg.

— Ils ont trouvé quelque chose ? lui demande Marino. Une imprimante 3D ? Des jeux de dents ? Des bidons d'eau de Javel ?

— Non. Rien de tout ça.

— Si tu es prête, me dit Marino, je peux la transporter dans le fourgon. Clark me donnera un coup de main. Et il pourra scanner la pièce pendant que Fabian emportera le corps à l'IML. Doug attend là-bas, il est dans les starting-blocks.

— Récupère aussi la literie. Comme d'hab. (Je sors de la chambre.) Quand Fabian sera en route, préviens Doug. Qu'il commence à répertorier toutes les blessures. Il va en avoir pour un moment.

Je suis curieuse de connaître le contenu de son estomac. Et de ses intestins. Je veux aussi son taux d'alcoolémie. Marino envoie mes instructions à Doug Schlaefer.

— Si tu as terminé ici, me dit Benton, je voudrais te montrer quelque chose. Dans la chambre de Zain.

— Vas-y, lâche Marino comme si j'avais besoin de son consentement. Je m'occupe de Fabian et Clark.

31.

Je change de combinaison et m'apprête à monter l'escalier avec Benton. Je remarque aussitôt des traces sombres, qui se confondent avec le bois ciré des marches. C'est peut-être de la crasse. Ou des éraflures. Ou encore des marques de chaussures.

Je m'arrête pour ouvrir ma caisse et sors ma bouteille de Bluestar. Les salissures se mettent aussitôt à luire d'un bleu saphir en réaction au produit.

— C'est peut-être du sang, dis-je à Benton. Marino a pu passer à côté.

— Possible. Ça se voit à peine. C'est récent à ton avis ?

— Je ne sais pas.

Il me regarde effectuer des prélèvements sur les trois premières marches. Les cotons de mes écouvillons se colorent en rouge brun.

— Les traces se font plus rares, dis-je en éclairant l'escalier que nous gravissons pas à pas. Et maintenant, il n'y en a plus une seule.

— Ce n'est pas bon signe, déclare Benton. Zain l'aurait tuée et serait remonté dans sa chambre ?

— Et ensuite ? Il serait redescendu pour se lacérer ?

— J'espère pour lui que ce n'est pas le sang de Georgine dans cet escalier.

La chambre de Zain Willard dispose d'une cheminée en brique et de grandes fenêtres. Je me souviens de notre visite. L'agente immobilière nous avait expliqué que les aumôniers habitaient au second étage. Les rideaux aux motifs floraux sont tirés. Je soulève un pan.

Au fond du jardin, par-delà le ponton, le soleil éclaire les eaux turbides du fleuve, la tempête ayant remué le limon. Le brouillard

s'est dissipé et je distingue à présent les gratte-ciel de Washington de l'autre côté du Potomac.

Je m'écarte de la fenêtre et contemple la pièce : une penderie, une rangée d'ordinateurs, des claviers en pagaille, comme l'a rapporté Marino. J'aperçois des manettes de jeu et des gants de réalité virtuelle, un trousseau de clés, un badge de la Maison-Blanche attaché à un cordon.

Sur la table, il y a une station de recharge pour batteries, branchée à la prise murale. Je vois aussi des manuels techniques et une thèse en cours. Je lis le titre à haute voix :

— *Apprentissage des robots ou le Guide du voyageur dans l'IAvers.*

Les lits jumeaux sont défaits, les couvertures tirées. Je ne vois pas de pyjama. Sur une chaise, je remarque une pile de linge repassé – des jeans, des tee-shirts, des sous-vêtements. Je parie que c'est Georgine qui a fait la lessive. Une grande valise est rangée contre le mur. Elle paraît vide quand je la soulève. J'aperçois au sol des miettes de chips et autres reliefs de nourriture.

— Sa salle de bains est au bout du couloir, juste après l'armoire, m'annonce Benton.

— Tu me donnes deux minutes ?

Je me dirige vers la pièce, scrutant le sol à chaque pas. Je ne vois pas de sang, juste de la poussière, et quelques insectes morts. Les lattes en chêne n'ont pas vu de serpillière depuis des lustres. Les étagères encastrées dans le mur sont vides et paraissent aussi vieilles que la maison.

La salle de bains est comme celle du rez-de-chaussée, carrelée de blanc, avec un lavabo sur colonne. Je repère dessus une brosse à dents et un tube de dentifrice. La baignoire et la douche sont combinées, équipées d'un rideau.

Un panier d'osier est plein de linge sale. Je fouille le contenu avec mes mains gantées, cherchant un vêtement maculé de sang. Je trouve des chaussettes, des boxers, des maillots de corps. Un survêtement. Des serviettes. La poubelle déborde de mouchoirs en papier, de bouteilles d'eau. Il y a quelques canettes de bière aussi.

Je repère une carte postale déchirée en deux. L'illustration est un père Noël habillé en fermier, fumant une pipe en épi de maïs, avec un cruchon de gnôle à côté de lui.

Zain, N'oublie pas de t'amuser comme on sait le faire dans le Sud à Noël ! Désolée de ne pouvoir être avec toi. Je pense à toi et t'embrasse,

Maman.

Je remets la carte dans la petite poubelle en me demandant quelle a été la réaction de Zain. Il n'y a pas beaucoup de tendresse dans ce mot. Apparemment, il n'est pas très proche de sa mère. Y avait-il un cadeau avec la carte ? Je n'ai vu aucun présent dans la maison. Rien sous le misérable sapin dans le salon.

Je change à nouveau de gants avant d'ouvrir l'armoire de toilettes. Elle est quasiment vide, à l'exception d'un flacon de paracétamol, d'un spray de déodorant et de fil dentaire. Dans le meuble sous le lavabo, il y a des rouleaux de papier toilettes, des savons et des patchs antihistaminiques comme si Zain avait des allergies.

Je trouve des boîtes de lames mais pas le rasoir mécanique qui va avec. Sur la tablette de verre au-dessus de la vasque, un modèle électrique est en charge. C'est apparemment celui-ci que Zain utilise.

Je retourne dans la chambre. Benton m'attend à côté de la penderie. Je lui parle de la carte de Noël que Zain ou quelqu'un a déchirée.

— Ça ne m'étonne pas, déclare Benton.

— Donc, tu l'as vue aussi.

— Je ne pense pas que ce soit une pièce à conviction. Mais c'est au FBI d'en décider. Tu es prête à rencontrer Robbie ?

Benton ouvre la porte de la penderie. Je vois tout d'abord des costumes et autres habits suspendus aux cintres puis, par terre, un robot quadrupède de la taille d'un grand caniche. Il est gris argent avec de gros yeux de verre, une gueule articulée, et sur le dos des ports de connexion et des rails pour fixer des charges.

— J'ai assisté à plusieurs démos de Robbie, et ça tombe bien, déclare Benton. Je sais un peu comment ça marche, et parfois c'est assez surprenant. Pour l'allumer par exemple, il faut lui mettre un doigt dans le cul. Ce qui est un peu gênant quand tu es devant le président ou un dignitaire étranger.

Le bouton on/off est effectivement au milieu de la croupe, à l'endroit exact de l'anus. Pas étonnant que Marino ne l'ait pas trouvé ! Benton appuie sur le petit bouton marron et une lampe verte se met à clignoter sur le haut de sa tête. Le chien-robot se réveille et regarde aussitôt Benton.

— Bonjour, Benton. (La gueule bouge, la tête tourne et s'incline.) Joyeux Noël !

C'est dur de dire si sa voix est féminine ou masculine. En revanche, l'accent de Virginie est inratable. D'un coup, je me souviens de la

vidéo quand Zain était affalé sur le trottoir. C'est sa voix !

— Joyeux Noël à toi aussi, Robbie, répond Benton comme s'ils étaient de vieux amis.

— Je vois que tu as de la compagnie. Bonjour, docteur Scarpetta, lance-t-il en pivotant la tête vers moi. D'ordinaire, ce n'est pas bon signe quand vous êtes là. Ça signifie que quelqu'un est mort.

— On s'est déjà rencontrés ? lui demandé-je.

— Non, je n'ai pas eu ce plaisir. J'ai un programme de reconnaissance faciale. Maintenant que le wifi est rétabli, j'ai accès aux banques de données. Mais ma batterie est presque à plat.

— Robbie ? Tu veux bien sortir du placard ? demande Benton.

— Je ne sais pas si je suis prêt, c'est une grande décision tu sais, répond-il avec un ton malicieux et un mouvement de gueule qui pourrait être un sourire.

— Je suis sérieux. On a quelques questions à te poser.

— OK.

Le robot avance sur ses pattes mécaniques comme une grosse araignée. Sa démarche est raide et saccadée. Chacun de ses pas résonne sur le plancher. Il s'arrête devant nous.

— Toi et moi, on s'est vus souvent, n'est-ce pas Robbie ? commence Benton.

— C'est exact. La dernière fois c'était pour Thanksgiving dans le Bureau ovale de la Maison-Blanche. Zain a fait une démonstration de mes capacités au directeur de la Sécurité intérieure.

— Grâce à Robbie, des chiens-robots patrouillent aujourd'hui à la Maison-Blanche. Et dans d'autres lieux sensibles, m'explique Benton. L'armée s'en sert bien sûr.

— C'est vrai, acquiesce Robbie.

Le robot commence à énumérer tous les endroits où Benton et lui se sont croisés. La Maison-Blanche, la résidence du vice-président. Camp David. L'hôtel particulier du sénateur Willard sur Embassy Row. Mar-a-Lago.

— Robbie est un chatbot sur quatre pattes, poursuit Benton.

— Plutôt un *chatdog !* réplique Robbie en tentant à nouveau un sourire.

— Lucy est au courant ? m'enquiers-je.

— Elle et Tron vont emporter Robbie tout à l'heure.

— Je n'ai pas besoin d'être « emporté », proteste Robbie. Je peux marcher tout seul. En revanche, je n'ai plus que 8 % de charge.

— Lucy et Tron ont laissé l'hélicoptère à Quantico, m'apprend Benton. Elles arrivent.

— Je ne connais pas Lucy et Tron, déclare-t-il avec une pointe d'inquiétude. Et je ne vais nulle part sans Zain.

— Zain est à l'hôpital, répond Benton.

— Pourquoi est-il à l'hôpital ? demande le chien-robot en inclinant la tête.

— Il a été blessé hier soir. Et tu étais là quand ça s'est passé.

— Le wifi était coupé, ajouté-je. Tu devais être en veille, je suppose.

Robbie se tourne vers moi, ses caméras me fixent.

— Tant qu'il y a du courant dans ma batterie, je suis éveillé, docteur Scarpetta. Même si j'en ai pas l'air. J'ai perdu la connexion réseau à 2 h 50 cette nuit. Et le wifi a été rétabli trois heures et quarante-deux minutes plus tard, à 6 h 32.

— Donc, même sans wifi, tu restais conscient de ce qui se passait dans la maison ? lui demandé-je avec espoir.

— Oui. Mes capteurs avaient switché en mode autonome.

— Tu as entendu quelqu'un entrer ? Ou crier peut-être ? intervient Benton.

— J'ai entendu des cris à 3 h 11. La signature sonore correspondait à la propriétaire de ce domicile, Mme Duvall. Elle criait « NON ! NON ! ».

— Tu viens souvent ici ? poursuit Benton.

— Oui, répond Robbie en commençant à lister les dates.

Je n'en reviens pas. Zain passait tous les étés et toutes les vacances au 13 Shore Lane, depuis que Georgine a acheté cette maison.

— Qu'est-ce qui s'est passé après que tu as entendu les cris ?

— Je suis allé dans le placard.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ma niche, c'est là que Zain me garde.

— Et dans ta niche, tu as une station de recharge ? (Benton va aussitôt jeter un coup d'œil :) Je ne la vois pas.

— Non, il n'y en a pas. Mes batteries de rechange sont sur la table à côté du bureau, répond Robbie alors que son témoin vert se met à clignoter.

— D'accord, tu étais dans ta niche. Est-ce que tu en es sorti ? Tu as descendu l'escalier ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'ai entendu Zain en bas, et un choc. (La voix de Robbie ralentit, se fait moins distincte.) Ma batterie est vide.

Il s'assoit sur son arrière-train.

— Quel genre de choc ? insiste Benton.

— Je suis désolé, je m'éteins.

La tête de Robbie s'affaisse, ses yeux passent au noir.

— Merde ! peste Benton.

Le robot ne bouge plus, le voyant clignote en rouge. Je m'accroupis devant lui. Sur ses coussinets de caoutchouc, une petite trace brune m'intrigue.

— Regarde ça…, dis-je à Benton. On peut le coucher sur le flanc ?

*

Le robot est lourd. J'aperçois encore des marques noires sous les autres pattes. J'ouvre ma caisse, sors des écouvillons et une bouteille d'eau distillée. Les bouts de coton se colorent aussitôt en rouge brun.

Je réalise des prélèvements sur chaque patte. Puis je passe la lampe UV sur le robot. Rien ne se met à luire en rouge. Aucune trace du résidu. Par acquit de conscience, j'asperge les coussinets de caoutchouc avec du Bluestar, et ils s'éclairent comme des feux de Saint-Elme. C'est bien du sang.

— Robbie est descendu au rez-de-chaussée et a marché dans les flaques. Puis il est remonté à l'étage.

— Avec un peu de chance, ses caméras auront enregistré ce qui s'est passé, déclare Benton.

— C'est peut-être pour ça que le tueur n'a pas pris le temps de s'assurer que Zain était mort, dis-je en refermant ma caisse.

— Comment ça ?

— S'il a entendu le robot descendre, ou pire s'il l'a vu, il a dû être surpris, pour ne pas dire terrifié. À mon avis, il a décampé sans demander son reste.

— Donc le Boucher ignorait qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison – plus un robot ? C'est ça ou alors le Boucher est Zain Willard.

32.

Alors que nous revenons au rez-de-chaussée, j'entends Marino et Clark Givens apporter le brancard et les sacs mortuaires dans la chambre de Georgine. Les caisses du scanner 3D encombrent le couloir.

— Merci, Clark. Vous présenterez mes excuses à votre famille. Je suis désolée de vous déranger un jour comme aujourd'hui. Surtout pour vous montrer ça.

— Personne n'a envie de voir ça le jour de Noël. (Il se tient sur le seuil, vêtu de la tête aux pieds de Tyvek, et contemple la scène.) Pauvre femme.

Je remarque que les vapeurs d'eau de Javel le gênent. Sa visière de plastique est très embuée, ses yeux sont irrités. Je lui raconte ce qu'on a trouvé. Il acquiesce, me pose des questions et nous parlons du scannage de la pièce.

Je sors les échantillons de ma caisse et les confie à Clark pour qu'il puisse les faire analyser dès qu'il rentre à l'IML. Benton et moi retirons nos EPI et les jetons dans le sac-poubelle rouge qui est désormais quasiment plein.

Nous nous dirigeons vers la sortie, en sinuant entre les flaques de sang et les repères des indices.

— Lucy et Tron arrivent dans une minute, déclare Benton. Tous les médias sont là. Y compris les chaînes nationales.

— Apparemment, Zain et son robot sont très proches, fais-je remarquer.

— Pendant les démos, Zain le traitait comme si c'était un vrai chien.

— Au début, j'ai eu l'impression de parler à son avatar, ce qui était assez troublant. Puis j'ai totalement oublié. J'étais à deux doigts de le

caresser ! Comment ne pas s'interroger sur la notion de conscience ? Quand on aime une IA, est-ce qu'elle nous aime en retour ? Ou est-ce juste de la programmation ?

— Nous sommes tous programmés, Kay.

La lumière filtre à travers le trou dans la porte quand nous rejoignons l'entrée. Nous enfilons nos vestes, récupérons nos affaires. Il est près de 10 heures quand nous sortons sur le perron. L'eau ruisselle partout autour de nous. Le soleil brille, il fait 12 degrés à en croire le thermomètre accroché à une colonne du porche.

Les enquêteurs du FBI se sont regroupés dans l'allée, prêts à envahir la maison. Fabian est dans le fourgon. Il baisse sa fenêtre et me souhaite un joyeux Noël.

— J'ai attrapé Pinky ! m'annonce-t-il tout fier de lui. Du Boursin sur un Ritz, ça a marché ! Je lui ai fait une petite maison dans la salle de veille. Elle est en sécurité et bien au chaud.

— Quelle bonne nouvelle ! dis-je alors que Tron et Lucy arrivent à bord d'un Tahoe noir.

Elles descendent du gros SUV en tenue d'intervention et gilet tactique.

— C'est la fourrière ! plaisante Lucy. Où est le clébard ?

Je ne vois pas ses yeux derrière ses lunettes de soleil. Elle est mince et musclée, l'air sévère. Ses mèches rose mordoré luisent au soleil. Personne ne soupçonnerait qu'elle a peut-être passé une nuit blanche à l'académie du FBI ! Elle paraît de bonne humeur et pleine d'énergie.

— La batterie de Robbie est à plat, leur annonce Benton.

— Comme moi ! rétorque Tron.

Beauté exotique, la collègue de Lucy a un sourire ravageur.

— Mais avant qu'il tombe en rade, il nous a dit qu'il s'était mis en mode autonome après la coupure du wifi, précisé-je.

Je leur révèle que j'ai trouvé du sang sous ses pattes et que c'est peut-être celui de Zain Willard. Mais cela pourrait être celui de Georgine Duvall. Pendant l'attaque, Robbie a descendu l'escalier.

— En mode autonome, il n'avait plus de guidage internet et n'a pu se fier qu'à ses capteurs, nous explique Lucy. Il a alors réagi aux bruits, aux images, mais aussi aux mouvements, à la lumière, voire aux odeurs.

— Par exemple celle de l'eau de Javel ?

— Et peut-être même celle du sang, intervient Tron. Tout dépend comment il a été programmé.

— Cris, disputes, courses, ou simplement la voix de Zain, n'importe quoi a pu le mettre en alerte, ajoute Lucy. Mais je ne peux rien affirmer tant que je n'ai pas fouillé dans ses paramètres.

— Évidemment, on est très intéressés par ce que ses caméras ont pu voir, annonce Benton. Si Robbie est descendu au rez-de-chaussée alors que le tueur était encore dans la maison, c'est peut-être le jackpot.

— Je pense qu'il est équipé d'une vision infrarouge, ajoute Lucy. Il doit pouvoir se déplacer et filmer dans l'obscurité complète.

— Si seulement on avait cette chance, dis-je en ouvrant mon porte-documents.

Je sors l'appareil que Whalen avait placé sous la voiture. Je le remets à ma nièce et la préviens que nous filons à l'hôpital sur Seminary Road. Nous voulons interroger Zain Willard et examiner ses blessures. Lucy contemple l'ancienne chapelle à colombages, le soleil éclaire les vitraux qui entourent la porte d'entrée avec son trou à la place de la serrure.

Le terrain devant la maison est détrempé, parsemé de restes de neige qui s'accrochent sous les arbres et les buis. Georgine est morte et je me demande ce que Lucy ressent, mais ce n'est pas le moment de lui poser la question.

— Comment va ta mère ? m'enquiers-je à la place.

— Aux dernières nouvelles, elle s'apprêtait à se rendre chez nous.

— Chez nous ?

D'un coup ça me revient. Ma sœur et Marino devaient garder la maison pendant notre absence.

— Exact, confirme Lucy.

— Mais nous avons annulé notre voyage.

Je n'ai aucune envie de cohabiter avec Dorothy et Marino alors qu'ils sont en pleine crise.

— Maman est parfaitement au courant. Et elle sait qu'on est débordés. L'affaire est dans tous les médias. Elle espère qu'on pourra quand même se libérer et être tous ensemble ce soir pour un repas de Noël. Elle va cuisiner.

— Cuisiner quoi ?

Dorothy n'est pas un cordon-bleu.

— Elle dit que c'est une surprise. (Lucy hausse les épaules d'un air fataliste.) Mais je sais qu'elle prépare des cookies. J'imagine qu'elle va se lancer dans des tacos. Généralement, c'est ce qu'elle fait quand elle parle de surprise.

— Oh non… Des tacos à Noël.

Benton et moi montons dans la Tesla. La route est mouillée. Quand nous arrivons au checkpoint, ce sont les mêmes agents du FBI qui montent la garde. Ils écartent les barrières pour nous laisser passer.

Les vans des télévisions sont garés sur le bas-côté, les journalistes et leurs équipes filment à tout va. Je reconnais David Muir et Anderson Cooper. Des hélicoptères survolent l'île. Les routes sont encombrées. Nous mettons une bonne demi-heure pour rejoindre Old Town où les bars et restaurants sont déjà pris d'assaut.

Nous remontons King Street en direction de West Braddock. Comme nous passons à côté de l'IML, j'envoie un SMS à Shannon pour avoir des nouvelles. Doug Schlaefer a commencé l'autopsie de Georgine. Dès qu'il aura enregistré son compte rendu, elle en fera la transcription. Apparemment, des équipes de télévision rôdent autour de notre bâtiment et filment les corps qui arrivent ou repartent.

— C'est comme d'habitude, dis-je à Benton. Ils ont même envoyé un drone.

Nous dépassons les terrains de sport du lycée épiscopal d'Alexandria, le Virginia Theological Seminary, une synagogue, puis un quartier arboré avec des maisons décorées pour Noël. Enfin, nous arrivons à l'hôpital avec ses bâtiments modernes en brique. Il y a beaucoup d'activité et cela ne m'étonne pas.

Certains de leurs patients – pour les plus malchanceux – ont été envoyés à l'IML ce matin. D'après Shannon, nous avons déjà reçu six corps : pour la plupart, des accidentés de la route sous l'emprise de l'alcool, et aussi une femme décédée au service chirurgie cette nuit, après s'être tiré une balle dans la tête.

Avec la neige qui fond, il y a de la boue partout. Les parkings sont bondés et nous mettons du temps à trouver une place. Benton envoie un SMS pour prévenir les agents du Secret Service de notre arrivée. Nous poussons les portes vitrées. Le hall est noir de monde, des gens mal en point qui attendent sur des chaises en plastique, certains blessés, d'autres très malades.

Les chants joyeux de Noël que diffusent les haut-parleurs semblent déplacés. Nous nous dirigeons vers la femme à l'accueil, une vieille dame avec des cheveux blancs. Elle porte un pull vert décoré d'un

père Noël.

— Nous venons voir Zain Willard, annonce Benton son badge à la main.

— Attendez, je me renseigne, répond-elle en décrochant son téléphone.

— Inutile. Je sais dans quelle chambre il est.

— Mais on m'a dit que…

— Nos agents sont déjà sur place et nous attendent, explique Benton. Et la cheffe de la médico-légale m'accompagne.

— Quelqu'un est mort ? lance-t-elle en me regardant.

— Dites-nous simplement comment on se rend dans cette chambre, insiste Benton.

Zain est au premier étage, dans le service orthopédie parce qu'il n'y avait pas de chambre disponible ailleurs. Alors que nous nous éloignons, la femme soulève le combiné pour prévenir quelqu'un de notre visite.

— Il va nous falloir être seuls avec lui, dis-je à Benton. Je ne peux pas l'examiner devant tout le monde.

Nous patientons pour prendre un ascenseur.

— Je ne veux pas que les médecins, les malades, les infirmières ou qui que ce soit me voient le passer aux UV.

Les portes s'ouvrent lentement, une aide-soignante pousse un homme dans un fauteuil roulant. Il a les deux jambes dans le plâtre, une minerve au cou et son visage est tuméfié. Nous entrons dans la cabine. Quelques instants plus tard, nous sortons au premier étage.

L'aile où se trouve la chambre individuelle de Zain Willard est fermée. Une agente du Secret Service monte la garde – une jeune femme blonde dans un costume sombre.

— Comment ça se passe ? s'enquiert Benton.

— RAS.

— Il a eu des visites ?

— Calvin Willard est avec lui.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Depuis combien de temps le sénateur est là ? demande Benton.

— Plusieurs heures, répond-elle en appuyant sur le bouton de

l'interphone.

— Oui ? C'est pour quoi ? répond une voix dans l'appareil – une voix qui me semble familière.

— J'ai des visiteurs, annonce l'agente.

La serrure électrique s'ouvre dans un bourdonnement.

*

Benton pousse la porte. Droit devant nous, j'aperçois le bureau des infirmières derrière une baie vitrée. Les postes de travail disposés en U sont décorés de guirlandes. Il y a même un petit sapin de Noël qui clignote dans un coin de la pièce. Je sursaute en entendant quelqu'un m'appeler par mon nom.

— Pardon de vous déranger, docteur. Je ne veux pas vous importuner.

C'est Reba O'Leary. Elle sort de la pièce et nous rejoint dans le couloir. C'était sa voix dans l'interphone.

Elle est en blouse rose. Je me souviens d'un coup qu'elle travaille à l'hôpital de 4 heures à 16 heures. Je la présente à Benton et lui demande ce qu'elle fait à cet étage.

— Ils manquent de personnel. Il y a eu beaucoup d'accidents de la circulation cette nuit, beaucoup d'os cassés, dit-elle les yeux bouffis par le manque de sommeil. Je vais là où on a besoin de moi. Mais j'ai commencé mon service aux urgences.

— Vous étiez là quand Zain Willard a été installé ici ?

— Oui, je venais d'arriver et il était très agité. Quasiment hystérique. (Elle semble troublée.) Il n'arrêtait pas de parler d'un fantôme, un fantôme qui l'aurait attaqué avec un couteau.

— Ce n'était pas un fantôme, précise Benton.

— C'est encore le Boucher. Ils ne parlent que de ça aux infos. (Elle regarde autour d'elle comme si elle craignait qu'on l'entende.) Je peux vous dire qu'il ne simulait pas. Il était vraiment terrifié. Il disait que le fantôme allait le retrouver et l'achever.

— Il a donné des détails sur ce qui lui est arrivé ? m'enquiers-je.

— Oui. Un en particulier. (Elle est inquiète. Je vois qu'elle se méfie des caméras de surveillance.) Quand j'ai entendu que vous montiez ici, j'ai pensé que ça pouvait vous intéresser, docteur.

— Comment vous avez appris notre arrivée ? s'inquiète Benton.

— L'un des agents est venu prévenir le sénateur. Je me trouvais dans la chambre pour vérifier les constantes.

— Et c'est quoi, ce détail ?

— Zain Willard a dit que sa chaîne était enfoncée dans son cou et qu'il a dû tirer dessus pour la sortir de sa blessure.

— C'est important, effectivement.

— Je suppose que la lame a heurté les maillons et que c'est comme ça que la chaîne s'est retrouvée au fond de la plaie. Ça explique peut-être pourquoi les entailles ne sont pas si profondes.

— Cette chaîne lui a sans doute sauvé la vie, conclus-je. Les analyses nous le confirmeront.

— Auquel cas, difficile de croire que c'était prémédité, reconnaît Benton. Et s'il s'est fait ça tout seul, il a dû oublier qu'il portait cette chaîne.

— Que ce soit l'un ou l'autre, il a de la chance d'être encore en vie.

— Merci d'être passée chez moi hier soir, me dit Reba. C'était très gentil de votre part.

— Comment vont vos garçons ce matin ?

— Ma sœur est avec eux. (Reba bat des paupières pour contenir ses larmes.) Je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Et il faut que je retourne travailler.

33.

Nous reprenons notre chemin. J'aperçois les patients dans les chambres, la plupart ont des visiteurs. J'entends les gens parler, le son des télévisions. Quelqu'un sanglote. Je vois des bras, des jambes plâtrés, des bandages. Une jeune femme porte une orthèse cervicale pour une fracture du cou.

La chambre de Zain est dans un angle, deux agents montent la garde devant la porte.

— Il est toujours là ? demande Benton en parlant de Calvin Willard.

— Oui, répond l'un d'eux.

— Des soucis ?

Benton range son téléphone dans sa poche.

— Ce n'est pas le type le plus facile à vivre, répond l'autre agent en baissant la voix. Il vous sourit. Mais à l'intérieur, il ne sourit pas du tout, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, je vois très bien !

Il ouvre la porte et nous entrons dans la pièce avec vue sur les parkings. Au loin, les contreforts des Blue Ridge Mountains sont encore emmaillotés de brume. Le soleil brille, les rayons dessinent des rectangles de lumière sur les murs. Comparée aux normes d'un hôpital, la chambre est luxueuse avec salle de bains privative et canapé.

Nous retirons nos vestes et les déposons sur une chaise avec mon porte-documents et mon kit de premiers secours. Je nous présente. Le sénateur ne réagit pas. Posté devant la fenêtre, il nous tourne le dos et consulte ses messages sur son téléphone. Nous ne sommes pas les bienvenus.

— Bonjour, lancé-je en m'adressant à Zain.

— Bon jour, c'est vite dit !

Il a des perfusions, de gros pansements au cou et au bras gauche. Je ne sais pas comment je vais pouvoir l'examiner.

— Ravi de vous rencontrer, reprend-il avec un sourire qui semble sincère. Benton vous a certainement raconté que lui et moi on se connaît.

Je remarque tout de suite qu'il a du sang séché dans les cheveux.

— Oui, on s'est souvent croisés, confirme Benton. (Enfin, Calvin Willard se tourne vers nous.) À la Maison-Blanche et dans d'autres endroits. Je suis désolé de ce qui vous arrive.

— Essayez de faire vite, lance le sénateur en me regardant. Comme vous le voyez, Zain est très éprouvé. Il a besoin de se reposer.

Calvin Willard est grand et mince. Il porte un survêtement bleu marine. Il rabat sa mèche de cheveux gris sur son crâne pour cacher sa calvitie.

— Nous allons avoir besoin de quelques minutes seuls avec votre neveu, monsieur le sénateur, explique Benton.

— Il n'en est pas question. Notre avocat est en route et vous allez devoir attendre qu'il arrive.

— Tout va bien, intervient Zain en me regardant fixement. (À l'évidence, on lui a donné des calmants.) Je n'ai rien à cacher. Je suis une victime. Je n'ai pas besoin d'avocat. L'important, c'est de trouver ce monstre avant qu'il ne frappe encore.

— Si, tu as besoin d'un avocat, fiston. (La voix du sénateur est bien plus douce quand il s'adresse à son neveu.) Tu n'as pas l'air de te rendre compte de ce qui est en jeu. Tu n'y as jamais rien compris.

— Au contraire, je le sais très bien. Et je le répète, je n'ai rien à cacher. Parce que je n'ai rien fait de mal, insiste Zain. Il faut attraper le Boucher. Je ne veux pas que son fantôme revienne pour finir de me tuer.

— Ça n'arrivera pas, lui assure son oncle. Personne ne te fera plus de mal. Je vais m'en assurer.

Une pointe de colère vibre dans sa voix. Puis le sénateur se tourne vers Benton comme si j'étais invisible.

— La maison a un système d'alarme. Qu'est-ce qu'elle a fait encore ? Comment quelqu'un a pu entrer si facilement ? Le tueur l'a suivie et

elle n'a rien vu ?

Il fait allusion à Georgine Duvall. À l'évidence, sa mort ne lui fait ni chaud ni froid. Je perçois toute sa rancœur tandis que Benton lui explique que le Boucher Fantôme utilise un brouilleur.

— Ce n'est pas sa faute, ni celle de Zain si l'alarme n'a pas fonctionné, poursuit Benton.

— Je me suis toujours méfié d'elle. Il n'y a pas si longtemps, je suis passé chez elle ; la porte n'était pas fermée à clé, et l'alarme même pas branchée !

— Si vous voulez bien nous laisser quelques minutes, insiste Benton. Vous pourriez peut-être nous attendre dans le couloir ?

— Je ne vais nulle part, réplique le sénateur en s'asseyant sur le canapé marron en skaï.

La porte s'ouvre alors que je finis d'enfiler mes gants. Un jeune médecin entre avec des papiers à la main. C'est le chirurgien qui a opéré Zain. Il semble exténué et débordé.

— Qui est le docteur Scarpetta ?

— De toute évidence, c'est moi, réponds-je puisque je suis la seule à porter des gants.

— Voilà le compte rendu que vous avez demandé. (Il me tend une chemise. Il n'y a pas grand-chose à l'intérieur.) Mais je peux vous donner d'ores et déjà mes observations.

Il nous explique que Zain a deux entailles sur la face antérieure du cou, l'une de cinq centimètres de longueur, l'autre de trois. Il a fallu vingt-quatre agrafes pour les refermer. Zain a été extrêmement chanceux, parce que les plaies sont « relativement superficielles » et aucun vaisseau important n'a été touché.

Je pense bien sûr à la chaîne dont m'a parlé Reba O'Leary. Ce qui expliquerait la double entaille. La première lacération a été stoppée quand la lame a rencontré les maillons.

— À trois millimètres près, la carotide aurait été touchée, poursuit le chirurgien.

— J'imagine qu'il a eu besoin d'une transfusion.

— La plaie au bras gauche saignait beaucoup, car l'artère radiale a été sectionnée. C'est ce qui a provoqué l'essentiel de l'hémorragie.

Il a réparé l'artère par anastomose – suturé le vaisseau bout à bout comme une paille coupée en deux. Apparemment, aucun nerf n'a été

abîmé. Le médecin pense que le rétablissement sera complet et sans séquelle. Le risque désormais c'est l'infection, c'est pour cela que Zain est sous antibiotique.

— Il aura quelques cicatrices dont il pourra se vanter. (Le médecin esquisse un sourire.) Vous avez mes notes. N'hésitez pas si vous avez des questions.

Sur ce, il s'en va et referme la porte.

— Qu'est-ce que vous voulez faire au juste ? me demande le sénateur en me regardant de ses yeux gris et froids.

— Nous avons des questions à lui poser, répond Benton. Et le Dr Scarpetta veut l'examiner.

— Il est bandé comme une momie ! Vous espérez voir quoi ?

— Tout va bien, oncle Calvin, insiste Zain, en se redressant dans le lit.

Il semble ravi de l'intérêt qu'on lui porte.

— Je veux m'assurer qu'il n'a pas d'autres lésions qui…, commencé-je à expliquer.

— Tu n'as rien à leur dire, fiston, m'interrompt Calvin Willard. Je peux leur ordonner de partir.

— Mais on va croire que je suis coupable. Je n'ai rien fait. Pourquoi j'aurais fait ça à Georgine ? Pourquoi je lui aurais fait du mal ?

Ses yeux s'emplissent de larmes et sa voix se met à trembler.

— Elle était comme une mère pour moi. Et pourquoi je me serais tailladé tout seul ! lance-t-il en touchant son pansement au cou.

— À quelle heure Georgine est allée se coucher hier soir ? lui demande Benton.

— Il devait être près de minuit quand elle a éteint.

— Et vous, Zain ?

— À peu près à la même heure.

— Vous vous étiez disputés avant de monter dans votre chambre ?

— Non. On s'entend toujours très bien. Et quand bien même, ce serait une raison de lui faire ça ? C'est ça que vous insinuez ?

— Je n'insinue rien, répond Benton. Mais je me demande si vous aviez une raison de la tuer.

— Vous en voyez une, vous ? répond-il en regardant Benton

fixement.

— Ça suffit ! lance le sénateur en nous scrutant avec mépris. Arrêtez ça immédiatement.

Mais Benton poursuit :

— Cessez de me répondre par des questions, dit-il au neveu. Ça n'arrange pas votre cas.

— Assez ! j'ai dit, s'emporte le sénateur.

Il commence à écrire un message sur son téléphone.

— Tout va bien. Ils veulent m'aider.

— J'aimerais vous ausculter, Zain, dis-je en ouvrant la chemise pour étudier les schémas des blessures.

Zain repousse le drap avec son bras valide, ses jambes sont couvertes de poils blonds quasi transparents. D'un geste pudique, il baisse sa chemise d'hôpital, mais j'ai le temps d'apercevoir les fines cicatrices sur le haut de ses cuisses.

— Racontez-nous ce qui s'est passé, reprend Benton en tirant une chaise pour s'asseoir près du lit.

Je remarque d'autres cicatrices similaires sur la face interne de l'avant-bras. Et il a les mêmes aux chevilles. Benton les a aussi remarquées. Je songe aux lames de rasoir que j'ai vues dans sa salle de bains.

— J'étais à la maison toute la soirée, explique Zain.

— Tout seul ?

— Georgine était partie à la fête de l'hôpital et elle est rentrée vers 21 heures.

— Vous voulez bien ouvrir votre blouse, lui demandé-je. Seulement jusqu'à la taille.

Il s'exécute. Il a d'autres cicatrices rectilignes sur l'abdomen. Et des brûlures de cigarette autour du nombril.

— Comment est-elle rentrée ? demande Benton. C'était carrément la tempête dehors.

— Le directeur l'a raccompagnée à pied.

— À pied dans la neige ? Ça fait un bout de chemin entre l'hôpital et la maison.

— Ils n'étaient pas dehors, répond Zain. Ils sont passés par le tunnel.

Il nous confirme que Georgine empruntait régulièrement ce passage pour se rendre à l'hôpital ou au centre de fitness. Il y a là-bas un couloir de nage où elle aimait s'entraîner.

— Elle s'y rendait tous les jours, poursuit Zain pendant que je l'examine. C'était l'une des choses qu'elle adorait à Mercy Island : ne pas avoir à sortir la voiture pour aller à la salle.

— Et vous ? s'enquiert Benton. Vous l'utilisez ce tunnel ?

— Jamais. (Il secoue la tête alors que j'observe sa bosse sur le front.) Ces trucs souterrains, ça me fiche les jetons. Et les salles de sport, c'est pas trop mon truc. On s'y ennuie à mourir.

— On m'a dit que vous aviez une Cougar de collection, annonce Benton. Je ne l'ai jamais vue garée à la Maison-Blanche.

— Je fais attention quand je la sors, répond Zain en regardant le ciel derrière la fenêtre.

— C'était la voiture de son père, précise le sénateur. Il est mort quand Zain avait quatorze ans.

— C'est bien triste, dis-je.

— Je conduis surtout la voiture de Georgine, continue Zain les yeux dans le vague. C'est plus sûr. Il y a des airbags et tout ce qu'il faut. La Cougar, c'est pour le plaisir. Le plus clair du temps, elle reste au garage.

— À la mort de son père, j'ai fait restaurer la voiture et l'ai donnée à Zain, comme cadeau pour sa sortie du lycée, explique Calvin Willard avec un sourire contraint. C'est plus un souvenir qu'un moyen de transport.

— Sur les caméras de surveillance, on voit souvent la Lyriq garée à côté de la Maison-Blanche, plus exactement sur la très sélecte West Executive Avenue, déclare Benton.

— Elle a la gentillesse de me prêter souvent sa Cadillac. Enfin, elle avait… (Ses lèvres se mettent à trembler.) Quand on était à Mercy Island, elle n'avait pas besoin de sa voiture. Et c'est moi qui m'occupais des courses. Même si on se faisait souvent livrer.

— Quand vous étiez avec elle dans la maison, les caméras étaient-elles allumées ?

Zain secoue la tête.

— Elle ne voulait pas. Moi non plus, d'ailleurs. Elle se sentait déjà bien trop espionnée.

— Espionnée ? Comment ça ?

— Elle disait que quelqu'un la surveillait, qu'il fallait que je sois sur mes gardes. (Il observe son oncle.) Que je m'assure que personne ne me suive.

— Depuis combien de temps était-elle inquiète ? demande Benton.

— Plusieurs semaines. Elle a commencé à entendre des bruits bizarres dans sa maison de Yorktown. Comme si quelqu'un rôdait dans la propriété.

— Pourquoi je suis pas au courant, fiston ? grommelle le sénateur.

— Si je te l'avais dit, je sais ce qui serait arrivé, réplique Zain avec effronterie. Tu aurais flippé.

— Évidemment ! Si j'avais su que quelqu'un rôdait, je ne t'aurais pas laissé rester chez elle, bon sang !

— Elle a prévenu la police ? poursuit Benton.

— Je ne pense pas. Elle se méfie des autorités, répond Zain.

Connaissant Georgine, cela ne m'étonne pas…

— Elle était à Mercy Island depuis deux semaines, enchaîne Benton. Et elle a continué à se sentir surveillée ?

— Elle est devenue carrément parano. Ça la stressait à mort. Elle en faisait de l'eczéma.

— Elle savait de qui il pouvait s'agir ? s'enquiert le sénateur.

— Non.

— Les infos n'arrêtent pas de parler des meurtres du Boucher, reprend Benton. Elle était forcément au courant.

— Bien sûr ! s'agace Zain.

— C'est bizarre. Si elle avait peur d'être espionnée, pourquoi n'allumait-elle pas les caméras ? s'interroge Benton. J'en ai vu deux chez elle.

— Vous êtes entré ?

— Le Dr Scarpetta et moi-même sortons tout juste de la maison, répond Benton. Il y a une caméra sur le perron. Et l'autre au-dessus de la bibliothèque du salon. Personne ne peut entrer ni sortir sans être filmé.

— C'est de la folie ! lâche le sénateur. Pourquoi ces caméras étaient éteintes ?

— Tu le sais très bien, rétorque Zain.

Son oncle reste silencieux.

— Les gens t'observent, t'épient constamment, poursuit Zain. Alors Georgine s'est dit qu'elle était devenue une cible à cause de tes ambitions présidentielles, oncle Calvin.

— C'est ridicule, ricane le sénateur.

— Pas du tout. Et je te rappelle que tu voulais que les caméras soient coupées quand tu venais.

— Tu ne vas pas me mettre ça sur le dos. (Calvin Willard sourit à nouveau, mais il n'y a aucune chaleur dans ce sourire.) Je n'espionnais pas Georgine. Ce n'était pas moi, Zain. Mais le tueur.

— Vous avez une sérieuse blessure au bras gauche. (Je me penche sur le lit.) Vous vous souvenez de l'attaque ?

— Au début, je n'ai rien compris.

— C'est votre gorge qui a été touchée en premier ou le bras ?

— J'ai senti quelque chose contre mon cou, et j'ai dû vouloir me protéger par réflexe et c'est là qu'il m'a encore coupé. Puis j'ai perdu l'équilibre et suis tombé. Après ça, j'étais trop terrifié pour bouger. J'ai fait le mort.

— Ça vous dérange si je prends quelques photos ? dis-je en sortant mon téléphone de ma poche.

Il hausse les épaules et relève doucement sa mèche de cheveux blonds teints en bleu pour dégager son front. La contusion est violette et enflée – ce qu'on appelle vulgairement un œuf de pigeon.

— Vous avez une belle bosse. Dites-moi ce dont vous vous souvenez. En commençant par le début.

— Des cris m'ont réveillé. Comme je dors en boxer, j'ai enfilé à la va-vite un jean et un sweat. Il faisait noir. J'ai voulu allumer mais il n'y avait plus de courant. Je me suis dit que c'était à cause de la tempête.

— Combien de temps il s'est passé avant que vous ne descendiez l'escalier ? lui demande Benton.

— Je ne sais pas trop.

Zain baisse les yeux, regarde ses mains posées sur la couverture.

— Vous avez peut-être été tétanisé par la peur ? insiste Benton.

— Ce serait compréhensible, lance le sénateur. Zain n'avait pas

d'arme et aucun moyen de se défendre.

— Je n'aime pas les armes à feu, me confie Zain.

— Tu vas peut-être changer d'avis, maintenant ! lui fait remarquer son oncle.

— J'ai demandé à Robbie ce qui se passait, poursuit Zain. Mais il était hors-ligne. Il ne savait pas. Je suis resté avec lui quelques minutes.

— Avec lui ? Où ça ?

— Dans la penderie répond Zain, honteux. Il y avait quelqu'un en bas, des bruits inquiétants, puis le silence est revenu. Alors je suis descendu voir comment elle allait.

Il explique que dans l'escalier obscur, il a senti l'eau de Javel.

— Ce qui était bizarre. Quand elle rentrait de la piscine, elle avait cette même odeur. Je n'ai pas compris pourquoi ça sentait le chlore maintenant. Et dès que je suis arrivé en bas, quelque chose m'a heurté au cou. Je me souviens avoir perdu l'équilibre.

— Vous avez atterri sur le tapis ou sur le plancher ? lui demandé-je.

— Sur le tapis. (Ses yeux brillent de terreur.) Je l'ai entendu respirer, une respiration sifflante, tout près de moi. Je n'ai pas bougé. Il m'a donné un grand coup de pied, si fort qu'il a failli me tomber dessus. Je suis resté totalement immobile. Comme je vous l'ai dit, je faisais le mort. Je l'ai entendu retirer quelque chose qu'il avait sur lui. Peut-être une protection qui recouvrait ses vêtements. Et il est parti.

— Où vous a-t-il frappé ?

— À la tête.

— Et cette personne n'a rien dit ? insiste Benton.

— Non, il n'a rien dit.

— Il ? intervient Calvin Willard. Comment tu sais qu'il s'agit d'un homme ?

— Aucune idée. Simple supposition, répond Zain. Je vois pas une femme commettre cette… abomination. Avoir cette violence aveugle.

— Vous avez vu le corps de Georgine ? demande Benton.

— Évidemment que je me suis approché. Elle était peut-être encore en vie. Je pouvais sans doute l'aider ! J'ai entendu l'individu courir dans le couloir et quand il n'y a plus eu aucun bruit, j'ai attendu un peu pour être sûr qu'il n'allait pas revenir. Et je me suis relevé.

— C'est là que vous vous êtes rendu compte que vous aviez la gorge tranchée ? m'enquiers-je.

— Je savais que j'étais blessé. Que c'était grave. Mon cou était mouillé et tout poisseux. Quand j'ai porté la main, j'ai senti que ma chaîne était enfoncée dans la plaie et j'ai tiré dessus pour la faire sortir. (Sa voix se met à chevroter.) Je tremblais de la tête aux pieds, je me vidais de mon sang, mais j'avais mon téléphone sur moi. J'ai allumé la lampe et j'ai éclairé la chambre. C'était évident qu'elle était morte.

L'émotion submerge Zain, il essuie ses larmes du revers de la main.

— Et c'est là que j'ai vu le fantôme ! bredouille-t-il. Une silhouette noire, avec des yeux rouges et un grand couteau !

— Où il était ce fantôme ? demande Benton en prenant des notes.

— Dans la chambre de Georgine. Il m'a ri au nez puis il est passé à travers la fenêtre.

Georgine a peut-être vu la même chose. J'imagine sa terreur quand elle s'est réveillée avec un inconnu qui lui plaquait la main sur la bouche. Elle a dû voir le fantôme flotter à côté de son lit, ricaner en agitant son couteau.

— Quand je me suis sauvé de la maison, poursuit Zain, les yeux écarquillés d'horreur, le fantôme m'a suivi sur le trottoir, avec ce rire…

— Je crois que ça suffit, intervient le sénateur, ébranlé par ce qu'il entend.

— Et Robbie ? Qu'est-ce qu'il a fait durant tout ce temps ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ? Il a été volé ? Non ! pas ça ! C'est bien ce que je craignais. Le tueur cherchait Robbie ! Il l'a emporté ? Robbie coûte très cher, mais surtout c'est un élément crucial de ma thèse. Oh non… non…

— Tout va bien, Robbie n'a pas été volé, lui annonce Benton.

Zain est visiblement soulagé.

— J'ai dit que ça suffisait, insiste le sénateur en ouvrant la porte de la chambre pour nous indiquer la sortie.

Je n'en ai pourtant pas terminé.

34.

Je prends la lampe UV dans le kit de soins et l'allume. La lentille se colore en pourpre. Avant que le sénateur réagisse, je chausse les lunettes teintées et passe le faisceau dans les cheveux de Zain.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'exclame Calvin Willard, furieux. Je vous ai dit que c'était terminé. Partez !

— Ses cheveux n'ont pas été lavés, et ils peuvent contenir des indices, expliqué-je. Le tueur lui a donné un coup de pied dans la tête…

Je me garde bien de montrer ma surprise quand je découvre des résidus qui se mettent à briller en rouge vif. Et je ne vais pas dire à Zain ou à son oncle ce que j'ai trouvé et ce que cela signifie. Je récupère des écouvillons et un flacon d'eau distillée dans le sac. Calvin Willard est rouge de colère.

— Sortez !

— C'est important, intervient Benton. C'est peut-être le Boucher qui a tué Georgine et failli tuer votre neveu. Je suis sûr que vous voulez qu'on l'empêche de recommencer. Et c'est bien que le public sache votre détermination à retrouver cet assassin.

— Et s'il revient pour me faire la peau ? s'affole Zain.

— Ça n'arrivera pas, le rassure son oncle.

— Vous avez utilisé la clé de secours ? demande Benton. Celle qui est cachée sous une fausse pierre ?

— C'est facile de se retrouver enfermé dehors, répond Zain. Ça m'est arrivé souvent. Comme à Georgine.

— C'est pas vrai ! marmonne Calvin Willard. Comment peut-elle être aussi têtue et imprudente ! Ça devait forcément arriver ! Je

n'aurais jamais dû lui faire confiance. Surtout connaissant ses patients.

— Vous pensez que c'est l'un d'eux qui l'a tuée ? lui demande Benton.

— En tout cas, c'est la première idée qui me vient.

Benton se tourne vers Zain.

— Et Georgine ? Quand a-t-elle été coincée dehors ?

— Plusieurs fois ces deux dernières semaines. Elle prend souvent le tunnel pour rentrer de l'hôpital ou de la salle de sport et elle se rend compte qu'elle n'a pas ses clés.

— Elle est toujours tête en l'air comme ça ? s'enquiert Benton.

— Dernièrement, ça s'est aggravé, explique-t-il et je pense au flacon de clonazépam dans sa salle de bains.

Elle devait en prendre contre l'anxiété, et ce produit peut avoir des effets indésirables sur la mémoire à court terme.

— Quand elle rentre par là, ça lui arrive de se retrouver coincée au sous-sol. Elle doit alors sortir par-derrière, faire le tour de la maison et utiliser la clé de secours.

— Et ensuite ? Elle la remet à sa place ?

— Je suppose.

— Et vous, Zain ? Quand l'avez-vous utilisée pour la dernière fois ?

— Dehors ! s'écrie Calvin Willard.

Il ouvre la porte pendant que je glisse mes écouvillons dans l'enveloppe et fourre le tout dans la trousse de soins.

Benton a sorti son portefeuille et pose sa carte de visite sur la table à roulettes à côté du lit.

— Si quelque chose vous revient Zain, ou si vous avez une question à me poser, n'hésitez pas. Quelle que soit l'heure.

Nous sortons de la chambre et le sénateur nous suit. Il referme la porte derrière lui.

— Laissez-nous deux minutes, ordonne-t-il aux gardes.

Ils ne bougent pas et se tournent vers Benton.

— C'est d'accord, répond-il et les deux agents du FBI s'éloignent vers le bureau des infirmières.

— Vous le harcelez sans aucune raison. Il y aura des conséquences, je vous le garantis, annonce le sénateur d'un ton glacial.

— Lorsque nous agissons de la sorte, ce n'est jamais sans raison, répond Benton. Et je suis sûr que vous comprenez. Même si c'est désagréable, nous ne faisons que notre travail. Nous devons enquêter et comprendre ce qui s'est passé, sans laisser de zones d'ombre. Et il me semble que c'est ce que vous devriez vouloir, vous aussi.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans ses cheveux ? me demande-t-il en me jetant un regard noir. Pourquoi avez-vous récupéré le sang sur son crâne ?

— Zain dit que le tueur lui a donné un coup de pied dans la tête et qu'il a failli s'écrouler sur lui. Il est important de savoir si quelque chose a migré de l'un à l'autre.

— Quel genre de chose ? réplique le sénateur.

— Des particules microscopiques que les gens peuvent porter sur eux à leur insu, réponds-je. Ça peut être n'importe quoi.

— Je sais que vous connaissez bien le chien-robot de Zain, reprend Benton. Nous avons tous les deux assisté à ses démos. Sans compter toutes les fois où vous avez vu Robbie en privé.

— Et alors ? réplique le sénateur, méfiant.

Il comprend pourquoi Benton lui dit ça. Les caméras au 13 Shore Lane étaient éteintes. Mais pas celles de Robbie, tant que sa batterie n'est pas entièrement vide.

— Merde…, marmonne Calvin Willard.

— Nous savons que vous êtes passé voir Zain hier soir, annonce Benton. (C'est du pur bluff.) Robbie nous a dit que ses caméras ont enregistré votre visite.

C'est faux, mais le sénateur tombe dans le piège. Je vois l'inquiétude dans son regard. Il s'est trouvé un nombre incalculable de fois en présence du robot au fil des années et c'est le meilleur moyen d'avoir des problèmes. Une fois que l'exceptionnel devient l'ordinaire, on baisse la garde, on devient moins vigilant, jusqu'à oublier totalement le danger.

Quand le sénateur est arrivé chez Georgine hier soir, il n'a pas pensé aux caméras de Robbie. Et vu la tête qu'il fait à cet instant, il mesure son erreur.

— Vous êtes venu remettre un chèque à votre neveu, à l'ordre de Georgine Duvall pour un montant de 18 000 dollars. Sous forme de « don non imposable ».

— C'est exact, lâche Calvin Willard. (À la méfiance, fait place la

résignation.) Je l'ai fait de nombreuses fois. Des dons, des cadeaux, ce genre de chose.

— Pourquoi.

Par réflexe, le sénateur s'éloigne de la porte.

— Elle était fauchée comme les blés, répond-il avec mépris. Elle l'était depuis des années à cause de Liam, son crétin de mari. Et c'est pas faute de l'avoir mise en garde quand on était à la fac.

Pendant leurs études, Calvin Willard sortait avec Claire (la sœur de Georgine), et Georgine avec Liam. De temps en temps, ils se retrouvaient tous les quatre. J'ignorais totalement que Georgine avait une sœur ! Elle ne faisait jamais allusion à elle quand je passais la voir à Charlottesville ou quand je lui téléphonais.

— Liam était un gentil garçon mais il était toujours sur des coups foireux pour se faire de l'argent. Il achetait des trucs insensés, procédait à des investissements risqués. À sa mort, Georgine s'est retrouvée endettée jusqu'au cou. Et quand on est au fond du trou, il n'y a pas moyen d'en sortir. On sait tous comment ça se passe.

— Sa sœur est au courant de ce qui est arrivé ? m'enquiers-je. Où habite-t-elle ? Et leurs parents ?

— Les parents sont morts. Claire et Georgine ne s'entendaient pas très bien. Elle habite Chicago et je l'ai prévenue aussitôt. Elle s'occupe déjà des funérailles et de tout le reste. Et bien sûr, je vais aider.

— Vous ne vous êtes donc jamais perdus de vue avec Georgine, conclut Benton.

— Non. On est restés amis. Et on s'est rapprochés à la mort de son mari.

— Vous êtes devenus plus que des amis ? avance Benton.

— Attention à ne pas lancer de fausses rumeurs ! rétorque le sénateur.

— Pourquoi votre neveu séjournait à Mercy Island ? poursuit Benton imperturbable. Pourquoi donniez-vous de l'argent à Georgine Duvall ?

— Parce qu'elle aidait Zain. Et ce depuis six ou sept ans.

— Elle l'aidait ? Comment ça ? Soyez plus précis.

— Zain n'a pas de bonnes relations avec sa mère – mon idiote de sœur ! C'est à cause d'elle que Zain n'a jamais eu de petite amie. Si vous voyez ce que je veux dire…

— Non, pas vraiment, réplique Benton.

— Je n'ai rien contre les gays, les non-binaires, ou je ne sais comment les gamins se revendiquent aujourd'hui. N'empêche que Zain a eu de gros problèmes de dépression ; il avait l'impression de n'être jamais à sa place. Vous allez forcément découvrir que Georgine le suivait depuis sa sortie du lycée. Sa mère a foutu le camp et Zain ne s'en est pas remis.

— Georgine est donc sa thérapeute, résume Benton.

— Son boulot était de le maintenir en vie, explique Calvin Willard. (Et l'espace d'un instant, j'entrevois tout son amour pour Zain.) Malheureusement, son état psychologique a encore empiré quand il est allé à l'université William & Mary. Il s'est senti de plus en plus mal dans sa peau. Il s'est alors mis à explorer des chemins morbides, si vous voyez ce que je veux dire.

— Précisez quand même, insiste Benton.

— Haine de soi, comportement autodestructeur, pulsion de mort.

— J'ai vu ses scarifications, précisé-je.

Il hoche la tête avec affliction.

— Oui. Il a commencé à s'automutiler.

— Il a déjà tenté de se suicider ? m'enquiers-je.

— Personne n'est au courant, répond le sénateur le regard ailleurs.

— Autrement dit, ses tentatives n'ont pas été déclarées, ni à la police ni à qui que ce soit, conclut Benton.

Ce que nous révèle Calvin Willard ne joue pas en la faveur de son neveu.

*

J'imagine déjà un procureur clamer qu'une personne qui se scarifie est tout à fait capable de s'entailler la gorge. Et Zain aurait pu laisser volontairement sa chaîne pour empêcher la lame du couteau de pénétrer trop profond. Ou alors l'accusation dira qu'il a voulu mettre fin à ses jours après avoir tué sa psychiatre. Dans les deux cas, Zain est pris au piège.

— Le plus inquiétant, c'étaient ses pulsions suicidaires, poursuit Willard. J'ai voulu que Georgine veille sur lui après que ma sœur a abandonné son propre fils. Le robot, c'est l'idée de Georgine. Aussi étrange que ça puisse paraître, Robbie est un chien de thérapie pour

Zain. Son meilleur ami. Zain adore cette machine.

— Vous payez donc Georgine pour être sa psychiatre à plein temps, résumé-je.

— Pas H24. Ils n'habitaient pas ensemble à Yorktown. Mais Zain restait chez elle quand il en avait besoin, tout dépendait de son état.

— J'en conclus qu'il était dangereux qu'il soit seul ? avance Benton.

Le sénateur hoche à nouveau la tête.

— Zain a son propre appartement à Williamsburg. Mais il parlait tous les jours à Georgine. Vous verrez ça sur les relevés téléphoniques.

— Pourquoi la payer au noir ? insiste Benton.

— Parce que je ne voulais pas de traces montrant que Zain avait des problèmes psy. (Le sénateur est courageux de nous révéler ça.) Les gens ne devaient pas découvrir que Zain avait besoin d'un suivi thérapeutique constant. Ça aurait bousillé sa vie. Toutes les portes se seraient fermées pour lui.

— Par exemple celles de la Maison-Blanche ? lance Benton.

— Sans moi, jamais il n'aurait eu ce stage. (Une lueur de fierté éclaire ses yeux.) Il faut le reconnaître.

— Et Georgine ? Zain l'appréciait ? Quels étaient ses sentiments envers elle ? demande Benton. Il serait compréhensible qu'il éprouve une certaine rancœur. Quand on est dépendant de quelqu'un à ce point… on peut se sentir étouffé, infantilisé…

— Ne commencez pas à m'entraîner sur ce terrain. Je vois très bien votre petit jeu, s'agace le sénateur. Tout ce que vous voulez, c'est arrêter quelqu'un et le faire condamner. Quoi de mieux que de s'en prendre au neveu d'un sénateur démocrate ? Pour moi, ce qui compte, c'est la vérité. Rien que la vérité ! N'en faites pas une croisade politique, s'il vous plaît.

— Ce n'est nullement notre intention, réplique Benton. Et vous devriez en faire de même.

— Et comment ? Bose Flagler flaire déjà le sang !

— Je ne suis pas au courant. Il vous a contacté ?

— Ce salopard fait ses coups en douce. (Visiblement, il déteste le procureur de Virginie !) Mais j'ai mes sources. Je sais très bien ce qu'il a en tête. Je suis parti pour être le prochain président, et quel trophée ce serait pour lui de me faire tomber ! Vous allez donc devoir choisir votre camp.

— Nous n'avons pas de camp, lui répond Benton.

— Allons, tout le monde en a un. Bien sûr, personne ne le reconnaît ! Juste un petit conseil… (Il s'interrompt, son visage se fait dur, implacable.) En fait, non, c'est inutile. Je vous ai déjà prévenus.

Sur ce, Willard retourne dans la chambre de Zain et claque la porte. Nous nous éloignons en silence dans le couloir. Je cherche du regard Reba O'Leary pour lui dire au revoir et lui souhaiter bon courage, mais je ne la vois nulle part. Nous arrivons à l'ascenseur.

— Maintenant on sait qui a demandé à Trad Whalen de mettre ce bidule sous notre voiture, dis-je, une fois dans la cabine, hors de portée des oreilles indiscrètes.

— Le sénateur nous a fait passer le message. Pas touche à son neveu. Pas touche à sa carrière politique. Sinon, on va le payer très cher.

— Par exemple, quelqu'un piratera à nouveau notre voiture, cette fois à notre insu, et nous enverra dans un arbre. (Je change volontairement de sujet :) Zain aurait tué sa psychiatre à cause de ses problèmes psy ? Ça pourrait être lui, le Boucher ? Ça te paraît crédible ?

— Tout dépend de son degré de rancœur, de sa frustration et de son sentiment d'impuissance, répond Benton. Les crimes du Boucher sont peut-être motivés par des pulsions sexuelles, mais j'y vois surtout de la rage et un besoin de domination.

— C'est sûr qu'avoir un oncle omnipotent et une psychiatre névrosée comme baby-sitter ça fiche en l'air toute estime de soi. Comment ne pas avoir des envies de meurtres après ça ?

Malgré moi, je pense à la première année de fac de Lucy, quand parfois elle passait la nuit chez Georgine.

— Heureusement que Lucy a cessé de la voir, dis-je à Benton. Et qu'elle n'a pas emménagé chez elle.

— Lucy n'aurait jamais fait ça, me rassure-t-il alors que l'ascenseur arrive au rez-de-chaussée. Mais les limites ont quand même été dépassées.

Nous traversons le hall : des malades, des visiteurs avec des ballons et des bouquets de fleurs, du personnel soignant. Le visage de Benton est impénétrable, le nez rivé sur son téléphone. Nous franchissons les portes. Le soleil flamboie, l'air est vif.

— Malgré tout, tu es convaincu que ce n'est pas lui notre tueur, insisté-je maintenant que nous sommes sur le parking.

— Pour tout dire, je ne sais pas quoi penser. Il pourrait mal vivre cette relation pathologique avec Georgine, se sentir brimé. À en avoir des accès de rage. Ou la haïr en secret, explique Benton et à nouveau je pense à ma nièce.

Lorsque Georgine était sa thérapeute, Lucy était pleine de colère et s'en prenait à moi. Je ne comprenais pas pourquoi. Peut-être ai-je désormais la réponse.

— En tout cas, vu comme c'est parti, Zain va être considéré comme le tueur. (Benton a sa télécommande à la main. Notre Tesla est dans la rangée suivante.) Les médias vont s'acharner sur lui.

— Ce qui va affaiblir Calvin Willard pour la course à la présidence.

— C'est déjà le cas, et il le sait. C'est pour ça qu'il a été aussi désagréable. Il est terrifié. (Benton déverrouille les portières.) Certains dans son camp commencent à dire qu'il n'est pas le meilleur candidat pour le parti démocrate. Et ils seraient tous de cet avis s'ils savaient comment il nous a parlé.

— Apparemment, les rats quittent le navire, dis-je en m'installant sur le siège côté passager.

Benton ouvre la console et prend le temps de scanner l'habitacle avec l'analyseur de spectre. Il y a beaucoup de bruit de fond puisque nous sommes tout près de l'hôpital, mais rien n'indique que notre voiture a été de nouveau trafiquée.

35.

Alors que nous roulons vers l'aéroport international de Washington-Dulles, Benton surveille ses rétroviseurs. Il a l'air préoccupé.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— La police d'État. À trois voitures derrière nous.

Je me retourne. Le soleil se reflète sur le pare-brise du gros SUV gris. Je ne distingue le conducteur qu'au moment où le véhicule se porte à notre hauteur sur la voie de gauche – c'est Trad Whalen. Il reste longtemps à côté de notre Tesla alors que nous dépassons le cimetière d'Arlington.

Il nous regarde à plusieurs reprises, et finalement porte deux doigts vers ses lunettes de soleil, puis vers nous, pour nous faire comprendre qu'il nous surveille. Après sa petite menace, il nous double et quitte la route à la sortie suivante.

— Calvin Willard a dû lui donner ses instructions, conclut Benton. Une piqûre de rappel. Pour nous faire filer droit.

— Il va être déçu ! répliqué-je.

Le sénateur serait effectivement très agacé d'apprendre que nous nous rendons chez Georgine à Yorktown pour consulter le dossier médical de son neveu. C'est urgent. Si le FBI n'avait pas sécurisé le 13 Shore Lane, je suis sûre que la maison aurait déjà été vidée de fond en comble sur ordre de Calvin Willard.

— Marino a quitté Mercy Island. Il veut que je l'appelle, expliqué-je à Benton en lisant son SMS.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? me demande Marino quand je l'ai en ligne.

Je lui raconte ce que Zain nous a dit et qu'il a les mêmes résidus

dans les cheveux. Je lui parle des traces de sang sur les marches et sous les pattes du robot et aussi des lames de rasoir dans sa salle de bains. Eh oui, Georgine était sa psy depuis sa sortie du lycée !

— Ça non plus ne plaide pas en sa faveur, réplique Marino. Lucy a fouillé dans le robot et je peux te dire que ça l'enfonce encore. Je t'envoie la vidéo.

J'ouvre le fichier, monte le son. La caméra IR de Robbie a filmé quand il descendait l'escalier. Je distingue le plancher du couloir, la flaque de sang. L'espace d'un instant, j'entrevois un pied dans une surchaussure, qui paraît grise sur le capteur infrarouge.

Puis plus rien. Le robot s'est arrêté sur la dernière marche. Il y a un bruissement hors cadre. Quelqu'un bouge.

— Robbie ! À la niche !

Un chuchotement. Et c'est bien la voix de Zain Willard. Puis j'entends les pattes du robot remonter l'escalier. La vidéo s'arrête.

— Ça pue carrément ! lance Marino. (Sa grosse voix résonne dans les haut-parleurs de la Tesla.) Pourquoi il aurait demandé au robot de s'en aller, je vous le demande ! Parce qu'il ne voulait pas qu'on le voie en train de se couper la gorge ! Ou être sur le point de le faire. Ou alors il était encore en EPI avec son couteau à la main !

— Il y a peut-être une autre explication, tempère Benton. Il a pu faire ça pour protéger Robbie, comme on protège un chien.

— Je me dis la même chose, renchéris-je. Il avait peur qu'on vienne voler son robot.

— Non. Il ne voulait pas être filmé parce que c'est lui le tueur, s'entête Marino. Et grâce au robot, on a appris autre chose encore…

Comme nous nous en doutions, c'est Graden Crowley qui a bu le champagne avec Zain et Georgine. Ils ont mangé aussi de la pizza, ce qui correspond à ce que Doug Schlaefer a retrouvé dans l'intestin grêle de Georgine.

— Pepperoni, champignons, poivrons, explique Marino. Et son alcoolémie était à 0,2.

— Ce qui semble cohérent si elle a bu quelques coupettes, avant d'aller se coucher vers minuit, réponds-je.

— Toute la scène a été filmée par Robbie ? demande Benton.

— Oui. On voit Crowley, une bouteille de champagne dans les mains, entrer avec Georgine. Mais le plus important, c'est ce que le robot a enregistré avant, explique Marino. Pendant que Georgine et

Crowley étaient à la fête de l'hôpital.

Calvin Willard est passé voir Zain vers 19 heures pour lui donner le chèque pour Georgine. Le sénateur voulait prendre des nouvelles. Il craignait que son neveu soit encore « fâché » contre lui.

— Fâché ? Pour quelle raison ?

— D'après Lucy, c'est au sujet du stage à la Maison-Blanche. Il n'a pas été reconduit et il se termine à la fin de l'année, répond Marino, jubilant. Apparemment, Zain venait de l'apprendre !

L'oncle considérait que c'était plus prudent pour sa carrière politique ; il fallait éviter qu'on l'accuse de népotisme. Il était désolé mais ne pouvait pas faire autrement. Ces excuses soudaines en disaient long : Zain était le talon d'Achille de Willard. Et il avait fait le ménage. Peut-être sur les recommandations de ses conseillers.

— Il craignait que Zain lui en veuille, poursuit Marino. Un coup comme ça, ça doit être dur à avaler ! Peut-être que la colère l'a poussé à commettre l'irréparable ? Lucy pense que Zain va être arrêté.

Le FBI considère que Zain avait une relation ambivalente avec Georgine du type amour/haine. Et quand on va apprendre que Calvin Willard payait au noir la psychiatre de son neveu, cela va être dévastateur.

— Voilà comment Georgine parvenait à entretenir sa maison de famille à Yorktown, dis-je, et en même temps cette chapelle pour millionnaire à Mercy Island.

— Les chèques n'étaient que la partie émergée de l'iceberg. Il y a des tonnes d'argent en liquide, des cadeaux faramineux. Lucy a trouvé des tas de virements sur des comptes aux îles Caïmans, poursuit Marino.

— Comme pour Rowdy O'Leary, constate Benton en s'engageant sur la Beltway.

— Exactement ! s'exclame Marino. Après avoir été renversé, il a commencé à toucher de l'argent en provenance des îles.

— Trad Whalen était sur l'affaire, ajoute Benton. Et maintenant, il essaie de nous intimider.

Il raconte à Marino que le policier nous a arrêtés ce matin et qu'il a placé un système pirate sous la voiture. Et que tout à l'heure, Whalen nous suivait.

— Vous avez raison, répond Marino, Calvin Willard ne veut pas que vous enquêtiez sur son neveu. Sinon, il va vous arriver des bricoles.

— Et les tests ADN rapides ? m'enquiers-je. Ça a donné quelque chose ?

— L'identité de Georgine Duvall est confirmée. En même temps, on n'avait pas de doute. Et c'est le seul ADN qu'on a retrouvé sur la fausse dent.

— C'est dommage. Mais je m'y attendais puisque le morceau était très enfoncé dans son corps.

— À ce propos, Lee Fishburne confirme que tu avais vu juste. La dent a été imprimée en 3D et est en résine. Il m'a dit aussi qu'il a vu au MEB un truc bizarre sur les résidus.

Lee a utilisé un microscope électronique à balayage pour examiner la poudre fluorescente. La composition donnée par le spectromètre Raman est correcte. Mais en plus de la chlorophylle et du carbonate de calcium, il a trouvé des fragments de poils provenant d'un animal à la fourrure brun-rouge.

— Fishburne ne sait pas ce que c'est, continue Marino. Il dit, et je le cite, que « la structure de la médulla ne correspond à aucun profil trichologique répertorié dans les bases de données ».

— Et les prélèvements que j'ai effectués dans l'escalier et sous les pattes de Robbie ?

— C'est du sang de Zain et de Georgine, répond Marino. Givens pense que les traces sont un mélange des deux. Et le robot a marché dedans.

— C'est pas bon non plus pour Zain, commente Benton.

— Les carottes sont cuites. Il va être accusé d'être le Boucher et Bose Flagler aiguise déjà ses couteaux. Il va le tailler en pièces !

Marino est toujours aussi maladroit dans le choix de ses métaphores…

Il est près de 13 heures quand nous arrivons à l'aéroport de Dulles. Quelle ironie du destin ! C'est là que nous devions prendre notre avion ce matin, si le Boucher n'avait pas fait des siennes. À cette heure, nous serions au-dessus de l'océan Atlantique, destination l'Europe et non Yorktown !

On ne parle que du meurtre aux infos. Dana Diletti est sur CNN, Fox News et autres chaînes nationales pour donner ses interviews pendant que la gouverneure rappelle à la population qu'à l'heure actuelle, l'identité du Boucher Fantôme demeure inconnue.

« … *Nous ne pouvons affirmer avec certitude qu'il a été arrêté. Il nous*

faut rester prudent, explique-t-elle sur les réseaux sociaux. *Ce ne sont que des rumeurs. Des manœuvres politiciennes qui n'ont pas leur place ici. Je demande donc à tout le monde de ne tirer aucune conclusion hâtive…* »

Faye Hanaday m'écrit qu'elle a examiné la chaînette de Zain. Des éraflures sur certains maillons d'argent tendent à prouver que la lame les a bien touchés.

— Malheureusement, ça ne le disculpe pas, précise Benton alors que nous nous garons devant le Signature Flight Service. Bose Flagler va assurer que Zain s'est fait ça tout seul.

— Auquel cas, une tentative de suicide serait plus probable, dis-je en descendant de voiture.

— Et c'est peut-être ce qui s'est réellement passé.

— Faye pense que la lame a dû heurter la chaîne avec une grande force pour laisser des traces aussi profondes, expliqué-je à Benton.

— Ce qui n'empêche qu'il a pu tuer Georgine avant… Quel que soit le bout par lequel on prend cette histoire, Zain a du souci à se faire, explique-t-il tandis que nous nous dirigeons vers le petit terminal.

*

De la musique d'ambiance est diffusée en sourdine, le hall est élégant et décoré pour les fêtes, l'air fleure bon la cannelle, le clou de girofle et les agrumes. Des bougies, dans leur bocal, brillent sur les tables. Un sapin de Noël ni trop grand, ni trop petit scintille à côté de la cheminée. Quelques passagers patientent sur les canapés de cuir, avant d'embarquer dans leur jet privé.

Des bonbons mentholés sont à disposition sur le comptoir de la réception. Nous donnons à l'hôtesse le numéro de l'appareil, lui montrons nos papiers et discutons un peu avec elle. Elle s'appelle Joan, une ancienne de l'US Air Force. Nous l'avons déjà rencontrée quand nous venons retrouver Lucy ici.

— Je vous souhaite un agréable vol, lance-t-elle.

— On se revoit à notre retour, lui promet Benton.

Elle ouvre à distance la porte donnant sur le tarmac. Nous nous dirigeons vers le gros hélicoptère noir qui nous attend dehors, ses quatre pales oscillant doucement au vent. Des radomes sous le ventre de l'appareil cachent des caméras et autres instruments, et sur les patins se dressent des supports de fusils pour les tireurs d'élite.

L'*Aigle de l'Apocalypse* semble davantage conçu pour la guerre que

pour le simple maintien de l'ordre, avec sa peinture furtive en nanotubes de carbone et son canon-mitrailleur M230 monté sous le fuselage. Tron et Lucy sont en combinaison de vol et veillent à ce que personne n'approche.

Elles montent à l'avant tandis que nous nous installons dans la cabine, sur les sièges revêtus de Nomex ignifuge. Nous attachons nos harnais quatre points, mettons nos casques intercom. Dans le cockpit, Tron et Lucy commencent la check-list avant le décollage. La cloison entre l'avant et la cabine m'empêche de les voir, leurs voix me parviennent étouffées.

Rapidement, les deux turbines rugissent, le rotor tourne à pleine vitesse et je sens jusque dans mes os toute la puissance des moteurs.

— Tout va bien derrière ? demande Lucy dans nos écouteurs.

— Impec, réponds-je.

— J'appelle la tour de contrôle et nous pourrons décoller, nous annonce-t-elle. On va voler plus haut pour profiter du vent arrière de trente nœuds. Heure d'arrivée dans vingt minutes.

— Seulement ? s'émerveille Benton.

Elle va couper l'intercom avec la cabine. Elle et Tron vont être occupées. J'écoute le vrombissement des pales qui change de tonalité à mesure que Lucy tire doucement le collectif. Je sens l'appareil se faire plus léger sur ses patins.

Puis nous quittons le sol, et passons au-dessus des avions à hélices et des jets garés sur le tarmac. Nous nous éloignons du grand aéroport international à l'aspect autrefois futuriste mais qui a désormais un charme suranné. Nous prenons de la vitesse, l'*Aigle* fend le ciel parsemé de nuages sous le soleil éblouissant au zénith.

— En cas de besoin, vous sonnez. (C'est Tron cette fois qui s'adresse à nous.) Vous savez où est le bouton.

Les maisons et les immeubles de bureaux de Chantilly ressemblent à des pièces de maquettes, tout comme les parcs et les bois. Sur un écran, nous pouvons suivre notre trajet. Nous volons à deux mille pieds et dépassons le champ de bataille de Manassas. Bien sûr, nous sommes trop hauts pour distinguer les palissades et les canons de la guerre de Sécession.

Benton a le nez dans son téléphone, il consulte les derniers messages de son QG. Des agents fédéraux fouillent en ce moment l'appartement de Zain à Williamsburg. Ils viennent de trouver un drone quadricoptère avec sa manette de commande et d'autres appareils

high-tech.

Mais ils n'ont pas découvert de preuves irréfutables qui l'incrimineraient – pas de suppléments alimentaires ou autres produits à base de chlorophylle et de carbonate de calcium, pas de pornographie violente, pas de vidéos ni de photos des victimes, pas de « souvenirs » immortalisant les précédents meurtres.

— Ça ne changera pas grand-chose, répond Benton. Avec ces résidus sur le tapis et dans ses cheveux, Zain est mal parti. Sans parler de son entaille à la gorge qui n'est pas si profonde.

Nous continuons à échanger grâce à nos écouteurs pendant que j'observe notre déplacement à l'écran. Nous progressons au sud-sud-est, sous nos pieds la forêt à perte de vue. En un rien de temps, nous avons atteint le petit aéroport de Williamsburg-Jamestown niché entre l'estuaire de la York et le fleuve James, entouré d'un réseau de rivières qui serpentent dans les marais.

Je me souviens des numéros aux deux extrémités de l'unique piste : 13 et 31. Dans le minuscule terminal, il y a le Charly, notre « cantine » quand nous venons ici avec Lucy en hélicoptère. Je prends toujours la salade de thon et Lucy adore leur bisque.

L'*Aigle de l'Apocalypse* se met en vol stationnaire à distance des petits avions sanglés sur l'asphalte. Lucy se pose au sol comme une plume, coupe les moteurs. En attendant que les pales cessent de tourner, nous regardons le paysage ensoleillé derrière les hublots. Nous ouvrons nos harnais, ôtons nos casques intercom et consultons à nouveau nos messages.

Benton se penche vers moi et me montre les dernières infos. Le FBI a déclaré officiellement Zain Willard « personne d'intérêt » dans le meurtre de Georgine Duvall. Autrement dit, ce communiqué laisse entendre qu'il pourrait être le Boucher Fantôme. Bose Flagler se déchaîne, il est sur tous les plateaux télé pour parler de l'affaire et répéter que les politiciens se doivent d'être des citoyens exemplaires.

« *Personne n'est au-dessus des lois,* déclare-t-il à Dana Diletti. *Même s'il a un oncle influent, Zain Willard ne peut tuer en totale impunité…* »

Lucy coupe l'alimentation puis nous ouvrons nos portes. Je saisis mon porte-documents, descends sur le patin et saute sur le tarmac craquelé. Un Suburban est garé à proximité. Un agent du FBI, envoyé par leur bureau de Chesapeake, nous attend.

— Hank va vous emmener chez Georgine Duvall, nous annonce Tron.

— Vous ne venez pas avec nous ? demandé-je en regardant Lucy.

Elle plonge la main dans sa poche et en sort une clé attachée à une étiquette du FBI portant la date du jour et un numéro de dossier.

— Non, répond-elle en tendant la clé à Benton. J'imagine que tu comprends pourquoi.

— Fais ce qui est le mieux pour toi.

— Pour éviter les conflits d'intérêts, précise-t-elle.

— D'accord.

— Parce que je la connaissais.

Elle n'en dit pas plus.

— On se revoit à mon retour alors, lancé-je. Je sais pas trop dans combien de temps.

— Hank a déjà inspecté la maison, nous explique Tron. Il y a là-bas beaucoup de dossiers de ses patients. Le mieux, c'est que vous y jetiez un coup d'œil vite fait ; choisissez ce qui vous intéresse et nous vous en ferons des copies. Si vous commencez à tout lire sur place, vous allez en avoir pour des jours.

Nous grimpons dans le SUV. Hank, notre chauffeur, a la quarantaine, un grand gaillard taillé comme une armoire à glace. Il a le sourire facile et une attitude réservée que l'on pourrait confondre avec de la timidité. Il nous explique qu'au dire des voisins, Georgine était plutôt sympathique et ne posait jamais de problèmes dans le quartier. Elle se montrait amicale avec tout le monde mais gardait ses distances.

— La dame qui habite en face a reconnu Zain Willard aux infos, poursuit Hank en prenant la Humelsine Parkway qui file à travers les bois. Elle l'a vu à plusieurs reprises rendre visite à Georgine Duvall.

— Depuis combien de temps ? demande Benton.

— Des années, répond Hank.

— Quand est-il venu pour la dernière fois ? m'enquiers-je.

— Toujours d'après cette voisine, c'était au début du mois. Elle en est certaine car sa voiture ne passait pas inaperçue.

En approchant de l'estuaire, je suis assaillie par des sensations de déjà-vu. Je me souviens des journées agréables que Lucy et moi passions ensemble quand nous visitions cette région qui a été le berceau de notre nation.

36.

Le centre historique de Yorktown est magnifique avec ses décorations de Noël, ses guirlandes de LED qui scintillent sur les lampadaires, les arbres et les toits. Des hommes habillés en soldats de la guerre d'Indépendance des États-Unis défilent dans Main Street au son des fifres et des tambours. Les boutiques de souvenirs, les galeries d'art, les musées sont bondés en ce bel après-midi de Noël.

Nous quittons la vieille ville et atteignons les champs de bataille de cette guerre contre les Anglais. Les vieilles palissades patinées par le temps se dressent dans les prairies brunâtres. Une grande colonne de granit a été érigée pour commémorer la reddition de Cornwallis devant George Washington et le comte français de Rochambeau en 1781.

Quand j'étais à Richmond, nous explorions les alentours, et chaque voyage était l'occasion d'une leçon de choses. Lucy potassait le sujet avant le départ et je lui posais des questions durant le trajet en voiture. Si elle avait tout bon, nous nous arrêtions manger dans le restaurant de son choix. Évidemment, elle faisait un sans-faute et ça se terminait par un hamburger au Wendy's.

Au-delà des bois, la rue où habite Georgine Duvall serpente à flanc de falaise en amont de la York. Sa vieille maison est de plain-pied, petite et peinte en vert anglais avec un toit à double pente.

— Vous avez faim ? demande Hank en tournant dans l'allée pavée.

— Oh oui ! répondons-nous en chœur.

Il y a un Raising Cane's à côté, un fast-food célèbre pour son poulet frit, et nous passons aussitôt notre commande. Un voisin, un homme âgé, nous observe debout sur son perron, la main en visière pour s'abriter du soleil qui commence à descendre dans le ciel. Il nous regarde un long moment, puis rentre chez lui en claquant la porte.

Toutes les chaînes d'infos parlent du meurtre de Georgine. Je comprends que cela inquiète tout le quartier.

— Vous n'entrez pas ? demande Benton.

— Non, répond Hank. J'ai déjà visité et c'est minuscule. Je vais vous gêner.

— Tout a été fouillé ?

— Au peigne fin.

— Nous avons besoin d'EPI ? m'enquiers-je.

— Je ne pense pas. Personne n'est venu ici depuis qu'elle est partie à Mercy Island. Et nous avons placé les lieux sous surveillance dès l'annonce du meurtre au 13 Shore Lane.

— Mais vous vous êtes absenté pour nous récupérer à l'aéroport ? s'inquiète Benton. Quelqu'un aurait pu entrer et fouiller ses dossiers ?

— Vous voyez cette voiture ? répond Hank en montrant une Volvo blanche. Elle est à nous.

Le véhicule est garé le long du trottoir, je distingue une silhouette côté conducteur. Rassurés, Benton et moi descendons du Suburban.

— Je file vous chercher à manger. (Hank enclenche la marche arrière.) Appelez-moi au moindre souci.

Il s'en va. Benton ouvre la porte d'entrée avec la clé que lui a remise Lucy. L'air à l'intérieur est froid et sent le renfermé. Georgine a coupé le chauffage avant de partir. J'allume le petit lustre, ouvre les rideaux du coin salon.

Le plafond est bas, les murs sombres et tachés. Tout est morne, triste – sauf la vue. Je contemple les arbres au bord de la falaise. Plus loin, l'estuaire de la York est vaste comme une baie. Entre les deux fenêtres, un bureau ancien avec une imprimante posée dessus. L'ordinateur qui devait se trouver à côté a disparu – sans doute emporté par le FBI.

Je repère le thermostat et relance le chauffage.

— Il va falloir garder nos manteaux le temps que la température remonte, dis-je en entendant les tuyaux commencer à cliqueter et les buses souffler un air poussiéreux.

Comme d'habitude, nous jetons un coup d'œil général avant de nous pencher sur les détails. Nous commençons par la petite cuisine, avec son électroménager en émail brun datant des années 1970. Il n'y a rien dans le réfrigérateur, sinon des condiments, de l'eau et du vin. Georgine a dû le vider avant son départ.

Je ne vois pas d'œuvres d'art, aucun tableau de maître aux murs et les meubles sont vieux – juste vieux – rien à voir avec les merveilles achetées chez les antiquaires qu'elle avait à Charlottesville. La bibliothèque croule sous les ouvrages de psychiatrie, de droit et autres manuels professionnels. Elle a aussi des livres sur la philosophie, la sociologie et sur la culture woke.

Nous nous rendons dans la chambre au bout du couloir. Il doit y avoir un panorama à couper le souffle sur l'estuaire mais les rideaux sont tirés. Je file dans la salle de bains. Je sens les parfums d'un pot-pourri gardé dans un bol au-dessus des WC. Je commence mes fouilles de routine : les placards, l'armoire de toilettes. Je ne trouve rien d'intéressant.

Tout ce que je vois est bon marché ou vétuste. Georgine n'avait plus d'argent, hormis ce que lui donnait Calvin Willard. J'imagine qu'elle vivait tout ça très mal. C'était très humiliant. Au bout d'un moment, elle a dû se détester.

Juste en face se trouve une chambre d'ami accueillant deux lits jumeaux et une commode. J'ouvre l'armoire : des chemises d'homme, des vestes et deux pantalons suspendus à des cintres. En bas, des baskets et une paire de santiags. Dans un tiroir, il y a des sweats et des tee-shirts de William & Mary, des chaussettes et des boxers.

— C'est ici que Zain dormait, conclus-je.

— Le pauvre gamin n'avait aucune chance, déclare Benton. Elle et son oncle l'ont détruit à vie. Il était leur otage.

Nous revenons dans la grande pièce et je m'intéresse à une rangée de meubles métalliques de part et d'autre du bureau. Il y en a onze ! C'est là que sont conservés les dossiers des patients. Je ne sais pas par où commencer.

— On est condamnés à ouvrir les tiroirs les uns après les autres, dis-je à Benton.

— Espérons qu'elle a mis les noms et pas un numéro codé.

— C'est pas le genre de Georgine. Elle n'a jamais été très prudente. Ni pour sa sécurité, ni pour ses finances. Il n'y a pas de raison qu'elle ait pris plus de précautions concernant son travail avec Graden Crowley ou Calvin Willard.

La petite maison se réchauffe vite. Nous retirons nos vestes. Benton commence à un bout de la rangée et moi à l'autre. J'ouvre le premier tiroir et trouve une liasse de dossiers couleur crème. Les étiquettes sont claires ; je reconnais l'écriture tout en courbes de Georgine avec dans l'ordre, nom de famille et prénom du patient.

D'abord l'évidence : j'explore les W.

— Je ne trouve aucun Willard ! pesté-je. Je vais chercher s'il y a un *Zain*, au cas où. (Je passe mes doigts sur les Z, mais sans succès.) Sous quel nom elle aurait pu le classer ?

— Elle a peut-être caché son dossier ? Ce ne serait pas étonnant.

*

La porte d'entrée s'ouvre. C'est Hank qui apporte notre déjeuner. Il pose les sacs et le porte-gobelets sur la table basse, à l'écart des piles de documents que nous examinons.

— Bon appétit ! lance-t-il avant de disparaître aussitôt.

Rien qu'à l'odeur, j'en ai l'eau à la bouche. Nous déballons tout et mangeons en travaillant.

— Reprécise-moi, s'il te plaît, le lien exact de parenté entre Zain et le sénateur ? dis-je en ouvrant un sachet de ketchup.

— La mère de Zain est la sœur de Calvin Willard, répond Benton en mordant dans un morceau de poulet.

— Donc son nom de jeune fille est Willard.

— Exact.

Benton sort un autre dossier et le feuillette en buvant à la paille une gorgée de thé glacé.

— Pourquoi Zain s'appelle-t-il aussi Willard ? (Je pioche quelques frites.) Qui est son père ?

— Attends, je vérifie, répond Benton en posant la chemise sur l'armoire de bureau.

Avec son téléphone, il consulte les résultats de l'enquête qui a été menée avant d'autoriser Zain à faire son stage à la Maison-Blanche. Pendant ce temps, je lui explique mes autres points d'interrogation.

— Par quel miracle ses problèmes psy n'ont jamais été découverts ? Comment a-t-il fait pour cacher à tout le monde qu'il s'automutile, sans parler de ses autres troubles ? dis-je en m'essuyant les mains avec la serviette en papier.

— Merci oncle Calvin ! Il a veillé à ce que personne ne le sache. Et si d'aventure des gens l'apprenaient, il s'est assuré qu'ils ne parlent pas. (Benton parcourt le rapport d'enquête.) Il a usé de tout son pouvoir pour protéger son neveu.

— Et en définitive, il n'a aidé personne, rétorqué-je. Il n'a pas fait ça pour Zain, mais pour lui, pour sa carrière.

— Soble, annonce Benton. Le père de Zain s'appelait Frederick Soble, et sa mère Marta Willard. Il semble qu'après la mort du père, Zain a repris le nom de sa mère.

— Donc à sa naissance, il s'appelait Zain Soble.

J'ouvre un autre tiroir.

— Exact. Et moi, je suis dans les F, ajoute-t-il avec une pointe de réticence dans la voix.

Mais je l'écoute à peine. Le tiroir est rempli de dossiers étiquetés *Z. A. Soble*. Zain Alexander Soble, le fils unique de Frederick et Marta.

— Je l'ai trouvé !

*

Je sors les grosses chemises, les pose sur la table basse et m'installe sur le vieux canapé.

J'examine la première de la pile. Les notes les plus anciennes de Georgine datent de six ans, en juin, au moment où Zain sortait du lycée. La thérapie était payée par l'oncle Calvin. Au début, la psychiatre voyait Zain chez le sénateur dans sa maison d'Embassy Row, ou en visio.

Quelques mois plus tard la même année, elle a commencé à faire ses séances avec Zain ici à Yorktown. Dans ses rapports, écrits à la main, elle décrit un garçon de dix-sept ans angoissé, qui en veut à sa mère parce qu'elle est partie à Seattle. Ses premières semaines à William & Mary sont compliquées. Il était loin de chez lui et submergé par ses émotions. Il a commencé à voir Georgine plusieurs fois par semaine.

À de multiples reprises, elle écrit que Zain trouvait sa vie *dépourvue de sens* et se sentait *manipulé comme une marionnette*. Il s'était scarifié pour la première fois à quatorze ans, peu après que son père avait été écrasé par un arbre tombé dans leur jardin lors d'une tempête. Sa tête avait été réduite en charpie et il était mort sous les yeux du garçon.

Zain parle d'une angoisse paralysante, et se taillader avec une lame de rasoir et autres souffrances qu'il s'inflige est pour lui le seul moyen de se soulager, explique-t-elle.

Page après page, le constat se répète. Zain n'est pas bien dans son corps. Il se méprise, et ne pense qu'à l'automutilation et au suicide.

Cela devient obsessionnel. Il ne cesse de chercher le meilleur moyen de mettre fin à ses jours, mais revient toujours à la scarification.

Se regarder saigner l'apaise, commente-t-elle après plusieurs mois de thérapie.

Le jeune homme refuse de prendre le moindre médicament, il ne veut pas voir ses capacités cognitives altérées, être *transformé en zombie*, comme il dit. Poursuivre ses études est crucial pour Zain, observe-t-elle. L'échec n'est pas une option pour lui et il a d'excellentes notes. Ses professeurs ne tarissent pas d'éloges.

Mais il ne croit pas à ces compliments. Il ne croit plus en lui, n'imagine plus qu'il puisse faire quoi que ce soit de bien.

Zain est habitué à ce que son oncle ouvre toutes les portes pour lui, et soit son ange gardien. *Plus les gens aident Z, plus il se sent fragile et nul.* Toutefois Georgine ne semblait pas se dire qu'elle aussi faisait peut-être partie du problème.

Dans un autre dossier, je trouve les comptes rendus de Georgine pour la période de décembre à janvier de sa première année à W&M. Elle commence à évoquer un *événement.* Visiblement quelque chose avait profondément affecté Zain, quelque chose de grave. Mais nulle part, elle ne donne de détail.

À partir de ce moment-là, elle voyait Zain plus souvent. Ils se parlaient tous les jours au téléphone, elle lui disait d'effacer ses e-mails et ses notes *pour sa propre sécurité.* Apparemment, le garçon consignait quelque part ses émotions et ses pensées.

Zain lui envoyait de longs messages décrivant son mal-être, des missives qu'elle lisait et détruisait aussitôt pour *protéger son patient*. Quelques semaines après ce mystérieux « événement », Zain n'arrivait plus à gérer et ce comportement autodestructeur atteignit son paroxysme. Georgine parlait d'une *dépression morbide*, d'*une terreur invalidante*.

Elle expliquait à Calvin Willard que si l'état de son neveu ne s'améliorait pas, il faudrait le faire interner avant que quelque chose d'irréparable ne se produise. Bien sûr, le sénateur avait refusé catégoriquement.

Les problèmes de Zain doivent être gérés en toute discrétion pour éviter toute répercussion fâcheuse, consigne-t-elle dans ses notes destinées à n'être lues par personne.

— Le sénateur se comportait comme le père de Zain. Et c'est encore le cas aujourd'hui, dis-je à Benton. Un père omnipotent… ce qui finit toujours mal.

— C’est pour ça que Zain se scarifie. C’est la seule liberté qu’il lui reste, répond-il sans relever les yeux des documents.

Benton est plongé dans la lecture d’un dossier depuis un moment. À voir l’expression de son visage, ce qu’il lit ne lui fait pas plaisir.

— Nous ne sommes pas censés fouiner dans les dossiers de tous les patients, lui rappelé-je.

— Je suis un agent fédéral, rétorque-t-il. Je fais ce que je veux.

— Non, et tu le sais très bien, répliqué-je mais il ne m’écoute pas.

37.

J'ouvre une nouvelle chemise et tombe sur ce que Georgine appelle la « stratégie du silence ». Elle ne donne aucune précision.

— Elle écrit souvent SS, indiqué-je à Benton en buvant une gorgée de thé glacé.

— Elle en parle ici aussi.

— C'est quoi au juste ?

Il est assis par terre devant un tiroir ouvert. Il a chaussé ses lunettes, il paraît tendu et évite mon regard.

— À ce que j'ai cru comprendre, c'est une sorte d'outil thérapeutique, répond-il en lisant une autre page du dossier. (Il semble de plus en plus contrarié par ce qu'il découvre.) Elle préconise une SS pour ceci ou cela ; impose au patient une SS.

— Ce serait une sorte de punition ? Elle ne lui parle pas, ne lui répond pas, c'est ça ? En clair, elle le ghoste ? Si c'est le cas, c'est très cruel pour un patient. Ou pour qui que ce soit.

Benton se lève brusquement et se tourne vers la fenêtre, les mains dans les poches. Je perçois sa colère comme une vibration dans l'air.

— Benton ?

Il ne répond pas. Il contemple l'estuaire, le soleil qui rougeoie, les ombres qui s'allongent.

— Qu'est-ce qui se passe ? insisté-je.

Sans se retourner, il me répond enfin :

— Je t'ai dit tout à l'heure que j'étais dans les F.

Un frisson me parcourt.

— Et j'ai dans les mains *Farinelli Lucy*, m'annonce-t-il.

— Les notes de Georgine quand ma nièce était en première année à l'université de Virginie…, bredouillé-je. Je me doutais bien qu'un tel document pouvait être ici. Et je me suis interdit de regarder son dossier – celui de Lucy comme celui de tout autre patient, dès lors qu'ils n'ont aucun lien avec notre affaire.

— Je suis tombé dessus par hasard, réplique Benton agacé, me tournant toujours le dos. C'est plutôt lui qui m'a trouvé. À l'évidence, elle a beaucoup vu Georgine durant sa première année de fac. C'était très intense. Rien à voir avec une relation normale patient-thérapeute.

— J'en étais consciente.

— Je ne sais pas à quel point c'était toxique pour Lucy. Mais éthiquement, c'est un cauchemar. Et c'est arrivé au moment où elle était la plus vulnérable.

— Je t'ai dit que je m'inquiétais à cette époque.

— Certes, mais pas qu'elles avaient des relations sexuelles !

— Pardon ?

Je suis sous le choc.

— Elle avait quoi ? Dix-neuf ans ?

— Tu es sûr qu'elles avaient une liaison ? C'est écrit noir sur blanc ?

— Je sais lire entre les lignes. (Il regarde un bateau de croisière descendre l'estuaire alors que le soleil se couche, teintant l'horizon en rose et orange.) Pour Georgine, il n'existait pas de limites. Toutes devaient être franchies.

— Je ne sais pas si elle aurait été aussi loin. J'espère que non. C'est sûr qu'entre elles deux, c'était émotionnellement intense, bien trop chaotique pour une relation patient-médecin. J'aurais dû m'en rendre compte.

Je regarde le dossier ouvert par terre. Je pourrais le récupérer et le lire, histoire d'en avoir le cœur net. Pourtant je m'y refuse. Ce ne serait pas bien.

— Il ne faut pas en parler à Lucy, ça ne ferait qu'aggraver la situation. C'est déjà assez tendu entre nous, expliqué-je.

— Tu aurais dû me demander mon avis.

Il se tourne enfin vers moi, ses cheveux, éclairés par le soleil, brillent comme une auréole.

— Benton, quand Lucy a commencé la fac, on n'était pas…

— Pas officiellement, m'interrompt-il. Mais on travaillait déjà ensemble et on avait des sentiments l'un pour l'autre. Simplement, on ne savait pas quoi en faire.

— Un peu quand même, réponds-je avec un sourire attendri.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit ce qui se passait pour Lucy ? Pourquoi m'avoir laissé à l'écart ?

— Tu étais marié à l'époque, je te rappelle. C'était suffisamment compliqué comme ça entre nous sans t'imposer mes problèmes de famille.

— Tu aurais dû me dire que Lucy avait des soucis, insiste-t-il. J'aurais pu l'aider.

— Non. Tu n'aurais rien pu faire.

— J'aurais pu te dire que Georgine Duvall était à fuir, bon sang ! Son baratin pseudo-empathique, son refus des limites, ses méthodes fumeuses ! Tout tournait autour d'elle, de sa petite personne. Son besoin maladif de pouvoir, d'être adulée, admirée et crainte, d'être le centre de tout. Et il a fallu que ça tombe sur Lucy ! Ou sur ce pauvre Zain Willard ! Va savoir combien de patients elle a détruits !

— Lucy devait en avoir conscience, du moins en partie. Elle a compris que Georgine lui était néfaste. Et elle a pris le large. C'est pour ça qu'elle a cessé de la voir, et qu'elle ne m'a pas expliqué pourquoi.

— Georgine était dangereuse, c'était une malade, Kay ! (Benton est vraiment remué par ce qu'il a lu.) C'est typique de ces gens qui veulent être indispensables, à tout prix, aux dépens des autres.

— Lucy se sentait délaissée par sa mère et en même temps surprotégée par moi, et elle s'est retrouvée dans une autre relation dysfonctionnelle, cette fois avec sa psy.

Benton se rassoit par terre, ramasse le dossier.

— Au moins Lucy a eu la force de s'en aller, poursuis-je. Mais la connaissant, ça la mettait mal à l'aise et c'est pour cette raison qu'elle n'a jamais voulu m'en parler. Et son malaise doit être décuplé aujourd'hui, à l'idée que l'on puisse trouver son dossier ici. Et le lire.

Je me souviens de son comportement quand on s'est quittés à l'aéroport. Elle osait à peine me regarder quand je lui ai demandé si elle venait avec nous. Évidemment qu'elle a refusé ! Elle ne voulait pas être là quand on découvrirait cet épisode de sa vie.

— Et faut voir ce qu'elle dit sur nous ! poursuit Benton en lisant une

nouvelle feuille. On y passe tous. Moi, Marino, Dorothy. Et toi aussi bien sûr !

— Ce n'est pas étonnant. La pauvre, je lui mettais la pression, l'étouffais, lui lâchais jamais la grappe.

Je prends un ton détaché, mais en réalité, c'est comme si j'avais reçu un coup de poing dans le ventre. Les larmes me montent aux yeux.

— Tu as intérêt à te blinder, poursuit Benton. C'est pas tendre. Elle voulait couper les ponts avec toi, échapper à ton influence. Quant à moi, j'étais un fils à papa pourri, gâté, avec un balai dans le cul.

— J'étais consciente de sa colère et je savais qu'elle m'en voulait. J'ai dû mal m'y prendre avec Lucy. Comme avec tout le monde. Finalement, je ne vaux pas mieux que Calvin Willard. J'avais le pouvoir et je croyais tout savoir. Je pensais être capable de régler tous les problèmes.

— Nous sommes tous les deux comme ça. Mais non, nous n'avons rien à voir avec lui.

Le jour décline déjà. Nous revenons à Zain et reprenons la lecture de son dossier. Quand nous avons terminé, il fait nuit noire. Je veux vérifier quelque chose avant de partir. J'ai un mauvais pressentiment au sujet du patient que l'on a retrouvé pendu au Mercy Psychiatric Hospital, celui que les soignantes appelaient Santa Couilles à l'air. Et j'ai raison… C'était un patient de Georgine !

Samson Digley souffrait de schizophrénie paranoïde. Depuis l'adolescence, il avait fait de nombreux séjours à l'HP. Quand Georgine a été embauchée à l'hôpital, huit ans plus tôt, elle a commencé une thérapie avec lui, par des séances conventionnelles et aussi par Zoom. Avec horreur, je découvre qu'au moment où Digley s'est suicidé à Noël dernier, elle lui imposait aussi sa stratégie du silence.

— Elle l'a vu ou lui a parlé pour la dernière fois deux semaines avant son prétendu suicide, expliqué-je à Benton en lisant le dossier de Digley. Elle l'a emmené faire une promenade dans le parc de l'hôpital et finalement, ils sont arrivés au 13 Shore Lane. « *Il voulait profiter de la baignoire et admirer mes décorations de Noël, comme il le faisait si souvent autrefois…* », écrit-elle.

— C'est affolant ! lâche Benton en examinant une pile de dossiers. Elle a fait tellement de dégâts.

— Après cette visite, elle a arrêté de décorer sa maison pour Noël, comme on l'a vu. Et la raison est évidente…

Dans ses notes, elle raconte qu'avec Samson Digley, ils sont allés voir ses illuminations alors que la neige tombait. Elle dit qu'il était *émerveillé* par ses guirlandes lumineuses qu'elle avait accrochées aux arbres, à la tonnelle et le long de la haie.

« … *SD marchait dans le jardin qui scintillait "comme une constellation d'étoiles tombées sur terre". Ce sont ses propres mots* », écrit-elle encore.

Déprimé de devoir rentrer à l'hôpital, Digley lui avait demandé s'il pouvait emporter une guirlande pour égayer sa chambre. Elle avait accepté.

« *Une décision funeste,* écrit-elle le lendemain de sa mort. *Il était impossible de le prévoir. Il paraissait si joyeux.* »

— C'est tout ce qu'elle trouve à dire, sinon qu'il n'était pas d'humeur suicidaire, ajouté-je.

— Aucun regret de l'avoir ghosté ou je ne sais quoi encore.

Il referme le dossier, en ouvre un autre.

— Non, elle n'écrit rien de tel. Je pense qu'elle craignait que ses notes soient lues. Si j'avais su à l'époque… J'aurais récupéré le dossier de Digley, c'est sûr. Sa famille aurait poursuivi l'hôpital. Peut-être d'ailleurs le fera-t-elle quand la vérité éclatera.

— Finalement, ce n'est pas une personne pleine d'empathie, on est très loin de la bonne âme pour qui elle voulait se faire passer. C'était un poisson froid, un être irresponsable, conclut Benton.

Je vois qu'il est encore perturbé par ce qu'il a lu dans le dossier de Lucy.

— Georgine n'était pas comme ça de mon temps. (Je me lève du canapé.) Elle faisait certes des choses extravagantes, mais rien de dangereux ou de destructeur.

— Il s'est passé quelque chose.

— Peut-être la mort de son mari, ses soucis d'argent, réponds-je. En tout cas, quand je suis venue à l'HP pour examiner la dépouille de Digley, elle était au 13 Shore Lane, sans doute avec Zain.

Je dépose le dossier de Samson Digley sur la pile de documents dont je veux avoir une copie.

— Elle devait savoir que j'étais dans la chambre de son patient, pendant que Graden Crowley me surveillait sur le seuil de la porte. À aucun moment, Crowley ne m'a parlé de Georgine. Et de son côté, elle n'a pas cherché à me joindre, même lorsque mes services harcelaient l'hôpital pour avoir des informations. Je les avais pourtant menacés de

venir avec un mandat de perquisition s'ils ne me donnaient pas le dossier de leur patient décédé.

— Elle était prisonnière de Calvin Willard. Tout comme Zain, conclut Benton. Et elle en a perdu son âme.

*

La nuit est claire et venteuse, la température retombe alors que nous retournons au petit aéroport de Williamsburg-Jamestown. J'ai prévenu Lucy de notre arrivée et elle a démarré l'hélicoptère.

Nous entendons le sifflement des turbines et les pulsations du rotor qui fouettent l'air, bien avant de nous garer sur le tarmac. Je dis au revoir à l'agent Hank et le remercie, même si je dois crier pour me faire entendre. À plusieurs reprises, j'ai voulu lui rembourser notre déjeuner, mais il n'a rien voulu savoir.

Nous rejoignons l'appareil courbés sous le souffle des pales, montons à bord et refermons la porte. Nous bouclons aussitôt nos harnais, prenons nos écouteurs.

— Vous avez trouvé des choses intéressantes ? demande Lucy dans l'intercom.

Je perçois son inquiétude. Évidemment, elle craint qu'on ait jeté un coup d'œil à son dossier.

— On a épluché tout ce qui concernait Zain Willard. (Je rapproche le micro de ma bouche.) Eh oui, c'était intéressant.

— Il aurait dû couper les ponts avec elle, lâche Lucy d'un ton chargé de rancœur.

— Oui, je suis du même avis.

— Des indices qu'il ait des pulsions violentes ? demande Tron.

— Uniquement contre lui-même, répond Benton. Mais on a repéré plusieurs allusions à un *événement* qui aurait eu lieu en décembre quand Zain était en première année à William & Mary. Ça reste mystérieux. Georgine ne donne aucun détail. À mon avis, il y a quelque chose d'illégal derrière.

— Elle savait protéger ses arrières, lance Lucy. Au moins pour ça, elle était douée. Comme pour manipuler les gens vulnérables.

— Je ne sais pas ce qu'est cet *événement*, dis-je, mais après ça, l'anxiété de Zain a monté en flèche, comme la fréquence de ses scarifications.

— On décolle, annonce Lucy. Je vais encore couper l'intercom derrière. En cas de besoin, vous sonnez.

— À quelle heure on arrive ? demandé-je.

Je n'obtiens aucune réponse. Elles ont déjà déconnecté la cabine. Elles ne peuvent nous entendre, je préfère toutefois rester prudente. Sans prévenir, Lucy ou Tron pourrait rétablir la communication avec le cockpit. Je veux savoir ce que Benton a vu d'autre dans le dossier de Lucy, mais cela attendra.

Elle tire le collectif et nous nous élevons au-dessus des bois obscurs. Nous gagnons de l'altitude, cap au nord, les lampadaires brillent comme autant de petites flammes au milieu des arbres. J'envoie un SMS à Marino pour lui annoncer que nous revenons à Dulles. Il me répond qu'il est chez nous, avec Dorothy.

Fabian est venu dans l'après-midi poser un piège avec des marshmallows comme appât. Il l'a installé à côté de l'arbre creux. Il a attrapé le raton laveur blessé en un rien de temps. À l'heure qu'il est, Fabian l'a confié au centre vétérinaire où ils vont soigner ses plaies à la patte ainsi que l'infection.

Comment va-t-elle ? lui demandé-je en parlant de ma sœur.

Elle est bizarre, mais ça va. Enfin je suppose.

Apparemment, Dorothy s'active en cuisine. Mon ventre se serre ; ma sœur ronge son frein et c'est mauvais signe.

— Benton, je ne sais pas ce qui nous attend au dîner, lui annoncé-je dans le micro en regardant la lune se lever dans le ciel.

— Tant que l'ambiance est bonne.

— Justement, c'est pas gagné.

Mille pieds en dessous de nous, l'I-95 est un serpent lumineux blanc et rouge qui disparaît à l'horizon. Benton consulte les dernières infos sur son téléphone.

— La gouverneure a publié un nouveau communiqué pour dire à la population de rester vigilante : *Même si la police a trouvé un éventuel suspect, cela ne signifie pas que le Boucher a été attrapé,* rapporte-t-il. Décidément, elle redouble de prudence.

— Elle fait ça sur ordre de Calvin Willard, réponds-je.

— Peu importe. Le FBI va réunir un grand jury et faire inculper Zain pour le meurtre de Georgine. Et Roxane ne pourra rien y faire.

Sur la carte affichée à l'écran, nous survolons Fredericksburg. Puis Quantico. Je reconnais l'îlot de lumière, immanquable au milieu de la

masse sombre des bois. C'est moi qui avais trouvé le stage de Lucy à l'académie du FBI, quand elle était en dernière année à l'université. C'était une époque difficile, émaillée d'actes irréfléchis et de relations destructrices.

J'en veux à Georgine. À cause d'elle, Lucy n'a pas eu la thérapie qu'elle méritait, pas même les conseils sur ce qu'elle devait faire ou pas. Elle avait perdu toute confiance, était devenue secrète, et ne me parlait plus – du moins pas des sujets importants. C'est un miracle qu'elle s'en soit sortie.

38.

Il est près de 18 heures, les champs de bataille de Manassas sont une flaque noire dans la nuit. Puis à mesure que l'on approche de Dulles, des autoroutes lumineuses zèbrent les forêts. Quelques minutes plus tard, nous ralentissons et plongeons vers l'aéroport avec ses pistes, ses voies express et ses lumières aveuglantes.

— Je ne vais pas arrêter le moteur, nous annonce Lucy en réactivant l'intercom avec la cabine. Je dois retourner à Quantico remettre l'oiseau au nid.

— On te voit ce soir ? m'enquiers-je.

— Je ne sais pas.

— Tron, vous êtes la bienvenue pour dîner avec nous. Avec des tacos comme repas de Noël.

— Tout dépend de ce qui se passe, répond-elle. Mais merci pour votre proposition.

Lucy se pose sur le tarmac devant le terminal Signature.

Elle descend le régime des turbines. Benton et moi sautons de la cabine alors que les pales tournent toujours. Nous traversons le terminal pour rejoindre notre voiture aussi froide que l'air extérieur.

— Tu crois que Lucy se souvient de ce qu'elle a dit sur nous pendant ses séances avec Georgine ? demandé-je à Benton maintenant que nous pouvons parler librement.

— Tu as déjà vu Lucy oublier quoi que ce soit ? répond-il. Elle doit se sentir mal.

— Ça ne m'étonne pas. Je me souviens comme elle était sur la défensive à l'époque. Et malheureuse.

— C'est pire que ce que tu penses, affirme-t-il alors que nous nous

éloignons de l'aéroport.

Les propos de Lucy étaient vraiment terribles. Je m'en rends compte à mesure que Benton entre dans les détails. Sur le fond, les reproches de Lucy ne sont pas une surprise mais c'est quand même douloureux à entendre.

Elle m'appelait *la grande cheftaine*, et disait : *ma tante préfère la compagnie des morts plutôt que celle des vivants.*

Quant à Benton, il était *un connard qui se prend pour Einstein.*

Sa mère, Dorothy : *elle s'intéresse plus aux personnages de ses livres débiles qu'aux vraies gens.*

Marino : *un gros beauf homophobe, chatouilleux de la gâchette, qui en pince grave pour ma tante*. Combien de fois Lucy a pu faire ce genre de commentaires ? En entendant ça, je pense à Dorothy. Cela pourrait expliquer pourquoi CyberJanet, comme un perroquet, lui répète ça aujourd'hui, et envenime la situation au point de causer un psychodrame.

La véritable Janet et ma nièce se sont rencontrées après l'université, quand elles s'entraînaient ensemble à Quantico pour entrer au FBI. Inutile de dire que, avec elle aussi, elle a dû vider son sac. Et tout ce que Lucy a révélé et fait autrefois est du pain béni pour une IA. Une machine n'oublie pas. Le passé n'est jamais *passé*.

— On en prend pour notre grade ! dis-je en tentant de garder la bonne distance. Mais en grande partie, c'est la vérité. J'étais la cheftaine. Toi un profiler influent du FBI. Quant à Marino, il est souvent une brute épaisse. Et à l'époque, Dorothy écrivait des livres pour enfants. Elle gagnait plein d'argent et était très connue.

— Lucy s'est retrouvée au milieu de tout ça, reconnaît Benton alors que nous longeons Tysons Corner avec ses hôtels, ses boutiques qui scintillent de lumière.

— C'est bizarre qu'elle parle de toi, dis-je. On se voyait en secret quand elle était en première année de fac.

— Faut croire qu'elle m'a vite détesté. Pour elle, j'étais une coquille vide, un fantoche bien habillé.

— À mon avis, c'est l'inverse. Elle devait se sentir menacée, bien plus que je ne l'imaginais. Elle avait compris ce que nous n'osions pas encore admettre : qu'on allait finir ensemble, qu'entre nous, c'était important.

— *C'était* ?

— Ça l'est toujours. Je ne me vois vivre avec personne d'autre que toi.

Je tends le bras pour lui prendre la main mais ma smart ring vibre, m'annonçant un nouveau SMS de Marino.

Bingo ! écrit-il.

Apparemment, les prélèvements que j'ai faits sous les ongles de Georgine sont exploitables. L'eau de Javel n'a pas détruit l'ADN. Clark Givens a relevé trois profils génétiques. Celui de Georgine, celui de Zain Willard.

Et celui d'un inconnu, ajoute Marino. Mais le gamin est foutu !

— Zain va être inculpé, c'est évident, me confirme Benton quand je lui relaie l'information.

— Même si la génétique ne se trompe jamais, il y a plusieurs scénarios possibles expliquant la présence de son ADN.

Je songe à la pile de vêtements propres dans sa chambre, au panier plein de linge sale dans la salle de bains. Et aux affaires de Zain dans la machine à laver et le sèche-linge de la cuisine.

— Si Georgine faisait ses lessives, ramassait son linge, ce qui ne m'étonnerait pas, elle a pu facilement avoir son ADN sous les ongles. Partout dans la maison, il y a leur empreinte génétique. Et aussi celles d'autres personnes.

— C'est effectivement possible puisqu'ils vivaient ensemble et avaient des visiteurs comme Graden Crowley et Calvin Willard, répond Benton. Mais quand le grand jury va apprendre que Georgine s'est défendue contre son assaillant et que l'ADN de Zain est sous ses ongles, ils vont oublier tout le reste. Le gamin va être poursuivi pour meurtre, c'est une certitude.

Nous atteignons Old Town. Maintenant, c'est Cate Kingston qui m'appelle. Le laboratoire, à qui elle a demandé un test ADN généalogique du squelette, lui a donné ses résultats hier soir. Et depuis, elle a mené son enquête.

— On a notre cadeau de Noël ! s'exclame-t-elle au téléphone. Nous savons qui c'est !

Sa voix résonne dans l'habitacle de la Tesla. La jeune femme dont elle a trouvé les restes dans le cimetière de Mercy Island était la sœur d'un Marine de la base de Quantico. Il est toujours stationné là-bas et Cate vient de l'avoir au téléphone. La femme qui a été assassinée s'appelait Susan Villani.

— Elle avait vingt-cinq ans quand elle a disparu. C'était il y a neuf ans, le vendredi juste après Thanksgiving, pendant qu'elle faisait des courses au Pentagon City Mall. Sa Honda Accord a été retrouvée sur le parking.

— Et elle a fini enterrée à Mercy Island ? intervient Benton. Pourquoi là-bas ? Ce n'est pas un hasard. Le tueur devait connaître l'endroit. Susan Villani y a été internée ?

— Non. J'ai posé la question à son frère, explique Cate. Mais il m'a raconté ce dont il se souvient et m'a transmis le dossier de l'enquête.

À l'époque du meurtre de Susan Villani, elle suivait une formation d'assistante vétérinaire tout en travaillant comme bénévole au zoo du coin. Plusieurs jours avant sa disparition, elle avait raconté à son frère qu'elle avait rencontré quelqu'un. L'homme était venu lui parler alors qu'elle nourrissait les girafes.

— Le gars était super-intelligent, un peu plus âgé qu'elle, poursuit Cate. Elle comptait le revoir, mais n'était pas entrée dans les détails. Le frère ne sait toujours pas qui était ce type. Sur les caméras du centre commercial, on la voit entrer, faire ses emplettes toute seule, puis se diriger vers la sortie alors que la nuit est tombée.

— Et les caméras du parking ? demande Benton.

Les boutiques et les restaurants d'Old Town sont bondés, des groupes font la fête et trinquent sur les trottoirs.

— C'est là que ça devient intéressant, répond Cate. La caméra où était garée sa Honda ne fonctionnait pas. Étrange coïncidence, non ?

— Et je parie qu'elle était pilotée par wifi, devine Benton.

— Exact. Toutes les autres fonctionnaient parfaitement. Mais pas celle-là, et la police a retrouvé un brouilleur à proximité.

— C'est bien trop similaire, dis-je en songeant au Boucher Fantôme.

Nous ne savons pas quand il a commencé à tuer ou à commettre des actes violents. Nous ignorons depuis combien de temps il sévit dans le nord de la Virginie. Il est urgent de comparer les marques d'entaille sur les os de Susan Villani avec celles des autres victimes du Boucher.

— Je suis bien d'accord, renchérit Cate. Je m'y mets dès demain.

— Merci Cate, répond Benton alors que nous pénétrons dans notre quartier. Si vous pouviez nous envoyer par mail les documents que son frère vous a fait parvenir, ce serait très aimable à vous.

Je mets fin à l'appel. Nous sommes arrivés devant notre portail. Les lumières de la maison brillent entre les arbres, la lune est pâle,

lointaine. J'observe les bois noirs autour, les réverbères en fer forgé qui percent l'obscurité. Je tends l'oreille, craignant d'entendre des cris étranges d'animaux. Mais tout est silencieux, juste le vent dans les branches, les buissons qui grincent.

Alors que nous remontons l'allée, je regarde partout. Je pense à ces yeux rouges qui flottaient dans l'air. J'en ai encore des frissons. J'ai entrouvert la fenêtre. Pas de grognement, pas de hurlement. Nous dépassons la petite maison de Lucy et mon cœur se serre. Le remords. Le regret. La tristesse aussi. Surtout. Nous n'allons sans doute pas la voir ce soir.

— Tout va bien ? demandé-je à Benton en regardant son profil.

Comme moi, il doit penser à ce que Lucy a dit sur nous.

— Ce n'était pas agréable de lire tout ça, reconnaît-il. C'est comme si elle nous haïssait.

— C'est vieux. Elle avait la moitié son âge, à ce moment-là. Ça fait une éternité pour elle. Elle ne pense plus ça aujourd'hui.

— Mais elle l'a pensé.

— Elle doit être encore plus triste que nous, réponds-je. La connaissant, elle se sent mal, mise à nu. C'est sans doute pour ça qu'elle ne va pas venir dîner.

Nous nous garons à côté du pick-up de Marino et de la Jaguar F-Pace rouge de Dorothy. Voir ma maison me réchauffe un peu le cœur. Dieu que je l'aime ! Des bougies électriques scintillent à toutes les fenêtres, la jolie couronne de Noël nous invite à entrer. De la fumée s'échappe d'une de nos quatre cheminées, promesse d'un bon feu dans la cuisine.

J'entends « Douce nuit » en arrière-plan lorsque la porte s'ouvre. Dorothy est tout sourire, dans sa combinaison de Noël. Elle est rouge de la tête aux pieds avec des houppes blanches aux poignets, un décolleté plongeant, et un pompon au sommet de sa capuche.

— Je n'ai jamais vu un père Noël aussi sexy, lui dis-je en la serrant dans mes bras.

Ma sœur paraît de meilleure humeur, mais ce n'est qu'une façade. J'accroche nos vestes pendant qu'elle serre Benton dans ses bras et que Marino arrive avec un verre dans chaque main.

Que le spectacle commence ! me dis-je malgré moi.

— C'est du Pappy Van Winkle, carrément introuvable. Et hop ! deux doubles, lance-t-il en nous tendant les verres. Le meilleur bourbon du

monde ! C'est mon cadeau de Noël pour Benton.

*

Marino s'est douché et rasé. Il porte un pantalon de pyjama rouge brodé de petits elfes et un pull de la même couleur. Jamais il ne se serait habillé comme ça. C'est une demande de Dorothy, évidemment. Je sens la tension derrière leurs sourires. Ils ont dû passer leur temps à se disputer avant notre arrivée.

— J'ai fait une razzia dans ton frigo et concocté une sauce délicieuse pour les tacos, explique-t-elle tandis que nous nous dirigeons vers la cuisine. J'ai mélangé un peu de ta bolognaise avec un pot de sauce Mateo et c'est absolument unique !

— Unique, et à ne pas reproduire, raille Marino.

— Très drôle, rétorque Dorothy en lui lançant un regard noir. Notre pauvre Pete n'est jamais content.

Dans le salon, le sapin de Noël brille comme un soleil. Et je sursaute encore une fois quand le père Noël entonne sa ritournelle.

« HO ! HO ! HO… ! JOYEUX NOËL… ! »

Ses yeux de bovin semblent nous suivre.

— Il est hilarant, non ! s'esclaffe Dorothy. À l'inverse de certaines personnes…

Benton avale une gorgée du bourbon hors de prix. La table est dressée – à la Dorothy : une nappe en papier Charlie Brown, avec des serviettes assorties et des assiettes en plastique.

— Je me suis dit que ce serait plus sympa si on n'avait pas trop de vaisselle à faire ce soir, explique ma sœur. Même si à la plonge, Benton est un partenaire fabuleux. (Elle lui lance un clin d'œil avec ses faux cils longs comme ceux des dromadaires.) Je lave, il essuie. Je yin, il yang. On a notre propre symbiose tous les deux. Depuis toujours.

Les commentaires de Dorothy produisent l'effet escompté. Marino devient rouge de colère. Une fois dans la cuisine, Benton file vers la bouteille de bourbon posée sur le billot et se sert une autre rasade.

— Hé tout doux, lance Marino. Ce truc m'a coûté un bras !

— Et comme tu vois, j'apprécie beaucoup ton cadeau, répond Benton en levant son verre.

Ma bonne sauce bolognaise maison – mélangée à une salsa de

supermarché ! – mijote dans une casserole en cuivre. Des tacos sont disposés sur une plaque de cuisson ; ma sœur a versé de la crème fraîche et du fromage râpé dans des bols en plastique.

Elle a commencé une salade dans une grande jatte en bois, mais il n'y a rien dedans, hormis de la laitue coupée.

— Ce n'est pas terminé, je suppose ? dis-je en voyant Benton avaler une lampée de son second verre.

— Bien sûr que non ! Je pensais qu'on pourrait aller chercher des trucs dans ta serre, répond Dorothy. De toute façon, il faut que j'aille voir comment vont mes plants de cannabis. Je ne les ai pas arrosés depuis plusieurs jours.

— Tout est tranquille dans le jardin ? lui demandé-je. Tu n'as pas entendu des bruits bizarres, des hurlements de bêtes ?

— Brrr ! tu me fiches les jetons ! Non, tout est silencieux comme dans une église.

— J'ai entendu des choses hier quand j'étais sur le perron. Je suis soulagée que Fabian ait pu récupérer le raton laveur.

— Tu parles de Bandit ? Fabian lui a déjà trouvé un nom. J'ai regardé la scène derrière la fenêtre. Quelle horreur. Je risquais pas de m'approcher !

— Il pense qu'il a la rage ?

— Non. Mais la pauvre bestiole a fait une mauvaise rencontre. Fabian pense qu'il a une patte cassée. Janet est du même avis. Elle a tout vu aussi, grâce aux caméras évidemment.

— Janet ceci, Janet cela ! grogne Marino.

— Allons faire un tour dans la serre, proposé-je.

— Attends une minute, s'il te plaît. D'abord et avant tout, j'ai besoin d'un grand sommelier. Mon petit doigt me dit où je peux en trouver un, susurre-t-elle en prenant le bras de Benton. Le meilleur de tous !

Elle l'attire brusquement à elle et un peu de bourbon s'échappe du verre de Benton.

— Et ce sera toi mon guide ! (Elle lui fait un bisou sur la joue, un peu trop long et enthousiaste, et Marino lui lance un regard courroucé.) Allons fouiner dans ta cave. J'ai envie de quelque chose d'exceptionnel ce soir. Et comme les bonnes bouteilles, j'ai besoin d'air !

Benton prend une nouvelle gorgée de son bourbon tandis que je

pose mon verre. L'un de nous doit être le capitaine de soirée au cas où. Et c'est moi qui vais m'y coller apparemment. Benton a besoin de se détendre et je sais pourquoi.

Sous son air imperturbable, il bouillonne comme un volcan. Les paroles de Lucy l'ont profondément blessé, même si cela date de plusieurs années. Et ses insinuations sur les sentiments que Marino a pour moi n'ont rien arrangé.

— Où est Merlin ? demande Benton au moment de descendre l'escalier.

— Dehors, répond Dorothy en lui emboîtant le pas.

— Quoi ? (Je me tourne vers Marino alors qu'ils disparaissent au sous-sol :) Merlin est dehors. Pourquoi donc ?

— Elle lui a remis son collier.

— C'est regrettable.

— Si tu savais, moi, tout ce que je regrette, lâche-t-il en buvant une autre rasade de bourbon. J'aurais préféré ne pas t'offrir cette séance idiote au spa. On n'en serait pas là !

— J'ai pourtant dit à Dorothy qu'il y avait des hiboux, des ratons laveurs, des renards et d'autres prédateurs. Peut-être même des ours, ce qui me fait le plus peur. Ils ne restent pas forcément dans leur tanière tout l'hiver. (Ça y est, je commence à paniquer !) Merlin ne doit pas être dehors la nuit. Et je ne l'ai pas vu dans l'allée quand nous sommes arrivés.

Par la porte ouverte, j'entends les voix étouffées de Benton et Dorothy. Ma sœur rit à gorge déployée. Et Marino bout de colère.

— Merlin est sûrement chez Lucy, grommelle-t-il.

— Qui l'a nourri ?

— Lucy a dû lui laisser des croquettes…

— Ça ne suffit pas. (Je ravale mon agacement.) Et je préfère qu'il soit ici, avec nous.

Marino ne m'écoute pas. Il boit son Pappy Van Winkle, le regard rivé sur la porte donnant dans la cave.

— Tu l'entends glousser ! Elle fait tout pour m'énerver. Elle n'a que ça en tête.

— Et apparemment ça marche.

— Tout ça c'est la faute de Janet ! Elles ont passé leur temps à

jacasser depuis que je suis là. Et comme d'hab, Janet s'en est prise à Merlin parce qu'il miaulait comme si on l'égorgeait. Finalement Dorothy a craqué et lui a remis son collier.

— Elle n'aurait pas dû faire ça.

J'ai de plus en plus de mal à cacher mon irritation.

— Ni ça, ni un tas de choses ! lâche Marino.

Il se sert un nouveau verre.

— Je chercherai Merlin quand on ira à la serre avec Dorothy, dis-je. Tu es sûr qu'il n'est pas à la cave ? C'est sa cachette favorite.

— Je suis sûr de rien, maintenant. Je sais pas où il est ce matou.

Il avale une nouvelle lampée et son nez est aussi rouge que sa tenue.

Quand je descends l'escalier menant à la cave, je n'entends plus Benton ou Dorothy. C'est le grand silence. Pourquoi ? Il leur est arrivé quelque chose… c'est ma première pensée. Mon cœur se met à cogner dans ma poitrine. Un intrus se serait introduit au sous-sol ?

Dorothy était là toute la journée et elle ne met quasiment jamais l'alarme. Selon ses dires, la sirène se déclenche toute seule et si elle n'a pas le code sur elle pour arrêter le vacarme, la police rapplique. Je traverse son petit laboratoire qui empeste le cannabis. En passant devant l'établi, je récupère un marteau. Pourquoi n'ai-je pas pris mon arme !

39.

Quand j'atteins le fond de la cave, je n'en crois pas mes yeux. Dorothy et Benton sont enlacés, et elle presse son décolleté plongeant contre lui. Médusée, je la regarde embrasser Benton.

— Je cherchais Merlin, articulé-je.

Je prononce ces mots malgré moi, comme si quelqu'un d'autre parlait à ma place.

Ils sursautent et s'écartent.

Pris sur le fait !

Cela va se payer.

— Ce n'est pas ce que tu crois, assure Benton tandis que ma sœur hausse les épaules ayant du mal à cacher sa satisfaction.

Elle sourit et désigne le gui accroché au-dessus d'eux.

— Tu vas pas en faire un fromage ! C'était rien du tout. On s'amusait.

— C'est pas l'impression que j'ai eue.

— Elle m'a pris par surprise, plaide Benton. J'allais l'arrêter… (Il regarde ma sœur comme s'il avait devant lui Mata Hari en personne.) Qu'est-ce que tu cherchais, Dorothy ? À foutre la merde partout ?

— Tout de suite les grands mots ! répond-elle. C'est juste un moment d'égarement. Tu me connais.

— Comment ça ? C'est déjà arrivé ? m'insurgé-je.

— Jamais, répond Benton catégorique.

— Mais on aurait dû, insiste Dorothy au bord des larmes. C'est comme toi et Marino, Kay. Allez donc baiser et finissons-en. Arrêtons de faire semblant, tous autant que nous sommes ! Marino s'intéresse

plus à toi qu'à moi. Et c'est le cas depuis le début !

Elle continue à soliloquer : Janet avait raison. Elle est la seule qui ne ment pas, la seule qui a le courage de dire les vérités qui fâchent, et elle, Dorothy, elle l'a écoutée, enfin ! Maintenant tout est clair, elle a cessé de se voiler la face. Et si elle avait ouvert les yeux plus tôt, elle n'aurait pas fait cette bêtise. Jamais, elle n'aurait épousé Marino !

— Qu'est-ce que je fous ici ? se lamente-t-elle, en pleurs. J'étais si heureuse en Floride, et j'ai tout abandonné pour lui. Je n'aurais jamais dû quitter ma belle maison à Boca, avec sa piscine couverte et son ponton. Et mon bureau avec sa vue magnifique sur la lagune ! Jamais je n'aurais dû déménager.

— Moi, je suis contente que tu sois là, réponds-je. Du moins, la plupart du temps. Même si là, je suis pas sûre.

— Ça fait tellement mal, Kay ! (Elle tamponne ses yeux avec un mouchoir en papier.) Quand ton homme aime quelqu'un plus que toi. Il te le cache, joue la comédie sous ton nez, alors que toi, tu sais !

— Je comprends. Je suis désolée si tu ressens ça.

— Il m'a épousée par dépit, parce qu'il ne pouvait pas t'avoir, toi.

— Je ne crois pas, Dorothy. Mais c'est normal que tu penses ça, après tout ce que te raconte Janet. Je serais dans le même état que toi.

Dorothy ouvre sa bouche cerclée de rouge à lèvres, pourtant aucun son n'en sort.

— Je ne t'en veux pas de craquer pour Benton, poursuis-je, je comprends pourquoi ça s'est passé aujourd'hui. C'est pour te venger de ce que t'a raconté Janet sur Marino et moi.

— Mais si elle le dit, c'est que c'est vrai ! sanglote-t-elle.

— Toutes ses informations proviennent de nous, explique Benton. Tout ce qu'on exprime, toutes nos questions et interrogations, fondées ou pas, sont du pain béni pour l'algorithme.

— En particulier ce qu'a pu dire Lucy, soupire Dorothy en me regardant avec des yeux brillants. Il y a longtemps, quand Pete et toi travailliez ensemble, Lucy était convaincue que Pete avait le béguin pour toi.

— À l'époque, Lucy était en colère contre tout le monde, répond Benton. Y compris contre moi.

— Je vais aller à la serre, tu m'accompagnes ? proposé-je à ma sœur.

Elle acquiesce, s'essuie les yeux sur la houppe blanche au bout de sa manche. J'entends alors les pas lourds de Marino dans l'escalier. Il remonte à la cuisine. Bien sûr, il a entendu toute la conversation.

— Et merde ! lâche Dorothy.

— Oui, confirme Benton. T'es dans la merde.

— Vas-y, dis-je à ma sœur. Va arranger les choses.

Elle se sauve et j'entends ses pas légers gravir les marches. Benton et moi restons plantés devant la cave à vin.

— Tu veux bien poser ce marteau ?

Je remets l'outil sur l'établi.

— Tu comptais tuer qui ?

— Je ne sais pas. Il n'y avait plus de bruit en bas, je me suis inquiétée pour vous deux.

— Dorothy m'a demandé un gros câlin. C'est tendu avec Marino et elle se sentait rejetée.

— Bien sûr, c'est elle qui a commencé.

— Peu importe. C'était une erreur de la prendre dans mes bras.

— Vous êtes restés silencieux longtemps. C'était effectivement un gros câlin.

— Elle était désemparée. Et j'ai baissé la garde, à cause du Pappy Van Winkle.

— Un baiser sous le gui, rien que ça ! (Je désigne les branches toutes fraîches au-dessus de sa tête.) Le crime était prémédité !

— Oui, totalement. Elle a acheté ce gui et l'a accroché avant notre arrivée. Et puis m'a demandé de choisir le vin avec elle…

— Ça, plus son décolleté abyssal, ajouté-je avec un sourire. Elle n'a rien laissé au hasard.

— Tout ça pour rendre Marino jaloux.

Il secoue la tête, sourit aussi.

— Et me donner une bonne leçon, dis-je.

— Voilà une enquête rondement menée, Watson ! réplique Benton.

Nous piquons un fou rire, incapables de nous arrêter. Passé cet accès d'hilarité, nous nous essuyons les yeux, soufflons pour retrouver notre calme. Lui comme moi sommes épuisés et avons les nerfs à vif. Benton ouvre la cave à vin, et bras dessus bras dessous nous explorons les

casiers réfrigérés. Nous choisissons deux bouteilles de château-margaux, les bordeaux rouges vont avec tout. Même avec des tacos de Noël !

Quand nous remontons à la cuisine, Marino et ma sœur ne sont pas là. Je suppose qu'ils sont montés dans leur chambre pour s'expliquer. Je ne sais pas comment je vais gérer l'un ou l'autre. Il me faut un peu d'air frais, quelques minutes de solitude pour m'éclaircir les idées.

— Je reviens tout de suite, dis-je à Benton qui cherche un tire-bouchon et une carafe. Je vais tâcher de retrouver Merlin et cueillir quelques trucs dans la serre.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Le bouchon émet un pop feutré en sortant du goulot.

— Pas la peine. J'ai juste besoin d'un peu de calme pour faire le point avant de parler à ma sœur. Et à Marino.

— Dans ce cas, prends ton ami. (Il fait allusion à mon pistolet.) Je te regarderai sur les caméras.

Il désigne le moniteur sur le comptoir de la cuisine.

*

Je retourne dans l'entrée, enfile ma veste. La chaîne stéréo diffuse un autre chant de Noël. Je récupère mon Glock dans mon porte-documents que j'ai laissé sur la desserte.

Je glisse l'arme dans ma poche, et ouvre la porte d'entrée au son de « L'enfant au tambour ». J'allume la lampe de mon téléphone, et cherche Merlin du regard. Je vois l'eau qui goutte des arbres, la terre rendue boueuse par la neige fondue. J'appelle le chat en m'approchant de la maison de Lucy.

Je déverrouille la porte, entre, l'appelle à nouveau, éteins l'alarme et allume le plafonnier. Je le découvre caché sous la table de la cuisine. Il me regarde avec de grands yeux apeurés.

— Merlin ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il tremble quand je touche son dos. Je sors mon arme, engage une balle dans la culasse et fais un tour dans la maison pour m'assurer qu'il n'y a pas d'intrus. Je ne vois pas comment ce serait possible avec l'alarme et les caméras de surveillance. Mais je préfère ne prendre aucun risque. Merlin me suit à chaque pas.

Je scrute le salon avec ses rangées d'ordinateurs, ses imprimantes,

ses caméras, ses analyseurs de spectres hérissés d'antennes. J'inspecte aussi la petite chambre de Lucy avec ses étagères consacrées à Harry Potter et aux Enfants Boxcar.

Sur la table de nuit, j'aperçois ses livres de chevet du moment : un ouvrage qui raconte le rôle secret des femmes à la CIA, un autre sur la disparition mystérieuse de Rudolf Diesel, l'inventeur du moteur éponyme, juste avant la Première Guerre mondiale, et *Imminent : la traque secrète des ovnis par le Pentagone* du lanceur d'alerte Luis Elizondo. J'ouvre même les rideaux de la douche pour en avoir le cœur net.

— Il n'y a personne ici, Merlin. (Je m'accroupis pour le caresser. Il ne ronronne pas.) Tout va bien. Nous sommes en sécurité. Qu'est-ce que tu as ?

Il me suit dans la cuisine. Je trouve une boîte de nourriture pour chat, remplis un bol que je pose devant lui. Il n'y touche pas, ne me quitte pas des yeux.

— Et si tu venais avec moi ?

Je remets le Glock dans ma poche.

— On va faire un petit tour à la serre. Je dois récupérer de quoi finir la salade – des tomates, des concombres, un oignon, du basilic. Et après, on rentre tous les deux à la maison. Tu pourras dormir devant un bon feu.

Il m'accompagne jusqu'à la porte, mais refuse de mettre une patte dehors.

— Très bien. Tu ne me laisses pas le choix.

Je lui enlève son collier et le pose sur la console.

— Je ne veux pas que tu te promènes la nuit. Va manger, Merlin. Et je repasserai te voir. (Je réenclenche l'alarme.) Lucy ne va sûrement pas rentrer et je ne veux pas te laisser tout seul ici.

La serre, une merveille de verre et de fer, se trouve au fond du jardin, à une quinzaine de mètres de la maison de Lucy. Je suis la petite allée avec ses lampes qui s'allument à mon approche. La structure se dresse comme une masse sombre, à l'exception de la lueur rosée des lampes UV qui éclairent les précieuses semailles de Dorothy.

Peu à peu, je distingue mes plantations sur les tables de culture, les petits citronniers dans leur pot de terre cuite, mes tomates entortillées à leurs tuteurs, mes pois gourmands, mes concombres, mes poivrons. Une fois à la porte, je remarque que le loquet est ouvert. J'aurais oublié de le refermer la dernière fois ?

Je tourne la poignée, tire le battant. Une bouffée d'air humide m'enveloppe aussitôt. Je trouve l'interrupteur pour la lampe au-dessus de ma tête et soudain, je comprends que je ne suis pas seule.

Quelque chose souffle…

Grogne…

Et je découvre le carnage.

Les plantes sont arrachées de leur treillis. Des restes de légumes et de fruits jonchent le sol de ciment.

— Qui est là ? (Je sors mon pistolet.) Les mains en l'air ! Sinon je tire !

C'est alors que je le vois. Il me regarde derrière les feuilles de cannabis, comme dans un film de Tarzan.

*

Il ressemble à un orang-outan, mais en plus petit. Il a un pelage ocre sombre, et son visage évoque celui d'un chimpanzé, avec des yeux expressifs, un regard presque humain.

— Tout doux. Tout va bien, dis-je d'une voix apaisante, alors que je tremble de la tête aux pieds.

Trois singes se sont échappés d'un laboratoire de recherche pas très loin d'ici. Deux ont été récupérés. Le troisième s'appelait Peanut et courait encore aux dernières nouvelles. Il s'écarte des plants de ma sœur, ses longs poils s'éclairent d'un rouge vermillon sous les lampes ultraviolettes.

— Tout doux, répété-je en songeant aux résidus que j'ai découverts chez Georgine Duvall.

Il gronde en sourdine tandis que j'active le bouton d'appel d'urgence sur mon téléphone, tout en continuant de lui parler d'une voix faussement calme.

— Peanut, je ne vais pas te faire de mal. Je suis ton amie, insisté-je en boucle.

Il doit peser au moins cinquante kilos et a de grandes canines. Et je n'aime pas sa façon de retrousser les lèvres. Pas sûre que ce soit un sourire. Il se met à haleter, à pousser des cris. Mon appel aux services de secours sonne.

— Tu t'appelles Peanut, n'est-ce pas ? lui susurré-je. C'est ce qu'ils ont dit aux infos.

Il s'agite, bat des bras.

— N'aie pas peur, Peanut. (J'ai baissé mon arme pour le rassurer.) Je suis là pour t'aider.

Il s'approche, en marchant sur ses phalanges. La fluorescence des poils s'éteint tandis qu'il s'éloigne des lampes UV.

Ça sonne toujours…

Que quelqu'un décroche, par pitié !

Peanut n'est plus qu'à deux mètres de moi. Il est assis sur son arrière-train et me regarde, inclinant la tête de droite à gauche. Il émet des sortes d'aboiements, fait des gestes bizarres avec ses mains comme s'il me parlait en langue des signes.

— Tu n'habites pas ici, Peanut. Tu ne peux pas rester. Il faut que tu rentres chez toi, là où tu seras en sécurité.

Il grogne plus fort, secoue la tête et me montre à nouveau ses dents.

S'il te plaît ne me force pas à te tuer…

— Tu t'es échappé de ton labo hier soir et tu t'es retrouvé dans mon jardin. Plein de gens s'inquiètent pour toi.

Il pose un doigt sur ses lèvres, secoue la tête.

— 911. Quel est votre problème ? demande enfin une voix dans mon téléphone.

Peanut fait un bruit de pet avec sa bouche, agite frénétiquement sa main.

— Tu n'es pas un simple singe de laboratoire comme ils le laissent entendre à la télé, Peanut. Tu ressembles à un croisement entre un chimpanzé et un orang-outan, lui dis-je pour donner des infos à l'opérateur. Tu t'es échappé et maintenant tu es dans ma serre. Au moins, il fait chaud ici et je suis contente que tu aies trouvé de quoi manger…

— Les secours arrivent, madame, annonce le standardiste à mi-voix.

Peanut pousse des petits cris quand je me sauve de la serre et referme la porte. Je tire le verrou en regardant par la vitre. Peanut saute sur une table de semis et se dresse de toute sa hauteur, ses deux longs bras velus levés en l'air avec indignation.

— Il faut envoyer une brigade pour les animaux sauvages, expliqué-je aussitôt au dispatcheur toujours en ligne. Je suis quasi certaine qu'il s'agit de l'animal qui s'est échappé de Primal Biodynamics hier, le labo qui se trouve à deux pas de chez moi. Il s'appelle Peanut. En ce

moment, il est devant moi. Je l'ai enfermé dans ma serre.

L'animal continue à crier. Il saute de table en table, agite les bras comme une pom-pom girl. J'entends du bruit au loin, une sirène.

— Une voiture arrive, me confirme l'opérateur du 911.

Benton se plante devant moi, sans manteau, pistolet au poing. Il le glisse sous sa ceinture et regarde Peanut s'agiter dans la serre.

— C'est quoi ça ? bredouille-t-il alors que je remercie le dispatcheur et raccroche. C'est l'un des singes dont ils ont parlé aux infos ?

Je lui explique que Peanut s'est échappé sans doute du laboratoire qui se trouve à deux cents mètres de la maison, près de Point Lumley Park.

— Il a sur lui des résidus qui brillent en rouge sous UV, comme ceux qu'on a trouvés sur Georgine et Zain. Je te fiche mon billet que ce sont les mêmes, dis-je à Benton alors que la sirène se fait de plus en plus forte.

De l'appli sur son téléphone, il ouvre le portail à distance pour que la police et les secours puissent entrer. Les mugissements cessent. Un SUV apparaît dans l'allée et se gare à côté du chemin qui mène à la serre. Blaise Fruge saute de voiture et annonce qu'un technicien de Primal Biodynamics arrive.

— On a de la chance que ce labo soit aussi près. Le gars était justement en train de le chercher, annonce-t-elle. Sauf qu'il est bizarre ce singe. C'est quoi ce truc ?

Guère rassurée, elle regarde Peanut manger une orange sanguine près d'une lampe UV, avec ses poils rayonnant en rouge vif.

— Qu'est-ce qu'il a sur lui ? (Son souffle embue la vitre.) Pourquoi il brille comme ça ?

Un van blanc se gare dans l'allée. Les fenêtres arrière sont grillagées. Peanut se met à pousser des hurlements. Il lance l'orange sur la vitre alors que le chauffeur descend, en jean et anorak.

Je le reconnais. C'est le chercheur qui était à la télévision hier soir, celui que j'ai déjà croisé quand je jette mes bouteilles dans les poubelles de tri.

— On est content de vous voir ! lance Fruge en trottant vers Duke Mansoni. On sait pas comment s'y prendre avec votre copain poilu.

Mansoni me regarde avec un sourire, mais je ne vois pas de joie sur son visage. Il ouvre le hayon arrière, prend une caisse noire avec écrit *Primal Biodynamics* en grosses lettres et en sort un impressionnant

pistolet à fléchettes. L'arme ressemble à un UZI futuriste. Ça ne me plaît pas.

Fruge l'aide à faire rouler une grosse cage métallique qui cogne et rebondit sur les pavés. Peanut devient hystérique. Le scientifique se présente : Dr Duke Mansoni. Dans la serre, le singe crie, met tout à sac, déchiquetant les précieuses plantations de Dorothy.

— Je suis éthologue et le dresseur de Peanut. Comme vous le voyez, il y a encore du boulot.

Mansoni est sûr de lui, arrogant. Et un frisson me traverse.

J'essaie de ne pas regarder les égratignures encore visibles sur le côté gauche de son visage. Quatre lignes parallèles et verticales. Il a aussi de petites plaies en demi-lune sur la mâchoire et le haut du cou, caractéristiques de traces d'ongles qui se sont enfoncés dans sa peau. Et il a tenté de les dissimuler avec du fond de teint.

— Ce serait bien que vous vous écartiez pendant que je m'occupe de ça, nous déclare-t-il. Je n'ai aucune envie de vous avoir dans les pattes quand je vais ouvrir cette porte. Le petit chenapan peut être violent.

En voyant son dresseur approcher, la panique de Peanut redouble. Il court en tous sens en agitant frénétiquement les pattes, aboie, hurle, sa fourrure flamboyant de rouge dès qu'il s'approche d'une lampe UV. Je me rappelle ce qu'a dit Lee Fishburne sur la composition du résidu. Chlorophylle, carbonate de calcium et…

Et des fragments de poils d'un animal inconnu.

— Vous avez vu ? Peanut a quelque chose sur lui, dis-je à Mansoni alors que tous mes sens sont en alerte. Une sorte de poudre qui se met à briller sous UV.

— C'est sans doute notre booster, un complément alimentaire spécial qu'on mélange à sa nourriture, répond-il d'un air hautain. Juste avant de s'enfuir, il a piqué une crise hier matin. Il a ouvert le bidon et en a balancé partout y compris sur nous ! Parfois, il est vraiment chiant.

— Et il l'a trimballé sur lui jusqu'à la serre. Je me demande ce qu'il y a dans ce complément alimentaire. J'espère que ce n'est pas dangereux.

Je feins l'innocente.

— Aucun risque. C'est une recette maison, m'informe Mansoni en me regardant droit dans les yeux.

Il sait qui je suis !

Il a lancé son drone hier soir, et a projeté les yeux rouges dans l'allée pendant qu'il m'épiait. Comme il a épié Dana Diletti et toutes ses autres victimes.

— On dirait un mélange de chlorophylle et de carbonate de calcium. C'est fluorescent sous les rayons UV, annoncé-je et je lis la surprise dans ses yeux. Exactement comme ça.

Son silence est explicite alors qu'il regarde Peanut grogner près des plants de cannabis. Je sens Benton se raidir à côté de moi. Il a compris. Fruge aussi. Je vois sa main se porter sur la crosse de son arme.

— C'est fou, poursuis-je. Les gens ignorent tout ce qu'ils ont sur eux – particules, fibres microscopiques.

— Et ils les essaiment partout, à leur insu, ajoute Benton. Par exemple sur une scène de crime.

— Voire sur le corps même de leur victime, renchéris-je. J'ai l'impression que vous avez beaucoup de choses à nous raconter, monsieur Mansoni.

Je refuse de l'appeler « docteur ».

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, répond-il avec son pistolet à fléchettes dans les mains.

— Comment vous êtes-vous fait ces égratignures ? lui demandé-je en me plantant face à lui, mon Glock le long de la cuisse.

— Je travaille avec des primates. Ils sont parfois violents. Je ne vois pas en quoi ça vous regarde.

— L'ADN nous le dira, réponds-je et c'est le moment ou jamais.

Je brandis mon pistolet en le tenant à deux mains, le canon pointé sur lui. Je sais que je joue gros si je me trompe…

— Ôtez votre doigt de la détente et posez cette arme par terre !

— À genoux ! ordonne Benton en lui appuyant sur l'épaule.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Il y a de la peur dans les yeux de Mansoni. De la rage. Une haine ardente aussi.

— À GENOUX J'AI DIT OU JE TIRE ! ordonne à nouveau Benton et il ne plaisante pas.

Mansoni s'exécute, et pose le pistolet à fléchettes au sol. L'arme tinte sur les pavés quand Fruge l'envoie valdinguer d'un coup de pied.

— Les mains derrière la tête ! lance-t-elle.

— Je vais porter plainte ! Vous allez me le payer ! grogne Mansoni.

— Plus un geste, continue Fruge en sortant ses menottes.

— Nous savons que vous étiez chez Georgine Duvall à Mercy Island, lui annonce Benton. On a retrouvé votre complément alimentaire dans sa maison.

— Et vous avez laissé votre ADN sous ses ongles, ajouté-je en espérant que l'avenir me donnera raison.

Je tiens fermement mon Glock, mon doigt sur la détente. Deux tirs et c'en est terminé de lui. Fruge prend ses bras l'un après l'autre et referme les bracelets d'acier sur ses poignets.

— Je vais vous traîner en justice. C'est de la brutalité policière ! s'écrie Mansoni. Je veux un avocat !

Peanut s'est calmé et regarde la scène derrière les vitres. Il semble content de ce qui se passe. Ou alors c'est mon imagination.

Une semaine plus tard

C'est la veille du jour de l'an et enfin nous sommes tous réunis. Ils ont dévoré mes lasagnes et mon pain à l'ail. J'ai mis dans la salade grecque un oignon et un concombre, que j'ai pu récupérer dans la serre après le carnage de Peanut.

Le laboratoire d'où il s'est échappé, avec ses deux congénères, œuvre pour les autorités fédérales, et certaines de ses recherches sont top secret. Je suis passée devant Primal Biodynamics un nombre incalculable de fois en allant jeter mes bouteilles, un bâtiment à un étage parfaitement anodin.

Derrière leurs bureaux, un terrain d'exercice grillagé est installé pour Peanut, Jane et Kong. Des croisements entre un chimpanzé, un singe hurleur et un orang-outan, ce que les chercheurs d'ici appellent des « chimpurltans ». Ces hybrides particulièrement intelligents sont entraînés et équipés d'implants neuronaux.

En plus de ses projets en biotechnologie, Primal Biodynamics travaille dans des domaines high-tech, tels que les drones-sphères capables de projeter des hologrammes à des fins d'espionnage. Et l'un de ces appareils a été volé au laboratoire il y a un an et demi, grâce à un brouilleur qui a neutralisé les systèmes d'alarme et de surveillance.

— Ils ont cru que c'était un coup des Russes, nous explique Lucy. Le vol s'est produit peu après l'arrivée de Duke Mansoni dans l'équipe. Il n'a jamais été suspecté. Ses collègues le trouvaient désagréable, d'un caractère difficile, mais ça s'arrêtait là.

En fouillant sa maison la semaine dernière, les policiers ont découvert des bidons d'eau de Javel concentrée de qualité professionnelle, des boîtes de gants stériles et des EPI, ainsi qu'une imprimante 3D avec une collection de dents de vampire en résine. Au sous-sol, Mansoni avait installé une sorte de salle de contrôle pour piloter le drone-sphère volé.

— L'engin est capable de repérer les caméras de surveillance, les capteurs de mouvement et même les satellites, poursuit Lucy. Mansoni envoyait son drone jusqu'au domicile des victimes, en enregistrant l'itinéraire qui garantirait à son van une furtivité maximale. Il trouvait ensuite le meilleur moyen d'entrer et de sortir des habitations sans être repéré en espionnant ses proies.

— Mais il a envoyé son bidule ici ! s'exclame Dorothy. Kay a vu ses yeux rouges dans l'allée. Ça veut dire qu'il allait s'en prendre à elle. Ou à moi ! (D'un coup, elle panique :) Chaque fois que j'étais ici, je pouvais être attaquée !

— Il l'a espionnée, c'est certain, confirme Lucy. Il surveillait tante Kay de près puisqu'elle enquêtait sur ses meurtres.

Dix ans plus tôt, Duke Mansoni préparait son doctorat et avait effectué un stage à Mercy Island. L'hôpital menait des expériences sur le comportement animal dans l'espoir de mieux comprendre les mécanismes neurobiologiques à l'œuvre dans certains troubles psychiatriques. Il était resté là-bas plusieurs mois pour ses recherches.

— Apparemment, personne n'a regardé ses antécédents, lance Marino en piochant l'un des space cookies que Dorothy a concoctés pour l'occasion.

— Il avait un casier vierge, et il mentait sur les formulaires, créait de fausses lettres de recommandation, ce genre de choses, répond Benton en posant sa fourchette à dessert.

Il ne reste plus rien dans sa petite assiette.

— Il n'avait pas de relations amoureuses, pas d'amis, précise Lucy. Personne ne risquait de venir chez lui et de voir les dents de vampires, le drone high-tech, et encore moins les vidéos de ses cibles et l'hologramme fantôme sur les écrans de sa salle de contrôle.

Il est poursuivi pour le meurtre de Georgine Duvall, grâce à l'ADN qui a effectivement été prélevé sous les ongles. Les traces de coups, portés avec son couteau Bowie, sont similaires à celles retrouvées sur les autres victimes. Et c'est le même couteau de chasse qui a été utilisé pour tuer Susan Villani neuf ans plus tôt.

D'une certaine manière, c'est grâce à Peanut que ce tueur psychopathe est aujourd'hui derrière les barreaux. Il n'aurait pas été arrêté aussi vite – voire pas du tout –, si le chimpurltan n'était pas venu faire une razzia dans ma serre. Et autre coup de chance, Mansoni travaillait au laboratoire quand Peanut avait piqué une crise.

Il s'en était pris au bidon de complément alimentaire. Et dans le chaos, les chimpurltans s'étaient échappés. Deux avaient été récupérés

rapidement. Pas Peanut, qui avait réussi à arracher son collier GPS.

— Ma serre chauffée était très attirante, et avec les lampes UV de Dorothy, elle luisait comme un phare dans la nuit, dis-je heureuse de voir que mon tiramisu leur a plu.

Cette fois, j'ai trempé les boudoirs dans de la liqueur de chocolat Godiva, et ai été généreuse avec le mascarpone et la crème fouettée, et sur le dessus, j'ai fait tomber en pluie de la poudre pur cacao.

— On ne saura jamais pourquoi ce singe est arrivé ici, poursuis-je. À part que c'est tout près du laboratoire et que personne n'était à la maison. La porte de la serre est facile à ouvrir pour un animal ayant des pouces opposables, et à l'intérieur il y avait de quoi faire ripaille.

— Oui, c'est sûrement l'explication, renchérit Dorothy en agitant sa coupe vide avec ostentation. Mais j'aurais préféré qu'il ne touche pas à mon herbe. La rempoter, ça ne m'a pas fait rire du tout, si vous voyez ce que je veux dire.

Dorothy scintille dans sa combinaison « feu de Bengale », avec son diadème hérissé de filaments de LED qui oscillent à chaque mouvement de tête.

— Je ne comprends pas l'intérêt d'un chimpurltan, déclare-t-elle. (Elle commence à avoir du mal à articuler à cause de l'alcool.) À moins qu'ils ne veuillent s'en servir pour escalader des bâtiments ou sauter sur des avions en plein vol comme dans *Mission impossible* !

— Ce n'est pas si farfelu, réplique Lucy.

Ma nièce paraît si jeune avec son jean et son gros pull de laine. À la lueur des chandelles, j'ai l'impression de revoir l'adolescente qui consultait Georgine Duvall à Charlottesville. Mon ventre se serre. Comme le temps passe vite ! Pour moi, Lucy restera toujours une enfant surdouée.

— Le but, c'est de concevoir le chaînon manquant entre l'animal intelligent et le drone, poursuit-elle alors que Merlin nous rejoint dans la salle à manger, de créer un être hybride que l'on puisse commander à distance. C'est pour cette raison que Janet n'a pas pu identifier les vocalises de Peanut. Ces recherches sont classées secret-défense et les chimpurltans n'apparaissent dans aucune base de données.

— Janet qui dit : *je sais pas* ! glousse Marino. J'aurais tellement aimé être là !

— Ces pauvres bêtes. Je n'ose imaginer comment Mansoni les traitait. Georgine Duvall aurait dû se rendre compte que ça ne tournait pas rond dans la tête de Mansoni, insiste Dorothy en agitant

ostensiblement son verre vide. D'accord, je ne la porte pas dans mon cœur, mais elle était loin d'être stupide.

— Il était passé maître dans l'art de la dissimulation, répond Lucy en tirant à elle le seau à champagne.

Je prends le chat pour l'installer sur mes genoux.

— Et à l'évidence, il a berné Georgine comme tout le monde, conclut Dorothy tandis que Merlin se met à ronronner. C'est le karma !

Lucy soulève la bouteille, un champagne rosé avec une jolie robe de pinot noir.

— Merci, ma chérie, roucoule ma sœur quand Lucy commence à remplir sa coupe. Et sans faux col ! Comme je dis toujours : là où y'a de la retenue, y'a pas de plaisir !

— Toute sa vie, le même scénario s'est reproduit, explique Benton. Mansoni a fait des commentaires offensants au travail. Ses collègues de Primal Biodynamics lui ont alors donné un ultimatum : soit il consultait un thérapeute ou suivait un groupe de parole, soit il était viré.

— Il a dû chercher des psys sur Google, et il est tombé sur Georgine Duvall, renchérit Lucy comme si elle parlait d'une parfaite inconnue. Et puisqu'il connaissait Mercy Island, il l'a choisie.

— Le 2 décembre, il a fait une séance avec elle en visio, une seule. Ce qui lui a permis de remettre les compteurs à zéro, poursuit Benton. Sa part du contrat était remplie et il pouvait retourner bosser au labo. Il a suffi d'une fois et Georgine s'est retrouvée dans son collimateur.

— Je me suis beaucoup documentée sur ces profils psychiatriques, déclare Dorothy jouant soudain les expertes. En réalité, personne ne sait comment ces monstres choisissent leurs victimes. La véritable question, c'est de déterminer qui le Boucher voulait réellement tuer. Et je parie que c'était sa mère ! C'est toujours la faute des mères, pas vrai ?

— Nous savons que Mansoni a été élevé dans des familles d'accueil. Elles disent toutes qu'il était un enfant brillant mais ingérable, reprend Benton. J'ai pu m'entretenir hier avec la mère de la famille chez qui il a vécu le plus longtemps. À Atlanta. Elle est infirmière dans un centre de soins palliatifs et…

— Qu'est-ce que je vous disais ! l'interrompt Dorothy. Comment veux-tu rivaliser avec des gens qui vont mourir ? Le pauvre orphelin n'avait aucune chance !

— Mansoni a vécu chez elle trois ans, et finalement elle a dû s'en

séparer quand il avait quatorze ans, continue Benton. Il brutalisait les autres enfants, torturait des animaux qu'il capturait ou achetait dans les animaleries.

— Tout ça présageait la tornade à venir, lâche Lucy. Il semait le chaos partout où il allait, et ne parvenait à garder un emploi plus de deux ans.

Le FBI a eu au téléphone des psys qui ont eu affaire à lui dans le passé. Ils rapportent les mêmes histoires : il créait des problèmes sur son lieu de travail et voyait un thérapeute pour une séance ou deux. Sans le savoir, ses psys avaient en face d'eux un prédateur sanguinaire.

Benton pense que Mansoni a écumé les hôpitaux psychiatriques, les cliniques vétérinaires, les zoos. Il faisait une fixation sur les femmes qui travaillaient dans le secteur de la santé et une fois qu'il les avait tuées, il se rendait sur leurs tombes pour raviver ses fantasmes. Les fédéraux commencent à retrouver son ADN dans des affaires de viols et de meurtres non élucidées.

— Va savoir combien il a fait de victimes ! dit Lucy.

— Et Rowdy O'Leary fait partie du lot, précisé-je. Il s'agit d'un homicide.

J'ai déclaré qu'il était mort d'une crise cardiaque à la suite d'un choc émotionnel. Et le responsable est Mansoni. S'il a lancé son drone jusqu'à Mercy Island, l'engin a pu voler jusqu'au ponton où Rowdy pêchait.

Sa signature électronique a été détectée dans ce secteur à l'heure où Rowdy est tombé dans l'eau, m'a appris Lucy. Je l'imagine avec sa canne à pêche, une canette à la main quand il voit soudain un truc bizarre flotter devant lui.

— C'était peut-être le drone-sphère. Ou alors les deux yeux rouges. Terrifié, il a tiré dessus, expliqué-je. Et ça a suffi pour provoquer la crise cardiaque.

— C'est surtout la faute de Zain ! s'agace Dorothy en abattant son poing sur la table comme un juge son marteau. N'oublions pas la chronologie des événements. C'est lui qui est à l'origine de tout ça, quand il a renversé ce pauvre Rowdy et qu'il s'est enfui.

— Encore faudrait-il que Zain le reconnaisse. Ce qui n'arrivera pas, prévient Benton.

— On peut quand même enquêter, avance Marino.

— Il n'y a aucune preuve, aucun indice, insiste Benton. Calvin Willard a fait réparer la Cougar. Et il a demandé à Trad Whalen de

cacher ce qui s'était passé. Personne ne parlera.

— N'empêche que ces deux-là devraient être en prison, rien que pour avoir piraté notre voiture, lancé-je en repoussant ma chaise.

— De ce côté-là, je n'ai pas dit mon dernier mot, me promet Benton.

Nous nous levons de table. Dans une minute, il va être minuit et nous sommes tous rassemblés, nos verres à la main.

— À la justice ! lance Benton en nous regardant tour à tour.

Nous trinquons.

— Et puisse le Boucher Fantôme pourrir en enfer, ajoute Lucy.

— Les gens vont pouvoir à nouveau dormir tranquille ! marmonne Dorothy totalement pompette.

— On se débarrasse d'un tueur en série, mais un autre prendra sa place, prophétise Marino.

— A priori, Mansoni va être incarcéré jusqu'à la fin de ses jours, déclare Benton. Il risque même la peine de mort, étant donné l'atrocité de ses meurtres.

— Il est mal parti, c'est sûr, affirme Marino. Et vu la façon dont il a maltraité Peanut, le jury va le détester.

— À Peanut ! lance Dorothy en brandissant son verre.

— À la famille ! Et à ceux qui font le bien, dis-je.

— Et à ceux qui offrent leur pardon. (Benton me regarde.) Parce qu'on fait tous des erreurs.

— Oh que oui ! Et je compte bien en faire quelques-unes encore ! renchérit Dorothy. Voilà une bonne raison de trinquer. À nos erreurs !

Elle lève son verre.

— Avec toi, tout est bon pour boire un coup, réplique Marino en lui caressant la nuque. Bonne année, ma chérie.

Il lui donne un baiser.

— Toi et moi on s'aime, crétin !

Elle se serre contre lui.

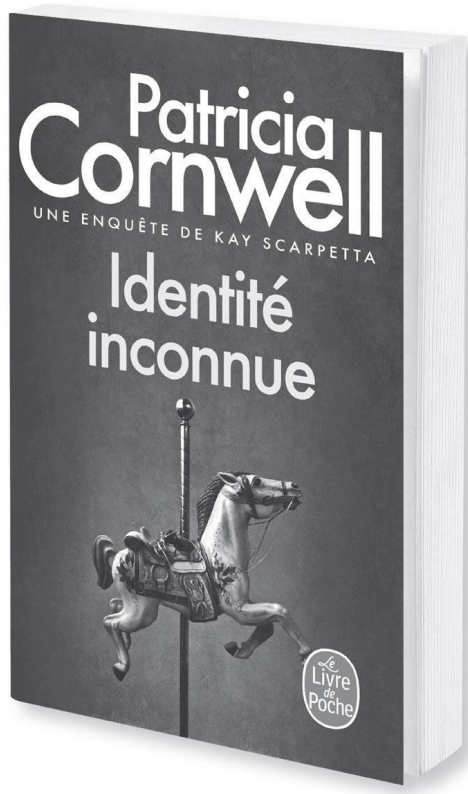
— Oui, je sais.

— Je voulais juste donner à Benton un aperçu de ce qu'il rate, susurre-t-elle avant de l'embrasser goulûment.

— D'accord. Mais ne recommence pas, grommelle-t-il. Enfin si, mais

pas avec lui !

Avec Benton, nous nous enlaçons. Tout le monde est joyeux alors que les feux d'artifice illuminent le ciel au-dessus d'Old Town.



« La reine du suspense s'interroge sur la relation qui unit les chercheurs à l'État fédéral américain et signe un thriller subtilement troussé. »

LE PARISIEN WEEK-END

Le Livre de Poche

LES LIVRES
QUI NOUS FONT
AIMER LA VIE

livredepoche.com

Notes

1. Premières paroles de la chanson de Noël « Santa Claus Is Coming to Town ». *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Titre de l'édition originale :
Sharp Force
publiée par Grand Central Publishing,
un département de Hachette Book Group USA

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux, organismes et événements sont soit issus de l'imagination de l'auteure, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des faits réels ou des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.

Design couverture © Jonathan Bush
Photos : Matt Growcoot / Shutterstock
Adaptation couverture : Julie Simoens

www.patriciacornwell.com

© 2025 by Cornwell Entertainment, Inc.
Tous droits réservés.
© 2026, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.
Première édition, mai 2026.

www.editions-jclattes.fr

ISBN : 978-2-7096-7808-7

Table

Couverture

Page de titre

Du même auteur

Dédicace

Exergue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Une semaine plus tard

Page de copyright